This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

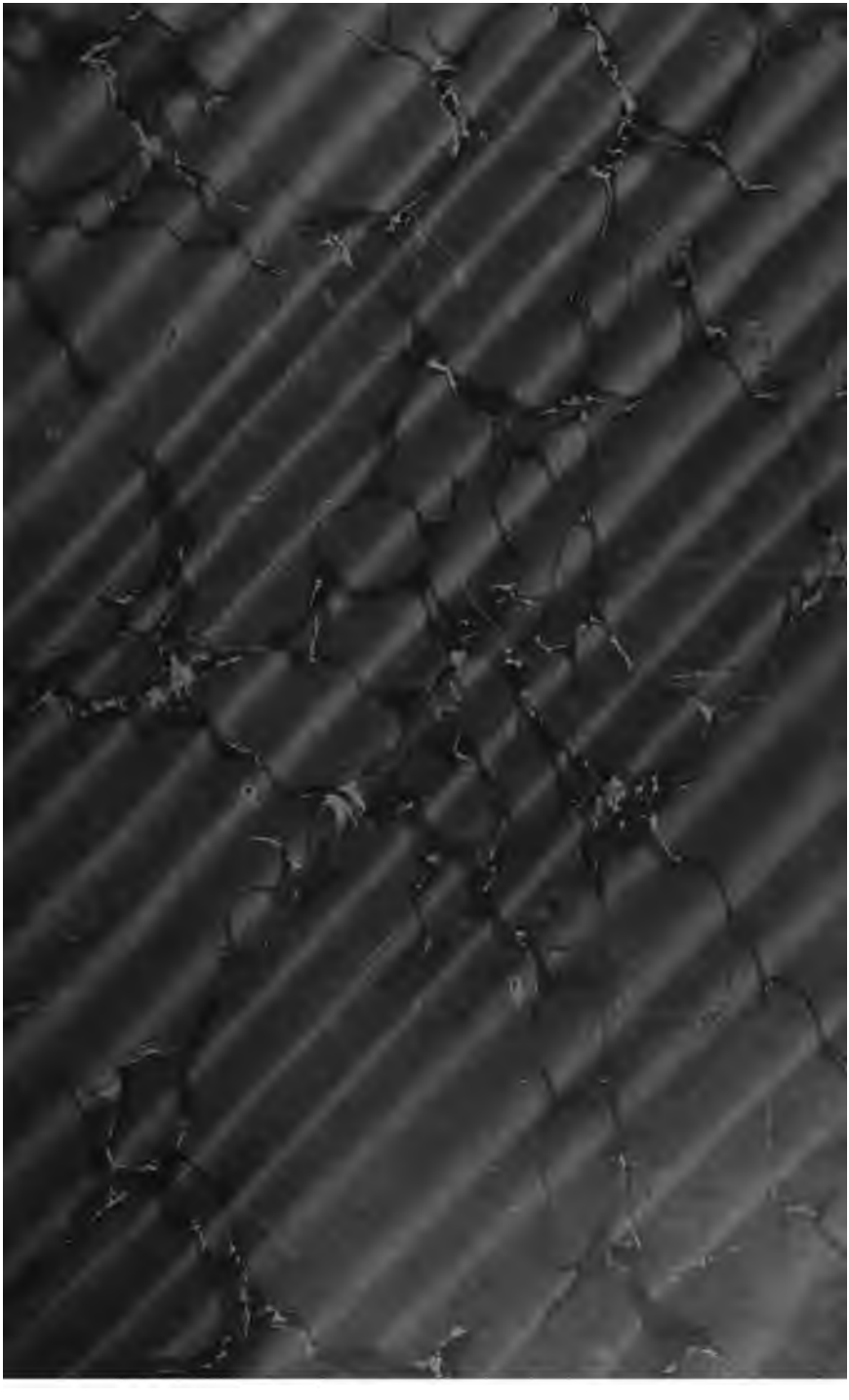
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 459545



PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

NOUVEAUX

MÉLANGES ORATOIRES

IV

ŒUVRES DE Mgr D'HULST

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME. 6 vol. in-8° écu... 30 fr.
Les Fondements de la Moralité. — Les devoirs envers Dieu. — Les devoirs envers Dieu (suite). — La Morale de la Famille. — La Morale du Citoyen. — La Morale Sociale.
Chaque volume séparément..... 5 fr.

MÉLANGES ORATOIRES : Panégyriques et oraisons funèbres ; Discours et allocutions de circonstance. — Discours sur l'éducation. Homélies et discours de rentrée (1881-1889). 2 vol. in-8° écu, tomes I et II..... 8 fr.

Nouveaux Mélanges oratoires. In-8° écu.

III. DES MÉLANGES ORATOIRES. — Panégyriques et oraisons funèbres ; Discours et allocutions de circonstance. In-8° écu. 4 fr.

IV. DES MÉLANGES ORATOIRES. — Discours sur l'éducation : Allocutions et discours divers. Homélies et discours de rentrée (1890 à 1895). In-8° écu..... 4 fr.

V. DES MÉLANGES ORATOIRES. — Discours et allocutions pour les œuvres. (*En préparation*).

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES. In-8° écu..... 5 fr.

VIE DE JUST DE BRETENIÈRES, missionnaire apostolique, martyrisé en Corée (1866). 2e édition. In-18 jésus, avec portrait et carte de Corée..... 3 fr.

VIE DE LA MÈRE MARIE-TÉRÈSE fondatrice des Sœurs de l'Adoration réparatrice. 4e édition. In-18 jésus avec 2 portraits..... 2 fr. 50

Discours prononcé en l'église de la Madeleine, à Paris, le 12 novembre 1894, au service funèbre célébré pour le repos de l'âme de M. l'abbé Le Rebours. In-8° raisin. *Net.*. 1 fr.

L'Adoration réparatrice et nationale. In-12..... 50 c.

M. l'abbé de Broglie. Brochure in-8° raisin..... 75 c.

Que vont devenir les Facultés libres. In-12..... 75 c.

Raisons d'espérer une renaissance chrétienne, Discours prononcé à la messe de rentrée de l'Institut catholique de Paris (1895). In-18..... 15 c.

Une âme royale et chrétienne. Notes intimes sur le Comte de Paris. 4e édition. In-8° raisin..... 1 fr.

Hulst, Maurice Legay d'Hautecoeur

M. D'HULST

NOUVEAUX

MÉLANGES ORATOIRES

IV

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION

HOMÉLIES ET DISCOURS DE RENTRÉE

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1901

Droits de reproduction et de traduction reservés.

Bx
890
.H92
1891
1.4

PROPRIÉTÉ DE

DISCOURS

SUR L'ÉDUCATION

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'ÉCOLE LIBRE NOTRE-DAME DES AYDES

à Blois, le 25 juillet 1883.

L'ENSEIGNEMENT LIBRE ET CHRÉTIEN

MONSEIGNEUR,

Mon premier mot, en m'adressant à cette assemblée, devrait être pour m'excuser de la place que j'y occupe : d'ordinaire une solennité de ce caractère n'admet pas d'étrangers, encore moins leur accorde-t-elle la parole ; et il ne faut pas moins que votre invitation paternelle pour que je ne me sente pas ici un intrus. Mais, si votre appel me rassure, il m'impose un nouveau devoir, très doux, il est vrai, et facile à remplir. Aux excuses pour une témérité dont je ne suis pas responsable, je dois substituer l'expression d'une reconnaissance bien réelle, cette fois, et bien vivante dans mon cœur. Non, il n'y aura pas d'étrangers dans cette réunion de famille, mais, grâce à vous, Monseigneur, votre famille de Notre-Dame des Aydes et de Saint-François comptera, aujour-

d'hui, un membre de plus, et qui ne sera pas le dernier à prendre sa part des joies de tous.

Des étrangers? Mais n'est-ce pas là, entre chrétiens, entre enfants de l'Église catholique, un mot dépourvu de sens? L'apôtre saint Paul nous dit que nous ne sommes pas des étrangers dans la maison de Dieu : *Non estis hospites et advenæ;* que nous avons droit de cité dans sa demeure : *Domestici Dei.* Cela est vrai pour chacun de nous. Dès lors, en nous rencontrant dans cette maison de notre commun Père, nous nous sentons frères avant même de nous connaître, et, n'étant pas des intrus dans la famille divine, nous ne pouvons plus être des étrangers les uns pour les autres.

Enfin, si quelque chose peut ajouter à cette heureuse impossibilité de s'ignorer ou de se regarder froidement entre frères, n'est-ce pas la communauté d'intérêts et la communauté de labeurs? Eh bien, jeunes élèves, c'est à vous maintenant que je m'adresse, en même temps qu'à vos chers parents : il y a entre vous et nous, sous ce double rapport, la plus étroite solidarité. Nous servons la même cause, nous puisons au même trésor : la cause de la liberté chrétienne, le trésor de la vérité chrétienne; et notre dévouement à cette cause et nos droits sur ce trésor créent entre nous tous, parents, maîtres ou disciples, un lien nouveau, étroit et fort : je veux dire une commune volonté de défendre et de promouvoir l'*enseignement libre et chrétien.*

Que l'enseignement doive être chrétien, j'estime superflu de le démontrer ici. L'enseignement fait l'homme, et l'homme n'est pas achevé s'il n'est pas chrétien. Au-

trement il faudrait dire que la venue du Christ sur la terre est un fait accessoire et dont il est permis de ne pas tenir compte dans la direction qu'on imprime à l'humanité. Ah ! Messieurs, je le sais, telle est bien la prétention de l'impiété contemporaine ; mais, en même temps, elle en affiche une autre qui est faite pour surprendre : elle voudrait faire partager aux croyants cette indifférence pratique qui résulte, chez elle, du caractère négatif de ses convictions, mais qui serait, de notre part, un criminel désaveu des nôtres. Chrétiens, nous dit-on, continuez de croire, si vous voulez, que *le Verbe de Dieu s'est fait chair ;* que le Christ est *la voie, la vérité et la vie ;* qu'il n'y a pas *d'autre nom que les hommes puissent invoquer pour obtenir le salut.* Mais laissez-nous élever vos enfants comme si Dieu n'était pas, comme si l'Incarnation du Verbe relevait de la Mythologie, comme si le nom du Christ signifiait vérité changeante, vie douteuse, voie facultative, comme si l'homme, enfin, au lieu de confier à la Croix rédemptrice toutes ses espérances, pouvait choisir ses destinées, les placer plus haut ou plus bas, selon son caprice, et devenir lui-même son Sauveur.

Si c'est là un défi, Messieurs, nous saurons le relever. Non, les familles chrétiennes et françaises n'accepteront jamais cette contradiction : la croyance obligatoire et l'éducation neutre. Car ce serait dire : ce qui est nécessaire pour le père est inutile pour les fils ; ou ce qui est le premier besoin de l'enfance est une superfluité dans l'école.

Mais alors, ne voyez-vous pas la conséquence ? Il faut

que l'enseignement soit chrétien, et l'école publique ne peut plus avoir ce caractère : donc, il faut que l'enseignement soit libre. Il faut qu'il demande à la liberté les garanties que la loi cesse de lui fournir. Libre et chrétien, ces deux qualités sont désormais inséparables : la première est la condition de la seconde. Nous voulons l'*enseignement libre et chrétien*.

Nous sommes tous d'accord, n'est-il pas vrai, sur le choix de cette devise. Mais peut-être ne voyons-nous pas tous aussi clairement à quoi elle nous engage. Il y a des devoirs évidents que chacun aperçoit aisément et remplit de bon cœur; il y en a qui répondent à des nécessités moins apparentes, et qui ont besoin d'être expliqués. C'est à vous fournir ces éclaircissements désirables que je voudrais consacrer les instants que m'accorde votre bienveillante attention.

L'enseignement est un palais à plusieurs étages. Le rez-de-chaussée, c'est l'instruction primaire. Là se réunissent en foule ces chers écoliers, dont les petites jambes ne pourraient pas encore gravir l'escalier du grand savoir. Et ce n'est pas seulement la faiblesse de l'âge qui les retient à cet humble degré. N'en déplaise aux utopistes qui rêvent l'instruction intégrale pour tous, on n'a jamais vu, on ne verra jamais un peuple de bacheliers, encore moins un peuple de docteurs. Les nécessités du labeur matériel retiendront toujours la grande masse de l'humanité loin des sommets de la science. Étendre et perfectionner cette première culture qui met chaque individu en part des bienfaits de la vie civilisée, c'est là tout ce qu'on peut espérer

de mieux dans la lutte engagée contre l'ignorance.

De là, l'importance capitale de l'instruction primaire. Parce qu'elle est pour l'immense majorité des citoyens toute l'instruction possible, il importe souverainement qu'elle contienne tous les éléments nécessaires à la formation de l'homme. Ce que l'enfant du peuple n'apprendra pas à l'école primaire, il ne l'apprendra nulle part; et quand on sait quels sont, pour la plupart des ouvriers, l'assujétissement du travail quotidien, l'excès de la fatigue, la rareté du loisir, l'imperfection des connaissances et la difficulté de l'élocution, on ne peut guère compter sur la famille pour combler en un point essentiel les lacunes de l'initiation scolaire. Or, nul n'osera prétendre que l'alphabet et les éléments du calcul, un peu de géographie et quelques traits d'histoire, épuisent les exigences de l'éducation. Cela est si vrai qu'on y ajoute la morale, cette maîtresse de la vie humaine. Pour la même raison, nous n'admettons pas qu'on en exclue la religion, parce que, sans l'autorité d'une parole divine, la morale toujours, mais surtout si elle s'adresse aux simples, manque de crédit pour se faire écouter, manque de force pour se faire obéir. Nous voulons que la religion domine, inspire, éclaire et vivifie toute l'instruction primaire; et voilà pourquoi, parents chrétiens, vos Pasteurs, tremblant pour l'âme des petits enfants, tendent les mains vers vous et vous disent : Aidez-nous à faire des écoles libres et chrétiennes.

Ce devoir, j'ai la joie de le dire, est admirablement compris dans notre France. Je ne vois point se pro-

duire ici les vaines excuses de l'égoïsme. Personne n'ose exciper du privilège de la fortune pour se désintéresser de l'enseignement populaire. Au contraire, parce que cet enseignement ne peut rester ce qu'il doit être qu'en abandonnant sa part des ressources publiques, c'est la charité des familles aisées qui constitue à son profit ce qu'on a si bien appelé le budget du sacrifice chrétien pour le rachat de l'âme du peuple [1].

Montons maintenant, s'il vous plaît, au premier étage du palais de la science. Nous trouvons là, mes chers amis, l'enseignement qui vous intéresse, celui dont vos chers maîtres ont jeté laborieusement dans vos esprits la féconde semence; *euntes ibant* [faut-il ajouter : *et flebant?*], *mittentes semina sua;* celui dont vous allez avec eux moissonner joyeusement aujourd'hui les fruits : *Venient cum exultatione portantes manipulos suos.* Ici encore, ici surtout, il faut que la Religion préside; car il s'agit d'une empreinte plus profonde à graver sur l'âme humaine; car ces générations qui traversent les années de collège, c'est l'espoir, c'est l'avenir de la classe éclairée qui doit fournir au corps social ses principaux organes et décider, par son influence heureuse ou malsaine, des destinées du pays. Ici, pareillement, la Religion n'aura plus ses entrées que si la liberté lui sert d'introductrice. On l'a compris dès longtemps. A peine cette grande loi de 1850 avait-elle consacré à la fois et l'intervention nécessaire du Christianisme dans tout enseignement privé ou public, et le droit longtemps

1. Parole de M. Chesnelong, au Comité des Écoles chrétiennes de Paris.

méconnu d'une libre initiative en matière d'éducation, qu'aussitôt, avec l'intelligence des besoins présents et le pressentiment de ceux de l'avenir, les Évêques de France, marchant une fois de plus à la tête du mouvement civilisateur, ont ouvert partout aux Lettres et aux Sciences des asiles bientôt remplis par la confiance empressée des familles. Et maintenant que la loi de 1850 est mutilée, maintenant qu'on en a effacé tout ce qui rappelait l'alliance de la Religion et du Pouvoir, il ne reste plus que la liberté, et nos collèges libres demeurent le seul asile de l'éducation chrétienne.

Avez-vous des devoirs à remplir envers nos collèges catholiques, parents qui m'écoutez? Oui, sans doute, mais vous acquittez en une seule fois toute votre dette, en leur donnant vos fils. L'enseignement secondaire ne demande que des élèves. Avec ce seul appui il se soutient et il grandit. N'en avons-nous pas la preuve sous les yeux dans cette magnifique maison? Et ne voyez-vous pas dans sa prospérité la meilleure récompense de votre foi en elle?

Il nous reste un dernier étage à gravir pour arriver au faîte de l'édifice. Là nous rencontrons, non plus la menue monnaie du savoir, comme au degré primaire; non plus l'instrument nécessaire à l'acquisition du savoir, comme au degré secondaire; mais le savoir lui-même, dans sa sérénité spéculative et dans ses rapports immédiats avec le gouvernement de la vie. Là, le lettré ne demande plus seulement à la langue des ressources d'expression; ces ressources, il les possède, mais il veut s'en servir pour pénétrer les mystères de

la pensée ou recueillir les leçons de l'Histoire. Là, l'observateur du monde physique ne se contente plus des formules toutes faites qui fixaient dans sa mémoire les lois des phénomènes ; il veut apprendre des maîtres l'art d'interroger la nature et de déchiffrer l'énigme qu'elle propose. Là, une science toute nouvelle pour l'adolescent lui dévoile les conditions de l'équilibre des sociétés et lui montre dans le Droit la raison écrite, dans le Juste une forme plus haute et plus désintéressée de l'Utile. Quels horizons inattendus se déroulent tout d'un coup sous le regard ébloui du jeune penseur! Mais aussi quels périls l'attendent! Aura-t-il l'esprit assez ferme pour discerner l'erreur quand elle se cache, ou lui résister quand elle séduit? Oh! c'est surtout ici que tout devrait être plein de Dieu? Songez-y donc! il s'agit ici des principes de toutes choses ; on ne peut plus s'arrêter aux surfaces et se sauver par des réticences. Ou bien Dieu, le vrai Dieu, Celui qui n'est ni une abstraction, ni un rêve, ni une certaine façon d'envisager le monde, mais l'Infini vivant et la réalité de l'idéal, ou bien ce Dieu-là est au fond de la philosophie par la nécessité de son Être, dans la trame de l'Histoire par l'action de sa Providence, dans la savante complexité de l'Univers par les combinaisons de sa sagesse, dans la conscience de l'individu et dans la vie des peuples par l'intimation mystérieuse du Devoir et par le majestueux développement du Droit ; ou, au contraire, la pensée de l'homme crée son objet, la vérité naît et meurt, les lois ne président pas aux choses, mais en résultent, les faits humains se poussent sans ordre

comme sans liberté, la moralité se distingue mal de l'égoïsme et le Droit ressemble de si près à la Force qu'il fait bien de n'attendre que d'elle son succès sur la scène du monde. Écoliers d'aujourd'hui vous serez les étudiants de demain, et voilà le grave dilemme qui se posera devant vous. Nul n'aura besoin de le formuler à vos oreilles. La redoutable interrogation naîtra comme d'elle-même dans vos esprits, au contact des grands problèmes que soulèveront vos études.

Et l'on viendrait dire : Il importe peu par qui cet enseignement supérieur sera distribué à nos enfants? Il importe peu qu'aux fascinations déjà périlleuses de la science s'ajoute l'entraînement plus périlleux des maîtres dont la foi a fait naufrage? Parents chrétiens, vous qui rêvez déjà pour vos fils la dignité du magistrat, les luttes brillantes de l'avocat, l'austère dévouement du médecin, le ministère élevé du professeur, la popularité bienfaisante de l'homme public, vous jetteriez ces âmes ardentes à la poursuite de ces succès lointains, sans vous inquiéter du torrent qu'il leur faudra traverser pour y atteindre et du risque qu'ils courent de laisser dans ses eaux troublées les trésors dont votre tendresse avait enrichi leurs jeunes années? Supposer cela serait vous faire injure. Vous voulez, n'est-il pas vrai? vous voulez quelque part un enseignement supérieur qui donne la science à la jeunesse et qui ne lui prenne pas sa foi? Où le trouverez-vous? Dispensez-moi, je vous en prie, d'incriminer en masse ce grand corps enseignant qui représente les traditions accumulées de l'expérience et du savoir et qui dispose

des ressources immenses que la richesse et la puissance publiques mettent au service de ses recherches. Ce corps, je le sais, compte parmi ses membres des croyants sûrs et fidèles; mais c'est là un accident heureux. Par son institution, l'Université est neutre; et cette neutralité doctrinale, qui est peut-être un mal nécessaire, est un mal pourtant. Est-ce donc que la vérité n'a pas d'ennemis dans l'imagination emportée, dans la raison orgueilleuse, dans le cœur faible et entraîné du jeune homme? Est-ce qu'elle n'en a pas dans la fausse science, dans les mensonges intéressés d'une certaine histoire, dans les nouveautés séduisantes d'une audacieuse philosophie? Et quand la vérité a tant d'adversaires, vous ne voulez pas qu'elle ait d'alliés, ou vous trouvez mauvais qu'elle les cherche parmi ceux qui dispensent officiellement le savoir? Voilà ce que c'est que la neutralité religieuse de l'enseignement; une sorte de complicité négative, qui dit à l'erreur : Entrez si vous voulez; ne vous connaissant pas, je ne puis vous exclure.

Si la neutralité est cela dans son essence, qu'est-elle en fait, dans l'enseignement supérieur de notre pays? Elle est ce que veulent les temps et les hommes. Il ne m'en coûte pas de reconnaître qu'à l'égard de la religion, elle a été, par intervalles, bienveillante et protectrice. N'est-ce pas assez vous dire qu'elle peut, à d'autres époques, manifester d'autres tendances? Je vous laisse le soin de déterminer quelle est la tendance du jour, et je conclus avec vous : s'il nous faut un enseignement supérieur chrétien, ne l'attendons pas,

surtout ne l'attendons plus au pied des chaires de l'État.

Mais alors il faut donc le créer? Il faut donc reproduire ici le grand effort qui a donné de si beaux résultats dans les deux ordres d'instruction primaire et secondaire?

Oui certes, si ce n'était pas fait, il faudrait l'entreprendre. Oui, même aujourd'hui, avec ce que la manie laïcisante ajoute à nos charges, avec les sacrifices nouveaux que chaque jour nous impose, avec la nécessité de fonder partout des écoles populaires, d'assurer aux malades des hôpitaux sans Dieu l'assistance du divin consolateur, de subvenir aux besoins du prêtre à qui l'on prend son pain parce qu'il a fait son devoir, avec tout cela, Messieurs, il faudrait encore penser à l'enseignement supérieur. Il le faudrait, parce que c'est la théorie qui mène le monde, parce que c'est le poison des doctrines qui rend les sociétés malades, parce que les folies ou les injustices de la politique naissent des erreurs de principes qui ont d'abord envahi la science et qui, de là, ont gagné l'opinion. Il le faudrait, parce que des pères qui pensent à leurs enfants, des chrétiens qui ont les promesses de l'avenir, n'ont pas le droit de vivre au jour le jour; parce que c'est un devoir de préparer, même au milieu des ruines présentes, les relèvements futurs; parce qu'enfin le mal déborde et qu'en vain essaierons-nous d'arrêter dans la plaine le torrent dévastateur, si nous négligeons de détourner le flot qui se forme sur les cimes.

Eh bien! Messieurs, ce qu'il faudrait créer existe.

Une loi libératrice forçait, il y a huit ans, le dernier retranchement du monopole universitaire. Le zèle de nos Évêques, soutenu par la générosité des catholiques, commençait sans délai l'établissement des Universités libres. Les diocèses se formaient en groupes pour alimenter de leurs aumônes ces coûteuses entreprises. Il m'est doux de prononcer, en rappelant ces souvenirs, le nom vénéré du saint vieillard dont vous continuez, Monseigneur, sur ce siège de Blois, le dévouement et les vertus. Avec tous les suffragants de Paris, avec les Évêques de cinq autres provinces ecclésiastiques, Mgr Pallu du Parc mit la main à la fondation de cette Université catholique qu'on a essayé, cinq ans après, de ruiner ou d'affaiblir, en diminuant ses prérogatives, mais qui, sous un nom nouveau, poursuit, pour l'honneur de l'Église, pour le salut de la jeunesse et pour le bien du pays, l'œuvre nécessaire, l'œuvre décisive, celle qui démontre par des faits l'accord possible, l'accord réel de la haute science et de la foi.

En présence de ce grand effort accompli, nous reste-t-il, Messieurs, quelque devoir à remplir? Oui, sans doute, car l'enseignement supérieur a de grands besoins: il a les mêmes besoins que l'enseignement secondaire et il en a qui lui sont propres. Comme le premier il a besoin de confiance; plus que le premier il a besoin d'argent. Sans votre confiance, il verra ses amphithéâtres déserts, et des trésors de science et de dévouement seront dépensés en pure perte. Sans vos offrandes, il ne pourra faire face aux nécessités d'une organisation complexe qui doit répondre à des exigences

toujours croissantes, et que la libéralité facile d'un rival tout-puissant oblige de renoncer à toute rémunération.

Ainsi, Messieurs, le sort du haut enseignement catholique est entre vos mains. Pardonnez-moi cet appel direct que je viens faire aujourd'hui à votre concours. Si c'était une agression, je m'en excuserais à peine; car j'aurais, même alors, un illustre complice. Le Pasteur de ce diocèse, un des pères de notre œuvre, m'a autorisé, que dis-je? il m'a exhorté à venir plaider parmi vous la cause dont mes devoirs les plus sacrés et mes convictions les plus chères me constituent l'avocat. Mais non, Messieurs, je ne viens pas, en agresseur, menacer votre repos et vos bourses. Je viens, en auxiliaire, vous montrer le péril et vous dire : Défendons-nous ensemble. Si vous nous abandonniez, nous péririons; mais, si nous périssions, c'est vous qui seriez abandonnés. Vos fils seraient livrés à la science qui corrompt, vos croyances seraient livrées au dédain qui tue, votre patrie serait livrée aux expériences mortelles.

Aidez-nous donc. Et, avant tout, donnez-nous vos enfants. Ne dites pas: Le mal n'existe pas partout dans l'enseignement rival du vôtre. Je vous réponds : Le mal n'est pas partout aussi grand, partout aussi visible, mais il n'est absent d'aucune province du haut savoir. Le mal est là où tout le monde le voit, dans cet enseignement médical qui est une conspiration contre l'âme humaine; mais il est aussi là où les esprits attentifs sont seuls à le découvrir, et il n'y est pas moins dan-

gereux parce qu'il y inspire moins de défiance. Le mal est dans la littérature qui glorifie le vice, parce qu'il est dans la philosophie qui nie la liberté; le mal est dans la science qui divinise l'homme, parce qu'il est dans la métaphysique qui supprime Dieu; le mal est dans la jurisprudence qui met la loi écrite au-dessus de tout, parce qu'il est dans la morale qui méconnaît la loi éternelle et ose dénoncer comme une rébellion et un scandale cette grande maxime qui a fondé ici-bas la liberté de conscience : *Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes.*

Donnez-nous vos enfants, parce qu'il ne s'agit pas seulement de les préserver du mal, mais de les armer pour le bien ; parce qu'aux temps de luttes il faut des convictions ardentes qui ne se forment pas dans les milieux tièdes; parce que la vérité chrétienne appelle des témoins qui lui fassent honneur, et qu'il n'y a aujourd'hui qu'un seul moyen d'honorer la croyance, c'est de la montrer germant et prospérant sur la tige du grand savoir.

Donnez-nous aussi le fruit de vos sacrifices; parce que si vous n'avez plus à fonder le haut enseignement catholique, vous avez encore à le soutenir. Si ses besoins sont grands, ils sont limités pourtant et, quoi qu'on dise, aisés à satisfaire. Il ne s'agit pas, comme pour l'instruction populaire, de multiplier partout les écoles. Ici quelques centres suffisent et même de bons esprits se demandent si, en en créant cinq à la fois sur le sol de France, on n'a pas plutôt péché par excès. En tous cas, notre établissement parisien possède une base territoriale assez large pour supporter et le fardeau

présent et les accroissements futurs. Trente diocèses associés pour une telle Œuvre auront-ils de la peine à garantir une contribution annuelle dont la moyenne pour chacun ne dépasse pas huit mille francs? S'il en était ainsi, Messieurs, si une pareille somme, répartie sur tous les catholiques d'un département, paraissait un impôt exorbitant, s'il devait sembler impossible d'ajouter plus longtemps ce supplément nécessaire au budget de la charité et du zèle, il faudrait se demander si la France est encore catholique, ou si elle est encore la France; si ce pays, que n'ont point abattu les plus étranges disgrâces, est devenu tout à coup, et sans cause apparente, ou pauvre, ou avare, ou sceptique, ou dédaigneux de ses meilleures gloires et de ses plus chers intérêts. Et parce que de telles hypothèses ne se peuvent pas énoncer sans une sorte d'impiété envers notre Patrie, ah! chrétiens du Blésois, laissez-moi croire, laissez-moi dire que nos Écoles supérieures, comme nos Écoles populaires, ont trouvé dans vos convictions affermies, dans votre dévouement renouvelé, la sûre garantie de leur durée et de leurs progrès!

Mes chers enfants, je vous ai bien ennuyés peut-être, vous du moins les plus jeunes. Vous attendiez des paroles aimables, un hommage rendu à vos efforts, un applaudissement à vos succès, un souhait de bienvenue à vos vacances. Et vous avez entendu un langage austère où vous ne compreniez pas grand'chose, sinon que nous vivons dans des temps tristes où tout bien s'achète par la lutte, où tout devoir prend la forme du sacrifice. Ah! si vous aviez deviné cela, ce serait déjà

un profit et je regretterais moins d'avoir assombri votre fête. Quant à vous, les aînés, je ne vous ferai pas autant d'excuses ; car je pensais à vous en m'adressant à vos parents. Ces grands horizons des études supérieures, demain ils s'ouvriront pour vous. Ces espérances que nous concevons pour nos Facultés, c'est sur vous qu'elles reposent. Ces services que nous promettons de rendre à la jeunesse, c'est à vous qu'ils vont profiter. Et tenez, puisque je parle de services, laissez-moi vous en indiquer un dont vous n'aurez pas à attendre les effets. Votre plus grand intérêt, ici même, dans ce cher Collège, c'est de trouver de bons maîtres, bons non pas seulement par les délicatesses du cœur, par l'ardeur du dévouement, mais aussi par la supériorité du savoir, par l'excellence des méthodes, par l'expérience de l'enseignement. Votre succès dans les épreuves prochaines, votre entrée dans les carrières qui vous attendent, votre avenir, en un mot, tout dépend de là. Certes vos vœux seront largement comblés de ce côté. En rappelant les qualités qu'il faut aux vrais maîtres, ne traçais-je pas le portrait des vôtres? Eh bien! permettez-moi de vous le dire avec orgueil. Plusieurs d'entre eux sont sortis de notre Institut. D'autres y sont actuellement et vous reviendront bientôt, rapportant, avec les grades qui certifient leur mérite, les avantages d'une formation adaptée à toute l'étendue de la tâche qui les attend ici. Ainsi nous travaillons à vous préparer des professeurs. Tout se tient donc dans l'enseignement libre et chrétien. Et celui qui voudrait opposer l'une à l'autre les différentes par-

ties de cette œuvre, mériterait qu'on le renvoyât à l'école de Ménénius ou de La Fontaine, pour apprendre la fable des Membres et de l'Estomac.

Messieurs, j'ai peut-être abusé de la parole; et cependant je vous dois encore un dernier mot, qui n'est pas dur à entendre, mais qui est bien plus doux à dire : Merci. Oui, merci de m'avoir écouté, de m'avoir supporté dans mon audace indiscrète, merci de m'avoir fait sentir l'union de vos sentiments à mes pensées, l'union de vos cœurs à mon cœur. En commençant, je me raisonnais pour m'assurer que je n'étais pas de trop dans cette enceinte. Au moment de la quitter, il me serait impossible de m'y sentir un étranger. Nous allons nous disperser de nouveau; chacun reprendra sa tâche; mais nous penserons avec joie que, sous des formes diverses, l'œuvre est commune, le mérite égal, pareille aussi la récompense.

Et maintenant, j'ai fini pour tout de bon. Enfants, c'est à votre tour; à vous les couronnes, à vous les fanfares, à vous les baisers des mères, à vous les vacances!

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU PETIT SÉMINAIRE D'ORLÉANS

le 28 juillet 1884.

FOI ET LIBERTÉ

EXCELLENCE[1],

Quand Mgr l'évêque d'Orléans m'a fait l'honneur de me confier la parole en cette solennité, je ne savais pas que votre présence dût en rehausser l'éclat. J'ai bien éprouvé, en vous trouvant ici, la tentation de me taire pour n'écouter que vous. Mais j'y ai résisté par obéissance, et aussi, le dirai-je, parce que je me sentais heureux de placer, sous le patronage d'une bienveillance qui m'est connue, les grands intérêts que j'ai mission de servir.

MONSEIGNEUR[2],

C'est la bonté qui a fait Dieu créateur, et quand l'homme imite la bonté de Dieu, il lui emprunte quelque chose de sa puissance créatrice.

1. Mgr di Rende, archevêque de Bénévent, nonce apostolique.
2. Mgr Coullié, évêque d'Orléans.

Vous avez été deux fois bon, Monseigneur : bon pour notre école de haut enseignement libre et chrétien en permettant, en procurant qu'on vînt parler d'elle ici, devant l'élite des familles et de la jeunesse françaises; — bon pour celui qui a reçu de vous et de vos vénérés collègues le mandat de travailler à cette vigne, en lui confiant l'honneur, en lui réservant la joie de plaider aujourd'hui, en un lieu où revivent de si grands souvenirs, une cause qui lui est si chère.

Je dois donc espérer que tant de bonté vous a rendu quelque peu créateur et qu'en recevant de vous ma tâche, j'en reçois en même temps la force de la bien remplir.

Je voudrais, parents chrétiens, vous entretenir un moment de deux grandes questions qui touchent à vos droits les plus élevés comme aux plus étroits de vos devoirs : le rôle de la liberté dans l'enseignement, le rôle de la foi dans l'usage de la liberté. Et vous aussi, jeunes gens, vous avez besoin d'entendre ces choses, ne serait-ce que pour apprécier ce qu'on fait ici pour vous et vous animer au désir d'ajouter vous-mêmes aux traditions et à l'honneur de cette illustre maison.

I

La liberté de l'enseignement! Depuis plus de cinquante ans, cette formule retentit dans notre pays comme un appel à la justice, comme une revendication calme et fière, comme l'expression d'un de ces besoins supérieurs qu'une société peut méconnaître pour un

temps, mais qu'elle ne saurait endormir, moins encore supprimer. Le jour où l'on aura dépouillé le père et la mère de cette délégation divine qui les rend responsables de la formation intellectuelle et morale de leurs enfants, ce jour-là, mais pas avant, on pourra rayer de la liste des libertés nécessaires le droit pour chacun de choisir les maîtres qu'il destine à son fils.

Ceci est l'évidence. Mais tout le monde n'est pas du parti de l'évidence. Et dans quel rang a-t-elle trouvé des adversaires? Chose étrange! Là où l'évidence dépose en faveur de la liberté, elle a eu longtemps les libéraux pour adversaires. Pourquoi? Ah! c'est qu'à l'état de choses ancien, où l'enseignement, né de l'initiative de l'Église, avait gardé, même en s'émancipant, de nombreux liens avec son auguste tutrice, notre siècle a substitué dès son aurore un régime destiné à rompre toutes ces attaches. La Révolution avait fait table rase, et le siècle des lumières s'ouvrait en pleine nuit pédagogique, parmi les ruines amoncelées de toutes les institutions d'enseignement. On avait bien essayé de décréter la science comme la victoire; mais plus indépendante encore que la victoire, la science n'avait pas répondu à l'appel, et la France de 1800 ne pouvait offrir à ses enfants avides d'instruction que des décrets au lieu d'écoles et des programmes au lieu de maîtres.

Pour combler ce vide effrayant, il fallait trouver ou créer tout d'un coup une organisation puissante. On ne voulait pas recourir à celle de l'Église; on mit à profit celle de l'État. Ainsi naquit le monopole universitaire, destiné à devenir, suivant les temps, le césarisme ou le

jacobinisme de l'école. L'enseignement devint un rouage de la machine gouvernementale. La science s'administra comme la justice ou les finances. L'État fut pédagogue, comme il est caissier ou gendarme. Mais l'État, dans nos constitutions modernes, c'est la représentation vraie ou fausse de la majorité. Quand l'impôt est voté, ceux qui l'ont combattu ne sont pas dispensés de le payer. Donc aussi l'État pédagogue conformera ses leçons aux vœux de ceux qui réussissent à se faire passer pour le plus grand nombre. Tant pis pour le petit nombre, quand même il se chiffrerait par millions ! Tant pis pour ces millions d'hommes, s'ils n'ont plus à choisir pour leurs enfants qu'entre l'ignorance ou des leçons qu'ils estiment perverses !

Mais non, l'État n'a pas de si noirs desseins. Il ne veut imposer aucune croyance. Comment faire alors, puisqu'il impose un enseignement ? Voici le procédé : on éliminera de l'enseignement tout ce qui a un caractère de doctrine : des faits, des indications, des constatations composeront désormais la science. N'affirmant plus aucun principe, le maître officiel ne pourra être accusé d'en nier aucun ; et la liberté n'aura pas souffert.

Un instant, Messieurs ! La liberté des libres-penseurs, peut-être ! Mais que faites-vous de la liberté des croyants ?

Ah ! je vois bien ce que les doctrines négatives gagnent à l'effacement doctrinal de l'enseignement public ! Élever l'enfant sans lui parler de Dieu, c'est préparer son esprit à le nier. Ajourner jusqu'à l'âge d'homme toute

solution du problème de la vie future, c'est habituer l'âme humaine à s'enfermer dans l'horizon de la vie présente. Déclarer la morale nécessaire et la religion facultative, c'est troubler la conscience en séparant ce qu'elle unit, c'est incliner la jeunesse à négliger comme inutile ce que ses maîtres omettent de lui apprendre.

Faut-il donc s'étonner que certains libéraux s'arrangent fort bien du monopole pédagogique et de l'instruction obligatoire? L'idéal de la liberté n'est pas pour eux de respecter les croyances, mais d'amener doucement les hommes à ne rien croire. Où trouveraient-ils, en dehors de l'État enseignant et de l'école neutre, un moyen plus sûr d'arriver à leur but?

Pour la même raison un tel système est de ceux avec lesquels la conscience des chrétiens ne pactisera jamais. Mettre tout l'enseignement aux mains de l'Église ou lui subordonner l'enseignement de l'État, serait une tentative excessive et violente que repoussent les idées et les mœurs de notre temps, et que la justice même, dans une société divisée comme la nôtre, ne saurait avouer. Que reste-t-il donc aux croyants, sinon de demander à l'État deux choses : le respect du christianisme et le respect de la liberté?

Le respect du christianisme d'abord, car si la liberté est bonne à titre de moyen, la vérité est bonne en elle-même. Et si la puissance publique ne se croit pas autorisée à la proclamer tout entière, il lui doit de la traiter autrement qu'une fantaisie individuelle ou une opinion bizarre. Un État où règne la plus large tolérance pour tous peut, sans molester personne, reconnaître les

bienfaits d'une religion qui a civilisé le monde moderne. Il peut s'appuyer sur elle comme sur la plus grande force morale et sociale qui soit ici-bas. Il peut lui faire une place dans l'éducation publique, comme dans toutes les grandes institutions nationales. Il le peut sans porter atteinte à aucune liberté, sans contraindre aucune conscience. Donc il le doit. Car le devoir de l'autorité est de faire tout le bien qu'elle peut.

Mais qu'ai-je fait, Messieurs? Je croyais tracer un programme, et c'est une histoire que je viens de raconter; oui, l'histoire de cette glorieuse loi de 1850, la plus honnête et la plus juste de nos lois, celle qui a su le mieux tenir compte à la fois et des mœurs qui changent et des principes qui ne changent pas; loi de liberté sans doute, mais aussi, dans une large mesure, loi de patronage chrétien et de christianisme social, puisqu'elle appelait toute la jeunesse du pays à l'initiation religieuse. Hélas! si je pense au temps où nous sommes, aux ruines accumulées depuis quatre ans, aux maîtres dispersés, aux écoles interdites, à la contrainte remplaçant la liberté, à la neutralité menteuse, si prompte à exclure l'affirmation catholique, mais si hospitalière à la négation impie, je me demande avec douleur quel sort attend les générations qui grandissent. Mais si je regarde le lieu où nous sommes, je vois surgir de grandes images, et, dans les souvenirs du passé, je retrouve les espérances de l'avenir. Où est-il le vaillant athlète dont le nom est inséparable de la liberté de l'enseignement? Il est avec Dieu, lui qui a tant lutté pour Dieu. Il est dans le repos, lui qui a tant travaillé; dans l'éternelle

joie, lui qui a tant souffert. Mais aussi, j'en suis sûr, il est ici à cette heure, dans cette maison bien-aimée, souriant à la gloire de cette fille aînée qui possédait son cœur [1], et aux succès de cette fille plus jeune qui lui était née dans sa vieillesse et qui a grandi comme une fleur à l'ombre de la croix [2].

Il est ici caché sous tous les symboles et vivant dans toutes les mémoires, multiplié dans tous ces maîtres qu'anime son esprit, dans tous ces pères qu'inspire sa tendresse; il y est surtout continué par l'homme de sa droite, par le fils auquel sa main défaillante remit le bâton pastoral, et qui, déjà désigné par ses vertus à la confiance de son troupeau, emprunte à son héritage un titre deux fois sacré dont s'accroît son autorité sur vos âmes.

N'est-ce pas, mes amis, que vous croyez l'entendre encore ? Déjà pourtant l'heure qui nous l'a ravi s'éloigne; six années nous en séparent. C'est beaucoup à votre âge, et la plupart d'entre vous n'ont jamais vu ses traits. N'importe ! C'est bien lui qui, même à vos yeux, remplit cette majestueuse solitude, préside à vos travaux, anime vos efforts, ajoute à vos luttes académiques l'éclat incomparable des traditions qu'il a fondées, des souvenirs qu'il vous a légués. Mais vous surtout qui l'avez connu, ne vous semble-t-il pas qu'il est présent et qu'il parle encore, revendiquant avec le fier accent de son patriotisme et de sa foi le droit pour la jeunesse

1. Le petit séminaire de La Chapelle Saint-Mesmin.

2. L'institution Sainte-Croix à Orléans. Les élèves des deux maisons se réunissent à La Chapelle pour la distribution des prix.

de recevoir le pain de la vérité, le droit pour le dévouement chrétien de le lui rompre? Eh bien, Messieurs, ce cri dont l'écho survit au grand évêque n'aura pas retenti en vain. En 1850, il nous a valu la liberté de l'enseignement primaire et classique ; en 1875, la liberté de l'enseignement supérieur. En 1884, ce même cri résonne encore à nos oreilles comme une provocation au combat et une promesse de victoire. Nos libertés sont blessées, elles ne sont pas mortes. Montrons à tous qu'elles sont vivantes, en nous en servant vaillamment. L'enseignement chrétien n'a plus de privilèges? Qu'il se crée à lui-même le privilège du succès! On l'accable d'exigences? Qu'il soit plus sévère encore pour lui-même et s'oblige à dépasser pour son honneur les conditions qu'on lui impose pour sa perte! Des maîtres éminents, l'honneur de la pédagogie française, sont chassés de leurs chaires parce qu'ils ont voué à Dieu la chasteté, la pauvreté, l'obéissance ? Que tous nos maîtres, prêtres et laïques, empruntent, pour mieux remplir leur tâche, l'esprit monastique, et deviennent plus que jamais les serviteurs de la jeunesse, dans l'austérité de la vie, dans la rigueur de la discipline, dans les mâles tendresses du dévouement ! Voilà, Messieurs, notre façon de faire la guerre ! Qu'on dise après cela, si l'on veut, que nous sommes des hommes de combat ! Pour pacifier notre société troublée, daigne le Ciel en susciter beaucoup de cette sorte !

II

J'ai dit, Messieurs, pourquoi l'enseignement doit être libre : il doit l'être pour que les consciences ne soient

pas opprimées. Si l'État n'enseigne pas, il faut que l'initiative privée puisse s'emparer du ministère de l'éducation; si l'État enseigne, il faut que l'initiative privée puisse combler les lacunes ou corriger les vices de l'enseignement public.

Donc, Messieurs, la liberté n'intervient ici que comme la garantie des croyances. Et ceux qui n'ont pas de croyances, fussent-ils en toute autre matière partisans de la liberté jusqu'à la licence, n'éprouvent à l'égard de la liberté d'enseignement que froideur ou malveillance.

Il est utile, Messieurs, d'établir ainsi nettement les positions respectives. L'Église, qui n'a jamais aimé le despotisme (elle respecte trop les âmes), n'éprouve pas non plus un bien grand enthousiasme pour ce qu'on appelle les libertés modernes, parce que sous ce nom équivoque elle reconnaît trop souvent les passions subversives qui tendent à ruiner tout ordre dans le monde en isolant l'autorité de sa relation nécessaire avec Dieu. Mais l'Église, en même temps, appuie de tout son prestige les revendications de ses enfants qui réclament la liberté de l'école, parce qu'elle sait que l'enseignement monopolisé devient fatalement l'impiété obligatoire. En revanche, les incroyants affectent un grand zèle pour toute réforme politique tendant à relâcher les liens du pouvoir; mais, dès qu'il s'agit d'enseignement, l'absolutisme leur paraît doux ; ils avouent tranquillement la prétention d'arracher la foi à la jeunesse, en lui imposant la science; et si nous crions à l'oppression, nous sommes des séditieux qu'il faut mater et contraindre.

Soit! Ne regrettons pas que la situation s'éclaircisse,

et rangeons-nous résolument parmi ceux qui mettent chaque chose à sa place, prenant la justice pour point de départ, la liberté pour moyen et la vérité pour but.

Mais alors, Messieurs, voici apparaître un nouveau devoir : il faut consacrer au service de la vérité chrétienne la liberté conquise. Il y a des croyants sincères qui, dans l'ardeur de la lutte, perdent de vue l'obligation du travail. Tout entiers à l'effort militant, ils négligent l'effort pacifique. Ils savent protester contre une loi inique, réclamer bruyamment une loi meilleure; ils oublient de se demander quel parti on pourrait tirer des avantages qui nous restent pour gagner, non plus sur le théâtre parlementaire, mais sur le terrain des faits, les batailles décisives, ou conjurer le péril des défaites mortelles.

Je pourrais apporter à l'appui de cette observation plusieurs exemples empruntés à tous les ordres de l'enseignement. Je n'en choisirai qu'un seul et je le prendrai dans l'ordre de l'enseignement supérieur, parce que je suis plus spécialement le serviteur de cette cause et que j'ai reçu mission de la défendre devant vous.

Si je croyais nécessaire d'établir l'importance du haut enseignement libre et chrétien, je renoncerais à construire moi-même cette thèse, et, obéissant à la pente de mon cœur comme aux inspirations de ce lieu, c'est encore à l'illustre évêque d'Orléans que je vous renverrais, Messieurs, pour apprendre le prix de ce qui fut sa dernière conquête. C'est lui qui vous dirait pourquoi le monopole, condamné aux degrés inférieur et moyen de l'instruction, ne pouvait pas être maintenu plus long-

temps au degré supérieur. Hé quoi ! vous êtes convaincus qu'un enseignement sans relations avec la foi n'est pas ce qui convient pour donner à de jeunes esprits la première culture ; et cette neutralité glacée vous semblerait sans péril lorsqu'il s'agit d'imprimer à ces intelligences plus développées leur marque décisive? Quand l'enfant vous appartient tout entier, quand vous avez mille manières de le reprendre après la leçon du maître et d'ajouter ce qui manque à sa formation, vous estimez avec raison que ce dualisme de l'enseignement est une cause de trouble qu'il faut épargner à sa conscience; et quand l'adolescent passe des bancs du collège à l'amphithéâtre de la Faculté, vous le livreriez sans crainte à des influences redoutables que vous êtes impuissants désormais à balancer? Songez que c'est alors pour le jeune homme la crise de l'esprit, du cœur et des sens. Les horizons de la pensée s'élargissent, et l'orgueil est à la porte; tout vibre dans cette nature de vingt ans, et les excitations du dehors répondent aux frémissements du dedans. Et c'est le moment que choisiront des parents chrétiens pour se désintéresser de l'initiation suprême qui va ouvrir à leurs fils les chemins de la vie? Ces enfants n'ont acquis jusqu'ici que les connaissances générales qui sont le fond commun de la pensée humaine. Maintenant ils veulent creuser la mine et suivre un des filons qu'elle offre à leur ambition laborieuse. C'est bien. Que vont-ils choisir? Le Droit? C'est un noble domaine et dont l'exploitation est variée. La magistrature et le barreau, certaines fonctions privilégiées comme les offices ministériels, l'administration avec

toutes ses branches, les mandats électifs, qui envoient l'élu siéger dans les différents conseils du pays, voilà les professions qui relèvent de la science juridique, sans parler de cette carrière pleine de devoirs honorables et féconds que la gestion des intérêts privés ouvre devant les privilégiés de la fortune. Mais plus se multiplient les applications du savoir, plus il importe de le puiser à bonne source. Et vous croyez, Messieurs, que les sources juridiques sont toujours pures? Vous croyez qu'aucun conflit n'est à redouter entre l'interprétation des codes et la vérité chrétienne? Mais le conflit est partout, et, s'il n'éclate pas ici comme ailleurs, visible et menaçant, peut-être, en se cachant sous l'apparence d'une fausse paix, est-il plus dangereux encore. Oui, l'opposition existe entre ceux qui pensent que la volonté humaine crée le juste et ceux qui savent que la justice est divine; entre ceux pour qui toute obligation relève de la loi écrite et ceux qui, antérieurement à tous les codes, reconnaissent et saluent la loi éternelle; entre ceux qui déclarent que l'enfant est à l'État avant d'être à la famille et ceux qui voient dans la famille la première, la plus sainte et la plus inviolable des représentations de Dieu; entre ceux pour qui un maire en écharpe suffit à tresser le lien du mariage, un vote des Chambres à le dénouer, et ceux qui répètent avec Jésus-Christ : Ce que Dieu a uni, l'homme ne peut pas le séparer; entre ceux pour qui le célibat n'est légitime que s'il profite à l'égoïsme et au plaisir, et ceux qui refusent d'y voir un crime quand, associé à la pauvreté volontaire, à l'obéissance acceptée, il prend la forme d'une institution

sacrée et garantit la perpétuité du dévouement. L'opposition existe entre ceux qui, partisans de toutes les libertés turbulentes, persécutent la liberté de la prière et du sacrifice, et ceux qui réclament pacifiquement le droit de servir, avec une sécurité pareille, la patrie de la terre et la patrie du ciel; entre ceux qui en toute matière, qu'il s'agisse d'association ou d'héritage, de milice ou de culte, de mariage ou de funérailles, de justice ou d'impôt, de droit privé ou public, regardent toujours ce qui peut profiter à l'Église pour le proscrire, ce qui nuit à la Religion pour le promouvoir, et ceux qui pensent que le nom de chrétien ne devrait plus suffire, comme au temps des Césars, pour justifier contre les meilleurs citoyens l'inconséquence des lois d'exception, l'injustice des lois de haine.

Eh bien! Messieurs, trouvez-vous encore qu'il soit indifférent pour vos fils d'aller chercher les principes fondamentaux du droit à l'un ou à l'autre de ces deux pôles scientifiques? Dieu me garde d'englober dans une suspicion commune tous les maîtres éminents qui, du haut des chaires de l'État, dispensent aux futurs avocats, aux futurs juges, aux futurs législateurs ou administrateurs du pays les éléments de leur formation professionnelle! Je sais qu'autrefois presque tous appartenaient aux traditions juridiques que les siècles chrétiens avaient créées. Je sais qu'aujourd'hui bon nombre d'entre eux représentent encore l'ancienne manière d'envisager les relations des hommes entre eux. Mais je sais aussi que cette manière paraît surannée à plusieurs, je sais que pour plaire et réussir il faut être

de ceux-là, et je crains alors que le nombre ne s'en accroisse tous les jours. Je sais que la théorie de l'évolution, ce rêve insensé qui affecte la rigueur d'une formule, tend à passer du domaine cosmologique dans celui des sciences morales; que la jurisprudence est menacée comme la politique de cette invasion funeste; que l'axiome : *tout ce qui est doit être* s'accrédite de plus en plus dans les esprits qui ont reçu la nouvelle empreinte, et que les théories juridiques à la mode se ressentent de cette influence. Je sais cela et je me demande avec inquiétude ce qu'il adviendrait du génie français, des mœurs et de la civilisation française, le jour où ces doctrines dégradantes qui ramènent la morale à l'histoire naturelle, ou plutôt à un roman zoologique, viendraient à remplacer dans notre pays la science du juste et le culte du droit.

Si je me suis étendu sur les périls que présente l'enseignement juridique, c'est que d'ordinaire on le déclare inoffensif. Que n'aurais-je pas à dire des autres branches du haut savoir? Ici, la littérature s'étiole dans une atmosphère malsaine parce qu'elle n'est pas honnête; là, la philosophie, après avoir oscillé entre les songes creux de l'idéalisme et les réalités grossières du matérialisme, s'applaudit d'avoir réuni dans une monstrueuse synthèse la négation simultanée des esprits et des corps, du visible et de l'invisible, de l'âme, du monde et de Dieu. Plus loin, ce sont les sciences physiques qui, toutes fières d'avoir formulé quelques lois, se flattent d'avoir évincé par là la recherche des causes; les sciences biologiques, qui poursuivent avec un parti

pris fort peu scientifique l'identification de la matière et de la vie pour être plus sûres d'en finir avec l'esprit. Enfin, au sommet de cet e pyramide, voici la science médicale, prélevant orgueilleusement un tribut sur toutes les provinces de la connaissance et abusant de son prestige professionnel pour affirmer aux ignorants qu'elle a constaté au bout de son scalpel ou dans le champ du microscope le néant de l'âme et l'inutilité de Dieu.

Voilà les licences que se donnent aujourd'hui les sciences humaines, ou plutôt, Messieurs, car les sciences sont innocentes de ces folies, voilà les excès qu'on se permet sous leur nom. On fait cela dans ces régions élevées où ne pénètre pas le vulgaire, dans ces chaires de Facultés que fréquente l'élite de la jeunesse, dans ces laboratoires où elle se presse autour des initiateurs du grand savoir. Ah ! qu'il avait raison, votre grand évêque, quand, au soir de sa vie militante, après tant de combats livrés pour la cause de la foi, il signalait l'athéisme scientifique comme le péril suprême d'un prochain avenir !

Mais il ne s'est pas contenté de montrer le mal. Avec les meilleurs et les plus clairvoyants de nos législateurs, il a indiqué et procuré le remède. Il a réclamé, il a obtenu l'affranchissement de l'enseignement supérieur. Et nos Facultés sont nées. Elles ont dû la vie, Messieurs, à une loi de liberté, à votre foi et à vos largesses. Quelle admirable trilogie : la vérité, la liberté, le sacrifice ! La vérité vous attirait : pour l'atteindre, la liberté vous a prêté ses ailes et le sacrifice ses trésors.

On a vu s'allumer à la fois sur plusieurs points du vieux sol de France des foyers de savoir chrétien. Qui que vous soyez, saluez l'aurore des hautes écoles catholiques! Si vous êtes hommes de science, il ne peut pas vous déplaire que les études supérieures trouvent dans notre pays des centres nouveaux, et que des efforts indépendants provoquent partout l'émulation de la recherche. Et si c'est avant tout l'avenir des croyances chrétiennes qui vous intéresse, ah! comprenez que, pour sauvegarder cet avenir, il ne suffit plus d'affirmer l'accord possible de la vraie science et de la vraie foi, il ne suffit même plus de le prouver par des faits, il faut montrer à cette société idolâtre de son savoir des fruits de science nés et mûris sur l'arbre de la foi.

C'est ainsi, n'est-il pas vrai, Messieurs, que notre œuvre nous est apparue, quand, à la voix du Souverain Pontife encourageant nos évêques, à la voix de votre illustre pasteur qui vous conviait à ce grand effort, vous avez concouru pour une si large part à la fondation de l'Université catholique de Paris.

Eh bien! ce que je vous demande, c'est de ne pas abandonner une entreprise qui est la vôtre, qui profite à votre fils, qui a vécu de vos libéralités et qui a besoin aujourd'hui de votre confiance. Les remaniements législatifs qui ont modifié leur condition légale, n'ont porté à nos écoles supérieures qu'une atteinte légère. De quel côté pourraient-elles donc craindre une atteinte mortelle? J'oserai le dire, parce que c'est le moyen de l'empêcher : ce serait uniquement du côté de nos amis! S'ils aimaient mieux gémir sur les privilèges

perdus que nous aider à exploiter virilement la liberté qui nous reste; s'ils s'effrayaient mal à propos de périls qui n'existent pas; si, réservant à nos Facultés une sympathie platonique, ils confiaient leurs fils aux écoles rivales; si, non contents de cet abandon, ils en venaient à se désintéresser de nos travaux et à en ignorer la valeur, alors, alors seulement, il faudrait donner accès dans nos cœurs au sentiment de découragement que l'hostilité d'adversaires puissants n'a jamais pu y faire entrer!

Aussi bien, Messieurs, ce n'est point une confiance aveugle que je réclame. Quand je vous dis que les craintes qui pourraient vous arrêter sont vaines, je suis prêt à le prouver, et cette preuve, Mgr l'évêque d'Orléans m'autorise à vous la fournir dans un petit écrit que je laisserai entre vos mains. Quand je vous invite à vous rendre compte de nos efforts, je suis en mesure de vous montrer des résultats qui attestent, mieux que des paroles, l'activité scientifique dont notre Institut est le foyer. Sans parler des licenciés en droit qui sont sortis de notre Faculté par centaines, des docteurs en droit dont le nombre dépasse la quarantaine, nos écoles littéraires et scientifiques ont produit, depuis 1876, 90 licenciés ès lettres, 4 docteurs, 3 agrégés et 37 licenciés ès sciences. Elles avaient formé des professeurs pour la plupart des collèges libres et des petits séminaires des diocèses fondateurs. Orléans, La Chapelle en savent quelque chose, et c'est avec joie, avec orgueil que nous saluons aujourd'hui, jeunes gens, parmi vos maîtres 4 lauréats prêtés par ce diocèse

à notre école et qu'elle ne vous a pas rendus amoindris! Pendant l'année qui s'achève, la maison des Carmes, qu'on peut appeler *l'école normale supérieure de l'enseignement libre et chrétien*, comptait 110 aspirants aux différentes licences de l'ordre scientifique ou littéraire. A l'heure où je vous parle, 30 candidats affrontent les épreuves de la licence ès lettres, 22 celles de la licence ès sciences, et la plupart ne craignent pas de se mesurer, en cette session d'été, avec les redoutables rivaux que leur suscite la grande école normale de l'État. Je m'arrête, Messieurs, en m'écriant : *Factus sum insipiens.* Et je ne puis ajouter comme saint Paul : *Vos me coegistis*, à moins qu'il ne s'agisse de cette douce contrainte qui s'exerce par la bienveillance. Vous n'êtes pas de ceux qui nous contraignent de rappeler nos travaux et nos succès pour forcer leur attention distraite et triompher de leur indifférence, mais de ceux dont la bonté nous invite à vous faire part des bénédictions accordées par Dieu à une œuvre qui vous est chère.

Aussi ne chercherai-je pas à m'excuser d'avoir trop longtemps détourné votre esprit de cette fête de famille pour vous entretenir d'un intérêt moins prochain. Vous saviez bien à quoi vous vous exposiez en laissant la parole à cette espèce d'homme, dangereuse entre toutes, qui s'appelle un avocat convaincu!

Mais, à défaut d'excuses, je vous offrirai du moins de sincères actions de grâces pour m'avoir fait une place d'ami dans cette réunion pleine de souvenirs et d'espérances, où les anciens élèves se retrouvent pour

s'embrasser en frères et pour couronner leurs frères plus jeunes. *Ancien élève de La Chapelle!* C'est depuis longtemps un titre de noblesse. Mais ne trouvez-vous pas qu'aujourd'hui ce titre se relève encore? Oui vraiment, c'est presque à faire tourner la tête. Et pour finir par la morale (c'est ainsi que finissent les sermons et les fables), je vous dirai, mes jeunes amis : n'allez pas croire que, pour vous être assis sur ces bancs, vous soyez tous appelés à devenir un jour archevêque et nonce du Pape; mais en voyant avec quelle simplicité *un ancien élève* se mêle aujourd'hui à vos rangs, avec quelle bonté il vous bénit, animez-vous au généreux désir de l'imiter du moins dans ses vertus!

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU COLLÈGE DE JUILLY

le 1er août 1885.

MES CHERS AMIS,

Il y a deux jours j'étais en Normandie [1]. Dans une solennité semblable à celle-ci, je haranguais les élèves d'un nouveau collège, créé tout récemment par l'initiative d'un évêque pour répondre aux besoins de la jeunesse chrétienne. Je ne pouvais leur parler que de l'avenir.

Aujourd'hui, jeunes gens, c'est aussi de l'avenir que je viens deviser avec vous. Mais le passé ici me prête ses souvenirs comme l'auditoire de Bridaine lui apportait ses remords : et par eux je suis sûr d'être toujours assez éloquent.

Juilly, nom magique comme le nom d'une patrie! Qui le prononce évoque des images tantôt austères et tantôt souriantes, toujours vénérées et chéries. C'est l'amitié de deux vierges, c'est l'embrassement de la

1. Mgr d'Hulst avait prononcé le même discours le 30 juillet, à la distribution des prix du collège Saint-François-de-Sales, à Évreux.

tendresse et de la sainteté, la toute-puissance de la prière au service de l'affection, la source qui jaillit à la parole de Geneviève pour étancher la soif de Céline, et où la foi des générations viendra durant des siècles boire la guérison et la vie. Juilly, c'est la douce majesté du cloître, c'est la louange perpétuelle qui monte vers Dieu nuit et jour des lèvres consacrées, c'est la sainte coalition de la prière, de la pénitence et de l'étude, organisant à travers les siècles obscurs la résistance à la barbarie. Juilly, enfin et surtout, c'est, depuis deux siècles et demi, le labeur incessant de la pensée, l'effort mis en commun, la famille reconstituée par le dévouement des maîtres et l'affection des disciples, l'éducation renouvelée aux sources du savoir et de la foi, l'honneur héréditaire comme la science, et, à travers les fortunes les plus diverses, l'unité persistante de la tradition fondée par les Bérulle et les Condren et recueillie de nos jours par les Pétetot et les Perraud.

En appelant un ami du dehors à prononcer aujourd'hui les paroles qui servent d'épilogue à une année de travail, vous avez montré, mes Pères, combien large et vraiment catholique est l'esprit qui vous anime. Vous saviez bien que ce discoureur, imprudemment invité, était un homme dangereux comme le sont toujours ceux qui n'ont qu'une idée en tête. Mais sympathiques vous-mêmes à cette idée et à l'œuvre en laquelle elle s'incarne; bien plus : associés, en la personne d'un de vos frères, à l'entreprise du haut enseignement catholique, vous n'avez pas craint de donner la parole à l'avocat convaincu de cette cause, vous lui

avez permis de placer cette grande espérance sous la protection de vos grands souvenirs. Merci, mes Pères. Je veux profiter, mais non abuser de votre confiance; et pour unir ensemble les intérêts dont vous et moi nous avons respectivement la garde, je voudrais embrasser d'un rapide regard la tâche entière de l'éducation et montrer à cette jeunesse quelle est la part qui lui revient dans cette tâche et comment elle pourra l'accomplir. Mais avant d'entrer en matière, je crois nécessaire, mes chers amis, de vous rassurer par une double promesse. D'abord, si mon sujet est vaste, ne craignez rien, cela ne m'empêchera pas d'être court. Ensuite, si je suis condamné à formuler des vérités sévères et à tracer des portraits peu flattés, il est bien entendu que vous n'êtes pas en cause, que je censure des absents et que je les exécute en votre présence uniquement pour empêcher que vous leur ressembliez jamais. A ces deux conditions j'espère éviter de vous déplaire, je m'expose seulement à vous ennuyer, vous surtout les plus petits. C'est déjà un grand malheur, mais dont je me consolerais si je réussissais à instruire et à persuader les plus grands.

I

On a dit souvent que l'éducation fait les hommes. Si cette proposition était rigoureusement vraie, si l'on pouvait faire des hommes comme on fabrique des machines, il suffirait d'avoir de bons matériaux, c'est-à-dire des natures saines, et un bon plan de construction,

c'est-à-dire une bonne méthode d'éducation, pour faire à volonté des hommes distingués et vertueux. Or chacun sait qu'il n'en est rien, et que les meilleurs instituteurs de la jeunesse sont loin de travailler à coup sûr à la confection des petits chefs-d'œuvre qui concernent leur état.

Si cette proposition, d'autre part, était entièrement fausse, si l'éducation n'était pour rien dans la valeur future de ceux qui la reçoivent, ce serait une grande duperie de se consacrer, comme on le fait ici, à votre formation intellectuelle et morale. Pourquoi ce grand combat entre les maîtres chrétiens et les éducateurs sans Dieu? Pourquoi du côté de ceux-ci tant d'acharnement à s'emparer de la jeunesse, du côté de ceux-là tant de courage à la défendre au prix des plus lourds sacrifices et du plus généreux dévouement? Laissez donc aller l'éducation au hasard! Il en sortira ce qu'il pourra.

La vérité se trouve entre ces deux extrêmes. Ni l'éducation n'est indifférente, ni elle n'est souveraine pouroi'rl entation définitive des jeunes existences qui subissent son action. A cette sentence inexacte : l'éducation fait les hommes, il faut substituer cette autre formule : l'éducation commence les hommes et les prépare à s'achever eux-mêmes.

Eh bien! mes chers amis, c'est de cet achèvement volontaire que je viens vous entretenir, parce que c'est là votre rôle à vous, votre part inaliénable dans l'œuvre commune de votre formation.

Vous aurez à vous achever de deux manières : en-

fants, il faut vous achever en vous appropriant par l'effort personnel et la bonne volonté les ressources de culture offertes à votre esprit et à votre cœur. Jeunes gens, au sortir du collège, vous devez vous compléter encore en continuant sur vous-mêmes le travail de l'éducation. Faute de comprendre ce double devoir, beaucoup d'hommes restent inachevés dans la vie, et parce qu'ils ont subi trop passivement l'éducation reçue et parce qu'ils l'ont interrompue trop tôt.

Je n'insisterai pas sur le premier devoir; il est trop bien enseigné en ce lieu. Oui, mes enfants, quand vous voyez vos maîtres se prodiguer dans le labeur de l'enseignement, dans les sollicitudes de la discipline, dans cette abnégation de toutes les heures qui compose la vie d'un instituteur chrétien, vous comprenez assez que tant d'efforts de leur côté n'ont pas pour but de vous dispenser de la peine, mais de vous aider à la rendre féconde. S'il en était autrement, si vous vous disiez : on m'instruit, donc je n'ai pas besoin d'apprendre; — on me surveille, donc je ne suis tenu à bien faire que dans la mesure où je suis contrôlé; — on m'exerce à l'obéissance, à la patience, à la piété, donc je n'ai pas besoin de m'y exercer moi-même; — si vous faisiez ce faux raisonnement, mes enfants, je plaindrais vos maîtres, car vous auriez rendu leur tâche ingrate et stérile; je plaindrais vos parents, car vous auriez déjoué leur prévoyance; mais je vous plaindrais bien plus vous-mêmes, car vous seriez condamnés d'avance à n'être jamais que des moitiés d'hommes, des êtres secondaires et manqués; car vous auriez donné à votre

existence ultérieure une base si étroite et si chancelante, qu'il vous serait presque impossible plus tard de rien élever de solide et de fier sur de pareils fondements.

Mais je vous suppose mieux inspirés. Pendant les années de collège, vous avez payé d'une correspondance active les avances généreuses qui vous étaient faites. Vous avez dix-huit ans, vous êtes bacheliers. Êtes-vous au port? Est-ce le moment de lâcher l'aviron et de laisser votre esquif voguer au fil de l'eau?

Ils le penseront peut-être, ces adolescents trop nombreux, hélas! dans une certaine classe de la société, pour qui le baccalauréat marque les colonnes d'Hercule du voyage scientifique, et qui se pardonnent trop facilement de n'y pas même atteindre. Ont-ils enfin doublé ce cap des Tempêtes, ils n'aperçoivent plus devant eux qu'un océan Pacifique et ne comprennent plus l'activité que sous la forme du plaisir. Parlez maintenant à l'un d'eux de travail! « Monsieur, répond-il en se redressant, j'ai fini mes études. » Parlez-lui de l'emploi du temps : « Monsieur, je ne suis plus au collège; il n'y a plus de règlement. » Parlez-lui d'avenir : « Monsieur, je n'ai pas besoin de m'en occcuper; mes parents ont de la fortune. » Parlez-lui de situation à prendre dans son pays : « Monsieur, il n'y a rien à faire. Papa est dans l'opposition. Quand nous aurons un bon gouvernement, je serai de tout. » A bout d'arguments en face de cet invincible raisonneur, vous essayerez peut-être de lui rappeler les leçons austères de la morale chrétienne, la loi univer-

selle du travail, l'obligation pour tout chrétien d'être l'ouvrier de la vigne de Dieu et de faire sa journée. A cette interpellation inattendue il ne saura sans doute que répondre. Car enfin il faudrait changer le Décalogue et l'Évangile pour consacrer le droit à l'oisiveté. Mais je gage qu'il s'en tirera comme les Athéniens de l'Aréopage devant les pressantes adjurations de saint Paul : « *Audiemus te de hoc iterum* [1]. Vous avez peut-être raison, mais vous ferez bien de repasser une autre fois. »

Eh bien! mes chers amis, voici la question très pratique que je viens vous poser. Voulez-vous, au sortir du collège, ressembler à ces jeunes messieurs? Voulez-vous, à partir de dix-huit ou vingt ans, vous considérer comme n'ayant plus rien à acquérir, ou bien voulez-vous travailler à vous achever vous-mêmes?

Convenez que, théoriquement du moins, poser cette question, c'est la résoudre. Convenez qu'il est ridicule de prétendre qu'on en sait assez, quand à peine a-t-on à son service les moyens d'apprendre. Convenez que toutes les excuses opposées par les amis du repos à la nécessité de l'effort ne tiennent pas devant cinq minutes de réflexion. Vous n'avez plus à compter avec le règlement du collège? Raison de plus pour vous en faire un à vous-même, car du temps qui n'est pas réglé, c'est comme une fortune qui n'est pas gérée, cela s'écoule de toutes parts. Vos parents ont de l'aisance? C'est un avantage gratuit que Dieu vous a fait

1. Act., XVII, 32.

sur beaucoup d'autres; c'est un souci de moins, une liberté de plus, par conséquent une facilité plus grande pour cultiver votre esprit dans le sens de vos aptitudes, sans avoir à compter de trop près avec les besoins matériels, sans avoir à sacrifier vos préférences intellectuelles aux exigences immédiates d'une profession imposée par la nécessité de vivre. Mais que deviendrait, je vous le demande, la justice de Dieu, si ceux qui ont plus reçu de Lui avaient le droit de lui moins rendre? si l'effort, parce qu'il est plus encouragé, devenait moins obligatoire? Il y aurait alors deux classes d'hommes : ceux qui ont tout en partage et qui ne sont tenus à rien, ceux à qui tout manque et qui sont débiteurs de tout? En vérité, s'il en était ainsi, les socialistes auraient raison. Et s'il y a tant de sophistes pour dénoncer l'injustice sociale, tant de dupes pour accepter leurs utopies et rêver après eux de je ne sais quelle liquidation générale qui fondrait, dans la moyenne idéale d'une chimérique aisance, l'inégalité des conditions humaines, n'est-ce pas en partie la faute de ceux qui devaient racheter par leur mérite et par leurs services le privilège de leur naissance et qui ont failli à ce devoir, faussant ainsi l'ordre providentiel et livrant le dessein de Dieu aux calomnies des hommes?

Si l'excuse générale de la paresse est facile à confondre, il y a, je le reconnais, d'autres objections plus subtiles que nous avons trouvées, tout à l'heure, sur les lèvres des nouveaux bacheliers. La plus ordinaire est celle-ci · la politique me ferme aujourd'hui les car-

rières publiques, donc rien à faire pour le moment. Elle me les rouvrira peut-être un jour; alors les choses iront toutes seules. Voilà ce qu'on entend journellement, et je ne sache rien de plus faux, de plus sophistique que ce raisonnement.

La politique vous exclut aujourd'hui des fonctions publiques? Ce n'est pas vrai pour toutes les carrières. Il y a des emplois civils qui jusqu'ici ont échappé presque entièrement à la tyrannie de la politique. Si je ne craignais d'entrer dans trop de détails, j'en pourrais citer plusieurs où l'on parvient par le concours sans avoir trop à craindre l'exclusion donnée au nom des opinions : l'inspection des finances, la Cour des Comptes, le commissariat de la marine, etc. Il y a surtout cette grande carrière offerte, et dans une certaine mesure imposée à tous aujourd'hui : la carrière militaire. Si c'est seulement la difficulté de forcer l'entrée des professions qui vous arrête, jeunes gens, voici une porte qui n'est verrouillée que pour les ignorants ou les pusillanimes. Je le sais, bon nombre de fils de famille se portent avec élan vers cette noble manière de servir le pays. Mais ici encore quelque chose me fait de la peine. Cet élan ne dure pas. Après cinq ou six ans, beaucoup se découragent et détachent leur épée. Pourquoi? Ah! j'ai peur de le deviner. Aujourd'hui l'armée travaille et les officiers doivent l'exemple du labeur. C'est une vie d'effort incessant, et ce n'est pas seulement le corps qui en fait les frais. L'esprit doit payer sa dette ; les examens, les concours, le travail spontané, sont la condition de l'avancement. On n'avait pas pensé à cela

en sortant de Saint-Cyr. On avait fait un ballot de ses livres et l'on pensait ne les plus revoir. — Du moment qu'il faut les rouvrir, adieu la carrière. Rentrons dans la vie civile, traduisez : dans l'inutilité. — Après cela, on se plaindra que l'esprit de l'armée s'altère et que les hauts grades n'appartiennent pas à ceux qui tiennent le haut bout dans la société. A qui la faute? Ceux-là ne seront jamais à l'honneur qui auront déserté la peine!

La politique ne vous ferme donc pas toutes les carrières publiques. Mais le jour où elle vous les rouvrirait, de quoi seriez-vous capables si vous ne vous étiez mis en état d'y faire bonne figure? Quand vos adversaires politiques pratiquent en grand le favoritisme, quand les opinions tiennent lieu d'aptitudes, quand un zèle intéressé suffit à couvrir toutes les incapacités, à faire absoudre toutes les bévues, vous protestez avec raison au nom du bien public qu'on sacrifie. Et vous prétendrez vous préparer par l'oisiveté à remplacer avantageusement ceux dont vous flétrissez l'ignorance? Mais prenez-y garde : quand votre tour viendra, vous ne les vaudrez même pas!

Et puis l'on dirait qu'il n'y a pas de milieu entre ces eux choses : remplir une fonction publique ou ne rien faire! Ce préjugé-là, je le sais, est un des plus répandus dans notre pays; mais j'ajoute qu'il est un des plus démocratiques, et qu'il appartiendrait surtout à l'élite de la société de s'y soustraire. C'est cependant le contraire qui arrive. Dans les conditions moyennes, on a comme ailleurs la rage du galon. Mais comme il n'y en a pas pour tout le monde, on se résigne à embrasser les

professions libres, l'agriculture, l'industrie, le négoce, le barreau, les offices ministériels, la noble existence du médecin. Et d'ordinaire il arrive qu'on trouve là des avantages bien supérieurs aux maigres appointements des salariés de l'État. C'est dans ces carrières privées que se font les honnêtes fortunes, c'est dans les emplois publics que souvent on les consume, quand on n'a pas recours pour les refaire aux formes variées et ingénieuses de la concussion. Or vous savez, mes amis, que les professions libres valent ce que vaut l'homme qui les embrasse. Ce n'est pas là qu'il faut s'attendre à voir la fortune assise au pied du lit du paresseux.

Mais qu'ils sont rares, dans les rangs supérieurs de la société, les jeunes hommes qui savent se creuser un sillon! Ils n'auraient cependant qu'à le vouloir : car tout se résume pour eux dans l'acquisition des connaissances et la formation du caractère. Qu'ils étudient à fond les lois de leur pays, et ils sauront gérer leur bien, administrer leur commune, exercer avec compétence et supériorité le mandat qu'ils recevront un jour ou l'autre de leurs électeurs. Par cette porte ils rentreront, s'ils le veulent, dans la vie publique, tributaires non plus du gouvernement qui nomme ses fonctionnaires, mais de l'estime de leurs concitoyens qui leur confient leurs intérêts. Qu'ils reprennent à leur compte les brillantes traditions littéraires de la noblesse et de la haute bourgeoisie française, et les académies s'ouvriront d'elles-mêmes devant eux, et le prestige de leur renommée intellectuelle augmentera leur crédit devant l'opinion. Qu'ils forcent le sanctuaire de la science ; c'est la déesse

du jour : mais elle ne défend l'entrée de son temple qu'aux ennemis du labeur. A ses initiés vous savez ce qu'elle réserve : souvent la fortune, toujours l'influence et la considération. Quoi, propriétaires, vous avez des terres, et vous consentirez que vos fermiers en sachent plus que vous sur l'aménagement du sol? L'agriculture est en souffrance : une crise économique l'accable, des fléaux dévastateurs la désolent; tout le monde est en travail pour remédier à ces maux, tout le monde, excepté les plus intéressés à les guérir, ceux qui, possédant davantage, ont plus à perdre, et qui se contentent de dire : Ma vigne ne donne plus, mes fermiers ne me payent plus. — Quoi! vous avez des mines, des forges, des usines; vos parents peut-être ont créé ces richesses. Et vous, jeunes gens, parce que vous avez trouvé en naissant cette fortune acquise, vous laisserez à des étrangers le soin de la faire valoir? Il faudra qu'un ingénieur vous explique vos machines, qu'un caissier vous explique vos comptes et sache mieux que vous ce que vous avez ? Ah! tenez : si vous êtes fiers de vous sentir inférieurs à tout ce qui vous entoure, libre à vous; mais, de grâce, ne venez plus me dire que vous ne travaillez pas parce que vous ne savez pas que faire!

II

Voilà que je deviens méchant. Mais n'ayez pas peur; je vous ai prévenus : j'apostrophe des absents et mes dureté ne sont pas pour vous. D'ailleurs j'ai presque fini de me fâcher : c'est à peine s'il m'arrivera encore une fois

ou deux de m'échauffer la bile en vous disant, pour terminer, comment, au sortir du collège, un jeune homme doit s'y prendre pour s'achever lui-même.

Avant tout, mes amis, il doit rester chrétien. Les conseils que je viens de vous donner sont ceux de la raison; mais la raison ne suffit pas à les faire écouter. Si vous les jetez seuls dans un des plateaux de la balance, il y a dans l'autre un poids qui l'emportera toujours : le poids des passions, surtout du plaisir. Vingt ans, c'est l'âge des emportements, tantôt généreux, tantôt égoïstes; ce n'est pas l'âge de la sagesse. Et pourtant il faut être sage. Qu'a fait le Sauveur Jésus, le divin ami de la jeunesse? Il a trouvé un secret qu'aucun sage avant Lui n'avait découvert. Il a fait de la fidélité au bien, de la résistance au mal, non plus une question d'intérêt bien entendu, non plus même uniquement une question d'obéissance, mais avant tout une affaire de cœur. En vous, ô Maître adoré, ô Beauté parfaite, ô Idéal incarné de pureté et d'honneur! en vous se personnifie pour le chrétien la loi du bien-vivre. Aux philosophes cette morale abstraite qui ramène l'acte vertueux à une équation juste, l'acte coupable à une erreur de calcul! On ne va pas loin avec un tel secours. A nous la morale vivante, qui nous montre dans le sacrifice accompli une joyeuse offrande, et dans le péché un crime de cœur. Vienne l'heure troublée, où le vent de la passion, le courant des exemples et des séductions, poussent violemment le navire et l'entraînent aux abîmes! Rameurs, à vos bancs! Je vous souhaite bon courage; mais la tempête est trop forte, et vous n'évi-

terez pas l'écueil, à moins qu'un vent meilleur ne vienne enfler vos voiles. A genoux et priez! Ce qu'il faut à vos âmes, c'est le souffle de Dieu!

Donc, mes amis, et voici ma conclusion pratique, quand vous mettrez la main à cette œuvre d'achèvement à laquelle je vous convie, n'allez pas vous perdre dans les rangs des ennemis de votre foi. Quoi que vous fassiez, la lutte sera rude, n'ajoutez pas volontairement aux difficultés qui vous attendent. Choisissez pour y vivre, pour y travailler sous le regard de Dieu, choisissez un milieu chrétien.

Mais il faut préciser davantage.

Qu'est-ce pour un étudiant qu'un milieu chrétien?

C'est peut-être, dans la ville où il poursuit ses études supérieures, un cercle catholique, une conférence, une association, un ensemble de facilités que le zèle sacerdotal offre à sa persévérance dans le bien.

Sans doute, et le jeune homme qui négligerait d'utiliser de telles ressources montrerait par là même qu'il ne veut pas sincèrement rester chrétien. Et pourtant, si cela est nécessaire, j'ose dire que cela n'est pas suffisant.

Les hautes études se font dans les Facultés. Le droit ouvre l'accès d'une multitude de professions qui exigent les connaissances juridiques. La médecine, en retour d'austères exigences, crée un privilège important au bénéfice de ses adeptes. Les lettres, étalant les richesses variées de leur domaine, éloquence et poésie, philologie, histoire, philosophie, offrent aux uns les avantages d'une culture supérieure, aux autres l'initiation à la

carrière de l'enseignement. Les sciences, ces rejetons vigoureux de l'arbre du grand savoir, montrent avec orgueil les fruits de toutes sortes qui pendent à leurs rameaux, et sollicitent ceux-ci par les charmes sévères des hautes spéculations, ceux-là par les promesses d'avantages plus tangibles. Une activité puissante circule dans ces ruches du labeur intellectuel. Croyez-vous que cette vie de la pensée soit sans retentissement dans le sanctuaire de l'âme? Croyez-vous qu'il ne s'en dégage rien qui favorise ou qui menace la vie surnaturelle? Mais d'avance c'est impossible. L'âme humaine n'est pas construite à cloisons étanches. Ce qui entre dans une partie d'elle-même l'influence tout entière. Et qu'on vienne donc me dire qu'il n'y a pas deux manières d'enseigner et d'apprendre, l'une qui s'harmonise avec la doctrine révélée, l'autre qui la repousse! Ce dualisme est évident, il éclate dans les faits, dans les prétentions chaque jour plus hautement avouées des adversaires de nos croyances, devenus les maîtres de nos affaires, dans leurs entreprises chaque jour plus audacieuses et plus tyranniques. Ils le disent, ils s'en vantent, ils veulent mettre la main sur les âmes, ils veulent s'emparer de la nation par la jeunesse, disposer de l'avenir par l'éducation. L'arme de leur conquête, c'est la science sans Dieu. L'ennemi qu'ils veulent, non pas vaincre seulement ou affaiblir, mais exterminer, c'est la religion, toute religion, disent-ils; seulement comme il n'y en a qu'une qui ait la vie dure, ils concentrent leurs attaques sur celle-là; ce qu'ils visent, ce qu'ils frappent à coups de lois, à coups

de décrets, à coups de millions et de milliards, c'est la religion chrétienne concrétisée dans l'Église catholique.

Et quand ces gens-là se chargent d'organiser le haut enseignement public, parents chrétiens, vous n'aurez aucun scrupule de leur donner vos fils? D'où vous vient tout à coup cette sécurité? Vous étiez mieux avisés quand il s'agissait des études secondaires. Vous demandiez aux maîtres de la jeunesse de garantir par leur foi personnelle le caractère de leurs leçons. Vous vous souveniez que Juilly avait été, au lendemain de la tourmente révolutionnaire, le premier asile ouvert à la jeunesse chrétienne; qu'ici encore, trente ans plus tard, au lendemain de ces ordonnances royales, tristes modèles que devaient reproduire un jour des décrets républicains, les initiateurs de la liberté de l'enseignement s'étaient préparés par le travail aux grandes luttes de la vie publique; que les Salinis et les Gerbet, les Montalembert et les Bonnechose s'étaient faits en ce lieu les dispensateurs de l'enseignement chrétien, avant de s'en faire à la tribune et dans la presse des ardents défenseurs. Et c'est parce que vous retrouviez dans l'Oratoire renaissant l'intégrité de cet héritage, la foi présidant à tout dans la culture de l'esprit, dans la formation du cœur, l'amour de Dieu inspirant la morale, fournissant à l'effort son motif, à la vertu sa récompense, c'est pour cela que vous accouriez ici avec vos enfants, pour placer sous la protection de la Croix rédemptrice les années précieuses de leur première initiation. Vous n'aviez même pas peur de la lutte. Si

l'on vous demandait compte de ce choix, vous répondiez par l'affirmation sereine de vos droits paternels, de vos libertés civiques.

Voilà comment vous avez compris, Messieurs, vos devoirs de parents chrétiens. Mais expliquez-moi donc, je vous prie, comment tant d'autres pères de famille, imitateurs de votre fermeté lorsqu'il s'agissait de choisir un collège pour leur fils, se montrent tous les jours si timides dans le choix d'une faculté? Ignorent-ils que cinquante années de luttes persévérantes, d'appels à la justice, ont enfin achevé la conquête que poursuivaient nos pères ? Ignorent-ils que, depuis dix ans, la dernière barrière du monopole universitaire a cédé à la pression de la liberté et que l'enseignement supérieur est affranchi à son tour? Ou bien ne savent-ils pas quel usage les évêques de France ont fait de cette liberté conquise et quelles ressources offrent à la jeunesse studieuse les cinq groupes de Facultés libres qu'une chinoiserie légale nous empêche d'appeler des Universités catholiques? Ont-ils des doutes sur la valeur de l'enseignement qui s'y distribue? Craignent-ils pour le succès des examens, soit parce que la préparation serait insuffisante, soit parce que l'impartialité des juges serait suspecte ? Voilà certes des préoccupations légitimes. Je comprends qu'un père de famille s'inquiète de tout cela et qu'il s'en informe. Ce que je comprends moins, c'est qu'il ne s'en informe même pas. Nous sommes en mesure de répondre à ces craintes. J'ai entre les mains et peut-être me permettrai-je de glisser dans les vôtres des documents statistiques. On y verra que la compétence des

maîtres, l'organisation des cours, les ressources matérielles de l'enseignement sont à la hauteur de toutes les exigences. On y verra que la crainte relative aux examens est une chimère, que les résultats sous ce rapport égalent ou dépassent dans nos facultés ceux qu'on obtient dans les écoles officielles.

Mais non! On ne sait pas et l'on ne tient pas à savoir. On a entendu dire que les Facultés libres étaient mal vues de l'État. Je le crois bien! Mais pensez-vous que vos collèges lui soient très sympathiques? Vous les soutenez pourtant de votre confiance obstinée. Si vous redoutez la disgrâce des maîtres du jour, pourquoi les combattez-vous sur tous les autres terrains? Pensez-vous qu'ils vous sauront plus mauvais gré d'avoir préféré pour vos fils une école catholique de droit ou de médecine que d'avoir choisi pour eux un collège chrétien, que d'avoir protesté contre les décrets du 29 mars, que d'avoir organisé la résistance à la loi du 28 mars, que d'avoir fait en un mot votre devoir de catholiques sur toute la ligne? Voilà de singuliers lutteurs! Héroïques partout, et, sur un seul point, timides comme des gazelles!

Est-ce vraiment timidité? J'en doute encore. Ce serait trop étrange. Je crois plutôt que c'est indifférence. Le haut enseignement libre n'est pas encore entré dans les mœurs; on n'y pense pas, on n'y prend pas intérêt. Pourquoi? Je n'en sais rien. La vérité n'est pas moins précieuse à ce degré qu'aux autres : si elle intéresse directement un plus petit nombre d'esprits, elle a plus de portée et retentit plus loin. C'est à ces hauteurs que

s'élaborent les doctrines qui descendent ensuite sur la multitude, comme les fleuves descendent des montagnes pour porter dans les plaines ou la dévastation ou la richesse. Et, pourtant, le fait est certain. On se passionne pour l'enseignement primaire, on lui prodigue sans marchander les millions qu'il réclame. On accorde à l'enseignement secondaire toutes les ressources qu'exigent ses progrès. Et, quand il s'agit de continuer, dans une région plus haute et au profit d'une élite, la tâche sacrée, ceux qui mettent la main à l'œuvre ne rencontrent plus qu'insouciance et pusillanimité. O grands lutteurs, héroïques champions de la liberté! faisiez-vous cette distinction quand vous combattiez pour nous la conquérir? Pensiez-vous qu'il fût important de mettre en des mains chrétiennes la dispensation des premières connaissances, mais qu'il fût indifférent de laisser à des mains impies la distribution du grand savoir? Ah! tandis que vous poursuiviez devant l'opinion, devant les pouvoirs publics, devant la conscience du pays, vos généreuses revendications, vous éprouviez, sans doute, plus d'une crainte : réussirait-on? vaincrait-on les préjugés des adversaires, l'inertie des neutres? C'étaient là vos doutes, et encore ils ne vous arrêtaient pas un instant. Mais il y a une crainte que vous n'aviez pas. Vous ne doutiez pas des croyants! Et si l'on fût venu vous dire : Cette liberté qui vous coûte si cher à gagner, vos fils l'auront et ils n'en feront point d'état; on créera pour eux des Universités libres, et ils resteront les prisonniers volontaires du monopole; — ah! j'en atteste votre grand cœur, vous ne l'eussiez pas voulu croire, vous eussiez repoussé

cette prédiction comme une calomnie contre l'avenir.

Il est un lieu dans notre France où l'on sait estimer à son prix la liberté de l'enseignement supérieur. Regardez Lille : voyez ce palais féerique qui sort de terre et déploie aux regards étonnés les magnificences de ses amphithéâtres, de ses bibliothèques, de ses musées, de ses laboratoires. C'est le palais de la science chrétienne. Qui l'a construit? Qui entretient dans son enceinte cinq Facultés complètes, y compris cette colossale création qui s'appelle une école de médecine? Le zèle de la foi servi par la charité. Ah! c'est que les catholiques du Nord n'admettent pas que leurs devoirs de pères cessent quand leurs fils ont vingt ans, que l'éducation soit achevée quand son horizon s'agrandit, que le choix des maîtres devienne indifférent quand la portée de l'enseignement devient plus haute, que le savoir officiel soit moins suspect quand il affiche plus librement son antagonisme avec la foi chrétienne, que la fréquentation d'un milieu malsain soit moins à craindre à l'âge où l'esprit subit les séductions de l'orgueil, où le cœur et les sens frémissent à l'appel des passions, où la liberté nécessaire, mais périlleuse, succédant aux assujétissements de collège, expose la faiblesse du jeune homme à tous les entraînements de l'erreur et du vice.

D'où vient, Messieurs, que cette sagesse chrétienne semble être le privilège de nos frères du Nord? Pardonnez-moi de vous le dire, je n'en vois qu'une seule raison : c'est qu'ils ont plus de foi que nous. Ils sont, eux, dans la logique de leur foi; nous sommes, nous,

dans l'inconséquence de la nôtre. Aussi leurs facultés prospèrent et grandissent. Les nôtres grandissent en valeur, elles grandissent en succès; mais j'aurai le courage de le dire : elles ne prospèrent pas quant au recrutement des étudiants, parce qu'un très grand nombre de jeunes gens qui sont les clients nés des écoles chrétiennes passent du collège catholique à la faculté officielle, et cela sans raison, par un abandon irréfléchi du devoir, par un oubli inconscient des plus hauts intérêts. Le croiriez-vous? La plupart de ceux qui désertent ainsi leur propre cause sont précisément ceux qui n'ont rien à craindre ni à espérer du pouvoir, ceux que j'exhortais, en commençant, à chercher dans l'acquisition de la science la préparation d'une profession libre ou le moyen d'embellir et de féconder les loisirs de la vie privée. Ce sont ceux-là qui nous abandonnent; et voici quelque chose de plus incroyable encore : quand on leur en fait honte, à défaut d'autre réponse ils vous disent parfois : « Mais vos Facultés n'ont pas beaucoup d'élèves! — C'est vrai, mon ami, répondais-je, il y a huit jours, à un interlocuteur qui me tenait ce langage : c'est moins vrai que vous ne le dites, mais c'est vrai dans une trop large mesure, parce que, malheureusement, il y a trop d'honnêtes gens qui vous ressemblent! »

Mais il est temps de m'arrêter. C'est assez gourmander les absents. N'est-il pas plus doux de remercier les amis présents, tous ces chrétiens généreux qui ont relevé Juilly par leur confiance, cette vaillante jeunesse qui s'apprête à en renouveler les gloires, ces

maîtres qu'on n'appelle pas vainement des Pères et en qui je salue, de mon côté, les plus fermes appuis de nos Facultés libres?

Oui, Messieurs, je vous remercie, et pour le bien que vous faites et pour l'exemple que vous donnez. En restaurant Juilly, vous avez rattaché les efforts du présent aux grandes œuvres du passé, ce qui est le vrai secret de s'assurer l'avenir. Or, ce que vous faites ici avec succès, c'est ce que les timides nous reprochent d'essayer au degré supérieur de l'enseignement. Rien n'est moins nouveau que l'alliance de la science et de la foi sous les auspices de la liberté. Ce qui est nouveau dans une société chrétienne, c'est d'une part l'impiété confisquant l'enseignement, de l'autre la main mise de l'État sur toutes les chaires. Refaire une génération savante et croyante, demander à la religion des inspirations, à la charité des ressources, au travail obstiné des fruits de savoir, et faire tout cela librement, par une association volontaire d'efforts et de sacrifices, c'est renouer la tradition de la vieille France chrétienne, dont les glorieuses Universités n'ont pas eu d'autre origine. Et c'est du même coup servir la France d'aujourd'hui dans une de ses nécessités, sinon les mieux comprises du grand nombre, du moins les plus évidentes aux yeux de qui sait regarder les effets dans leurs causes.

Aussi, Messieurs, joignant ensemble et la gratitude que vous m'inspirez et l'espérance que vous me suggérez, je traduirai l'un et l'autre sentiment dans un même vœu qui sera ma dernière parole : Pour l'hon-

neur de Dieu, pour le salut de la jeunesse, pour l'avenir de la foi, pour le bonheur de la patrie, vivent, grandissent et prospèrent, dans une étroite solidarité d'efforts et d'intérêts, les collèges et les facultés catholiques!

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE SAINT-BERNARD

à Troyes, le 28 juillet 1886.

MES CHERS AMIS,

C'est peut-être bien audacieux à moi de vous donner tout d'abord un nom qui suppose, comme disent les Latins, l'habitude d'être ensemble, *consuetudo*; un lien comparable à celui qui fait l'union dans la famille, *familiaritas;* enfin, et comme conséquence, une sorte d'impuissance à se passer les uns des autres, *necessitudo*.

Cependant, à vrai dire, de ces trois éléments de l'amitié, je ne vois guère que le premier qui manque tout à fait entre nous. Le second existe visiblement, car nous sommes bien de la même famille, ayant Dieu pour Père et l'Église catholique pour mère. Quant au troisième élément, j'aurai peut-être l'occasion de vous prouver son existence au cours de cet entretien, en vous montrant les échanges de services qui nous rendent nécessaires les uns aux autres.

Si donc, pour être de vrais amis, il ne nous manque

que l'habitude de nous voir, consolons-nous, car c'est là un défaut guérissable ; et, pour ma part, c'est afin de m'en corriger que je suis venu.

Pour m'y décider, d'ailleurs, je n'avais que le choix des attraits : la respectueuse affection que m'inspire le vénéré fondateur de cette maison ; une amitié de vingt-six ans qui me lie à l'un de vos excellents Pères ; la reconnaissance enfin pour l'accueil sympathique que vous avez fait par deux fois à notre Institut catholique en la personne de deux de ses maîtres éminents, MM. Connelly et Alix.

Je pense avoir suffisamment purgé l'accusation de témérité ; et désormais, laissant à la raideur et à la froideur des solennités universitaires la classique appellation de *jeunes élèves*, je vous nommerai sans scrupule : *mes chers amis*. Partant je devrai vous traiter comme tels en vous disant la vérité.

Quelle vérité? Celle dont votre âge a le plus grand besoin : la vérité sur le travail.

Il y a des écoliers qui saluent dans la Distribution des prix la fête de la paresse. Brouillés de vieille date avec les récompenses, ils ne voient qu'une chose dans cette journée : c'est qu'elle met fin au labeur et ouvre les vacances. Vous n'êtes pas de cette race, mes amis, et vous voyez dans la solennité présente ce qu'elle est en réalité : la fête du travail.

Il n'y a pas longtemps, dans une enceinte fort différente de celle-ci (car on y voyait beaucoup de crânes chenus et pas une tête blonde), on s'est occupé aussi de la question du travail et l'on a dit sur ce sujet des cho-

ses si..... remarquables qu'après les avoir dites on a jugé utile de les afficher partout. Est-ce un honneur d'être affiché? Cela dépend ; et la langue française qu'on dit pauvre est quelquefois bien maligne dans les sens multiples qu'elle donne au même mot. Par exemple, chacun sent qu'il n'est pas honorable de s'afficher. Or ici on s'affichait soi-même, et ce petit affichage a coûté aux contribuables, vile espèce, la modeste somme de neuf cent mille francs. Ce n'est pas trop cher pour leur apprendre ce qu'il faut penser du respect qu'ils peuvent attendre pour leurs consciences, s'il leur plaît encore de s'attarder à en avoir une.

Donc, mes amis, si vous vous êtes promenés depuis le mois de février, — cela vous est certainement arrivé, — vous avez pu lire sur bien des murs un grand papier blanc où il était dit entre autres choses que la doctrine chrétienne avilit le travail de l'homme en en faisant un châtiment, une condamnation; en sorte que les éducateurs chrétiens sont radicalement incapables d'inspirer à leurs élèves le goût et l'estime du travail.

Cela n'a pas été sans vous surprendre: car enfin vous aviez entendu dire autre chose ici, et cependant c'étaient bien des maîtres chrétiens qui vous instruisaient. Je n'ai pas bien peur que ces étranges affirmations aient trouvé créance auprès de vous. Il se pourrait toutefois qu'elles eussent laissé dans vos esprits quelque obscurité. En tout cas, pour le présent et pour l'avenir il ne peut que vous être utile d'entendre formuler avec précision la doctrine chrétienne touchant le travail.

On nous dit : vous faites du travail une condamna-

tion. C'est partiellement vrai; mais nous enseignons encore autre chose. Antérieurement à la sentence qui en a fait un châtiment, le travail était une loi, une force, un honneur, et depuis cette sentence il est devenu une rédemption.

Voilà, mes amis, l'admirable trilogie du travail selon l'enseignement chrétien. De cette trilogie on a pris le second acte, celui qui raconte la chute, on l'a isolé des deux autres et l'on dit : voilà toute votre doctrine. Je vous laisse le soin d'apprécier la loyauté de ce procédé de critique et je reviens à mon sujet.

I

La condition première de l'homme, d'après la Révélation, c'est l'état d'innocence ou, pour parler plus exactement, de justice originelle; car le mot *innocence* signifie seulement l'absence du mal, tandis que l'économie primitive était pleine de privilèges. La douleur et la mort n'y avaient point leur place. Le travail cependant y trouvait déjà la sienne. Dieu avait préparé au premier homme un séjour de délices : il l'y plaça pour en être à la fois l'ouvrier et le gardien : *ut operaretur et custodiret illum* [1].

Ainsi voilà le travail qui apparaît avant la chute; il ait partie de notre condition native et coexiste avec un état privilégié. Seulement il ne ressemble pas au labeur que l'humanité coupable devait connaître un jour. Il est

1. Gen., II, 15.

dans l'homme, image de Dieu, une imitation glorieuse du travail divin. Quel est donc le premier, l'éternel ouvrier, sinon Celui dont il est écrit : « Tout a été fait par Lui et rien de ce qui existe n'a été fait sans Lui [1] » ? Mais Dieu travaille librement, aucune nécessité ne le contraint. Dieu travaille facilement, aucun obstacle ne l'arrête. Dieu travaille efficacement, et sa parole féconde enfante l'être et la vie. Tel sera le modèle sublime du travail humain dans l'état d'innocence. Il sera libre en ce sens que ce n'est pas la nécessité physique qui l'impose, mais une obligation morale, une loi reconnue par la raison, acceptée par la volonté libre, en un mot un *devoir*. Il sera facile, n'entraînant pas la fatigue et le dégoût; fécond, obtenant contre un médiocre effort d'abondants résultats.

De ce passé disparu pour toujours, il reste pour plusieurs d'entre nous une leçon à retenir. Si la Providence nous a soustraits par privilège aux exigences de cette nécessité brutale qui dit au plus grand nombre de nos frères : il faut travailler ou mourir, nous avons encore, comme le premier homme, cette raison décisive d'embrasser le travail : c'est la loi, c'est le devoir, Dieu le veut.

II

Ainsi il n'est pas vrai que nous assignions au travail une origine déshonorante. Au contraire, nous le faisons

1. Joan., I., 3.

descendre du Ciel comme un des traits de la divine image, nous l'introduisons dans la condition primitive où il nous apparaît entouré d'honneurs et de privilèges.

Soit, dira-t-on, mais pour l'homme actuel, le travail, d'après vous, est bien une condamnation, un châtiment?

Oui, sans doute. Mais, ô modernes docteurs, qu'est-il donc d'après vous? Est-il une partie de plaisir? Oserez-vous dire que pour la plupart des hommes le travail soit resté cette occupation facultative, aisée et largement féconde que nous décrivions tout à l'heure? On peut dire cela quand on ne respecte pas beaucoup son auditoire et qu'on développe devant lui l'hypothèse «.où le monde, tel qu'il est, ne serait pas quelque chose de bien sérieux ». On peut dire cela, quand la fortune capricieuse nous a fait monter tout à coup à des hauteurs inattendues ; on se figure alors que tout est bien en bas, parce qu'on se trouve bien en haut. En un mot, on peut méconnaître le caractère pénal du travail, quand on échappe à son étreinte.

Mais allez donc développer votre thèse au fond d'une galerie de mine ; allez proposer votre théorie au moissonneur qui lie sa gerbe sous un soleil de feu ; allez vous en vanter auprès du savant, du chercheur qui, dans le silence de son cabinet, poursuit à travers ses veilles la vérité fugitive et la contraint de livrer ses secrets !

Tous vous diront, chacun dans son langage, qu'ils ne reconnaissent pas dans vos peintures idylliques le travail tel qu'ils le manient tous les jours. Mais tous aussi reconnaîtront leur destinée dans cette sentence qu'a entendue pour la première fois le premier pécheur : « La

terre sera maudite sous ton effort : *maledicta terra in opere tuo;* tu lui disputeras ta nourriture par de rudes labeurs : *in laboribus comedes ex ea ;* tu ne mangeras ton pain qu'à la sueur de ton front : *in sudore vultûs tui vesceris pane;* et ce sera ta loi jusqu'à la mort : *donec revertaris in terram de qua sumptus es* [1]. »

Oui, mes amis, voilà bien le travail tel qu'il est : non plus libre, comme autrefois, mais forcé et sous peine de mort; non plus aisé, mais dur et pénible ; non plus largement productif, mais mesurant avec avarice l'abondance du résultat sur l'intensité et sur la durée de la peine.

III

Pas plus que l'état de justice originelle, l'état de déchéance n'est le dernier mot de l'histoire humaine.

L'homme, sans doute, ne pouvait restaurer ce qu'il avait pu détruire. Mais Dieu le pouvait et il l'a voulu, parce que ses desseins d'amour sont sans repentance.

Voici donc une troisième économie qui succède à celle de l'innocence : l'économie rédemptrice.

Mais les sentences de Dieu se superposent, elles ne se détruisent pas. Dans cette troisième économie vous allez voir subsister quelque chose des deux premières, vous y admirerez aussi de ravissantes nouveautés.

Qu'est-ce que la Rédemption? C'est l'entreprise de Dieu pour relever l'homme et le délivrer du péché.

1. Gen , III, 17-19.

Vous savez, mes amis, comment a procédé notre libérateur.

Il ne nous a pas jeté du haut du ciel l'aumône d'une pitié dédaigneuse. Il s'est approché, il est venu parmi nous, il s'est fait notre égal, notre frère, il a pris notre nature, nos misères, nos faiblesses, notre pauvreté, nos douleurs, notre mortalité, en un mot tout l'attirail du péché, excepté le péché lui-même.

En sorte que dans la personne du rédempteur on retrouvait la condition des coupables.

Mais en même temps qu'il en acceptait les apparences il la transformait au dedans : il faisait de cette condition pénale le moyen de l'affranchissement, la rançon de la délivrance.

Ainsi en a-t-il usé à l'endroit du travail.

Il s'est fait travailleur. Et parce que le labeur le plus dur, le plus atteint par la condamnation primitive, c'est le travail des mains, Jésus s'est fait ouvrier. Sur trente-trois années qu'il a passées ici-bas il en a donné trente à cette étonnante leçon de l'exemple, à cette vie volontairement emprisonnée dans l'échoppe d'un artisan.

En Jésus ouvrier vous retrouvez le travail du condamné. Il travaille pour vivre, il travaille avec effort, il produit peu.

Mais non, ce n'est là qu'une apparence. Cette prétendue nécessité, c'est librement qu'il s'y soumet; cette fatigue, cette peine, elle lui est douce, comme tout ce qui vient de l'amour; cette stérilité cache une fécondité merveilleuse, car en rabotant des planches l'ouvrier de Nazareth paie la rançon du monde.

Et maintenant, travailleurs chrétiens, voilà votre modèle.

Oui, vous êtes encore des condamnés; mais vous êtes aussi des rachetés; et votre travail participe de ces deux conditions.

Il est encore forcé, car il faut travailler ou mourir : telle est, du moins, la loi du plus grand nombre. Mais forcé ou non, il est libre et volontaire, parce que vous voulez ce que Dieu veut et que vous vous affranchissez de la contrainte par la spontanéité de l'obéissance.

Votre travail est dur, il arrose la terre de vos sueurs ou creuse des rides sur vos fronts. Mais il est doux et cher à vos cœurs, parce qu'il est pour vous l'exercice d'un filial amour.

Votre travail produit peu pour ce monde : sans doute, mais il met dans vos mains le prix de la vie éternelle.

En sorte que le chrétien a trois raisons au lieu d'une pour embrasser la loi du travail : la raison de l'homme innocent : c'est le devoir; — la raison de l'homme pécheur : c'est la condamnation; — la raison de l'homme régénéré : c'est la rédemption.

Mes chers amis, je ne crains pas de le dire, c'est là une belle doctrine. Je ne vous empêche pas de l'applaudir, car ce n'est pas la mienne, c'est celle du Maître que nous adorons ensemble. Je n'ai pas neuf cent mille francs pour la faire afficher dans toute la France : je le regrette beaucoup; mais du moins je suis heureux de l'imprimer dans vos âmes.

Et il me semble qu'en vous la communiquant je vous ai traités en amis.

Un dernier mot avant de finir.

Je vous parlais en commençant de ce caractère de l'amitié qui fait que deux amis se sentent nécessaires l'un à l'autre.

Je connais deux amis qui devraient être bien intimes, l'un que je représente imparfaitement et l'autre dont vous êtes les très dignes représentants : le haut enseignement et l'enseignement secondaire, tous deux libres et chrétiens.

Ces deux amis ne se voient pas d'assez près et ne comprennent pas toujours assez à quel degré ils ont besoin l'un de l'autre.

Nos Facultés ont besoin des collèges catholiques, car c'est là qu'elles peuvent seulement trouver leur recrutement. Ce n'est pas sur la jeunesse des lycées que nous pouvons compter pour remplir nos amphithéâtres. Si la jeune armée sortie des collèges libres ne venait pas garnir nos rangs, ce seraient les catholiques eux-mêmes qui prononceraient équivalemment l'arrêt de mort des hautes écoles nées de leurs sacrifices.

Il est vrai, mais pareillement les collèges ont besoin des Facultés et deux fois.

Ils en ont besoin pour la formation de leurs maîtres et pour la persévérance de leurs élèves.

L'enseignement libre soutient une rude concurrence : il triomphera par le dévouement des uns, par la confiance des autres, mais cela ne suffit pas; il faut encore qu'il puisse garantir la valeur de ses leçons. Pour cela il faut qu'il trouve où préparer ses professeurs; il faut qu'il ait son École normale supérieure, *libre et chré-*

tienne. Il la trouve dans nos Facultés. Et le nombre des diplômes littéraires et scientifiques obtenus depuis dix ans par les élèves de ces hautes écoles est là pour l'attester[1].

Et puis que fait-on au collège? On commence des hommes et des chrétiens. Les hommes s'achèveront plus haut : voulez-vous que l'éducation inaugurée dans la pureté de la foi et dans la pureté de la vie se couronne par l'apostasie de l'esprit et la corruption du cœur? Non, n'est-ce pas, maîtres chrétiens? Non, n'est-ce pas, parents chrétiens?

D'où vient donc alors que, si soigneuses de choisir un collège catholique pour leurs fils, tant de familles se montrent indifférentes dans le choix d'une Faculté? Je ne parviens pas à m'expliquer cette énigme. Et c'est là, je l'avoue, un nœud gordien que j'aimerais mieux trancher que résoudre. Au lieu d'expliquer la difficulté, supprimons-la en remplaçant désormais l'oubli ou la négligence par le dévouement réciproque.

Tel est, je le sais, votre désir à tous. Laissez-moi espérer que les liens déjà formés par trois fois entre le collège Saint-Bernard et l'Institut Catholique de Paris se serreront encore jusqu'à ne plus former de ces deux œuvres qu'une seule œuvre, destinée à glorifier la vérité chrétienne et à confondre par des résultats éclatants les calomniateurs du travail chrétien!

1. Les Facultés libres en France ont formé depuis leur fondation 386 licenciés ès lettres et 128 licenciés ès sciences.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE SAINT-ÉTIENNE

à Meaux, le 30 juillet 1891.

MES CHERS AMIS,

Je ne vous connais pas, et pourtant je n'hésite pas à vous donner ce nom : d'abord en vertu du proverbe : « Les amis de mes amis sont mes amis. » Or, vous êtes incontestablement les amis de vos maîtres, puisqu'ils sont vos pères et vous traitent comme leurs enfants ; et vos maîtres sont pour moi des amis, puisque plusieurs d'entre eux sont venus à mes côtés perfectionner les connaissances et conquérir les grades supérieurs qu'ils mettent aujourd'hui au service de votre éducation intellectuelle, en même temps qu'ils dépensent, au profit de votre formation morale, les trésors de leurs cœurs.

Je pourrais invoquer d'autres titres encore à votre amitié. Vous êtes des enfants chrétiens, et le Maître que nous adorons, vous et moi, en nous appelant lui-même ses amis, nous a faits tous amis les uns des autres. Vous appartenez à un collège catholique, et la cause de l'enseignement libre et chrétien est celle à laquelle j'ai

consacré ma vie. Vous recevez ici l'instruction classique, et les écoles supérieures, dont la direction m'est confiée, ne cessent d'affirmer leur solidarité avec les écoles secondaires par un continuel échange de services.

Vous le voyez, de toutes manières l'amitié entre nous s'impose, et quand même il nous prendrait fantaisie de nous haïr, nous serions encore forcés de nous aimer.

Quand on s'aime, on se veut du bien et l'on tâche de s'en faire. Serai-je assez heureux pour vous faire un peu de bien? Ce serait attendre beaucoup de quelques paroles fugitives. J'essaierai néanmoins d'y mettre des conseils utiles. Ce qui est certain, c'est que, à votre manière et probablement sans le savoir, vous me ferez du bien à moi-même.

I

Je consens volontiers à payer le premier. Si ma seule manière de vous faire du bien est de vous infliger un sermon, et cela au moment même où sonne pour vous l'heure de la liberté, le mieux n'est-il pas de brusquer l'opération? Vous serez plus tôt quittes.

Dans quelques instants, on va vous donner des prix. Tous n'en auront pas. Car j'imagine que les choses ne se passent pas ici comme dans certaines petites écoles, où l'on s'arrange pour que toutes les têtes soient couronnées. Alors, après les prix de composition, les prix d'honneur, les prix d'excellence, viennent les prix de sagesse, puis les prix de bonne volonté, ensuite les prix d'encouragement, enfin les prix d'espérance! Ici

c'est un concours sérieux, où nul n'est couronné que celui qui l'a mérité.

Mais que faut-il pour mériter la couronne ?

C'est ici que la justice des hommes se distingue forcément de la justice de Dieu.

La couronne est méritée par celui qui a le mieux fait. Mais dans le bien faire il y a une part considérable qui échappe au mérite, parce qu'elle est le don de Dieu. L'aptitude naturelle, la facilité, le talent, voilà ce que le travail personnel développe sans doute, mais ne crée pas et ne supplée jamais entièrement. Que le talent demeure stérile s'il n'est fécondé par l'effort, nul ne le conteste ; mais à effort égal, le talent confère à celui qui en est doué une avance considérable sur ses rivaux.

Il y a donc deux éléments distincts dont le concours est nécessaire. Horace l'a dit il y a longtemps, et les rhétoriciens qui sont ici, me suggéreraient au besoin la citation :

> . . . . . Ego nec studium sine divite vena,
> Nec rude quid possit video ingenium.

Mais quand il s'agit de décerner des prix, comment répartir l'éloge entre les deux facteurs du succès? C'est le devoir qu'on juge avant tout, et celui qui fait le classement ne pourrait agir autrement sans tomber dans l'arbitraire. Et si la valeur du devoir est le produit de deux facteurs, l'accroissement de l'un peut compenser la diminution de l'autre. Vous savez bien, vous, les mathématiciens, que si le multiplicande devient deux fois plus grand, il suffit que le multiplicateur devienne deux fois plus petit pour que le produit reste le même. Tel

devoir est couronné; cela peut signifier deux choses: ou bien que l'élève avait plus de facilité que ses concurrents, bien qu'il ait moins travaillé; ou que, ayant moins de facilité, il a travaillé beaucoup plus. Je ne dis pas que dans les deux cas la qualité du devoir sera identique : non; vos maîtres sont des lettrés trop exercés pour ne pas distinguer ce qui sent l'huile et ce qui coule de source. Mais enfin, quelle que soit la cause du succès, il y a toujours quelqu'un qui a mieux réussi que les autres, et c'est celui-là qui a le prix.

Eh bien, c'est à celui-là aussi que je vais m'adresser tout d'abord : pour lui faire des compliments? Non : il en recevra assez. J'ai annoncé des conseils : il faut que j'en donne. Je conseille à ce lauréat un examen de conscience. Ce départ entre l'effort volontaire et le don naturel, que tout à l'heure vos maîtres ne devaient pas faire, c'est à vous, mon ami, de l'opérer maintenant. Vous avez été classé le premier : à quoi devez-vous cet honneur? Est-ce à un travail soutenu? Oh! alors je vous félicite; mais prenez garde au relâchement. Après le juste repos des vacances, il faudra travailler encore; travailler jusqu'à la fin de vos études; travailler jusqu'à l'entrée en carrière; travailler dans la profession, pour la considération, pour la fortune, surtout pour le devoir et pour Dieu.

Mais peut-être votre conscience vous donne-t-elle une autre réponse. Vous avez, comme on dit sur le turf, *gagné facile*. L'effort a été médiocre, il a peu duré. Un peu d'attention au commencement de l'année, un petit coup de collier à l'approche des prix; voilà la part du

labeur dans votre succès, et elle est petite. Le reste est l'œuvre de la nature, d'un esprit bien doué, d'une mémoire heureuse, d'une imagination brillante. Et c'est peut-être de quoi vous êtes le plus fier. Oh! amour-propre humain, ce sont là de tes aberrations. On estime surtout en soi ce qu'on n'y a pas mis; on est content de sa figure si elle est jolie, de son intelligence si elle est vive, de son caractère s'il est aimable, et, ce qu'il y a de pis, on est content de soi-même à cause de tout cela. Malheureux! Mais c'est de Dieu votre créateur qu'il faudrait être content; c'est lui qu'il faudrait bénir et glorifier pour ces dons, car ils viennent de lui seul et vous n'y êtes pour rien. Votre rôle commençait là où précisément vous vous êtes montré faible; il fallait exploiter le don naturel, cultiver le champ où tombait la semence, développer le talent par le travail, et vous avez négligé cette tâche. Vous avez vécu sur le trop plein des prévenances divines; par là même vous l'avez diminué: prenez garde; encore une année de négligence présomptueuse, et le fonds serait épuisé. Tandis que vous dormiriez sur vos lauriers, d'autres veilleraient pour vous les ravir. Les vaincus d'aujourd'hui pourraient devenir demain vos vainqueurs. Et puis ce talent dont vous tirez vanité, vous n'en avez pas le monopole. Vous le trouverez égal ou plus grand chez des rivaux encore inconnus, qui viendront un jour vous disputer les avantages de l'existence, et alors ce sera le travail seul qui décidera entre eux et vous. Mais le travail est une habitude: malheur à ceux qui négligent de la contracter!

Voilà l'examen de conscience que je conseille aux

lauréats. Que dirai-je à ceux qui en sont réduits à se partager la consolation de l'*accessit*, et peut-être du *recessit?* Je leur tiendrai d'abord le même langage, puis j'ajouterai pour eux une parole d'espérance.

Oui, avant tout, les vaincus doivent se tâter pour se demander s'ils ne sont pour rien dans leur défaite. Peut-être a-t-il dépendu d'eux de l'éviter. On se presse beaucoup trop d'accuser la chance. La pauvre chance! c'est elle qui n'en a pas! Que de crimes elle porte! C'est le bouc émissaire. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle n'ait aucune part dans les résultats de nos efforts. Mais la sagesse humaine comme la vertu chrétienne nous apprennent — c'est Bossuet qui parle — à ne rien laisser au hasard de ce qui peut lui être enlevé. Candidats malheureux, aspirants frustrés, avez-vous suivi ce conseil? Pas assez peut-être? Alors n'accusez que vous-mêmes, et surtout n'écoutez pas les malsaines suggestions de l'envie, du découragement ou du dépit.

Au reste, le passé est ce qu'il est. C'est l'avenir qu'il faut regarder. Quelle que soit la cause de votre échec, qu'il soit innocent ou imputable à vos fautes, la conclusion à tirer est toujours la même : je ferai mieux et j'emporterai de haute lutte le succès qui m'a échappé.

Voilà, mes chers amis, les pensées qui doivent vous accompagner tandis que wagons et voitures, véhicules urbains et ruraux vont vous emporter loin de cette maison et vous conduire au foyer. Là-bas c'est la joie qui vous attend, la bonne et saine joie du revoir, le doux baiser des mères et des sœurs, l'aimable liberté

et l'usage longtemps rêvé de cette clef magique qui s'appelle la clef des champs. Préludez, j'ose vous y exhorter, préludez à ces heures d'allégresse par quelques réflexions sérieuses. Des vacances qui commencent, c'est chose gaie et qu'il est bien permis de saluer gaiement. Mais une année de travail qui s'achève, c'est chose grave et mélancolique, comme tout ce qui finit; c'est un morceau de votre vie que le temps emporte et qu'il ne vous rendra plus. Combien de ces années-là vous reste-il à parcourir avant d'entrer dans le sérieux de l'existence? Une ou deux peut-être, quatre ou cinq tout au plus. Et après cela? Après cela, le temps précipitera son vol; les années fuiront plus rapides encore; et le terme viendra sans qu'on y pense, si l'on n'a pas pris l'habitude d'y penser toujours.

Voilà, direz-vous, d'austères discours pour un jour de fête! Mes amis, je n'éprouve pas le besoin de m'en excuser auprès de vous. Ils ont leur saveur un peu âpre, qui vaut mieux que la fadeur. Vous êtes déjà presque des hommes ; vous faites ici l'apprentissage de la virilité. Or les joies viriles sont faites de contrastes; l'homme de cœur n'a pas besoin d'oublier le devoir pour goûter le plaisir, d'oublier la mort pour tirer parti de la vie, d'oublier Dieu pour jouir de ses dons. Pensez, oui, pensez tous, vainqueurs et vaincus des pacifiques tournois du collège, pensez qu'un jour viendra, dont chaque jour vous rapproche, où la justice infaillible discernera le mérite et le distinguera du succès; jour de triomphe pour la vertu malheureuse, jour d'écroulement pour la prospérité usurpée. Pensez que la vie

tout entière nous est donnée pour préparer l'avènement de ce jour, et que les années de collège sont l'abrégé et comme la répétition des luttes de la vie.

Si vous vous dites ces choses, vous ne serez pas tristes en arrivant à la maison, vous serez forts. Et quand octobre vous ramènera dans ces murs, renouvelés et refaits par le repos et l'exercice, c'est d'un cœur joyeux que vous rentrerez dans la carrière pour vous disputer fraternellement de nouvelles palmes et voler à de nouveaux succès.

II

Et, maintenant, pour le coup, mon sermon est fini, mais mon discours ne l'est pas. J'ai commencé par donner ce que j'avais : à mon tour je m'attends à recevoir. C'est à vous, mes amis, de me faire du bien, d'en faire à tous ceux dont la bienveillance vient applaudir à vos succès, dont la présence vous fait un si grand honneur et vous apporte un si grand encouragement.

Si vous sentez tout le bien qu'on vous veut et tout le bien qu'on vous fait, votre reconnaissance doit vous faire désirer de rendre quelque chose pour tout ce qu'on vous donne.

Mais peut-être vous en croyez-vous incapables. C'est une erreur : vous êtes en mesure de payer largement votre dette.

Votre condition est d'autant plus heureuse que vous n'avez pas, pour cela, de grands efforts à faire. Il vous suffit d'exister, d'être ce que vous êtes, d'avoir ces

bonnes figures qui nous réjouissent, d'appartenir à cette maison que nous aimons, d'être les enfants de vos parents, les élèves de vos maîtres, les bénéficiaires de cette instruction à laquelle vous devez le meilleur de vous-mêmes ; oui, il vous suffit de tout cela pour nous donner ce dont nous avons le plus besoin : la joie et l'espérance.

La joie, elle se fait rare aux jours où nous sommes; vous êtes à l'âge, mes amis, où ce sentiment est tout naturel, où il se développe spontanément toutes les fois qu'il n'y a pas une cause accidentelle pour le contrarier. Mais trop tôt l'on sent s'épuiser ces provisions de belle humeur. On devient au moral, comme au physique, plus pauvre de chaleur et de lumière, à mesure que l'on avance dans la vie. Voilà pourquoi les vieillards aiment à se chauffer le dos au soleil; la chaleur intérieure est devenue chez eux plus avare. Il en est de même pour la joie; quand on ne la trouve plus autant au fond de soi-même, on la cherche dans le milieu qui vous environne.

Aujourd'hui, le dehors ne nous restitue pas la joie que les années nous ont fait perdre, parce que tout ce que nous aimons, tout ce que nous vénérons, tout ce qui nous est aussi cher que la vie, est attaqué, blasphémé, méconnu.

La religion, qui occupe le sommet de nos pensées et de nos affections, que nous plaçons, comme dit l'Écriture, *in principio lætitiæ nostræ*, cette religion sainte et divine, vous savez ce que les hommes du jour voudraient en faire. Ils ont rêvé de la détruire, ils ont fait appel à

tous les moyens pour en venir à bout. Ils se sont arrêtés, dans ces derniers temps, à la ruse, aux procédés savants d'une haine froide et calculatrice qui aime mieux discréditer que frapper; et ils s'applaudissent d'avance — heureusement en vain — d'assister un jour aux funérailles de l'institution qui a déjà enterré tant d'hérésies.

Eh bien, cette religion, honnie et bafouée, exclue de partout et mise au-dessous de tout, nous la retrouvons dans cette maison à la place qui lui convient, à la première place. C'est elle qui est ici l'inspiratrice de toutes choses, l'inspiratrice de la prière et de l'étude, la source de la joie, la protectrice du repos. Elle règne au fond des cœurs comme dans les lois qui régissent la vie. Elle est la doctrine qui éclaire, l'aliment qui nourrit, la force qui soutient et qui fait vivre; en sorte que si nous faisions un rêve pour les destinées morales de notre chère patrie, ce serait de voir le reste de la France ressembler du plus près possible à la maison de Saint-Étienne. Voilà tout d'abord en quoi, mes chers amis, vous êtes nos bienfaiteurs.

Après la religion, ce que nous aimons le plus, c'est la liberté, la vraie liberté des consciences, parce que c'est le grand moyen de faire prévaloir la religion chrétienne, qui est la religion des hommes libres et non pas des esclaves, comme l'apôtre saint Paul le disait déjà dans son fier langage : « L'esprit que vous avez reçu n'est plus l'esprit servile qui inspire la crainte, c'es l'esprit filial qui inspire la confiance. » Voilà la vraie marque des enfants de Dieu, quoi qu'on en dise. Et en

dépit des historiens à gages qui ne craignent pas de dénaturer les faits pour calomnier l'Église, c'est elle, c'est cette épouse du Christ qui a été la véritable initiatrice de la liberté dans le monde, c'est elle qui a apporté cette forme nouvelle de civilisation obligeant la force brutale à s'arrêter sur le seuil des consciences, là où Dieu seul a des droits et où ne doit pas pénétrer la main profane des hommes.

Eh bien, mes amis, cette liberté qui nous est si chère, vous la représentez à nos yeux, parce que le collège où vous recevez l'éducation est un collège libre, un collège qui n'emprunte rien à la puissance publique, mais qui emprunte seulement aux lois du pays le droit d'exister, et qui, fort de ce droit, demande ensuite à l'exercice de la liberté seule toutes ses ressources matérielles et morales, et jusqu'aux maîtres distingués qui enseignent ici au nom de Dieu.

Enfin, mes enfants, il y a une troisième chose qui nous est chère, parce qu'elle est grande en elle-même, puissante dans ses effets, parce qu'elle répond aux besoins les plus élevés de l'homme : c'est la science, la science, ce mâle exercice de l'intelligence aux prises avec les problèmes de la nature et de la raison, la science qui est devenue tout dans ce siècle et dont je n'ai pas à vous rappeler, dans un développement banal, les merveilleuses conquêtes. Quoi qu'on en dise, nous ne sommes pas les derniers à y applaudir, et nous ne serons pas les derniers à les promouvoir.

Mes chers amis, si la science est bonne par elle-même, elle ne suffit pas cependant à mettre l'intelligence

humaine dans le droit chemin : il lui faut un guide et une lumière, un guide sûr et une lumière supérieure ; elle a besoin qu'on la préserve de ses propres écarts.

Entre la science et la foi chrétienne, l'alliance est naturelle et devrait toujours être recherchée. Et pourtant c'est le divorce que certains hommes prétendent opérer, en recourant pour cela à toutes les tyrannies et à toutes les violences. En face de ces prétentions, l'étendard que nous arborons, c'est celui d'une alliance féconde entre la science et la foi, alliance possible puisqu'elle se réalise ici et ailleurs. Et cela, je le dis avec orgueil et je déclare mes bienfaiteurs ceux qui m'ont donné ce réconfortant spectacle.

Il est donc vrai : nous trouvons dans cette maison ces trois choses qui nous sont chères, la religion, la liberté et la science chrétienne.

Peut-être, mes jeunes amis, ne savez-vous pas tout ce que l'acquisition de ces trésors a coûté à ceux qui vous les ont procurés, et ce que la conservation de ces mêmes trésors coûte encore tous les jours à ceux qui vous les gardent. Il y a là des luttes qui vous sont inconnues, des sacrifices dont vous recueillez les bienfaits et dont vous ignorez la rigueur. Et, cependant, m'adressant aux plus âgés d'entre vous, je voudrais, en deux mots, leur en révéler quelque chose. Je voudrais qu'ils sussent bien que, pour créer et entretenir des collèges catholiques aussi bien que des universités libres, pour faire prévaloir, dans la région des faits, cette union, dont je vous parlais tout à l'heure, entre le savoir et la croyance, il ne suffit pas de prononcer des paroles ; il faut des actes,

et des actes laborieux. Il faut semer dans les larmes et les sacrifices; il faut mendier l'aumône sacrée qui doit se transformer en manne de vérité et de vertu pour l'âme des enfants. Il faut subir la malveillance, l'opposition, les tracasseries de ceux qui sont nos ennemis. Il faut compter avec l'indifférence, les distractions, peut-être même la pusillanimité et les timidités mal inspirées de ceux qui devraient être nos soutiens et nos appuis naturels.

Grâce à Dieu, vous n'avez pas connu dans cette maison, ou du moins vous avez cessé bien vite de connaître tous ces obstacles. Je vois avec une joie profonde que l'Institution Saint-Étienne a conquis toutes les sympathies auxquelles elle a droit. Tous ceux qui sont sa clientèle d'office, c'est-à-dire les enfants appartenant aux familles chrétiennes du pays, lui arrivent et lui restent fidèles. C'est pour eux le seul moyen d'être fidèles à la cause catholique. Et voilà en quoi vous êtes, pour nous, une cause de joie.

Mais, mes chers enfants, il n'en est pas toujours ainsi. Au degré supérieur de l'enseignement chrétien, on ne comprend pas aussi bien la nécessité de se serrer autour du drapeau. Pourquoi cette différence ? Serait-ce parce que l'enseignement supérieur a moins d'influence sur la formation des esprits, sur la direction de la société? ou parce que ceux qui le reçoivent sont moins exposés qu'on ne l'est à votre âge à subir les impressions malsaines ? Mais c'est tout le contraire. L'action qu'il exerce est de toutes la plus décisive, et l'âge de ceux qui sont ses clients est par excellence l'âge des passions et des

entraînements périlleux. Il semble donc que les hautes écoles catholiques pourraient réclamer une part privilégiée dans les sympathies des familles chrétiennes. Elles ne demandent cependant pas de privilèges ; elles demandent qu'on veuille bien confondre leur cause avec celle de toutes les autres écoles catholiques. Elles demandent qu'on ne voie plus des parents pleins de foi prodiguer les sacrifices et affronter même certains périls pour maintenir leurs enfants, jusqu'à la fin des études classiques, dans un collège comme celui-ci, puis aussitôt après devenir indifférents au choix de l'école supérieure que fréquenteront ces mêmes enfants devenus de jeunes hommes, et trouver bon même qu'ils préfèrent, si c'est leur caprice, les Facultés officielles. Oh! mes amis, laissez-moi saluer dans le succès de votre maison de Saint-Étienne, dans sa prospérité croissante, dans les preuves éclatantes qu'elle vient d'en donner aux examens du baccalauréat, laissez-moi saluer un espoir qui m'est particulièrement cher : c'est que ceux d'entre vous qui, au sortir d'ici, sentiront le besoin d'aller chercher le complément de leur formation intellectuelle, ne se tromperont pas d'adresse, et qu'ils sauront trouver du premier coup la porte des Facultés libres.

En faisant ainsi, les catholiques de cette région se montreront dignes de la liberté de l'enseignement. Cette liberté, comme toutes les choses humaines, est susceptible de plus ou de moins. Ce qu'on nous en a octroyé dans la loi est insuffisant, disent quelques-uns, et je suis de leur avis, surtout si nous comparons. Demandez, par exemple, au Révérend Supérieur du Séminaire

universitaire de Washington si, à ses yeux et aux yeux des Américains, la liberté d'enseignement, réglementée comme elle l'est en France, est une liberté pleine et véritable : je crois bien qu'il répondra négativement. Au delà de l'Atlantique, on a une autre façon de comprendre les limites devant lesquelles doit s'arrêter l'ingérence des pouvoirs publics... Mais il ne dépend ni de vous, ni de moi, de changer nos lois et nos mœurs. Ce qui dépend de nous, c'est d'user, mais largement, mais énergiquement, mais avec persévérance, de toute la liberté qui nous est laissée, parce que, autrement, elle ira en diminuant. Elle ressemble à la liberté de se mouvoir. Un homme bien constitué a la faculté d'user de ses membres : s'il n'en use pas, ses membres s'ankylosent et refusent le service. Il y a des hommes qui mènent une vie sédentaire ; ils ne peuvent plus marcher, ils n'ont plus de force. Il en est ainsi pour les libertés morales : quand on ne s'en sert pas, elles s'affaiblissent ; quand on ne va pas jusqu'à la limite de son pouvoir, on voit se rétrécir le domaine de ses droits. La liberté est une épée ; si on la laisse au fourreau, elle se rouille. Quand elle frappe d'estoc et de taille, elle devient luisante et polie ; sa pointe est plus acérée.

J'aime à dire ces choses non seulement en présence des élèves de cette maison, des élèves actuels et de leurs parents, mais en présence de ceux qui lui appartenaient autrefois et qui reviennent en ce jour de fête lui faire hommage des services déjà rendus au pays, et montrer à leurs frères plus jeunes que, sous l'uniforme de notre vaillante armée, battent toujours des cœurs vraiment

chrétiens et français. C'est l'honneur du passé encore jeune et déjà glorieux de Saint-Étienne, c'est la promesse de son avenir.

Ce que je viens de dire me fournira mon dernier mot. Je vous exhortais tout à l'heure à nous donner de la joie, à nous donner de l'espérance, en étant fidèles maintenant et plus tard à la grande cause de l'enseignement libre et chrétien. Mais j'entends d'ici un reproche que m'adressent ceux qui ne sont pas ici : reproche qui me serait très sensible comme à vous, s'il me paraissait fondé. On nous dit : « Avec votre prétention d'avoir un enseignement chrétien et libre en face de l'enseignement officiel et neutre, — ou athée, ce qui est à peu près la même chose, — ne voyez-vous pas le mal que vous allez faire ? Vous allez faire deux Frances et couper en deux la société de demain. En partageant la jeunesse d'aujourd'hui entre les collèges libres et ceux de l'État, en faisant deux catégories d'écoles, animées d'esprits opposés, vous préparez pour l'avenir deux catégories de Français antagonistes, deux nations armées l'une contre l'autre. »

Examinons d'un peu près ce reproche.

D'abord, je veux supposer que la prévision soit fondée. A qui la faute ? La faute est à ceux qui ont rompu l'unité. Eh bien ! je fais appel aux connaissances historiques les plus élémentaires ; est-ce que dans le passé, lorsque l'enseignement public en France jouissait de l'unité, cette unité, cet accord se faisait sur le terrain de l'irréligion, ou bien sur le terrain de la foi ? Est-ce

que la France des temps passés, une dans sa manière de penser, était une France chrétienne ou une France athée?

Or ce sont ceux qui ont fait la seconde, la mauvaise, qui nous reprochent la rupture de l'unité. Étrange manière de retourner les responsabilités!

Ah! mes amis, s'il était vrai que le succès de nos écoles dût préparer deux Frances pour l'avenir, c'est qu'il n'y aurait plus dans ce beau pays qui est le nôtre, il n'y aurait plus de respect de la liberté. Eh bien! oui, nous serions, dans ce cas, obligés d'accepter la lutte jusqu'à la mort. Nous voulons de la tolérance; mais si on nous demande d'abandonner nos convictions, nous refuserons et nous combattrons jusqu'au bout pour protester contre cette trahison nouvelle, que la pire des tyrannies prétend nous imposer. L'unité nationale nous est chère; mais l'unité dans l'apostasie, celle-là, jamais!

Seulement, je me hâte d'ajouter que ce sont là des perspectives vaines. En attendant qu'il nous soit donné de revoir le grand spectacle d'une France unanime dans la vieille foi qui est sa gloire, il reste entre nous et ceux qui ont le malheur de ne pas partager nos croyances, il reste un grand terrain sur lequel se maintient l'unité de notre pays. Ce terrain, c'est celui du patriotisme. Et si nous ne prétendons pas en avoir le privilège, nous revendiquons tous une place d'honneur dans les rangs de ceux qui aiment, qui servent la France, qui sont prêts à lui donner leur vie. Aux jours de nos désastres cette fraternité s'est révélée, entre tous ceux qui allaient mourir pour la patrie menacée. On n'a pas demandé

aux zouaves de Loigny s'ils avaient le droit de déployer la bannière du Sacré Cœur. Et ceux-ci, à leur tour, n'ont demandé à ceux qui combattaient à leurs côtés d'autre certificat que celui de la vaillance et du dévouement. La solidarité qui s'affirme ainsi aux jours de crise doit suffire à rassurer les prophètes de malheur sur l'avenir de l'unité française.

Mais aux jours de paix, si les divisions éclatent, il ne faut pas trop les redouter : elles répondent à la réalité de la situation, et, pour en prévenir les excès, une garantie suffit : la liberté de conscience.

Est-ce donc à nous, chrétiens, hommes de la vérité exclusive et absolue, est-ce à nous de rappeler aux partisans de la vérité facultative et mobile le respect des convictions sincères? Et croient-ils, ceux-ci, que, en nous jetant continuellement la Saint-Barthélemy à la tête, ils se donnent le droit d'opprimer nos âmes et de nous imposer leur impiété? Nous leur prouverons le contraire, n'est-ce pas, mes amis? Nous le leur prouverons en luttant jusqu'au bout. Mais pour persévérer dans la lutte on a besoin d'espérance. Et voilà pourquoi, une dernière fois, au nom de vos pères et de vos maîtres, au nom des bienfaiteurs et des patrons de cette maison, je vous remercie de nous en avoir donné !

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'ÉCOLE LIBRE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

le 1er août 1893.

LE LENDEMAIN DU COLLÈGE

MES CHERS ENFANTS,

Il y a ici beaucoup de personnes respectables : vos parents d'abord; puis vos maîtres, que vous ne sauriez pas appeler autrement que *pères*, parce qu'ils le sont en effet. Je vois aussi dans cette assemblée les administrateurs de ce beau collège, anciens élèves eux-mêmes ou parents d'élèves, qui ont mis leur expérience des affaires, leur intégrité, leur dévouement au service de cette maison pour en assurer les destinées.

Mais tous ces personnages sont ici à cause de vous. Ce n'est donc pas à eux que je m'adresse; habitués à s'oublier pour vous, ils m'en voudraient de m'occuper d'eux : ils me crieraient que c'est de vous qu'il s'agit, que vous êtes les héros de la fête et que c'est à vous qu'il faut parler.

Je vous parlerai donc, enfants, jeunes gens; mais de quoi? Je voudrais vous dire des choses qui vous serviraient le plus possible et vous ennuieraient le moins

possible : — un orateur de distribution de prix a le droit d'être ennuyeux, mais il ne faut pas qu'il en abuse.

Or, j'ai remarqué qu'à votre âge, ayant encore cette illusion que la vie est longue, on est pressé de la dévorer. *Aujourd'hui* paraît toujours banal ; c'est *demain* qui intéresse. Eh bien ! soit, je veux contenter votre impatience : puisque *aujourd'hui*, c'est le collège, je vous parlerai de demain, le *lendemain du collège*.

Le lendemain du collège, c'est pour beaucoup de vous l'école préparatoire, la *corniche* ou la *taupe* : n'en parlons pas, cela ressemble trop à Vaugirard. Après, c'est le képi du saint-cyrien ou le claque du polytechnicien ; après encore, Saumur ou Fontainebleau ; au bout de tout cela, la garnison, le mariage, les galons, la croix. Ce sont là voies tracées ; on y glisse comme sur des rails. Je perdrais mon temps à décrire ce que d'avance vous connaissez si bien. Tout au plus vous dirai-je que si tous les uniformes se ressemblent, diverses sont les façons de porter l'épée. Pour servir la France sous cette noble livrée, c'est trop peu de l'honneur et de cette forme de courage qui sourit au danger et court à la mort comme à une fête : l'occasion en est trop rare. Ce qu'il faut à notre jeune armée, où vient s'encadrer la nation tout entière, ce sont des officiers qui lui rendent par le travail acharné, par l'étude austère, la consistance et la valeur professionnelle que le nombre menace de lui ôter.

Mais, si vastes que soient aujourd'hui les cadres militaires, ils ne sauraient contenir toute la génération que chaque année finissante tire des écoles et verse

dans la société. Pour la plupart d'entre vous, le service ne sera qu'une dette temporaire payée à la patrie sous la tunique du troupier. De ce passage sous les drapeaux, ils n'emporteront tout au plus qu'un grade dans la réserve ou dans la territoriale. En attendant que la guerre redoutée des mères, appelée par l'ardeur des cœurs de vingt ans, vous confonde tous dans les rangs d'un peuple en armes, il vous faudra chercher une voie et vous creuser un sillon.

Que serez-vous? avocats ou juges? médecins ou ingénieurs? fonctionnaires d'une république qui, par miracle, serait devenue la chose de tous? ou, dans la noble indépendance de la vie privée, industriels, commerçants, agriculteurs, serviteurs du pays, occupés, non à dévorer son budget, mais à refaire sa fortune en alimentant par le labeur et par l'épargne la source de ses richesses? Je l'ignore. Ce que je sais bien et ce que je viens vous dire, c'est que la nécessité des temps nouveaux contraindra le plus paresseux d'être quelqu'un en faisant quelque chose. Produire ou disparaître, c'est l'inévitable alternative imposée à votre jeunesse par ce socialisme menaçant que l'orateur de Toulouse — le premier des deux — se flattait trop vite d'avoir enfermé dans un dilemme.

Oui, mes amis, notre siècle a marché. Il s'est ouvert par l'émancipation du Tiers-État : à tous les mêmes droits. Il s'achève par l'assujétissement des privilégiés : à tous les mêmes devoirs. L'ère des rentiers est tout près de se clore : l'argent qui dort ne nourrit plus le capitaliste; la terre qu'on afferme ne nourrit plus le

propriétaire. Tandis que des rêveurs malfaisants s'attardent encore à maudire l'infâme capital et cherchent le paradis social au travers des ruines qu'ils préparent, une force irrésistible remanie la distribution des richesses et appelle l'effort personnel à combler le déficit du revenu. Ma jeunesse a vu le règne du 5 °/₀ ; pour votre âge mûr, jeunes gens, le 3 °/₀ ne sera déjà plus qu'un lointain souvenir. Que les jouisseurs s'en désolent : pour nous, chrétiens, c'est un beau jour qui se lève. Enfin, vous allez donc tous être forcés de devenir des hommes!

Quand je dis *forcés*, je n'entends pas qu'il ne reste pour quelques-uns certains moyens d'échapper. Il y en a parmi vous peut-être qui hériteront de leurs parents une grande fortune. Ceux-là, s'ils étaient sages, pourraient encore durer une génération ou deux à ne rien faire ; à moins que, croyant leur fonds inépuisable, ils ne le mangent en peu d'années, auquel cas — la chose se voit chaque jour — ils seront encore plus vite ruinés que les autres.

Un second moyen d'éviter le travail, c'est de demander la richesse aux grosses dots de la finance. Mais cet argent fait d'injustice et de rapine, s'il a la vertu de déshonorer les vieilles races, n'a pas celle de les relever. Écoutez le murmure, autrefois timide et sourd, aujourd'hui audacieux et grandissant, qui s'élève contre cette alliance de l'écu du chevalier avec l'écu de cinq francs. Je ne vous conseille pas, mes amis, de vous placer par choix sur le chemin de ces colères.

Un troisième expédient qui est la contrefaçon du

travail, c'est la spéculation, c'est le jeu. Jeu de bourse, jeu de courses, jeu de syndicat ou de baccarat, c'est toujours la même chose. Ce qui entre dans la poche de l'un est exactement ce qui sort de la poche de l'autre. On ne trouve là ni la sainte fécondité de la terre, ni celle du génie, ni celle du labeur. La richesse n'est pas produite, elle est brassée et traînée. Le hasard seul — ou la fraude, sa complice — décide de la direction du courant au sein duquel les mêmes ondes de fortune poursuivent leur course folle, portant le vice aux rives où elles abordent, laissant aux rives qu'elles désertent l'infamie et le désespoir.

Voilà, mes chers amis, les seules voies qui s'offrent à vous pour fuir la peine. Si, comme je l'espère bien, elles vous font horreur, vous n'avez plus d'autre ressource que de regarder la vie en face et de la prendre d'assaut avec l'élan du courage honnête, de la probité fière, de l'effort intelligent.

Allez-vous donc vous lamenter là-dessus? Mais non, mais non, car c'est pour vous un grand bonheur. La force des choses se met de la partie pour vous ranger au devoir, pour vous mettre sur le chemin de l'honneur et du même coup sur le chemin du ciel.

Qu'est-ce qu'un chrétien? C'est un homme qui combat toujours. « Le royaume de Dieu souffre violence, dit l'Évangile, et ce sont les violents qui l'emportent. » Imaginez un enfant gâté de la fortune : il est fils unique; il a trouvé à son berceau un riche héritage; il est né au sein d'une société moins vieille que la nôtre et qui connaît encore les privilèges. Mais il est baptisé, il

croit en Dieu, il croit à Jésus-Christ et à la vie éternelle. C'est, si vous le voulez, le fils aîné du marquis de Gonzague, au XVI^e^ siècle. Il veut sauver son âme. Ce n'est pas chose aisée. Autour de lui tout l'incite à l'orgueil, l'attache à la richesse, l'incline au plaisir. Pour rompre tant de mauvais charmes, pour échapper à la fascination de tant d'idoles, ce qu'il aura de mieux à faire, ce sera de détruire de ses propres mains sa destinée terrestre pour s'en refaire une autre toute de renoncement, de dépouillement et de sacrifices. Ah! qu'il faut de fierté et d'héroïsme, pour remonter ainsi tous les courants de ce monde et tendre au port divin à travers les vents contraires!

Dieu vous a traités, mes amis, d'une façon moins rigoureuse. La loi du salut reste toujours la même, mais autour de vous, au lieu de la contrarier, tout la seconde. Pour être chrétiens, il faut toujours lutter contre soi-même et contre les choses, mais la vie moderne vous engage comme malgré vous dans cette lutte et vous n'avez plus qu'à faire de nécessité vertu. Quand une armée en marche traverse un pays infesté d'ennemis barbares, la discipline et le courage, l'endurance et l'audace sont pour chaque soldat une question de vie ou de mort. Malheur aux fuyards, malheur aux traînards! Il n'y a de sécurité qu'autour du drapeau. Telle sera, dans le monde où vous allez entrer, la condition de chacun de vous. Ou vous demanderez aux maximes de l'Évangile votre lumière, à la grâce de Jésus-Christ votre force, à son amour votre consolation et votre espérance, et alors serrés contre la croix rédemptrice,

vous ne craindrez rien des accidents de la vie, de ses séductions ou de ses surprises; vous serez forts contre l'adversité qui abat, contre la prospérité qui grise, contre l'oisiveté qui énerve, contre la cupidité qui endurcit, contre la volupté qui déshonore. Vous marcherez à la tête de votre siècle; vous serez les premiers par la culture de l'esprit, par l'énergie du vouloir, par la dignité de la vie. Le monde reconnaîtra en vous ses chefs et vous serez les maîtres du temps présent pour avoir été les disciples de la sagesse éternelle.

Ou au contraire vous vous débanderez à la première alerte; vous serez les traînards de l'effort et les fuyards du sacrifice; vous gémirez sur les privilèges perdus et sur le malheur des temps qui ne permet plus de jouir sans rien faire; vos gémissements stériles ne vous empêcheront pas de rouler, enveloppés dans la déroute, jusqu'à ces régions infestées par la misère et le vice où la honte vous attend avec la ruine; mais alors il apparaîtra à tous les yeux que vous avez déserté l'étendard du Christ, que c'est la loi de votre baptême qui vous a semblé trop dure et que, pour être des hommes, ce qui vous a manqué, c'est de savoir rester chrétiens.

Je pense que votre choix est fait; et dans votre empressement d'aiguiller sur la bonne voie, je vous entends me demander quelques indications pratiques. Mon amitié ne vous les refusera pas.

Tous, vous voulez travailler au sortir d'ici, c'est convenu; mais comment travaillerez-vous?

La première question qui se pose est celle de la carrière à embrasser. Pour plusieurs, cette question est

résolue d'avance : un attrait précoce, un goût prononcé, des circonstances de famille, la profession paternelle à continuer, que sais-je encore? des raisons prises en vous-mêmes ou autour de vous ont déjà décidé de votre avenir. Heureux jeunes gens! Vous ne connaîtrez pas les hésitations, les tristesses, les découragements du doute. Vous passerez du collège à l'école supérieure, puis au stage professionnel, sans autre changement que celui des matières d'études. La vision claire du but animera votre ardeur. Je souhaiterais pareille bonne fortune à tous ceux qui m'écoutent, mais je ne saurais la leur promettre. Trop souvent il m'est arrivé d'être le confident des incertitudes qui paralysaient vos aînés sur le seuil de la vie. A ceux donc qui ne voient pas encore la route se dessiner devant eux, je dois des encouragements et des conseils.

D'abord, si vous ne devez pas être officiers, vous serez soldats; soldats pendant trois ans ou pendant un an, selon que vous ferez des études ordinaires ou que vous ajouterez aux diplômes accoutumés celui du doctorat en droit, de la licence ès lettres ou ès sciences, celui d'ingénieur ou d'agronome.

Eh bien, pourquoi ne pas vous donner tout de suite cet avantage? Ces grades supérieurs peuvent se conquérir en deux ans, en trois ans au plus. Ne vaut-il pas mieux donner à la Faculté les deux années supplémentaires que vous prendrait sans cela la caserne? Vous n'en serez pas moins bons soldats en cas de guerre, vous en serez mieux armés pour la vie en temps de paix.

Donc c'est entendu, vous allez vous inscrire à une Faculté. Il ne reste plus qu'à la choisir. Et là encore, j'ai la présomption de croire que vous n'hésiterez pas sur le choix. Vos parents n'ont pas hésité pour vous, quand il fallait choisir le collège où vous deviez parcourir le cercle des études secondaires. Ils ont cherché pour vous une maison chrétienne, et, comme aujourd'hui l'alliance nécessaire de la religion et de l'enseignement ne se rencontre plus que sous les auspices de la liberté, ils ont préféré le collège libre et chrétien au lycée officiel et neutre.

Cette option a été faite pour vous et sans vous. Aujourd'hui, vous avez votre mot à dire; d'accord avec vos parents, vous irez vous inscrire à la Faculté libre, la seule qui puisse être encore chrétienne. C'est en votre faveur que des législateurs éclairés ont abaissé, il y a dix-huit ans, les dernières barrières du monopole universitaire et fait entrer la liberté dans la citadelle, longtemps fermée, de l'enseignement supérieur. C'est pour vous que des Évêques ont ouvert à grands frais ces ateliers de haute culture où la foi vit côte à côte avec la science; c'est pour vous que des professeurs éminents y ont réuni tous les instruments de travail et créé ces traditions de labeur, ces trésors d'expérience et de méthode qui, d'avance, vous garantissent le succès. Vous n'imiterez pas l'incroyable légèreté de certains catholiques qui semblent ignorer l'existence de nos grandes écoles, ni la timidité plus étrange encore de certains autres qui craignent de compromettre leur avenir en restant fidèles à leur cause.

Je vois donc déjà vos noms couchés sur nos registres. Les plus heureux parmi vous ont leur famille à Paris ; pour ces privilégiés, point d'établissement à faire. D'autres, moins gâtés, devront commencer à vivre seuls. Notre maison de famille réserve à ceux-là un foyer. Et s'ils n'y peuvent trouver place, la Conférence Olivaint, le Cercle du Luxembourg, les associations d'études, de piété et de charité sont là pour protéger et charmer leurs loisirs. Vous avez tous pris place dans les diverses alvéoles de la ruche. C'est bien : maintenant, il faut commencer à faire du miel.

Si vous avez opté pour la médecine, je ne suis pas inquiet de l'emploi de vos heures. L'engrenage du travail vous saisira dès le premier jour, et, à travers les cinq années du doctorat, auxquelles s'ajouteront peut-être les quatre années de l'internat, il vous conduira, sans repos ni trêve, jusqu'à l'exercice de cette profession savante et dévouée, la plus voisine de l'apostolat, la plus belle après lui, celle qui unit le plus étroitement deux choses sublimes, la culture de la science pure et le don de soi à l'humanité.

Mais probablement vous aurez pris le chemin de l'École de Droit. Alors, défiez-vous des fausses apparences et des mauvaises traditions : apparences de facilité qui recouvrent une étude austère ; traditions de paresse ou de présomption qui entraînent un trop grand nombre d'étudiants à renvoyer jusqu'aux dernières semaines de l'année la préparation d'examens réputés faciles — ils l'étaient peut-être autrefois — aujourd'hui sérieux et redoutables aux négligents.

Mieux inspirés, vous vous mettrez à l'œuvre dès le début. Vous suivrez les cours, parce que là seulement on apprend à déduire la science de ses principes : les manuels et les répétitions ne parleraient qu'à votre mémoire. Vous plierez peu à peu votre esprit à la mâle discipline des études juridiques.

Entre temps, vous compléterez votre acquis littéraire. Vous vous formerez, par la lecture et par la composition, à l'art de penser, de parler et d'écrire. Ou bien vous demanderez aux sciences mathématiques et physiques cette initiation à la connaissance de la nature et de ses lois, sans laquelle vous ne seriez pas des hommes de votre temps.

Les sciences économiques et sociales vous attireront surtout. Cédez à la séduction, car c'est là que s'agitent les grands problèmes du siècle. Mais résistez à une tentation trop commune, celle de parler de ces choses avant de les avoir apprises à fond. Que de jeunes hommes se croient économistes ou réformateurs de la société, parce qu'ils se sont épris de quelques formules sans les avoir éclairées par l'étude des faits et des lois qui les régissent! Il n'est peut-être pas un ordre d'idées où il soit aussi facile et aussi commun de masquer l'ignorance sous les dehors du système. On joue de l'antithèse; on oppose le passé au présent, le principe corporatif à l'individualisme : d'un côté, c'est l'âge d'or; de l'autre, c'est l'enfer. Que de tirades victorieuses ! Que de triomphes aisés! Ah ! j'espère bien qu'un jour vous aurez une doctrine à vous; mais, de grâce, ne commencez pas par là !

Le préservatif contre ces périls, c'est la modestie de l'esprit alliée au courage de l'étude. Travaillez, apprenez, analysez, comparez. La généralisation viendra à son heure. Et, pour emprunter à un savant de nos jours une comparaison heureuse, jetez, au jour le jour, dans une tire-lire, les pièces de billon qui représentent vos acquisitions quotidiennes, jusqu'au moment où vous pourrez les changer contre une pièce d'or, je veux dire contre une pensée simple et féconde qui condensera sous un petit volume toute la valeur des connaissances entassées.

La vie de l'étudiant ainsi comprise n'est pas cette existence lâche et vide que plusieurs se figurent. Elle ne diffère de la vie de collège que par le caractère d'autonomie qui la distingue. Ici, c'est la règle qui vous encadre par le dehors; là, c'est la spontanéité qui vous meut par le dedans. Ici le maître apporte et impose à l'élève le savoir; là, le disciple se porte de lui-même à la rencontre de la science.

La journée de l'étudiant véritable commence de bonne heure, comme celle du collégien; à la différence de celle-ci, elle finit tard, et si c'est quelquefois au profit du plaisir honnête, de la distraction littéraire ou des relations de société, c'est le plus ordinairement au profit du labeur qui se prolonge.

Dans ces mâles exercices, le jeune homme apprend à se gouverner lui-même, à résister aux occasions qui le détourneraient du devoir, à préférer librement le bien au mal et l'effort au repos. Ce n'est pas seulement l'homme professionnel qui se forme en lui, c'est l'homme

tout court, l'homme dont Dieu a créé les éléments, l'homme que la famille a commencé, que le collège a dégrossi, qui s'achève lui-même dans une élaboration volontaire et progressive, faite de patience et d'énergie.

Soyez des étudiants de cette sorte, mes amis, et je ne m'inquiète plus alors de l'étiquette qu'on devra plus tard joindre à votre nom. Qu'importe que vous soyez ceci ou cela ? Les circonstances en décideront. Dans les professions libérales, dans les fonctions publiques, dans la gestion des intérêts privés ou d'un mandat électif, vous serez des hommes, des citoyens, des serviteurs de l'Église et de la France ; vous forcerez le monde à compter avec vous, parce que vous vous serez forcés vous-mêmes à compter avec la loi du travail. Vos vertus naturelles, la probité, la constance, le désintéressement, la droiture développeront cette belle vigueur qui manque à la génération présente. Alimentées aux sources divines, elles feront honneur à votre foi et vengeront d'un injuste et stupide mépris vos fières croyances et vos espérances immortelles. Après ce lendemain du collège dont je viens d'esquisser sous vos yeux la sévère et attrayante image, la vie terrestre vous ouvrira les perspectives d'un surlendemain plein de fécondité et d'honneur, en attendant le jour qui ne connaît plus ni hier, ni demain, parce qu'il est le présent éternel.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE SAINT-CHARLES

à Saint-Brieuc, le 28 juillet 1896.

NE T'ATTENDS QU'A TOI SEUL

MES CHERS AMIS,

Il y a derrière moi, sur cette estrade, et devant moi, au fond de la salle, beaucoup de personnes qui, sans vous faire tort, ont plus d'importance que vous n'en avez encore. Cependant ce n'est pas à elles, mais à vous seuls que je vais parler. Et je suis sûr que ni vos parents, ni vos maîtres ne le trouveront mauvais, car eux aussi sont ici pour vous. Vous êtes les héros de la journée.

C'est une belle fête que la Distribution des Prix : doublement belle, et parce qu'elle couronne vos travaux, et parce qu'elle inaugure vos loisirs. Pourquoi faut-il qu'un usage aussi ennuyeux que vénérable m'impose l'obligation de vous faire payer d'avance et l'honneur

des prix et la joie des vacances, en vous infligeant un discours? On voit souvent des hommes mêler de la douceur à ce qui est amer. Ainsi, gourmands que vous êtes, mettez-vous du sucre dans le café. Mais introduire de l'amertume dans ce qui est doux, et le faire exprès, distiller de l'ennui sur une fête joyeuse, se peut-il imaginer quelque chose de plus étrange? C'est pourtant mon rôle, et je vous avoue qu'il me paraît ingrat. Aussi n'a-t-il pas fallu moins que l'invitation formelle de votre cher Directeur pour m'y contraindre, et je vous promets de n'abuser pas de la situation. J'essaierai d'alléger pour vous le poids de ce discours, en recourant à un procédé que je vous recommande pour le temps où, à votre tour, il vous faudra discourir. Ce procédé est infaillible quand on veut se faire applaudir : c'est la brièveté. Si l'on n'est pas assez éloquent pour faire acclamer ce qu'on dit, on est béni de l'auditoire pour tout ce qu'on lui épargne.

Mais voici une circonstance qui aggrave mon cas. L'usage, ce tyran qui m'oblige de parler, veut encore que je vous donne des conseils. Des conseils! Quelle vanité! Qu'est-ce que les conseils, sinon de l'expérience mise en bouteilles? Elle peut servir à ceux qui l'ont recueillie; mais quand ils la versent aux autres, ceux-ci, la plupart du temps, se défient de la drogue et refusent de la boire.

Il y a cependant une exception. Quand on a la bonne fortune, qui est aujourd'hui la mienne, de s'adresser à des auditeurs privilégiés, à qui la Providence a ménagé, depuis qu'ils sont au monde, la protection d'une

tendresse dévouée ; qui sont passés des mains de parents pleins de sollicitude aux mains de maîtres comme ceux que je vois ici, on peut se risquer à donner des conseils, car on trouve le terrain préparé par la confiance et par l'affection réciproques.

Je voudrais donc vous apporter quelques avis utiles.

Tandis que je les cherchais, une sentence du bon La Fontaine m'est revenue à la mémoire. Elle se trouve, si je ne me trompe, dans cette fable de l'alouette dont le nid est menacé par les moissonneurs. Tant que le maître du champ ne parle que d'aller chercher des bras étrangers pour faucher son blé, la mère alouette ne s'alarme pas, elle rassure ses petits. Mais le jour où le bonhomme dit à son fils : « *Ne t'attends qu'à toi seul* », et annonce l'intention de se mettre lui-même à l'œuvre, ce jour-là la prudente couveuse déclare que c'est le moment de déguerpir.

Ne t'attends qu'à toi seul. Est-ce là un bon conseil ? On peut se le demander, car la morale du bon La Fontaine n'est pas toujours très élevée, ni très pure. Et de fait, il y faut regarder de près. Si l'on prenait cette sentence dans un sens absolu et exclusif, elle serait fausse et dangereuse. Pour ne compter que sur soi, il faudrait ne dépendre de personne et n'avoir souci de personne ; être à la fois et tout-puissant et très égoïste. Or l'homme n'est pas tout-puissant, et il n'a pas le droit d'être égoïste.

Mais dans un sens plus restreint, la devise du moissonneur est tout ensemble très vraie et très salutaire. C'est donc à démêler, dans ce conseil, ce qu'il contient

d'erreur et de vérité, que je voudrais consacrer ce bref entretien.

I

Faisons d'abord la part de l'erreur. Non, il n'est pas vrai que l'homme puisse ne compter que sur lui seul. Car il est essentiellement dépendant. La foi et la raison, l'autorité et l'expérience s'accordent à lui affirmer sa dépendance. La vraie sagesse consiste surtout pour lui à savoir de qui il dépend, et à qui il doit obéir.

Il ne manque pas de maîtres, aujourd'hui, pour lui persuader qu'il ne doit obéir à personne, que sa dépendance ne fait de lui l'inférieur de personne, parce qu'il n'est dominé que par des forces aveugles. Mais Dieu, direz-vous? Dieu, répondent ces novateurs, est une hypothèse vieillie; ce nom vénérable est une expression surannée, employée autrefois pour désigner cette force éternelle, cachée dans les choses et qui semble les régir, parce qu'elle les fait mouvoir selon des arrangements réguliers que nous appelons des lois. Par un abus d'anthropomorphisme, on a voulu placer derrière ces ois un législateur intelligent. De fait, l'intelligence n'est pas à l'origine des choses, comme un principe d'ordre; elle apparaît plus tard, au cours de leur développement, comme un résultat.

Si cette conception est vraie, l'homme, sans doute, est loin encore d'être indépendant. Il doit compter avec la nature qui l'enlace et qui souvent l'opprime. Dans la société même de ses semblables, il n'est qu'une faible

unité que domine la masse. Toutefois il n'a pas de supérieur : car les autres hommes sont ses égaux et l'univers ne le vaut pas. Il en est une partie, mais la partie la plus noble, puisque c'est en lui que la pensée se révèle. Jusqu'à lui, le développement des choses s'est fait dans la nuit de l'idée. C'est lui, comme l'a dit un impie célèbre qui, hélas! était un Breton, c'est l'homme qui a fourni, le premier, une conscience à l'univers.

Donc il devra se mesurer avec ces forces qui l'enserrent, le plus souvent ruser avec elles, se tailler par son adresse un domaine de liberté chaque jour plus étendu, faire de la lutte astucieuse ou violente toute la loi de sa vie. En ce sens il sera juste de lui dire : « Ne t'attends qu'à toi seul » : car s'il tient compte de ce qui n'est pas lui, c'est pour s'y soustraire ou s'en servir. Il subira les dépendances qu'il n'aura pu vaincre, mais il ne respectera rien ni personne.

Ce que devient la vertu dans cette donnée, il est aisé de le concevoir. Le système tout entier rend un son dur et brutal. Ni piété, ni pitié; le devoir identifié avec l'art de réussir: l'honnêteté des mœurs elle-même ramenée à de simples règles d'utilité ou d'hygiène ; voilà l'idée que la nouvelle école nous donne de la morale.

Oh! je sais bien qu'elle s'en défend! M. Berthelot, avant de quitter ses cornues pour la diplomatie, avait pris la peine, l'année dernière, de nous expliquer toute la beauté d'une doctrine que M. Brunetière avait le mauvais goût de n'admirer point. La morale, paraît-il, n'a rien à perdre à l'élimination de Dieu; au contraire. C'est quand l'homme sera définitivement affranchi des

terreurs métaphysiques, quand il sera bien sûr de n'avoir pas derrière lui un maître transcendant, c'est alors qu'il s'élancera d'un essor inconnu jusqu'ici dans la voie de la perfection. Il trouvera son Dieu devant lui sous la forme d'un idéal plein d'attraits et dont il se rapprochera sans cesse dans une intelligence toujours agrandie, dans une culture constamment affinée, dans une prépondérance croissante des instincts altruistes, qui finiront par emporter les derniers restes de l'égoïsme. Il ne faudra plus dire que Dieu est au-dessus de l'homme; il faudra dire avec un des apôtres de la société nouvelle [1] que « l'homme est en train de se faire Dieu ».

Eh oui! nous connaissons ces belles tirades. Elles font le succès des rhéteurs et leur effet est souverain sur les amateurs de viande creuse. Mais la masse des hommes n'y verra jamais qu'un encouragement direct au contentement des passions. Car enfin, ce progrès qui doit nous mener si loin et si haut, on nous assure qu'il est fatal. Dès lors pourquoi y travailler? Il se fera bien tout seul. Mais vous le retardez en n'y travaillant pas? — Et qui m'oblige d'en hâter l'heure? Est-ce pour en jouir? Mais je puis trouver plus de jouissance à me satisfaire en suivant mes bas instincts. Pourquoi veut-on que je me sacrifie à l'avenir, à un avenir lointain, à une évolution que je ne verrai point? Au lieu de contribuer par mes privations à rendre meilleure et plus heureuse l'humanité de demain, qui m'empêche, si je ne dois

1. M. Jules Guesde.

rien à personne, de me rendre moi-même plus heureux aujourd'hui? Et qui sera juge, à ma place et contre moi, de mon bonheur?

Ainsi, quoi qu'on fasse pour la réhabiliter, cette doctrine est immorale. Mais heureusement aussi elle est fausse. Rien ne sort de rien. Puisqu'il y a de l'ordre dans le monde — et que fait la science, sinon de le découvrir? — c'est que cet ordre a été conçu. Puisque le développement des choses se poursuit d'après un plan, c'est que ce plan a été tracé par quelqu'un. Donc l'intelligence est à l'origine; la pensée n'est pas un résultat, mais un principe. Mais la pensée, l'intelligence ne résident pas dans les formes primitives de l'être changeant; donc elle préexiste en dehors de la série mobile, dans un être immuable, distinct du monde, antérieur et supérieur à ses ouvrages.

Auteur et ordonnateur de tout ce qui est, il a fait la nature aveugle, il a fait aussi l'homme capable de connaître, d'aimer et de vouloir, de retrouver dans la matière la trace et l'empreinte de son Créateur. Et cet être privilégié, Dieu le gouverne aussi bien que tout le reste, mais non pas de la même manière; il régit le monde par la contrainte, et l'homme par une loi révélée à sa conscience et qui sollicite, sans le forcer, le ressort de son libre vouloir.

Nous dépendons de Dieu par nécessité, mais nous lui obéissons par choix et par amour. Reconnaître un tel maître et le servir ainsi, ce n'est pas déroger, c'est s'anoblir.

Si donc en me disant : « Ne t'attends qu'à toi seul ».

quelque conseiller perfide prétendait me soustraire à l'honorable dépendance qui me rattache à Dieu, je lui répondrais qu'il comprend mal les intérêts de ma dignité et de ma grandeur. *S'attendre à quelqu'un*, c'est une expression du vieux langage français, qui signifie : *S'appuyer sur quelqu'un, mettre en lui son espoir.* Or, bien longtemps avant La Fontaine, Jeanne d'Arc avait employé cette expression, mais au service d'une pensée bien différente. Quand les juges de Rouen lui demandaient sur qui elle comptait pour sa délivrance : « Je m'attends à Notre-Seigneur », répondait-elle. Et remarquez le contraste. Le fabuliste qui a dit : « Ne t'attends qu'à toi seul », n'en était pas moins un aimable paresseux. La bonne Lorraine disait : « Je m'attends à Notre-Seigneur », mais cela ne l'empêchait « pas d'entrer hardiment au milieu des Anglais », et d'y besoigner rudement avec son épée et sa bannière. Il ne suffit donc pas, pour être vaillant, de ne compter que sur soi-même, et l'humilité qui s'incline devant Dieu n'est pas une si mauvaise compagne de la vaillance. C'est une première vérité qu'il fallait établir.

II

Mais peut-être que j'ai été injuste pour La Fontaine. Peut-être que j'ai exagéré la portée de cette maxime : « Ne t'attends qu'à toi seul », dans laquelle il ne faudrait voir qu'une variante du proverbe : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. » Ainsi comprise, la sentence du fabuliste n'est pas seulement inoffensive, elle est d'une haute

moralité humaine et chrétienne; et si on l'applique à notre monde moderne, à cette société où vous allez entrer, jeunes gens, elle revêt un caractère de salutaire opportunité.

Oui, le temps est venu où, plus que jamais, l'homme doit être l'artisan de sa destinée. A d'autres époques, c'était pour tous un devoir, c'était déjà une nécessité pour le grand nombre; mais quelques privilégiés pouvaient se laisser vivre, et *s'attendre à autrui*. Aujourd'hui, faire soi-même sa vie est à la fois un devoir et une nécessité pour tout le monde.

Pour vous en fournir la preuve, je devrais parcourir avec vous tous les domaines où l'humanité a des intérêts à servir. Je me bornerai, pour être court, à une rapide énumération.

Commençons par en bas : c'est ainsi qu'il faut faire pour monter une échelle. Au bas de l'échelle des intérêts, je rencontre les intérêts matériels. Il n'en faut pas faire fi. « L'homme ne vit pas seulement de pain, » dit l'Évangile. Donc il vit aussi et d'abord de pain; or ce pain chacun doit le gagner. Mais la fortune, direz-vous, n'est-elle point faite pour dispenser le riche de gagner son pain?

D'abord elle n'a jamais pu l'en dispenser moralement. La loi du travail oblige tout le monde, et l'on peut dire que là où elle n'a pas la nécessité pour alliée, elle adresse un appel plus direct à la conscience.

Mais où sont-ils aujourd'hui, et surtout où seront-ils demain, ceux qui peuvent vivre sans gagner leur vie? J'ai connu dans ma jeunesse le règne du 5 %. Ce n'est

plus qu'un lointain souvenir. Le revenu de l'argent baisse toujours. Déjà le 3 % voit pâlir son étoile ; l'astre du 2 % se lève à l'horizon, effroi des rentiers. Patience : un jour viendra où l'on voudra le retenir au zénith ; mais, comme tous les astres, celui-là aussi aura son déclin, et c'est peut-être le 1 % qui éclairera de sa pâle lueur le ciel des rentiers, lorsque vos cheveux auront pris la couleur des nôtres. Bien habile alors qui vivra de ses rentes ! Un millionnaire sera un petit bourgeois à 10.000 francs de revenu. L'homme qui aura 100.000 francs n'aura pas de quoi vivre.

Voilà où nous allons. Je ne suis pas de ceux qui s'en lamentent. N'est-ce pas là, après tout, la vraie forme et la vraie mesure de cette justice sociale que les collectivistes rêvent d'établir en bouleversant la société ? Eh ! Messieurs, ne bouleversez rien : laissez agir le temps, la Providence, le progrès naturel des choses, et bientôt il n'y aura plus personne qui puisse céder à la tentation de vivre en frelon, du miel d'autrui !

Vous le voyez, mes amis, dans cette lutte pour l'existence, nul ne peut rester neutre. Les inertes seront expropriés du droit de vivre. Cela est vrai des individus et plus encore des classes. S'il y a quelque part une classe d'hommes qui croie pouvoir vivre sur le passé, sur l'acquis de ses pères, elle est assurée de disparaître, éliminée par l'activité des autres. Encore une fois, tenez-vous-le pour dit, et faites ici même vos provisions d'énergie pour l'avenir.

Au-dessus des intérêts matériels, j'aperçois ceux de l'intelligence. La richesse intellectuelle, c'est la vérité.

Il y a des vérités immuables, un fond de principes philosophiques et religieux sans lesquels l'humanité ne peut pas vivre. Il faut les garder et, pour les garder, les défendre, car ils sont furieusement attaqués. Encore la lutte, encore le devoir d'agir! Mais il y a des vérités dont la formule est relative, parce que l'homme les découvre peu à peu par l'effort de son génie; et en en découvrant de nouvelles, il retouche et refond le système qui doit les harmoniser avec les anciennes. C'est ce qu'on appelle la science, dont il est inutile de vanter la grandeur et les bienfaits, car on n'en doute guère aujourd'hui. Eh bien, ce mouvement de la science vous sollicite. Il faut que vos esprits soient toujours en marche pour le suivre, car il ne s'arrête jamais. L'homme le plus instruit qui s'endormirait dix ans ne reconnaîtrait plus, à son réveil, l'aspect de ce domaine changeant où tout se renouvelle. Un travail incessant vous empêchera seul d'être relégués au rang des inutiles.

Parlerai-je des intérêts moraux? Mais ils se résument tous dans le combat contre le mal, dans l'acquisition laborieuse des saines habitudes, dans la réaction de la conscience et de la volonté contre l'appétit. La conquête du bien est chose violente, et la vertu ne se conçoit pas sans l'effort.

Si de l'homme individuel nous passons à l'homme collectif, nous rencontrons les intérêts politiques et sociaux. Là, des groupes se forment pour se disputer le pouvoir, l'influence, pour imprimer une direction à l'évolution de la société. Hélas! je remarque que ceux

qui ont le plus à perdre sont beaucoup moins vigilants et moins ardents à la défense que ne le sont à l'attaque ceux qui ont tout à gagner. Si votre génération continuait les traditions d'inertie de celles qui l'ont précédée, on verrait une fois de plus s'accomplir le songe de Pharaon : les maigres mangeraient les gras ; et après cela, chose singulière mais certaine, il n'y aurait plus que des maigres et des affamés : car la victoire du socialisme serait le triomphe de l'universelle misère. Donc là encore et toujours il faut agir et valoir par soi.

Enfin au-dessus de tout je vois les intérêts religieux. Ceux-là embrassent les deux destinées de l'homme, sa vie dans le temps, son sort dans l'éternité. Vous savez avec quelle audace, quelle persévérante énergie la Religion est attaquée. Vouloir rester chrétien sans combattre d'aussi acharnés adversaires, c'est prétendre rester immobile au milieu d'un courant, sans ramer contre le flot. Parce que vous êtes croyants, on veut vous exclure comme tels, et refuser à votre foi sa place au soleil de France. Cette place, il faut la prendre. Et il ne suffit pas pour cela d'être de *bons jeunes gens*. Il faut être des mâles, des hardis et des obstinés.

Voilà bien des formes de l'activité. La religion vous les permet toutes, elle vous en conseille beaucoup, elle vous en prescrit plusieurs. Dans ce sens, elle vous dit, elle aussi : « Ne t'attends qu'à toi seul. » Et si, en même temps, elle vous rappelle la sentence évangélique : « *Cherchez avant tout le royaume de Dieu*, » elle vous donne, par là même, à entendre qu'il faut chercher le

reste après, mais le chercher pourtant. Et si elle ajoute : « Ce reste vous sera donné par surcroît, » cela ne veut pas dire que vous ne serez pour rien dans cette acquisition nécessaire ; cela signifie seulement qu'il faut mettre Dieu de son côté, pour réussir dans toutes les revendications légitimes.

Mes amis, cet accord des droits de Dieu avec les droits de l'homme n'a pas été compris par nos contemporains. Ils ont regardé à l'orient; ils ont vu là des sociétés fortement empreintes d'une marque religieuse, mais disposées à laisser l'activité humaine s'absorber dans un respect paresseux du pouvoir divin. Le fatalisme condamne ces races à l'inertie et à la déchéance. Alors nos modernes docteurs ont voulu à leur tour sacrifier Dieu à l'homme, et ils ont réussi à dégrader l'homme.

N'y a-t-il donc pas de milieu entre ces deux excès?

Je pourrais vous montrer à l'occident du monde une autre race qui a su résoudre le problème. Assise sur les deux rives de l'Atlantique, la race anglo-saxonne tient la tête du mouvement hardi qui emporte l'humanité nouvelle vers des destinées toujours plus hautes. Et cependant elle ne rougit pas de faire hommage à Dieu de son génie et de son audace.

Est-ce que le Président des États-Unis n'inaugurait pas, il y a peu d'années, l'exposition de Chicago par un acte d'adoration et d'action de grâces envers le Tout-Puissant?

Mais il me déplaît de vous proposer un pareil modèle. Nous avons chez nous de meilleurs et de plus purs

exemples que ceux de ces habiles gens qu'il faut louer avec mesure et seulement pour leur savoir-faire, comme l'Évangile a loué l'économe infidèle.

Dans le passé de notre vieille France, qui fut entreprenante, elle aussi, mais toujours généreuse, nous trouvons d'incomparables figures. J'évoquais tout à l'heure celle de Jeanne d'Arc. En remontant plus haut, j'aurais pu évoquer celle d'un autre libérateur, Bertrand du Guesclin : et, plus près de nous, des colonisateurs comme Dupleix; et, de nos jours même, des savants comme Pasteur. Tous ceux-là ont cru en Dieu, et ils ont eu foi dans la volonté, dans l'effort et dans le génie de l'homme. Ni incroyants, ni fatalistes, ils ont su tout ensemble compter sur Dieu et sur eux-mêmes.

Soyez de cette race, jeunes gens. Plusieurs, parmi vous, vont quitter le collège pour n'y plus rentrer. Qu'allez-vous faire au sortir d'ici? Vous irez, dans des écoles spéciales, vous préparer à la carrière des armes? Quelques-uns, oui, mais non pas tous. Et les autres? Ah! j'ai peur qu'ils ne croient rien de possible en dehors de l'armée, sinon d'être fonctionnaires. Laissez-moi protester contre cette erreur.

Pourquoi ne préféreriez-vous pas à la servitude et à la médiocrité des emplois publics l'indépendance des professions libérales? Est-ce donc chose si enviable d'être substitut ou sous-préfet? Ne vaut-il pas mieux être avocat ou notaire ou médecin, industriel ou commerçant, agriculteur même? Oui, malgré la crise agricole, on peut encore tirer quelque chose de la terre, à deux conditions : la première est de vivre chez soi, sur

son domaine, d'y vivre d'une vie simple et austère; la seconde est de ne pas assimiler la fonction de propriétaire à l'absence de toute fonction; de travailler, de demander à la science en même temps qu'à l'expérience le secret de conjurer le mauvais sort de la culture, et de compenser par l'élévation du rendement l'avilissement des prix.

Quand on fait cela, on reste libre, on acquiert de l'influence, on l'exerce autour de soi pour le bien : on recueille quelquefois l'ingratitude des hommes, et l'on s'en console par l'approbation de sa conscience et de Dieu; mais souvent aussi l'on gagne la confiance de ses concitoyens, et l'on obtient leurs suffrages pour les représenter dans les conseils de la commune, du canton, du département, parfois même dans ce grand conseil de la nation dont j'ai la joie de saluer ici, parmi les patrons de cette maison, un des membres les plus éclairés et les plus sympathiques.

Eh bien ! mes amis, pour vous préparer aux professions libérales, vous avez encore besoin d'un supplément de culture. Si vous vous décidez à venir le chercher à Paris, n'oubliez pas que l'Université libre et chrétienne est la continuation du collège libre et chrétien; que l'un et l'autre ont, de droit, la même clientèle, et vous réservent le même dévouement.

Donc, au moment de vous inscrire à une Faculté, ne vous trompez pas de porte. Venez à nous; et je ne vous promets pas de faire de vous des hommes et des chrétiens, ce serait démentir tout mon discours; je vous promets plus modestement de vous aider à devenir des

hommes et des chrétiens, de vous faciliter cette tâche ; mais il vous restera toujours à l'accomplir vous-mêmes. Car si l'on a pu dire d'hommes partis de rien et arrivés à tout que, à défaut d'aïeux, ils étaient fils de leurs œuvres, il est plus vrai encore de dire de chaque homme dont la destinée est faite en ce monde : il est le fils de Dieu et de sa volonté !

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES

au palais des Académies de Bruxelles,
le 29 mai 1895.

EXCELLENCE,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Quand on vient de loin, attiré par une invitation honorable, au milieu d'une société d'élite, on commence d'ordinaire par se confondre en remerciements. C'est l'exorde obligé. Mais nous vivons dans un temps de révolutions. Toutes les règles sont méconnues. Ne lisais-je pas hier un recueil de poésies qui contient des vers de quatorze pieds et au delà? Il paraît que c'est très beau, parce que c'est révolutionnaire. Eh bien, moi aussi, je veux être révolutionnaire. Au lieu de remercier les aimables organisateurs de cette réunion, je vais tout d'abord éclater contre eux en reproches. A l'exorde insinuant je substitue l'exorde *ex abrupto*.

Oui, Monsieur le Secrétaire général de la Société des Étudiants de Bruxelles, vous m'avez pris en traître.

J'étais à Rome, il y a un mois, lorsque me parvint votre première missive qui m'invitait à visiter votre Cercle et à dire quelques mots à ses membres. « Qu'à cela ne tienne, ai-je répondu. Des étudiants catholiques, c'est mon affaire. Mais des étudiants comme ceux qu'on voit à Bruxelles, qui, non contents de porter haut l'étendard de leur foi, n'ont pas craint de le planter dans une citadelle jusque là occupée par l'ennemi, oh! pour ceux-là, que ne ferait-on pas? J'irai donc les voir, nous causerons familièrement dans le local du Cercle; nous nous encouragerons mutuellement à la lutte commune. Et certes, j'aurai moins à leur donner qu'à recevoir d'eux-mêmes. Fortifié par ces entretiens, je retournerai à Paris pour dire à nos jeunes gens ce qu'on sait faire ici, dans cette terre classique de l'initiative catholique et de la liberté civile. C'est entendu, je suis votre homme. »

Une fois nanti de ma promesse, votre secrétaire change sournoisement les conditions du contrat : la réunion n'aura pas lieu au siège de la société, ce serait trop petit. — Comment? Mais ce n'est donc pas une réunion familière? — Pas du tout : c'est une séance solennelle. On empruntera le Palais des Académies. Il y aura des députés, des sénateurs, des ministres. — Mais c'est une trahison. Je ne suis point prêt à parler devant une telle assemblée. Je n'ai rien à dire qui soit digne d'elle. — Que m'importe! répond le perfide *impresario*. Voici votre engagement. Exécutez-vous.

Que faire? Protester? Oh! la protestation, c'est bien beau, mais cela ne sert pas à grand'chose. En France,

depuis vingt ans, nous avons fait une grande consommation de ce spécifique, et nous sommes de plus en plus malades. En Belgique, on ne s'est pas contenté de flétrir les oppresseurs de la liberté chrétienne, on les a jetés dehors. Cela vaut bien mieux. Toutefois, ce procédé n'est pas à ma portée en ce moment. Je ne puis vraiment pas mettre à la porte ceux qui m'ont invité chez eux ; et puisqu'il ne sert de rien de protester, il faut que je trouve un autre moyen de les punir. Ce moyen, le voici : je vais faire ici, devant ce brillant auditoire, ce que j'aurais fait dans une modeste réunion d'étudiants. Je vais parler à cette jeunesse, avec simplicité et franchise, de ce qui la touche. Et s'il ressort de là qu'on a dérangé pour peu de chose une illustre assemblée, qu'on a mis le grand couvert et tiré des armoires la vaisselle plate pour servir des radis et des noisettes, les reproches iront droit aux vrais coupables, ils atteindront en pleine poitrine ceux dont je me plains moi-même, et je serai vengé.

C'est donc à vous, jeunes gens, que je m'adresse. Vous êtes des étudiants catholiques : des étudiants, c'est-à-dire de jeunes hommes occupés à s'armer pour le combat de la vie ; des catholiques, c'est-à-dire des hommes qui ont reçu de Jésus-Christ et de son Église leur conception de la vie et les moyens de la suivre.

Je voudrais vous dire d'abord un mot de la vie moderne : quels traits la distinguent de la vie du passé, quels éléments elle revendique pour faire l'œuvre qu'elle croit sienne.

Puis je devrais comparer ce programme avec celui

de la vie chrétienne. Est-ce le conflit ou l'harmonie qu'il faut montrer entre l'une et l'autre? Si le conflit apparaît, est-il irréductible? Si l'accord est possible, quelles en seront les conditions?

Ces questions vous touchent de près, vous qui êtes les hommes de demain. Et qui sait? A cause de l'espoir qu'ils mettent en vous, peut-être intéresseront-elles aussi les hommes d'aujourd'hui.

I

Commençons par le programme de la vie moderne.

Il se développe dans toutes les provinces de l'activité humaine. Parcourons rapidement les principales.

Dans l'ordre intellectuel, d'abord, quelle est la tendance propre à l'esprit moderne?

Il y a vingt ans, je n'aurais pas hésité à répondre : c'est la tendance scientifique. Et par ce mot *science*, j'aurais entendu, non pas tout l'ensemble des connaissances réfléchies, mais très spécialement la science de la nature, la science expérimentale.

C'était l'époque où la classification d'Auguste Comte régnait sans conteste : au plus bas degré du développement humain, la période théologique avec ses trois stades : le fétichisme, le polythéisme, le monothéisme. Au-dessus de la zone religieuse, la zone métaphysique, où la raison humaine ne relève plus que d'elle-même. Enfin, au sommet, la période scientifique où l'humanité est entrée pour n'en plus sortir. La philosophie, comme la religion, est devenue inutile. On n'a plus

besoin de ses services. C'est à la science qu'il faut out demander, même les secrets de la morale.

Aujourd'hui l'unanimité est rompue : l'esprit moderne hésite et se trouble. Quelques-uns de ses représentants persévèrent à tout attendre de la science, d'autres en désespèrent. Le mot de banqueroute a été prononcé.

Cependant la science tient trop de place dans la vie moderne pour qu'on songe beaucoup à s'en passer. On continuera donc de la cultiver, de la promouvoir, même de la vanter. Elle justifiera cette confiance en enfantant de nouvelles merveilles. Mais de plus en plus elle se montrera impuissante à donner le sens de l'énigme qu'est la vie humaine. Alors, si l'on persiste à dédaigner la métaphysique, à confiner la raison dans un subjectivisme fermé, les âmes ne trouveront plus de refuge que dans un mysticisme sans fondement intellectuel, dans une foi désespérément voulue, à laquelle manquent les raisons de croire.

Dans l'ordre moral, l'esprit moderne se caractérise par deux tendances opposées.

L'une dérive directement de l'esprit scientifique : c'est la tendance évolutionniste. On applique à la doctrine des mœurs l'idée transformiste. Plus de devoir absolu. L'homme se fait, en vivant, sa règle de bien vivre.

Laissée à elle-même, cette tendance aboutit, en éthique, à la glorification du plus féroce égoïsme. Quelle est, en effet, la conception darwinienne? C'est le triomphe de la force. Ce qui est doit être. Ce qui

prévaut est légitime. Et si la vie est un combat, le devoir est de vaincre, par conséquent, d'écraser les faibles.

Mais comment fonder une morale sur un tel principe ?

On se souvient alors fort à propos qu'il y a dans la nature humaine une tendance opposée, celle qui se manifeste par la bienveillance et par la pitié. Celle-là apparaît, en ce siècle scientifique, comme un legs de la période littéraire du siècle dernier. Si l'on y regarde de plus près, on découvre qu'elle a plus haut ses origines, qu'elle appartient à l'héritage chrétien.

Mais on ne veut pas relever de l'Évangile dans la constitution de la morale. Que faire donc? On tente une synthèse naturelle des deux inclinations rivales. On essaie de faire sortir l'*altruisme* de l'*égoïsme*. L'homme fait bien de chercher son bien. Mais l'expérience et la civilisation lui révèlent l'insuffisance de l'égoïsme brutal pour procurer le bonheur. Il est plus sage, il est plus utile de généraliser le bien, de le vouloir pour les autres comme pour soi. Un égoïsme raffiné, éclairé, nous porte ainsi à chercher l'avantage d'autrui. Peu à peu cette tendance se fortifie par l'exercice. Elle peut même finir par devenir dominante. On nous fait entrevoir, non plus à l'aurore, mais au déclin des temps, un âge d'or nouveau où chacun sera plus avide du bien de tous que de son bien propre. Et ce sera la perfection de la morale. Il n'y aura plus ni obligation, ni sanction, mais des instincts épurés et sublimes. C'est là qu'aboutira le transformisme de l'appétit.

Dans l'ordre social, la pente irrésistible est vers la

démocratie. Ce que Sieyès disait du Tiers-État, il y a cent ans, l'esprit moderne le dirait volontiers du *quatrième État :* qu'a-t-il été? Rien. Que doit-il être? Tout. Autrefois on opposait le poids au nombre. Les suffrages ne se comptent pas, disait-on, ils se pèsent : *non numerantur, sed ponderantur.* Désormais le poids sera du même côté que le nombre. Une seule question est intéressante, celle du sort de la multitude : on l'appelle la *question sociale*, comme si tout le reste n'intéressait pas la société.

Aussi le grand levier de la vie publique, c'est le suffrage universel. Nul n'a plus le souci du bonheur du grand nombre que le grand nombre lui-même. C'est donc à lui qu'il faut tout livrer. Essayer de rompre ce courant est chose impossible. Honneur aux catholiques belges, à leurs hommes d'État, à tous ceux qui ont suivi leur direction! Ils ont su, en cédant à temps, introduire dans cette machine formidable quelques éléments pondérateurs et faire une place, dans l'organisme démocratique, à l'esprit conservateur représenté par la famille.

Armées du suffrage universel, les nations modernes ont à résoudre les plus redoutables problèmes.

Eh quoi ! ces problèmes sont-ils donc nouveaux? Ou du moins, faut-il accorder à quelques-uns de nos amis qu'ils empruntent aux conditions de la vie moderne, aux progrès du machinisme et de la grande industrie, une particulière acuité?

Je ne le crois pas; et dussé-je heurter des convictions respectables, je dirai franchement que je pense tout le contraire.

Les transformations du régime du travail, l'ardeur plus grande de la concurrence, la solidarité que les moyens de communication et d'échange créent entre les nations au point de vue économique, peuvent bien, ici et là, engendrer des misères passagères qui sont réellement propres à notre temps. Mais ce ne sont que des accidents, largement compensés, j'imagine, par l'immunité dont nous jouissons à l'égard de ces grands fléaux, de ces famines périodiques qui ravageaient l'ancien monde et qui sévissent encore aujourd'hui dans l'Extrême-Orient, là où n'a pas pénétré le système qu'on voudrait nous dépeindre comme une cause de ruine.

Dans l'ensemble, je n'hésite pas à dire que la condition de la multitude est meilleure sous le régime moderne. Et c'est précisément dans ce bien-être agrandi et généralisé que je crois pouvoir chercher l'explication du caractère menaçant que prend, de nos jours, la question sociale. A mesure que le prolétaire est moins misérable, il devient plus libre, partant plus exigeant. Toute amélioration de son sort met *en liberté* — comme disent les chimistes — une somme de sensibilité qui repousse violemment la souffrance et appelle impérieusement la jouissance.

Cela n'est pas un mal, puisque c'est le résultat d'un bien. Mais c'est incontestablement un péril. Comme il est impossible de contenter toutes ces nouvelles convoitises, il faut pouvoir les modérer. Un frein est nécessaire, qui agisse au dedans, qui atteigne la volonté libre pour l'arrêter à la limite des revendications in-

justes et violentes. Et ce n'est point encore assez. Il faut aussi une consolation et une espérance, pour rendre supportables les maux présents et projeter sur un avenir meilleur les désirs inassouvis.

Ce frein ne peut être que la morale chrétienne, la seule qui soit à la fois efficace et populaire, qui agisse sur les consciences et demeure à la portée des simples en même temps qu'elle contente les plus fiers esprits.

Cette consolation, cette espérance ne se sont jamais trouvées en dehors de l'Évangile. Il n'y a qu'un homme qui ait osé dire : *Bienheureux ceux qui pleurent*, et cet homme n'a pu dire cela que parce que, étant Dieu, il disposait du bonheur dans l'avenir.

Malheureusement, ceux qui les premiers ont pris la tête du mouvement démocratique n'ont eu qu'un but : arracher au peuple sa foi religieuse.

Aujourd'hui qu'ils ont tristement réussi, ils n'ont plus que deux partis à prendre : se rejeter en arrière dans une réaction aveugle et violente, ou précipiter le mouvement et pousser vers l'abîme.

Vos libéraux, en Belgique, ont pris le premier parti. Ils sont devenus des conservateurs sans principes, les tenants de l'égoïsme. Et là est l'explication de leur écrasement.

Chez nous, ils se partagent : les radicaux se sont mis à la remorque des socialistes ; les opportunistes laissent tout faire en gémissant et regardent de côté pour voir s'il ne va pas leur arriver, je ne sais d'où, un sauveur.

Donc ici encore le désarroi règne ; et ce mot est le seul qui exprime l'état des esprits en cette fin de siècle.

Enfin jetons un regard sur la vie moderne dans l'ordre des relations privées.

Pour en mieux juger, considérons-la chez ceux qu'on peut appeler les modernes par excellence : les Américains.

Nous trouverons d'abord chez eux une tendance excellente ; c'est la tendance à se suffire, c'est l'esprit d'initiative, ce qu'ils expriment d'un mot bien difficile à traduire : le *Self-help*.

En Europe, nous ne sommes pas assez modernes à cet égard. Ou plutôt les choses sont modernes et les hommes retardent. Le fils de famille compte trop sur l'héritage, pas assez sur son labeur, sur son audace. Voilà pourquoi nous sommes distancés.

Le temps approche où, dans le monde entier, on comptera sur ses doigts les hommes qui pourront vivre sans travailler. Car le capital est plus que jamais mobile : ceux qui dorment dessus ne l'empêchent pas de s'écouler dans les mains agiles tendues pour le saisir.

Cela est plutôt un bien ; et c'est sans tristesse et sans effroi que je vois disparaître dans le passé le règne des rentiers.

Mais il s'en faut que les entreprises du *Self-help* suffisent à caractériser la vie moderne.

Il faut y ajouter ces deux traits : la *rapidité* et l'*échange*.

Tout se fait vite ; rien ne se fait isolément. Tout retentit partout.

Là encore, à prendre la chose en soi, la morale chrétienne n'a rien à redire. Mais il y a un péril.

A vivre si vite, on risque de mal assurer les fondements de l'existence.

Et parce que l'action d'un seul fait vibrer toute la masse, les erreurs commises sont plus difficilement réparables et leurs conséquences vont plus loin qu'autrefois.

Les grands problèmes qui, de tout temps, ont tourmenté l'esprit humain, ne sont pas devenus plus faciles à résoudre.

Mais d'abord la tradition est partout ébranlée. Rien n'échappe à la critique.

Puis, tandis que le besoin devient plus pressant pour chacun de se faire sur toutes choses, à l'encontre de plusieurs, une conviction personnelle, le loisir manque plus que jamais pour se livrer au travail de la recherche.

Vous me direz que la presse y supplée en mettant à la portée de tous des moyens rapides d'information.

Et moi je vous signalerai là un nouveau danger.

La presse! Ah! c'est bien pour notre âge ce que la langue était pour Ésope : ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. Et la comparaison est juste : car la presse n'est qu'une langue humaine multipliée par l'infini.

Il y a une bonne et une mauvaise presse; une presse de vérité et une presse de mensonge; une presse de propagation du bien, une presse de corruption et de scandale; une presse honnête, qui sert les nobles causes; une presse vénale, qui fait métier de chantage.

Entre les deux le choix n'est pas douteux. Mais ce n'est pas de ce choix qu'il s'agit. Je considère en ce

moment la presse en elle-même, dans les conditions essentielles de son fonctionnement. Je dis que, si elle est devenue une nécessité de la vie moderne, elle en est aussi le fléau.

D'abord elle a pour qualité intrinsèque certaines aptitudes qui partout ailleurs seraient des vices : par exemple, l'indiscrétion.

La presse vit de publicité à outrance, de révélations surprises et jetées bruyamment à tous les échos. Ne lui en faites pas un reproche : c'est sa loi. Mais que devient alors le secret, que nos pères appelaient avec raison le nerf des affaires? Il y a tant d'historiens prêts à raconter notre vie qu'ils nous empêchent de la vivre. Ils font l'office de paratonnerres, attirant sans cesse l'électricité onde par onde et, par là, l'empêchant de s'accumuler et d'acquérir la force que la tension devait lui donner. Vous me direz que les paratonnerres sont bienfaisants : oui, mais c'est parce que la tension électrique des nuages serait dangereuse. Il n'en est pas de même de l'électricité humaine. Si elle ne s'accumule, elle demeure inerte. Or la presse la disperse à mesure qu'elle se forme, et le résultat, c'est la stérilité. L'homme qui réfléchit voudrait faire un livre. Les journaux ne lui en laissent pas le temps. On force son domicile pour lui arracher, dans l'*interview de doctrine*, mille fois pire que l'*interview de personnes*, une pensée qui n'est encore dans son esprit qu'à l'état de nébuleuse. On le surprend au moment où il va se mettre à table, au moment où il prend son chapeau pour sortir. Que pensez-vous du bi-métallisme? — Rien, Monsieur. — Alors, il me faut

votre opinion sur l'antisémitisme. — Je ne veux point vous la dire. — Vous ne me refuserez pas du moins un éclaircissement sur *Paris port de mer*, ou sur l'école des poètes symbolistes, ou sur les engrais chimiques, ou sur la mission de Jeanne d'Arc. — De guerre lasse, notre homme laisse échapper quelques apophtegmes, et il fait bien, car un prisonnier a toujours le droit de payer sa rançon. Le *reporter* fixe à la hâte sur son calepin ce qu'il a pu saisir d'une exposition mal venue. Il l'embrouille encore, grâce à sa totale ignorance du sujet. Quelques heures après, l'interview flamboie dans les colonnes du journal et voilà le lecteur bien renseigné!

Le lecteur! Ah! c'est lui surtout qu'il faut plaindre! Le malheureux! Il ne peut se soustraire à l'obsession de la feuille à un sou qu'on lui crie aux oreilles, qu'on lui met dans la main. Il en achète une, il en achète dix, il les lit comme si elles contenaient quelque chose, et quand il les a lues, il ne sait rien, mais il est saturé de mots, enflé et pas nourri, comme serait un affamé à qui, en guise d'aliments, on aurait fait absorber plusieurs hectolitres de mousse de bière.

En vérité, à ce régime — et il ne fera que s'aggraver — je me demande ce qu'il restera, dans vingt ans, de l'intelligence humaine!

Ajoutez-y la correspondance à outrance, le flot de papiers multicolores que déversent, à jets continus, sur le malheureux habitant des villes, la poste, le télégraphe, les agences. Ajoutez-y l'appel irritant du téléphone, les voyages multipliés que toutes ces invitations provoquent, et qui, arrachant incessamment le citoyen

à son domicile, le séparent de ses occupations, grossissent l'arriéré de ses affaires, secouent ses nerfs et font vibrer son cerveau ! Tout cela, c'est l'inévitable ; c'est la vie moderne. Ni vous, ni moi, nous n'y pouvons rien changer. Il y a plus : une fois embarqués sur cette galère, nous sommes les premiers à vouloir qu'elle marche vite ; autrement nous serions dépassés et écrasés. Mais le résultat, quel est-il pour la sérénité, pour la fécondité de la pensée, pour la santé de l'être physique et moral ? Et si l'on songe que les tares ainsi contractées sont héréditaires et que les causes du mal suivent la loi d'une progression rapide, comment se représenter l'avenir d'une race qu'on mène en pareil train ?

II

Pourtant, Messieurs, le temps où les choses se passent ainsi, est le nôtre. C'est donc un beau temps pour nous, car la vie est bonne puisque Dieu l'a faite ; et la vie pour chacun, c'est celle qu'il peut vivre, c'est la vie contemporaine.

Nous sommes de notre temps : mais nous sommes chrétiens aussi ; chrétiens, c'est-à-dire hommes de l'éternité. Y a-t-il donc dans les conditions de la vie moderne quelque chose d'incompatible avec les exigences de la vie chrétienne ? Non, mille fois non, et nos croyances ne nous obligent pas de nous réfugier au désert, ce qui serait vraiment trop commode pour nos ennemis à qui nous laisserions ainsi la place libre pour achever de pervertir le monde. Ce que notre foi demande de

nous, c'est seulement que nous apportions quelque remède aux maux que je viens de signaler.

Voyons donc quelle sera l'attitude du chrétien en face des tendances caractéristiques de la vie moderne.

Notre siècle aime la science? Il a bien raison. Aimons-la autant que lui, et davantage s'il se peut. Aimons-la de la bonne manière, non en la vantant sans la connaître, à la manière de M. Homais, mais en la cultivant à fond, en prenant place parmi ceux qui font reculer ses frontières. Jeunes gens, n'est-ce pas là une belle ambition? Elle vous est permise, elle vous est conseillée par l'Église. Et je ne puis l'oublier, parlant dans cette enceinte où se réunissaient il y a six mois, forts de la bénédiction du Pape et des Évêques, des croyants éclairés, accourus de toutes les parties de l'Europe et même du nouveau monde pour tenir les assises du haut savoir chrétien.

Aimons, cultivons la science, ne parlons pas de sa banqueroute. S'il y a eu une banqueroute, ce n'est pas la sienne, c'est celle des imprudents qui ont promis en son nom ce qu'elle ne pouvait pas donner.

Mais aimons et cultivons aussi la philosophie, qui est la science rationnelle de l'absolu. Ne permettons pas qu'on fasse table rase de la métaphysique, qui fournit à la pensée un *substratum* nécessaire et offre aux enseignements supérieurs de la révélation divine le fondement intellectuel dont ils ne peuvent se passer.

Alors, alors seulement, nous pourrons ouvrir nos ailes au souffle d'un mysticisme véritable qui donnera satisfaction aux aspirations les plus élevées de nos

âmes, sans qu'il en coûte aucun sacrifice à notre raison justement exigeante.

Dans l'ordre moral, développons les généreuses tendances qu'on déguise aujourd'hui sous le nom barbare d'altruisme et que nous connaissons de vieille date sous le nom plus doux et plus beau de charité. Toutefois gardons-nous de réduire à cela toute la morale et d'en exclure tout ce qui ne va pas directement au bien des autres. En vérité on est en train de nous faire une éthique assez bizarre, qui tient tout entière dans le sentiment de la solidarité humaine et dont les bonnes mœurs ne font plus partie! Quant à nous, persuadés que l'homme est comptable à Dieu de toute sa conduite, nous ne serons pas moins jaloux de nous faire une vie pure que de la rendre bienfaisante. Notre morale, plus complète, sera aussi mieux appuyée. Nous n'attendrons pas, pour la rendre efficace, que le perfectionnement problématique des instincts ait rendu les préceptes inutiles et vaines les sanctions. Nous trouverons dans la volonté de Dieu la raison de lui soumettre la nôtre, dans les promesses et les menaces de Dieu le supplément de force qui manque à nos débiles vertus; nous demanderons à l'Évangile l'onction qui adoucit les rigueurs du Décalogue; et notre façon de pratiquer la vieille morale sera notre meilleure réponse aux prétentions orgueilleuses de la nouvelle.

Serons-nous démocrates? Il le faut bien. Les uns, parmi nous, le seront avec enthousiasme et par préférence, les autres par nécessité et avec résignation: c'est affaire de tempérament et d'éducation. Mais qu'importe

que les tendances de notre époque nous plaisent ou nous déplaisent? C'est avec celles-là qu'il faut compter. Et vraiment notre qualité de chrétien ne saurait ici nous être une gêne; car qu'y a-t-il de plus démocratique qu'une religion faite pour tous les hommes, annoncée d'abord et par privilège aux petits et aux humbles; qu'une Église qui, aux plus beaux temps du régime féodal, a rendu électives les plus hautes dignités de sa hiérarchie et les a faites accessibles à des fils d'ouvriers comme Hildebrand ou Pierre Damien?

Mais si nous ne craignons pas la démocratie, nous ne la flatterons pas non plus. Ah! laissons la flatterie à ceux qui veulent se servir du peuple pour édifier leur fortune. Laissons-la à ceux qui voient dans l'ouvrier une bête féroce et lui jettent une pâture de peur d'être dévorés. Nous avons appris du Christ, notre maître, à respecter davantage nos frères. Nous irons à eux le cœur ouvert, et sûrs de les aimer, nous n'éprouverons pas le besoin de les aduler. Nous ne leur dirons pas que tout leur est permis, que leur volonté décide du juste et de l'injuste, qu'il n'y a rien au-dessus d'eux et que leurs arrêts sont irréformables.

Nous nous efforcerons de leur donner la vérité, de pratiquer envers eux la justice; et si la justice paraît trop sèche, nous l'arroserons de charité.

On discute beaucoup aujourd'hui entre catholiques sur les limites de ces deux vertus. Il y en a parmi nous qui veulent restreindre le champ de la charité pour étendre celui de la justice. Dieu me garde d'entrer ici dans ces controverses, plus irritantes qu'utiles! La

justice est le fondement de l'édifice social, la charité en est le ciment. Et que servirait de vouloir tout réduire à la justice? Si Dieu en est absent, elle n'offre pas, à celui qui l'exige, de garanties meilleures que la libéralité. Elle n'est plus qu'un pacte humain, soustrait au contrôle de la conscience, livré par conséquent de part et d'autre aux interprétations de l'égoïsme. Et si c'est Dieu qui l'inspire, elle déborde naturellement au delà de ses propres frontières et s'épanouit en charité, parce que Dieu est amour.

Enfin quelle sera l'attitude du chrétien en face des transformations que la vie moderne a fait subir à l'existence privée? Ici encore, ici surtout, il prendra des conditions nouvelles tout ce qu'elles ont de bon, subira tout ce qu'elles ont d'inévitable, corrigera tout ce qu'elles ont de mauvais ou de périlleux.

Ainsi le disciple du Christ n'aura pas peur de ce que nous appelions tout à l'heure le *Self-help*. « *Aide-toi, le Ciel t'aidera* » est un proverbe chrétien. Ne pas voir dans la fortune acquise un privilège qui nous dispense de l'effort; faire du travail la loi de la vie; obliger le jeune homme à se faire ici-bas sa destinée à la sueur de son front, tout cela est très conforme à l'esprit de l'Évangile.

Il y a, je le sais, dans la conception américaine de la vie quelque chose qui inquiète les meilleurs d'entre nous. Le développement de l'individualisme semble menacer dans les âmes le respect de l'autorité paternelle. La précoce indépendance du jeune homme paraît contraire à la stabilité du foyer. Nous nous sommes

habitués à voir dans la famille-souche de Le Play un élément de civilisation chrétienne. Et de fait, dans la mesure où elle est possible, une telle institution favorise les mœurs patriarcales, si éminemment propices au développement des vertus domestiques.

Mais si les nécessités économiques s'y opposent, c'est en vain qu'on voudra perpétuer dans la famille une même culture ou une même industrie. Mieux vaut chercher la fortune au loin que de trouver sur place la gêne ou la ruine. Du moins en quittant le foyer où il a grandi pour aller en fonder une autre, le chrétien moderne emportera avec lui la tradition du respect et la transmettra à ses enfants. Il ne confondra pas l'initiative hardie avec le mépris de l'autorité. Il saura tempérer l'âpreté de la lutte pour l'existence, par l'esprit de modération et de retenue qui fait contrepoids à l'entraînement des convoitises. A côté du *go ahead*, qui est la devise moderne, il maintiendra la maxime chrétienne renouvelée de la sagesse antique et pénétrée de l'austère douceur du Sermon sur la montagne : *Abstine et sustine*, Abstiens-toi et supporte.

Enfin, s'il ne peut se soustraire aux conditions agitées de la vie moderne, il trouvera dans sa foi, dans ses habitudes religieuses, dans le besoin de réflexion qu'elles créent, dans les ressources de recueillement qu'elles procurent, le moyen d'échapper au péril de la dissipation et de placer au-dessus des intérêts éphémères le souci des choses éternelles. L'homme qui prie tous les jours, l'homme qui réserve un jour sur sept au repos du corps et à la culture de l'âme, qui, au

cours d'une année, sait encore prélever sur les âpres sollicitudes du gain des heures sereines vouées aux saints loisirs, cet homme-là met en sûreté la liberté et la dignité de son âme. Au milieu de ces esclaves que Mammon courbe sous son joug de fer, il apparaît comme un être affranchi, supérieur à toutes les servitudes. Il use de l'univers en maître et ne s'incline que devant Dieu.

Soyez de ces hommes-là, jeunes gens, et je ne craindrai plus pour vous les excès d'une vie enfiévrée qui se consume et se dévore dans d'inutiles soucis. Forts des principes que la foi vous garde, vous ne serez pas à la merci d'une opinion frivole et changeante. La presse, dont j'ai peut-être trop médit, tant je suis pénétré des périls qu'elle nous fait courir, ne sera pour vous qu'un instrument. Vous la réduirez à son vrai rôle en lui demandant des informations, et non pas une direction morale. Elle est faite pour servir; on la flatte et on l'égare quand, pour payer ses services, on lui permet de commander. Ceux qui cherchent auprès d'elle des inspirations sont ceux qui ne savent pas en trouver en eux-mêmes. Et vraiment ils méritent d'être égarés par de faux guides, puisqu'ils ont perdu le secret de se conduire. Quant à vous, sachez vous recueillir, acquérir l'autorité, devenir des inspirateurs. Alors, au lieu de vous fournir des idées, la presse sera heureuse de répandre les vôtres. Et ce sera profit pour tous, parce que vous les aurez puisées aux vraies sources. Cette grande puissance de publicité, qui a tant servi à la propagation du mal, servira enfin, grâce à vous, à la diffusion du bien.

C'est ainsi, mes amis, que je me représente, en ce tournant de siècle, le rôle de la jeunesse chrétienne. Elle est l'anneau qui rattache le passé à l'avenir. *Profert de thesauro suo nova et vetera.*

Et ce rôle grandira. Après toutes les banqueroutes de la fausse science, de la fausse morale, de la fausse sociologie, de la fausse civilisation, vous offrirez au monde désabusé un recours contre le mal du doute, un antidote de la corruption, un préservatif contre les remèdes mortels du socialisme ou contre les excès d'une culture individualiste, génératrice de la barbarie.

Quelle mission, jeunes gens! Pourriez-vous payer trop cher l'honneur d'être appelés à la remplir? Travaillez donc. Unissez-vous. Hâtez-vous d'acquérir ce que vous ne possédez qu'imparfaitement encore : le savoir et la valeur personnelle; gardez fermement ce que vous avez, cet héritage de foi et de vertus que vous ont légué vos pères. Quand la société moderne, qui vit sur ses restes de christianisme, aura épuisé ses dernières réserves, c'est à vous qu'elle devra recourir, génération montante, génération croyante et pure, savante et forte, phalange chrétienne demeurée compacte au milieu de l'armée universitaire; c'est à vous qu'elle viendra demander les éléments de la résurrection et de la vie, le secret de résister au mal qui passe, de mériter et d'atteindre le bien qui ne passe pas!

CONFÉRENCE

AU COLLÈGE DE NOTRE-DAME DE LA PAIX A NAMUR

le 18 mai 1896

LA PHILOSOPHIE AU XIX^{e} SIÈCLE

MESSIEURS,

Convié par les organisateurs de cette solennité académique à vous apporter de France, de la France croyante et pensante, un témoignage de fraternelle sympathie, j'ai accepté sans réfléchir, et j'ai bien fait ; car la réflexion m'eût fait hésiter. Je me serais demandé si, au delà des félicitations dictées par l'amitié, j'avais quelque chose à vous offrir, une pensée personnelle, une appréciation compétente de vos efforts, une contribution, si petite fût-elle, à l'œuvre que vous faites en commun; et la vérité m'eût imposé une conclusion négative. Cependant on ne m'invitait pas seulement à me joindre à vous dans la joie de cette fête; on m'invitait à vous parler : le programme était indivisible; n'étant pas prêt à le remplir convenablement tout entier, n'était-il pas plus sage de le décliner tout entier?

Oui, sans aucun doute, voilà ce que la réflexion m'eût persuadé. J'ai donc bien fait, dans mon intérêt, de ne pas trop réfléchir. Je me serais privé, en le faisant, d'un salutaire réconfort et d'un spectacle bien nouveau pour un catholique français : celui d'un Gouverneur de province membre d'une association d'anciens étudiants catholiques, et présidant leur réunion, en présence d'un Ministre du Roi, dans une maison de Jésuites. (*Applaudissements.*)

Mais si, pour moi, j'ai sujet de m'applaudir d'être venu, je crains fort que, pour vous, il n'y ait lieu de le regretter. Les hommes devant qui je parle sont les hommes d'une seule œuvre qu'ils ont fait vivre cinquante ans et dont ils ont le droit de montrer avec orgueil la vitalité puissante. Seuls ils sont en mesure de la faire voir telle qu'elle est. Je risquerais, en l'appréciant en détail, de prouver seulement que je la connais mal.

Pour masquer mon incompétence, je crois prudent de chercher un refuge dans quelques idées générales qui ne me semblent pas sans relations avec votre œuvre. Je me représente celle-ci comme une sorte de fragment d'Université, fragment autonome, où la Philosophie règne en souveraine, usant de son empire sur les intelligences pour les maintenir sous le rayonnement de la Foi. C'est donc de la Philosophie que je voudrais vous dire quelque chose aujourd'hui. Il s'en faut de quatre années à peine que le jubilé cinquantenaire de votre collège coïncide avec le grand jubilé du siècle. L'heure de l'examen de conscience final est

venue pour cette période, déjà longue, de l'histoire humaine. Eh bien! si nous tentions, du moins à l'état d'ébauche, l'examen de conscience de la Philosophie contemporaine, peut-être sortirait-il de là l'ébauche aussi d'un programme d'action pour les philosophes chrétiens, du moins pour ceux qui n'ont pas, comme moi, le fâcheux honneur d'appartenir à la première moitié du XIX^e^ siècle, et qui peuvent se flatter de mettre au service du XX^e^ autre chose que « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ». (*Protestations.*)

Deux choses me frappent dans ce passé de cent années : c'est d'abord l'évolution de la Philosophie séparée ; c'est ensuite la renaissance de la Philosophie chrétienne. Et de cette double histoire il nous est permis de dégager une conception éminemment pratique : celle du rôle qui appartient aujourd'hui à la Philosophie chrétienne, pour reconquérir l'hégémonie des intelligences sur la Philosophie séparée.

I

J'appelle Philosophie séparée celle qui, non contente de revendiquer pour la recherche rationnelle l'autonomie de ses méthodes, prétend suffire, sans un enseignement divin, au gouvernement total de la vie humaine ; celle qui, à l'égard de la religion révélée, décline aussi bien le rôle d'alliée que celui de servante, pour revendiquer celui d'héritière.

Au début de son émancipation, elle a fait comme

tous ceux qui veulent étaler une indépendance de fraîche date : elle s'est précipitée aux extrêmes. Ainsi, parce que la Philosophie chrétienne cherchait dans les données de la conscience de quoi maintenir la réalité de l'invisible de l'âme et de Dieu, la Philosophie séparée, à l'aurore de ce siècle, s'est livrée aux méthodes du Sensualisme pour aboutir aux conclusions du Matérialisme. Condillac a été son oracle, Cabanis et Broussais ses interprètes, du moins en France. C'est par une pente insensible qu'elle est remontée avec Laromiguière, puis avec Royer-Collard, vers ces régions moyennes où l'avait précédée le sage génie des Écossais, où l'attendait enfin le génie diplomatique de M. Cousin, pour la réconcilier avec l'idéal par une infusion de pensée germanique et, de ces éléments hétérogènes, composer cette doctrine de compromis et de convention qui s'est appelée l'Éclectisme spiritualiste.

Autrement vigoureuse et scientifique, mais autrement révolutionnaire aussi fut en Allemagne l'œuvre de Kant; et, comme toutes les révolutions, elle fut plus forte que son auteur. Vainement celui-ci essaya-t-il de contenir par son dogmatisme moral le criticisme intellectuel qu'il avait déchaîné; le criticisme emporta toutes les barrières, traversa les systèmes partiels et opposés de Fichte et de Schelling pour trouver sa suprême expression dans l'idéalisme hégélien.

Vers la fin du règne de l'Hégélianisme en Allemagne, le Positivisme naissait en France et en Angleterre. Après une débauche de métaphysique, un grand jeûne

de la raison ; la science expérimentale supplantant la Philosophie ; toute connaissance réduite à l'enchaînement apparent et au déterminisme des phénomènes ; toute synthèse ramenée aux proportions d'une classification des sciences : tel fut le régime auquel furent soumises les intelligences pendant le troisième quart du siècle.

Quand on commença de s'en lasser, Schopenhauer et son école offrirent une diversion au découragement de la pensée en attirant le problème du côté de la volonté. Hegel avait mis l'idée abstraite à l'origine des choses, la pensée avant le pensant ; le Pessimisme y substitua le vouloir et lui donna la priorité sur le savoir. Vouloir aveugle, donc vouloir maladroit et malfaisant, cause du mal par là même qu'il est cause de l'être. Cette fantaisie étrange eut, comme système d'explication du monde, une fortune assez médiocre ; son efficacité morale fut plus grande et partant plus funeste : elle dure encore et se fait sentir jusque chez des âmes chrétiennes qu'elle rend réfractaires à la sublime sagesse de la Croix.

C'est encore une philosophie de la volonté, mais infiniment plus morale dans ses tendances, que celle qu'a tentée d'acclimater, il y a vingt ans, l'école néo-criticiste de M. Renouvier. Plus d'un philosophe a remarqué — et notamment un des meilleurs et des plus éminents, qui est en outre un grand chrétien, M. Ollé-Laprune — que la recherche de la vérité est aussi une œuvre morale et méritoire. Partant de ce fait, qu'on ne saurait plus contester, les philosophes dont je parle

allaient jusqu'à subordonner la vérité, cet absolu, à cette contingence, la liberté humaine. Descartes avait fait dépendre de la volonté de Dieu les essences des choses : c'était déjà trop ; mais à cette volonté parfaite qui plonge sa racine dans l'être nécessaire, substituez notre volonté chercheuse et défaillante, et voyez ce qui reste pour fonder la connaissance et écarter le scepticisme.

Ces tentatives d'appuyer sur le vouloir l'explication suprême des choses accusent le désarroi de la Philosophie séparée : toutefois, elles n'ont exercé sur la pensée contemporaine qu'une influence assez restreinte. Le dernier quart de ce siècle appartient à une doctrine dont la fortune rapide a été plus brillante, l'empire plus étendu et plus durable. Les travaux des naturalistes ont apporté des encouragements nouveaux à une conception philosophique dont Lamarck, il y a cent ans, avait été l'initiateur. Darwin, observateur incomparable, n'a pas résisté à la tentation de ramasser ses observations en une vaste synthèse qui les dépasse et que Spencer, en Angleterre, Hæckel, en Allemagne, ont élargie jusqu'aux proportions d'un système général de l'univers. Empruntant à la physique l'idée de la transformation des forces, à l'étude des races vivantes — et disparues — celle de la transformation des espèces, on a marié ensemble le génie moderne du Positivisme et l'antique Philosophie de l'Immanence. Le Monisme est né de cette union. Ce grand animal que se figuraient les anciens, dont la vie embrasse l'universalité des temps, dont tous les phé-

nomènes de pensée et d'action expriment les modes d'activité, n'est-ce pas, à peu de chose près, ce que la philosophie la plus récente nous propose comme la catégorie unique où il faut faire entrer toutes choses? Matière et esprit, réalités et apparences, intégration et différenciation, lois physiques et lois morales, tout est un dans cet être, objet total de la pensée, et qui, par la compréhension infinie de son immanence, exclut et relègue hors du concevable l'idée même de la transcendance.

Voilà, si je ne me trompe, le dernier stade de la Philosophie séparée en ce siècle. Elle y est arrivée de tous les points à la fois et par toutes les voies. Le Monisme est le lieu de rencontre des deux tendances qui s'étaient jusque-là partagé les esprits, l'une positive et scientifique, l'autre idéaliste et métaphysique. Aussi peut-on à peine distinguer dans la nouvelle doctrine les marques particulières que les systèmes reçoivent d'ordinaire de leur contact avec le génie de chaque nation. Le Positivisme d'Auguste Comte ne ressemblait que de loin à celui de Stuart Mill ou de Bain. L'idéalisme allemand se scindait en écoles distinctes et rivales. Aujourd'hui, c'est une coalition des génies les plus opposés; et ce n'est certes pas le moindre péril avec lequel ait à compter la pensée chrétienne. A mon humble avis, c'est même le plus grand. On ne veut faire attention en ce moment qu'à la question sociale; elle est grave, en effet, car il ne s'agit pas de moins que de l'existence pour la société actuelle; et je comprends que, pour celle-ci, ce soit là, de tous les problèmes, le plus

intéressant. Aux philosophes trop absorbés dans leurs spéculations, elle semble dire : « Prenez garde : vous allez avoir le sort d'Archimède. Il n'a pas voulu lever le nez de son problème, et il est tombé sous le glaive brutal du soldat romain. » — C'est vrai. Et cependant Archimède avait-il tort d'attacher plus de prix à la recherche de la vérité qu'à la conservation de sa propre vie? Cette vie était d'avance promise à la mort : il lui donnait sa plus grande fécondité en la vouant jusqu'à la fin au travail de la pensée. Et ne peut-on pas dire aussi de nos formes sociales qu'elles sont destinées, quoi que nous fassions pour les protéger, à disparaître un jour sous la poussée des choses? Nous faisons bien pourtant de les défendre, car la résistance à la nouveauté brouillonne est aussi un facteur du progrès. Toutefois, il y a quelque chose de plus important que de retarder les révolutions si l'on ne peut les empêcher : c'est de ménager aux sociétés qui doivent remplacer la nôtre le patrimoine de vérités dont elles ne pourraient se passer sans mourir. (*Applaudissements.*)

Eh bien, c'est ce patrimoine qui est menacé aujourd'hui. Il se peut que le socialisme ait un jour raison des répugnances qu'il nous inspire. On verra alors des groupements humains fort différents de ceux dont l'économie séculaire nous semble liée au sort de la civilisation. Il serait peut-être plus juste de dire que ce sera une civilisation nouvelle ; et il nous est bien permis d'en redouter pour nos neveux l'aventureuse expérience. Mais ce ne serait pas seulement une civili-

sation risquée, ce serait une barbarie qui recueillerait notre héritage, si les principes fondamentaux de la morale et du droit étaient séparés de leurs attaches nécessaires avec le Décalogue et avec l'Évangile. Or, c'est bien là ce qui se prépare dans cette réconciliation du Positivisme et de l'Idéalisme sous la forme menaçante du Monisme. Là, il n'y a plus de place pour le vrai Dieu, ni pour la liberté humaine. Dieu n'est plus qu'une expression vieillie. Absorbée dans l'immanence des choses, la cause première perd sa transcendance, sa réalité propre et distincte, sa souveraineté sur le monde. La liberté n'est plus qu'un aspect supérieur du déterminisme universel. La morale, réduite à l'altruisme, se perd dans la sociologie et cesse de régir la vie individuelle. Voilà ce qu'on célèbre d'avance comme un progrès. Dernièrement, l'un des hommes qui connaissent le mieux l'évolution de la philosophie contemporaine, M. Alfred Fouillée, étalait audacieusement cette inquiétante espérance dans un article savant et brillant de la *Revue des Deux Mondes*[1], où, sous ce titre : *Le mouvement idéaliste en France*, il sonnait le glas du vieux Spiritualisme. Et cette tendance n'est pas particulière aux ennemis de notre foi. Elle se retrouve jusque dans de hautes intelligences qui demeurent attachées au Christianisme, mais qui, d'un commerce trop intime avec une philosophie téméraire, ont contracté des habitudes de pensée difficilement conciliables avec les données primordiales de la conception

1. 15 mars 1896. Tome 134, p. 276-304.

chrétienne. Je citerai avec regret, à cause de l'estime et de la sympathie qu'il m'inspire, un jeune philosophe dont la thèse sur l'*Action* représente un effort puissant et sincère pour concilier les exigences de la pensée moderne avec la doctrine révélée. Dans des travaux postérieurs, M. Maurice Blondel a laissé paraître de troublantes complaisances pour un certain Monisme dont je n'aperçois pas l'accord possible avec l'idée du surnaturel. Ainsi c'est à l'esprit moderne tout entier, c'est à une vaste conspiration des intelligences que le Christianisme intellectuel aura bientôt affaire, s'il veut défendre ses principes essentiels. Plus que jamais, une philosophie chrétienne forte et savante nous apparaît comme une nécessité de salut. Cette philosophie existe-t-elle? Quelles sont, à l'heure présente, sa situation et sa force? C'est ce qu'il faut examiner rapidement, avant d'esquisser le rôle qui lui est réservé dans l'avenir. (*Longs applaudissements.*)

II

La Philosophie chrétienne n'est pas l'abdication de la raison devant la foi. Si le Concile du Vatican a reconnu à toutes les sciences humaines le droit de garder, dans le domaine qui leur est propre, l'autonomie de leurs principes et de leurs méthodes, comment refuserions-nous ce droit à la science des sciences qui s'appelle la Philosophie?

C'est encore le Concile du Vatican qui, résumant avec l'autorité décisive d'une Constitution dogmatique,

les enseignements de la tradition théologique et notamment les principes impliqués dans la condamnation antérieure du Traditionalisme par Pie IX, a établi la priorité chronologique de l'usage de la raison sur l'acte de foi et la valeur de cette même raison pour établir les fondements naturels sur lesquels s'appuient les enseignements révélés. Or c'est là une reconnaissance expresse de l'autonomie de la Philosophie dans sa sphère, qui est celle des connaissances rationnelles.

Mais, en même temps, le saint Concile affirme la distinction des deux économies naturelle et surnaturelle, le caractère surnaturel de la Révélation, le caractère d'acte libre et méritoire qui appartient à l'assentiment de la foi, enfin l'impossibilité *à priori* d'un antagonisme objectif entre les vérités philosophiques et les vérités dogmatiques.

Une philosophie est donc chrétienne, d'abord quand elle est une vraie et franche philosophie, ne faisant appel qu'aux ressources natives de l'esprit humain pour asseoir les principes et délimiter le domaine de la connaissance rationnelle ; — ensuite quand elle respecte tout ce qui la dépasse, tout ce qui se présente à l'intelligence avec les signes reconnus d'un enseignement surnaturel et divin. Ces signes, dont les principaux sont les miracles, non pas tous les miracles que la crédulité acclame, mais ceux que les Écritures nous présentent comme les preuves du témoignage divin, ces signes, dis-je, ne peuvent pas être ramenés de force dans les cadres naturels où voudrait les enfermer

le Monisme, et c'est encore un devoir de la Philosophie chrétienne de les maintenir à leur vraie place.

Au début de ce siècle, il y avait des Philosophes chrétiens, dont l'œuvre a laissé dans la littérature religieuse une trace brillante ; on peut dire qu'il n'y avait pas de philosophie chrétienne. Un spiritualisme inspiré de Descartes avait traversé tout le XVIIIe siècle sans se renouveler ni s'enrichir ; il avait reçu l'adhésion de Voltaire et de Rousseau, les hommages des Girondins et de Robespierre. Et c'est là tout ce que nous avions à notre service pour la défense de la religion. Bonald, Bautin et Lamennais trouvèrent avec raison que c'était trop peu, mais ils ne furent pas heureux dans leurs tentatives de renouvellement philosophique par la pensée chrétienne. Ils aboutirent au Fidéisme et au Traditionalisme, et l'Église romaine, plus soucieuse de maintenir la vérité que d'épargner ses amis — *magis amica veritas* — n'hésita pas à condamner leurs systèmes.

Alors les chrétiens se rejetèrent de nouveau vers le Spiritualisme classique et, pour le rajeunir, imaginèrent de le rattacher à Malebranche et, par lui, croyaient-ils, à saint Anselme et à saint Augustin. Ce fut l'âge de l'Ontologisme, dont votre savant et généreux Ubaghs fut un des maîtres, en même temps que Rosmini et Gioberti lui donnaient en Italie des formes différentes, plus originales, semble-t-il, mais par là même — puisque le principe était faux — plus éloignées encore de la vérité.

Ces doctrines, aux tendances si élevées, avaient un

grave défaut : elles étaient artificielles et sans contact avec les faits. Pour tenir tête au Positivisme naissant, on ne pouvait imaginer une tactique moins heureuse que celle qui s'isolait de l'expérience.

Rome vit le danger : une seconde fois, et avec le même regret d'avoir à affliger de dévoués et éminents serviteurs, le Saint-Siège fit comprendre aux enfants de l'Église que le salut n'était pas de ce côté.

En même temps, l'Italie du Sud, par les travaux de San Severino, l'Italie papale, par ceux de Liberatore, opposaient au Rosminianisme du Piémont une protestation vigoureuse et salutaire en restaurant cette philosophie traditionnelle qu'on a nommée le Péripatétisme chrétien.

Il est trop tôt peut-être pour juger le mouvement néo-thomiste. Parti de Naples, il a gagné la France, le Tyrol et la Belgique, il a renouvelé l'enseignement des grands séminaires, restitué à la théologie ses bases naturelles, déterminé un immense effort scientifique et engendré toute la littérature déjà riche au sein de laquelle je relève chez nous les noms de Freydeau, de Vallet, d'Albert Farges, de Domet de Vorges et de Gardair, chez vous ceux du P. de San, de Mgr Mercier et de M. Dupont à Louvain, du P. Castelein et de ses collaborateurs à Namur.

Certes il y a bien des nuances à distinguer dans cet ensemble : les uns tiennent pour la lettre, les autres gardent seulement l'esprit et cherchent à le faire pénétrer dans les données positives de notre âge. Les uns défendent le *bloc*, comme on dit, les autres admettent

[illegible] à remplacer dans l'édifice. [illegible] saint Thomas, les autres sont plus jaloux de l'ruiter et de faire aujourd'hui ce qu'il ferait s'il était à notre place et s'il disposait de [illegible] dont nous ont dotés cent cinquante années de labeur fécond dans l'ordre des sciences expérimentales. J'avoue que mes sympathies sont pour ces dernières. Il reste néanmoins quelque chose de fixe et d'acquis dans la philosophie thomiste, qui me paraît [illegible] le meilleur terrain pour la réconciliation de la métaphysique et de la science, pour la résistance à ces doctrines funestes qui ne laissent plus rien debout, transportant aux premiers principes le caractère mobile qui appartient aux phénomènes et entraînant l'absolu lui-même dans le perpétuel écoulement des choses. Ou je me trompe fort, ou la Philosophie chrétienne a fait, en cette fin de siècle, comme la Philosophie séparée : elle aussi a trouvé sa voie. Désormais il n'y a plus que deux doctrines en présence ; et c'est par un duel formidable entre ces deux doctrines, le Monisme évolutionniste et le Péripatétisme chrétien, que va s'inaugurer l'âge philosophique dont nous voyons déjà blanchir l'aurore. (*Applaudissements.*)

III

Il n'est pas question ici de prédire l'issue de cette lutte. Le rôle de prophète, à force d'être difficile, devient vraiment trop aisé. On vaticine à longue échéance, le plus souvent au hasard, et l'on se rassure contre le

démenti des événements par le mot du courtisan de La Fontaine : « D'ici là, le roi, l'âne ou moi nous mourrons. »

Mais il y a mieux que de vaines prophéties à faire : 1 y a un programme d'action à tracer.

La Philosophie chrétienne existe ; elle a devant elle un redoutable ennemi. Que doit-elle faire pour mettre de son côté les meilleures chances de victoire ?

Avant tout, elle ne doit avoir peur d'aucune vérité ; et dans l'œuvre de nos adversaires, dans ce chaos des écoles rivales enfin réconciliées sous la bannière du Monisme, il y a une bonne part de vérité à recueillir. Dans l'écrit que j'ai cité plus haut, M. Alfred Fouillée, poussant à l'excès le syncrétisme des doctrines, prétend montrer qu'il n'y a rien à rejeter de la partie positive de leurs travaux. C'est aller trop loin, c'est reprendre, sans l'avouer, la formule éclectique de M. Cousin : « Tous les systèmes sont vrais dans ce qu'ils énoncent, faux seulement dans ce qu'ils excluent ou ce qu'ils ignorent. » Mais, sans aller jusqu'à cette bienveillance banale à force d'être universelle, on peut et l'on doit reconnaître que ces hardis pionniers ont mis au service de théories contestables ou erronées une rare sagacité, un don merveilleux d'analyse, des vues parfois profondes qui ont renouvelé plus d'une province de la Philosophie. Comment contester, par exemple, que la psychologie soit redevable de véritables progrès aux observations psycho-physiologiques de Fechner et de Wundt, aux analyses de Taine, à la conception des idées-forces de Fouillée, aux recherches de Pierre Janet sur

l'automatisme, aux immenses travaux qu'ont provoqués les phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion. Je cite de préférence les sources françaises et vous me pardonnerez à un philosophe amateur à qui des devoirs d'ordres bien différents refusent les loisirs d'une plus vaste lecture. Mais votre érudition complétera d'elle-même, par les noms des maîtres belges et allemands, anglais et italiens, une nomenclature forcément insuffisante. Quelquefois c'est moins par voie d'emprunts que par voie de critique et de réfutation que la vraie philosophie s'enrichira aux dépens de la fausse : ainsi l'école criminaliste des Ferri et des Lombroso, en Italie, en provoquant d'ardentes controverses, déterminera de véritables progrès de l'observation et du savoir. On se gardera de suivre les modernes lorsqu'ils méconnaissent la différence essentielle, si bien marquée par Aristote et saint Thomas, entre la connaissance sensible et la connaissance intellectuelle ; on contestera à des savants, fussent-ils chrétiens d'intention et de conviction comme Gaudry, l'emploi véritablement abusif qu'ils font du mot intelligence, appliqué indifféremment aux animaux et à l'homme. Mais on trouvera beaucoup à prendre dans la théorie des enchaînements du règne animal.

Si la Philosophie chrétienne veut sortir des écoles ecclésiastiques pour paraître sur la scène du monde et y faire figure soit défensive, soit conquérante, il faut qu'elle prenne son parti de tout connaître, de tout éprouver, et, selon le conseil de l'Apôtre, de garder tout ce qui est bon : *omnia probate; quod bonum est tenete.*

Ainsi ouverte à tout progrès réel, cette Philosophie devra maintenir avec vigueur ce qu'elle ne saurait livrer sans trahison : la réalité et la transcendance de l'absolu, l'antériorité de l'acte sur la puissance, le caractère objectif de la causalité, la notion si décriée et si nécessaire de la substance, celle de la liberté de l'homme à la base de la morale, de la liberté de Dieu à la racine de la création.

Et de même que, pour se rajeunir par des acquisitions heureuses, elle a besoin de se tenir en relation permanente avec la science, pour conserver le dépôt dont elle a la garde, il faudra qu'elle entretienne un commerce habituel avec les anciens maîtres, notamment avec Aristote et saint Thomas, et qu'elle ne perde jamais le contact avec la théologie, non certes pour abdiquer son indépendance, mais pour s'assurer elle-même contre l'esprit d'aventure et la séduction des chimères.

Si elle demeure fidèle à ce programme, la Philosophie chrétienne pourra renouveler entièrement son appareil et présenter aux regards de nos successeurs un aspect assez différent de celui qu'elle offre aujourd'hui. Néanmoins, ceux qui voudront sonder ses profondeurs retrouveront dans les substructions de l'édifice l'intégralité des principes sur lesquels nous faisons déjà reposer nos convictions morales et religieuses. Ils constateront avec joie qu'il y a eu progrès sans révolution, acquisition sans pertes, développement d'une unité vivante sans cesse enrichie par la variété des apports que lui auront fournis toutes les branches du savoir humain.

La solidité d'une telle œuvre offrira un contraste chaque jour plus frappant avec l'instabilité des doctrines monistes, avec leur insuffisance à fonder une morale et une science de la vie. Le besoin d'idéal qui tourmente la génération nouvelle trouvera là une satisfaction plus saine et plus pleine que dans les conceptions artificielles et bizarres de la Philosophie séparée. La sociologie elle-même, cette science orgueilleuse qui, avant même d'avoir affermi ses bases, prétend déjà à tout absorber, viendra chercher dans notre synthèse de l'univers une consistance que d'autres lui promettaient et qu'ils n'auront pas su lui donner.

Telles sont, Messieurs, nos espérances : elles ne font qu'un avec nos devoirs. Elles deviendront une réalité si nous ne restons pas au-dessous de notre tâche, si nous ne déclinons aucun effort et ne redoutons aucune lumière.

Ceux qui, comme vous, auront créé les premiers un foyer ardent de savoir philosophique, prendront la tête du progrès dont je viens d'indiquer la direction. Au jour de la moisson, quand nos neveux marcheront ployés sous le faix joyeux de leurs gerbes, ils jetteront en arrière un regard reconnaissant vers ceux qui auront labouré le sol et jeté la semence. Ce jour-là le nom du Collège de la Paix sera prononcé avec respect; et l'Église, glorifiée par la science et par la foi de ses enfants, bénira la mémoire des ouvriers qui, au prix de leurs veilles, lui auront reconquis sa place à l'avant-garde de l'humanité toujours en quête d'une vérité plus pleine et d'une vertu plus haute dans une relation plus étroite avec le Dieu dont elle est l'image.

DISCOURS

PRONONCÉ

AU CONGRÈS DES CATHOLIQUES DU NORD

à Lille, le 14 novembre 1883.

LE ROLE SCIENTIFIQUE DES FACULTÉS CATHOLIQUES

MESSIEURS,

C'est un grand embarras que l'embarras du choix. Entre plusieurs devoirs également importants, également difficiles, les timides, les pusillanimes (hélas ! il y en a même parmi les chrétiens) hésitent longtemps, puis se décident à ne rien faire. Entre plusieurs objets appétissants et qui excitent également leur gourmandise, les enfants, eux, hésitent aussi quelquefois ; mais d'ordinaire ils se décident à tout prendre.

A Lille, quand il s'agit du bien à faire, il ne se trouve pas de pusillanimes : tout le monde ressemble à l'enfant gourmand. Les charges ont beau se multiplier, on n'hésite même pas ; c'est à peine si l'on délibère. On prend tout, on soutient tout. Et le secret pour y réussir est toujours le même : comme inspiration, une

foi indomptable; comme ressource, le produit du travail et de l'intelligence mis en coupe réglée par le sacrifice. Et quand la coupe réglée ne suffit plus, eh bien ! il y a la coupe de futaie.

Ah ! ce n'est pas ici qu'on peut avoir peur d'être indiscret en venant parler aux catholiques des nécessités de l'enseignement supérieur ! Et cependant, ici comme ailleurs, plus qu'ailleurs, toutes les autres nécessités sont comprises. Je ne finirais pas si je voulais seulement énumérer vos œuvres. Je ne prendrai qu'un exemple : l'œuvre des écoles populaires. Sur ce terrain, généreux Lillois, vous exercez un véritable droit d'aînesse.

Sous l'Empire, si j'ai bonne mémoire, la municipalité de votre ville avait déjà offert au monde les prémices de la laïcisation. Oh ! comme cela nous étonnait alors, même à Paris ! C'est que nous n'étions pas encore instruits ! nous ne savions pas encore que le progrès scolaire consiste à échanger les leçons de maîtres dévoués, capables et modestes, contre un enseignement inférieur en valeur, inférieur en moralité, mais qui a le double avantage de coûter deux fois plus cher et d'être tourné contre Dieu ! Depuis lors, on a complété partout à la fois notre éducation. A cette époque, nous admirions les chrétiens de Lille, qui, sans hésiter un instant, avaient maintenu, à titre d'écoles libres, les deux écoles laïcisées.

Aujourd'hui, cet effort paraît bien petit à côté de tout ce qu'il a fallu entreprendre. Nulle part autant qu'ici le zèle et la charité ne savent varier leurs formes et multiplier leurs bienfaits.

Et c'est ici encore que cette œuvre coûteuse, gigantesque, de l'enseignement supérieur obtient non pas, comme ailleurs, un succès d'estime, mais un concours efficace, persévérant, et qui ne recule même pas devant la magnificence d'une construction sans égale.

A une telle générosité, à une telle foi, ce ne sont pas des exhortations qu'il faut adresser, mais il est permis d'apporter des encouragements.

Et c'est ainsi, Messieurs, que j'ai compris mon rôle, quand les éminents patrons des Facultés catholiques de Lille ont bien voulu assigner, en ma personne, à l'Institut catholique de Paris une place fraternelle dans ce Congrès. Je me suis dit : il faut encourager ceux qui nous donnent de si grands exemples. Et pour cela que leur dirai-je? que l'épreuve ne sera pas de longue durée? qu'ils touchent au terme de leurs sacrifices? Non, je ne dirai pas cela, bien que je l'espère un peu. Mais je ne dirai pas, parce que je n'en sais rien et qu'il n'y a que les mauvais soldats qu'on a besoin d'encourager par de vaines ou incertaines espérances. Aux vaillants on dit : Vous allez continuer l'effort, vous allez braver ce danger, donner ou subir cet assaut, endurer cette privation, cette fatigue ou cette souffrance, parce que la cause que vous défendez l'exige et que cela est grandement utile à cette cause.

Je viens donc vous parler de l'importance de notre enseignement supérieur catholique ; non pas que je veuille traiter ce sujet dans son ensemble, ce serait une entreprise infinie. Mais s'il y a dans cette vaste question un aspect moins évident, moins aperçu du grand

nombre, et qui soit cependant un aspect principal de cette grande œuvre, c'est celui-là que je voudrais vous montrer.

Or, Messieurs, c'est ma conviction profonde que beaucoup de nos amis et de nos bienfaiteurs ne voient pas l'affaire du haut enseignement par son grand côté. On est très frappé du danger que court la jeunesse en passant de la discipline du collège à la vie émancipée de l'étudiant.

Mais de simples associations de persévérance, des cercles, des internats comme on sait en faire à Lille, suffiraient à y parer. On est vivement préoccupé du péril qui menace non plus seulement les mœurs, mais la foi de cette même jeunesse, au contact d'une science athée ou dédaigneuse de toute croyance. Ici, je le reconnais, on est dans le vif de la question, et je ne vois pas d'autre remède au mal que celui qu'on a trouvé, en créant un enseignement supérieur dont la vérité catholique soit l'inspiration et la règle. Toutefois, ceux qui tiennent absolument à prendre notre œuvre en défaut peuvent dire que ce bien réel et nécessaire n'atteint qu'une minorité d'étudiants, minorité jusqu'ici trop faible pour justifier l'immensité des efforts et des sacrifices qu'on vous demande. A cela, Messieurs, je sais bien ce que vous êtes prêts à répondre. Un personnage de comédie disait : Il me plaît d'être battu. Vous dites : Il nous plaît de nous saigner aux quatre veines, même pour assurer à un petit nombre de jeunes hommes la conservation du trésor de la foi. Cela nous plaît, parce que les âmes n' ont pas de valeur marchande sur le

places commerciales, et que, pour en mesurer l'excellence, il faut s'adresser à Jésus-Christ, qui nous répond : Chacune d'elles a coûté tout mon sang !

Et puis j'aurais encore autre chose à répliquer à ceux qui nous reprochent la disproportion entre le nombre de nos étudiants et le poids de nos sacrifices.

Je leur dirais : Qui êtes-vous ? amis ou ennemis ? Si vous êtes ennemis, laissez-nous faire nos folies. La croix aussi est une folie, et nous l'adorons.

Si vous êtes amis et que vous trouviez nos rangs clairsemés, c'est votre faute : donnez-nous vos fils !

Toutefois, Messieurs, j'ai plus d'une fois senti que cette objection du nombre faisait impression sur la masse et embarrassait par moments nos défenseurs. Ne serait-ce donc pas rendre service à ceux-ci que de leur montrer dans notre œuvre une utilité égale ou supérieure à toutes les utilités qu'on a déjà énumérées, mais qui, à la différence de celles-ci, ne dépend pas du nombre ?

Eh bien ! cette utilité, je la trouve dans *le rôle scientifique des Facultés catholiques*.

Je formule ma pensée en deux propositions :

1° Il nous faut des foyers scientifiques chrétiens.

2° Nos Facultés répondent et répondent seules à ce besoin.

I

Pourquoi nous faut-il des foyers scientifiques chrétiens ?

Parce que la science aujourd'hui gouverne le monde et veut le gouverner contre Dieu et contre son Christ.

Cela est devenu une vérité banale ; c'est un fait d'expérience qui frappe les esprits les plus distraits.

Le monde obéit de plus en plus à la préoccupation du bien-être matériel. Et il a foi en la science pour le lui donner. Sans doute plus d'un mécompte l'attend dans cette voie. L'homme n'abdique pas impunément le souci de sa destinée morale. Quand on donne la préséance aux appétits, comment s'étonner qu'ils deviennent exigeants? Et quand on a énervé le devoir et tari l'espérance d'outre-tombe, comment désarmer l'égoïsme inassouvi qui se rue sur l'égoïsme satisfait? Mais enfin le courant est de ce côté-là. Et parce que la science dite positive apporte un concours important à l'augmentation du bien-être, non pas de tous, mais de plusieurs, on veut que tout se réduise à la science positive. On y ramène l'histoire, la philosophie et la morale. La liberté n'a plus sa place dans le mécanisme universel : la liberté de l'homme, qui n'est qu'un produit; la liberté de Dieu, qui n'est qu'un idéal.

Une fois lancé sur cette pente, on ne s'arrête plus : tout ce qu'on rencontre sur son passage, il faut le briser. Or, le christianisme est là, fait vivant, immense et irréductible au système. L'humble femme qui, dans sa chaumière, récite un *Pater;* l'enfant qui, sur le chemin, salue la croix ; ces petits, ces simples que le Christ a éclairés, donnent à chaque instant un démenti à la science athée : ils proclament Dieu Créateur, Dieu Rédempteur, Dieu Juge. Mais si Dieu est créateur, la ma-

tière ne suffit plus; s'il est rédempteur, la force n'est pas tout, l'empire est à l'amour; s'il est juge, l'homme n'est plus à lui-même sa loi. Il est donc vrai ! La foi, le culte, la prière, voilà l'ennemi : *Tolle*, *tolle*, ôtez tout cela!

Vous le reconnaissez, Messieurs, ce cri sauvage. Je l'avoue, il ne m'effraierait pas si c'était seulement le cri de la haine. La haine toute seule ne réussit pas à s'attacher les multitudes. Ce qui est grave, c'est qu'il est poussé au nom de la science. Or, c'est le privilège de la science de se faire adorer des hommes, surtout s'ils sont ignorants. Il y a en chacun de nous un héritage d'orgueil qui nous vient de Satan, en passant par Adam pécheur. *Eritis sicut dii scientes*. Vous serez des dieux quand vous saurez tout, disait le tentateur. Cette parole séductrice n'a pas perdu le secret de se faire écouter. Et quand on vient dire aux illettrés ou aux demi-savants: les grands savants ont trouvé le mot de l'énigme; ils ont réduit le monde à un problème de physique qu'ils achèvent de résoudre; il n'y a plus ni Dieu ni maître; oh! quand on dit cela, on a pour soi la foule des hommes, parce qu'on a pour soi l'armée des passions!

Et que répondre à cette foule trompée? Faudra-t-il essayer de la désenchanter de la science? Vous n'y réussiriez pas. Elle verrait en vous des apôtres de l'ignorance et des complices de la tyrannie.

Il y a mieux à faire, Messieurs. Il y a à démêler cette formidable équivoque qui confond sous un même nom les faits vrais et les idées fausses, les connaissances réellement positives et les conceptions systématiques.

Dans ce qui fait l'objet du nouveau culte, tout ce qui appartient au vrai savoir est bon et vient de Dieu; tout ce qui est mauvais, tout ce qu'on tourne contre Dieu est objet de préjugé et non de science.

Voilà notre thèse, Messieurs. Et c'est la vraie.

Ah! si nous pouvions la faire prévaloir, c'en serait fait du règne scientifique de l'impiété. Il y aurait encore des savants impies, mais ils ne pourraient plus imposer l'impiété au nom de la science.

Cherchons donc un moyen de rendre notre démonstration éclatante et victorieuse.

Plusieurs moyens ont été essayés jusqu'ici.

On a pris une à une toutes les contradictions prétendues qui rendraient les dogmes chrétiens inconciliables avec la science; et l'on a montré par une analyse patiente que le confit n'était qu'apparent. Mais le public a refusé son attention à ces discussions austères; il a répondu implicitement aux apologistes : Vos raisonnements me laissent indifférent; par conséquent, vos conclusions me trouvent sceptique.

Alors on s'est adressé de nouveau à ce public superficiel et on lui a dit : Vous ne vous intéressez point aux controverses, vous ne regardez qu'aux faits. Eh bien! voici un fait : bon nombre de savants sont chrétiens. Récusez-vous Leibnitz? Mettez-vous Newton en dehors de la science? Ampère, Cauchy, Biot sont-ils pour vous des obscurantistes? Ils furent croyants, néanmoins. Donc la science n'exclut pas la croyance.

La conclusion est assurément légitime. Si ces grands esprits, doués apparemment de quelque logique, ont

pu se mouvoir librement dans le cercle de la pensée chrétienne, s'ils s'y sont trouvés assez à l'aise pour donner à leur génie scientifique l'essor que l'on sait, c'est qu'évidemment l'accord est possible. Une contradiction qu'ils n'ont point vue ne doit pas exister.

Mais si cette conclusion est légitime, il s'en faut qu'elle suffise à nous gagner l'adhésion générale. C'est un argument valable, mais un peu démodé et un peu énervé. Oui, nous dit-on, il y a eu autrefois, à l'origine du mouvement scientifique, de grands savants chrétiens. Ce n'est pas merveille : la science n'était pas née avant eux. Les siècles précédents les avaient faits chrétiens, et eux ils ont fait la science. Quoi d'étonnant qu'ils aient gardé l'empreinte de cette formation théologique qui avait si longtemps régi toute culture humaine? — Oui, encore, ajoute-t-on, il y a eu dans ce siècle plus d'un savant illustre qui n'a pas rompu avec les dogmes révélés ou avec le spiritualisme chrétien. Mais voyez comme ils se font rares aujourd'hui! On n'en voit pas qui se lèvent pour prendre la place de ceux qui tombent. L'idée qui domine la science et qui la meut sans cesse vers de nouvelles conquêtes, c'est l'idée de la loi, mais de la loi qui se suffit à elle-même et qui n'a pas besoin de législateur.

Tout se développe dans le sens d'une évolution continue, fatale, dont la science travaille à tracer la trajectoire. Et les témoignages concordants des faits sont si favorables à cette donnée, qu'insensiblement tout homme qui respire l'atmosphère des laboratoires se trouve gagné à cette façon impersonnelle d'envisager la

nature. Si donc il ne se fait plus de savants chrétiens; si la tendance définitive de la science est d'exclure les nations fondamentales sur lesquelles repose toute religion positive, comment admettre que la foi chrétienne ait été chez les maîtres dont vous invoquez le patronage — et qui sont presque tous morts aujourd'hui — autre chose qu'un prolongement des conceptions anciennes dans des esprits d'ailleurs ouverts aux initiations de l'avenir? Rien ne se fait par sauts dans le monde, et les hommes dont le génie a inauguré l'ère nouvelle devaient nécessairement payer un dernier tribut à ce passé qu'à leur insu peut-être ils travaillèrent à ensevelir.

Messieurs, voilà comment on se débarrasse de l'autorité des savants chrétiens. Ne croyez pas que j'invente cette façon de raisonner, elle est au fond d'un grand nombre d'esprits dans notre temps. C'est à cette préoccupation qu'il faut répondre; ou bien, j'ose l'affirmer, c'en est fait du christianisme dans la classe lettrée et pensante. L'antagonisme irréductible de la foi et de la science passera pour chose acquise, et ce n'est pas la science qu'on sacrifiera.

Eh bien, Messieurs, je ne vois qu'une seule réponse possible, réponse de fait, comme on en veut aujourd'hui : il faut créer des foyers scientifiques chrétiens.

Créer, c'est-à-dire faire à nouveau quelque chose qui ne soit pas, comme on dit, un prolongement du passé. Créer des *foyers scientifiques ;* non pas produire çà et là et comme par aventure quelques résultats scientifiques d'une réelle valeur, mais ouvrir des sources permanentes de vrai savoir, de savoir supérieur, authen-

tique et s'imposant au respect des hommes de science par des caractères indiscutables.

Enfin, il faut que ces foyers scientifiques soient chrétiens ; que non seulement l'orthodoxie y soit en sûreté, mais que l'inspiration dominante y soit la pensée chrétienne; que ceux qui se formeront là respirent l'atmosphère chrétienne, en telle sorte qu'on ne puisse pas dire que la rencontre dans les mêmes esprits de la foi et de la science soit une rencontre fortuite et le rapprochement accidentel de deux choses naturellement disparates et incohérentes entre elles.

Voilà bien, n'est-il pas vrai, les conditions du problème. Si nous ne faisons pas cela, la possibilité actuelle d'allier la croyance et le savoir restera chose douteuse aux yeux de nos contemporains. Si, au contraire, nous le faisons, la démonstration sera complète, elle sera triomphante. Deux états d'esprit qui naissent et se perfectionnent dans le même milieu, sous les mêmes influences, ne sont décidément pas exclusifs l'un de l'autre. Il n'y a plus de légèreté, d'inattention qui tienne. L'accord est évident, et la mauvaise foi reste la seule ressource de ceux qui voudront persister à le déclarer impossible.

II

Et maintenant, Messieurs, où sont-ils les foyers scientifiques chrétiens? Où étaient-ils il y a dix ans, alors que l'enseignement supérieur appartenait encore tout entier au monopole universitaire? Ils n'étaient pas

dans l'Université elle-même, quelles que fussent les croyances personnelles d'un certain nombre de ses maitres; et comme il n'y avait rien en dehors d'elle, ces foyers n'existaient nulle part.

Aujourd'hui, où peuvent-ils être? Ce n'est assurément pas chez quelques savants isolés. Du cabinet d'un homme de science, il peut sortir un livre, une découverte, un instrument de travail. Mais je ne vois pas réunies là les conditions que nous énumérions tout à l'heure et d'où dépend la démonstration que nous cherchons. Si ce savant isolé est chrétien, c'est là un fait individuel, ignoré du grand nombre. Un croyant à lui seul ne constitue pas un milieu chrétien, ne suffit pas à donner la marque chrétienne à tout ce qui sort de ses mains, à faire bénéficier la foi chrétienne de tout ce qu'il peut conquérir pour lui-même d'autorité ou de gloire.

Avouons-le, le foyer scientifique qu'il nous faut ne peut se rencontrer que dans une grande institution d'enseignement : là où sont rassemblés tous les moyens de travail; là où les bibliothèques, les laboratoires, les collections mettent l'outil à la main aux amateurs du grand savoir; là où la nécessité d'instruire les autres, l'émulation d'un savant voisinage, l'aiguillon de la concurrence avec des établissements rivaux, l'échéance des examens, l'exigence des programmes, le souci des carrières, tous ces stimulants d'activité intellectuelle qui qui ne se trouvent nulle part ailleurs, déterminent un courant permanent d'efforts dirigés vers la conquête de la haute science.

Voilà ce que c'est qu'un foyer scientifique. Mais ne reconnaissez-vous pas à ce portrait nos établissements d'enseignement supérieur? C'est précisément pour y ramasser tout ce *monde* de connaissances actives et chercheuses que nous avons sollicité et obtenu le droit de les appeler des *Universités*. On nous a ôté le nom, on n'a pas pu nous ôter la chose. Nos groupes de Facultés sont faits pour constituer de grands foyers scientifiques.

En même temps il faut que ce soient des foyers chrétiens. Cette condition est facile à remplir dans nos grandes écoles, fondées, entretenues, gouvernées par nos évêques, approuvées, bénies, encouragées par le Souverain Pontife. Partout ailleurs et sous toute autre forme, la condition d'orthodoxie et d'inspiration catholique serait moins assurée, en tous cas moins évidente, et si l'on voyait se produire des résultats scientifiques, on serait moins certain de leur provenance chrétienne.

Comprenez-vous maintenant, Messieurs, ce que j'appelais en commençant le côté inaperçu et le grand côté de notre œuvre? Nos Facultés catholiques doivent être des foyers scientifiques chrétiens; seules elles peuvent être des foyers scientifiques chrétiens: donc seules elles répondent pleinement à ce qui est le grand *desideratum* de l'heure présente, le besoin le plus profond des âmes, l'intérêt le plus élevé et le plus durable de la société chrétienne. Seules elles sont appelées à démentir sous une forme actuelle et décisive l'antagonisme mortel qu'on dénonce entre la science, qui est nécessaire à l'esprit de l'homme, et la foi, qui est néces-

saire à son cœur ; entre la science qui tend à régir la vie présente et la foi qui dispose de la vie future.

Or, Messieurs (et voici avec mon dernier mot le suprême encouragement que je vous apporte) ; or, cette partie vraiment supérieure de notre mission ne dépend pas autant qu'on pourrait le croire du nombre de nos étudiants. Elle sera surtout le lot de nos maîtres et celui de nos amis. Que nos maîtres soient savants ; qu'ils impriment à l'enseignement de nos Facultés catholiques une marche à la fois progressive et sage ; qu'ils soient tout ensemble les hommes de la tradition et les hommes de la découverte ; qu'ils réagissent contre des innovations imprudentes dans l'ordre des études littéraires, tout en prenant leur part des conquêtes de l'érudition moderne ; qu'ils gardent à l'esprit français ses qualités natives de clarté, de vivacité et de goût, tout en inspirant à leurs élèves le courage de la recherche et le culte de l'exactitude ; qu'ils maintiennent la philosophie en contact avec la doctrine, sans l'isoler du commerce avec les faits ; qu'enfin, dans l'ordre des sciences exactes ou positives, ils se montrent les émules hardis et heureux de ces grands devins, de ces Œdipes modernes qui arrachent au Sphinx ses plus mystérieux secrets ; — que pour leur faciliter cette tâche, les administrateurs de nos Écoles supérieures fassent ce qu'on fait à Lille : qu'ils ne marchandent pas aux hommes de science les instruments de travail ; — et, parce que cela coûte cher, que nos bienfaiteurs ne se plaignent pas des sacrifices dont le fruit promet d'être si abondant et si doux !

Voilà nos vœux, Messieurs. Est-ce qu'ils sont chimériques? Est-ce qu'il faut attendre, pour les voir remplis, que vos élèves égalent en nombre ceux qui fréquentent les écoles de l'État? Est-ce que la partie de l'œuvre qui est dejà faite et qui vit sous vos yeux ne contient pas déjà tous les éléments de ce radieux avenir? Et quand vous aurez contribué, par votre appui moral et matériel, à créer des foyers scientifiques chrétiens, d'où partira l'hommage libre et glorieux rendu par la parole de l'homme à la parole de Dieu, est-ce que vous ne voyez pas que la bénédiction du nombre viendra comme d'elle-même s'ajouter à toutes les autres? Qu'avant tout la science accepte la souveraineté de Dieu : *Quærite primum regnum Dei!* Et le reste vous sera donné par surcroît : *Et cætera adjicientur vobis!*

DISCOURS

PRONONCÉ

AU CONGRÈS DES CATHOLIQUES DE NORMANDIE

à Rouen, le 23 novembre 1883.

L'EMPOISONNEMENT DE LA SCIENCE

MESSIEURS,

Il y a une quinzaine d'années, naissait en France une association sous ce nom : *Ligue de l'enseignement.*

A lire les statuts, à écouter les promoteurs de l'entreprise, il semblait qu'il ne fût pas question là d'autre chose que d'une croisade contre l'ignorance. Il y avait bien quelques esprits chagrins qui s'étonnaient de n'entendre jamais parler de la religion dans la prédication des nouveaux apôtres ; mais on leur répondait : C'est par respect de la liberté. Nous nous adressons à tous sans distinction de croyances ; nous devons garder la neutralité ! Cette réponse ne rassurait pas tout le monde. D'aucuns s'inquiétaient de ne voir que des francs-maçons à la tête de la ligue. Mais, leur disait-on, où est le péril? Les francs-maçons ne sont-ils pas des gens

inoffensifs et bienfaisants? Ils ne sont pas les ennemis de Dieu, et ils sont les amis des hommes.

Le temps a marché, Messieurs. L'impiété, se sentant maîtresse des avenues du pouvoir, a jugé que l'hypocrisie n'était plus nécessaire et que l'heure de la violence était venue. Alors la franc-maçonnerie a rayé de son symbole le nom du Grand Architecte de l'Univers; alors la philosophie positive, ainsi appelée parce qu'elle est composée de négations, a été saluée par un des maîtres du jour comme la religion du nouveau régime. Alors la *Ligue de l'enseignement* a tenu en Suisse ses solennelles assises, où son fondateur, un Vén.·. F.·., s'est félicité publiquement, et aux applaudissements de tous, d'avoir menti pendant quinze ans et d'avoir déployé le drapeau de la neutralité religieuse pour conduire ses concitoyens à l'assaut de toutes les croyances religieuses.

Cette histoire, Messieurs, est instructive; et l'Évangile nous apprend à en tirer une leçon. C'est celle qu'a formulée le Sauveur dans la parabole de l'économe infidèle. Les enfants du siècle sont plus habiles que les enfants de lumière dans le maniement de leurs intérêts. Certes Notre-Seigneur ne nous conseille pas d'imiter l'improbité de l'intendant, mais il nous fait admirer sa prévoyance. Sachons donc, nous aussi, prendre conseil de nos ennemis.

Ils ont réussi en se liguant. C'est une ligue que je vous propose.

Oh! que vos consciences se rassurent! Nous ne mentirons pas! Nous n'aurons pas un but avoué différent

de notre but réel. Ceux qui accepteront notre programme ne seront pas trahis. Notre ligue sera ouvertement la ligue de l'enseignement chrétien.

Mais, la dissimulation à part, nous avons plus d'un emprunt à faire à nos adversaires.

Je pourrais énumérer ici tous les bons exemples qu'ils nous ont donnés.

Je pourrais vous rappeler qu'ils ont su rester unis aussi longtemps qu'ils n'ont pas été les maîtres. Certes, nous le voyons aujourd'hui, cela ne prouvait pas qu'ils fussent d'accord. Mais ils faisaient taire leurs dissentiments; ils ont même su conquérir des alliés inattendus. Il y avait un homme d'État qui déclarait, à la tribune, n'être de leur avis sur rien, ni sur la finance, ni sur les douanes, ni sur l'administration, ni sur l'armée, ni sur la politique intérieure, ni sur la politique étrangère. Eh bien! cet homme d'État est devenu leur auxiliaire, et il est mort leur prisonnier.

Je pourrais vous faire remarquer qu'ils ont été patients, persévérant sans découragement en dépit des obstacles, gagnant chaque jour quelque chose sur l'opinion et exploitant au profit de leur cause deux grandes ressources : l'organisation de leurs sectes et le mensonge. Pour trouver là un modèle, il suffirait, en retenant la patience, la persévérance et le zèle, de remplacer l'action des sectes par la puissante organisation catholique, et la force qui appartient au mensonge par celle qui est propre à la vérité.

Mais toutes ces choses vous sont connues. Et puisqu'il s'agit d'emprunter à nos ennemis une leçon, c'est

sur un aspect moins aperçu peut-être de leur entreprise que je voudrais, ce soir, fixer votre attention.

La Ligue de l'enseignement a été une œuvre à la fois populaire et scientifique.

Populaire dans son objet apparent : répandre l'instruction primaire ;

Populaire aussi dans son objet véritable : ravir la foi à l'âme du peuple ;

Mais scientifique en même temps dans ses procédés, qui consistent à vulgariser la science après l'avoir empoisonnée d'athéisme.

Regardons de près leur œuvre et voyons si ce n'est pas là ce qui la caractérise. Cherchons ensuite où est, pour nous, le modèle à imiter.

I

Le but avoué de cette ligue, c'est la diffusion de l'instruction primaire.

Qu'y a-t-il dans cette instruction ? Deux éléments : l'élément formel, l'acquisition de l'instrument, la lecture, l'écriture, le calcul élémentaire ; — l'élément objectif, l'acquisition des connaissances.

L'élément formel n'est pas ce qui nous divise. Non seulement aujourd'hui les catholiques ne sentent pas moins vivement que les libres-penseurs la nécessité de cet instrument pour l'homme du peuple ; non seulement ils prouvent par leurs sacrifices qne l'école leur tient au cœur, mais l'étude chaque jour plus complète des monuments du passé prouve que l'ancienne France n'était

guère en retard sur la nouvelle, et que, pour se faire une idée de la culture intellectuelle comme du bien-être matériel du peuple avant la Révolution, il y a d'autres documents à consulter que certaine page illustrée d'un certain manuel où l'on voit les paysannes courir après les rats et les attraper par la queue.

Reste l'élément objectif, les connaissances positives à acquérir.

Il n'existe que deux moyens d'acquisition : la recherche personnelle et l'enseignement d'autorité.

Or, quoi qu'on dise, l'instruction primaire ne peut s'acquérir que par l'enseignement d'autorité.

Je sais qu'on se vante du contraire. L'autorité, c'était bon pour l'ancien régime. Aujourd'hui, la liberté pénètre partout, et l'instruction primaire elle-même doit être une initiation au *libre examen*.

Libre examen ! double mensonge ! Il n'y a là ni examen ni liberté.

Il n'y a pas d'examen. L'instruction primaire est achevée entre douze et quatorze ans. Et voyez-vous, à cet âge, le fils d'un ouvrier (et quand ce serait le fils d'un prince ?), le voyez-vous discutant les bases de l'enseignement qu'il reçoit ? En histoire, voyez-vous cet érudit de l'alphabet remontant aux sources ? En morale, le voyez-vous contrôlant les principes, choisissant entre l'impératif catégorique et l'intérêt bien entendu ? Et dans cette introduction à la connaissance générale de la nature, qui doit, paraît-il, remplacer désormais la métaphysique et la religion, voyez-vous ce philosophe d'école primaire soumettant

à une critique personnelle et comparative les différents systèmes cosmogoniques, la création par exemple, et l'évolution ? Allons donc !

Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'examen possible. Et où serait la liberté? Est-ce que l'écolier choisit ses maîtres? Vous ne voudriez même plus que son père pût les choisir ! Est-ce que l'écolier choisit ses livres ? Mais ouvrez le *Journal officiel* d'avant-hier. Vous y trouverez une liste de 24 ouvrages sur la morale et l'instruction civique. Tout autre livre sur ces matières est interdit. Et cette liste imposée contient tous les ouvrages condamnés par l'Église.

Ainsi, le libre examen à l'école est une chimère. Il reste l'enseignement d'autorité.

Or, on ne veut plus de l'autorité de l'Église.

Il faut donc la remplacer. Par quoi? Par l'autorité de la science.

Mais la vraie science n'est pas contraire à la vérité chrétienne. Que fait-on alors? On falsifie la science.

Et voilà l'œuvre scientifique dont je vous parlais en commençant. C'est un travail d'abord spéculatif et qui s'accomplit en haut lieu, dans ce monde réservé où ne pénètrent pas les profanes. Ce travail consiste à faire entrer l'irréligion dans la composition de la science.

Parmi les opérateurs, plusieurs sont réellement des hommes de science; ils le sont, mais pas en cela. Ils sont savants, quand ils interrogent patiemment la nature; ils sont infidèles à leur vocation, quand ils veulent lui dicter sa réponse, ou mêler à sa réponse un élément qu'elle ne contient pas et qui puisse servir contre Dieu.

L'esprit sectaire remplace ainsi chez des savants l'esprit scientifique et crée entre les membres de la Ligue ce qu'on pourrait appeler la franc-maçonnerie de la science.

Quoi d'étonnant dès lors qu'on ait réussi à faire de la science une arme contre le christianisme?

Deux ordres de connaissances se prêtent mieux que les autres à cette falsification du savoir : l'histoire de l'humanité et l'histoire de la nature.

L'histoire de l'humanité est exploitée au profit du naturalisme absolu. La religion est un besoin naturel de l'homme, mais un besoin qui correspond à une ignorance et à une faiblesse. Dans son développement historique, l'humanité traverse des formes religieuses diverses, qui marquent les étapes de son progrès; le terme du perfectionnement, c'est l'affranchissement total qui remplace l'inconnu par le connu, Dieu par la Loi. Mosaïsme, christianisme, autant de moments nécessaires d'une évolution fatale, et qui prennent place à leur tour dans cette grande procession des dogmes où défilent pareillement toutes les autres formes de la croyance, depuis le fétichisme grossier jusqu'aux savantes abstractions du Véda. Ainsi envisagée, la religion chrétienne peut être traitée avec égards et enterrée avec honneur. Et la révélation mosaïque, qui lui sert de base, ne devra plus faire l'objet d'une étude à part. La vieille *Histoire sainte* de nos écoles sera remplacée par un obscur chapitre consacré à Israël dans un coin du nouveau manuel d'Histoire ancienne de l'Orient.

Quant à cette grande réalité vivante qui s'appelle l'Église et qui pourrait gêner si on la montrait telle qu'elle est, on a soin, sinon de réduire son importance historique, le cadre des faits s'y refuse, du moins de la calomnier en grand, afin de préparer l'enfant à cette conclusion qu'on lui réserve : le progrès moral du monde exige que l'Église disparaisse. Pour en arriver là, le procédé est bien simple ; le crime ne chôme jamais dans l'humanité : on prendra tous les crimes commis dans les sociétés chrétiennes, et on en fera peser l'imputation sur l'Église, accusée de les avoir inspirés, elle qu'on déteste surtout pour sa fidélité à les flétrir !

Voilà ce qu'on fait de la science historique. Et que fait-on de la science de l'univers? Nous pensions, nous, que le hasard n'est pas objet de science, que l'objet nécessaire de la science, c'est l'ordre des phénomènes, et que l'ordre suppose un ordonnateur. La génération nouvelle devra penser autrement. On lui apprendra que la loi ne précède pas les faits, mais en résulte, et que les jeux brutaux d'un mécanisme inconscient poussent le monde à l'aveugle vers une beauté idéale qui ne réside nulle part, bien qu'elle semble gouverner tout. Si, parmi les découvertes d'un vrai savant, on a la bonne fortune de mettre la main sur un résultat qui semble favoriser cet incroyable système, vite on en tirera une hypothèse qu'on aura bientôt fait d'ériger en dogme. Ainsi, les recherches de Darwin sur la sélection donnent lieu à l'hypothèse du transformisme ; le transformisme appuie la théorie de l'évolution ; l'évo-

lution fournit un mot qui peut servir à tenir lieu du mot de création ; si l'on ne parle plus de création, c'est qu'il n'y a plus de créateur. En vain le savant anglais proteste et déclare qu'il n'accepte pas cette étrange déduction. En vain la raison crie qu'un Dieu n'est pas moins nécessaire pour tirer le plus du moins, dans la série évolutive, que pour tirer l'être du néant. On n'écoutera pas Darwin, on fera taire la raison, et l'inutilité de Dieu sera présentée aux masses comme une conséquence scientifiquement acquise des nouvelles théories organogéniques.

C'est ainsi, Messieurs, que la ligue athée, retirée sur les sommets du savoir, poursuit son œuvre mauvaise loin des regards de la foule. Ils descendront de là-haut à leur heure, les prophètes de l'impiété. Ils porteront dans leurs mains les tables de cette loi où le nom de Dieu n'est plus écrit. Et le vulgaire recevra, prosterné et ravi, le nouvel Évangile. Et il aura bientôt fait d'en tirer les conséquences. Ah ! voulez-vous savoir pourquoi le peuple frémit, pourquoi le monde du labeur matériel roule dans son sein des projets de renversement? *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania?* C'est parce que les nouveaux maîtres de la terre, les princes de la science, se sont ligués pour détrôner Dieu et son Christ. *Adstiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.*

Voilà le péril, Messieurs.

Mais, j'ai hâte de l'ajouter, voici également où est pour nous le modèle.

II

Le péril, avons-nous dit, c'est le traité conclu entre la haute science et l'impiété, pour ôter la foi au peuple.

Donc le salut serait l'alliance du haut savoir et de la croyance pour le redressement des esprits.

La perversion descend des sommets et pénètre de là dans les couches profondes de la société.

Donc la lumière libératrice doit aussi descendre des cimes.

Ah! Messieurs, nous voici au cœur de la question! Il ne sert de rien de recommander, en général, la cause de l'enseignement chrétien. Il faut voir par où l'on pourra la servir efficacement.

Or, je ne crains pas de l'affirmer, il n'y a qu'un moyen de la bien servir : c'est d'emprunter le procédé de nos ennemis, c'est de faire, nous aussi, œuvre scientifique et populaire; c'est d'amasser des réserves de science saine pour les distribuer au peuple; c'est, en un mot, comme je le disais à Lille il y a peu de jours, de créer des foyers de haut savoir chrétien.

Eh quoi? dira-t-on, est-ce bien nécessaire? Pourquoi nous isoler dans la recherche scientifique? Pourquoi nous donner l'embarras de former à nous seuls des foyers de science? A chacun sa foi; mais la science est commune, elle est le bien de tous.

Ainsi parlent les prudents, disons le mot, les pusillanimes. Et moi je leur réponds : Vous venez trop tard! Le temps des compromis est passé. La neutralité est

morte; et ceux qui l'ont tuée, ce sont les mêmes qui l'avaient inventée!

Est-ce notre faute à nous s'il y a deux Frances? Il n'y en avait qu'une seule autrefois, et elle s'appelait: la France chrétienne.

Il paraît même qu'elle avait du bon, cette France une et chrétienne, car on veut lui emprunter sa bonne vieille morale. Il est probable que c'est uniquement parce qu'on n'a pas pu la remplacer. Mais, en même temps qu'on maintient les préceptes, on interdit aux maîtres d'en établir les bases, ou d'en indiquer les fins supérieures. On intimera à l'enfant l'obligation de la lutte contre lui-même; et s'il demande : pourquoi ce combat? on lui répondra : silence! cette question est indiscrète. Et s'il demande : à quoi sert la victoire? on lui dira encore que cela ne le regarde pas. Étrange manière de maintenir la vieille morale, en l'isolant de tout appui, de tout aboutissement. C'est dire : nous habiterons toujours la vieille maison de nos pères; seulement nous ôterons la toiture et nous arracherons les fondations.

Quoi qu'il en soit, cette ancienne France à qui vous empruntez un reste de morale, cette France chrétienne n'est plus une. Qui l'a divisée? Ceux qui ont divisé sa croyance. Ce n'est pas nous.

La Réforme protestante a commencé la scission; la Révolution libre-penseuse l'a continuée. L'unité a péri par votre fait; et vous parlez de la rétablir en nous imposant l'impiété? Jamais!

Voilà pourquoi, s'il faut le dire en passant, votre loi

du 28 mars 1882, loi d'oppression athée, n'est pas et ne sera pas obéie.

Mais enfin, Messieurs, quand l'unité a disparu, il faut vivre cependant en face les uns des autres. On ne peut pas s'entre-dévorer. A défaut de l'unité, il faut chercher la paix. Or, la paix, dans une société aussi profondément divisée que la nôtre, la paix ne peut subsister qu'à deux conditions : le respect réciproque de la liberté et le respect de la justice.

Les adversaires de notre foi ont dédaigné ces scrupules. Ils ont foulé aux pieds nos libertés; ils ont fait litière de nos droits; ils ont asservi contre nous la justice. Ils n'auront pas la paix!

Ah! je sais bien que nous serons les premiers meurtris dans cette guerre. Mais qu'importe? Nous ne perdrons pas courage! Et, pareils à ces capitaines que le sifflement des balles et les ravages de la mitraille autour d'eux n'empêchent pas d'interroger l'horizon avec calme, de choisir du regard les positions maîtresses et d'y entraîner leurs troupes, nous crierons à tous nos frères dans la foi, devenus nos frères d'armes :

Emparons-nous de la science!

L'instruction populaire est sans doute le grand intérêt du jour; mais cet intérêt ne sera bien servi que par un enseignement scientifique puisé aux sources élevées de la science.

Et parce que la science se refait tous les jours, parce que le champ est immense et le labeur accablant;

Parce qu'il faut, pour l'accomplir avec ensemble et

avec fruit, des ouvriers nombreux, une direction sûre et de grandes ressources de travail ;

A cause de cela, des efforts isolés ne sauraient nous suffire. Il nous faut des foyers permanents de vrai savoir qui demeurent des foyers de pensées chrétiennes.

C'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, il nous faut des écoles supérieures catholiques.

Si la loi le permettait, nous dirions des *Universités* catholiques, car c'est bien là ce qu'il nous faut.

Mais on nous a pris le nom. Gardons la chose ! Groupons les travailleurs, dirigeons les efforts, facilitons les recherches, activons la production scientifique ; que de nos facultés libres et chrétiennes sortent des professeurs instruits, pour élever au niveau de toutes les exigences l'enseignement de nos collèges. Ce n'est pas assez : que de nos presses sortent des livres, de nos laboratoires des découvertes, de nos écoles des savants qui se fassent respecter, qui forcent l'entrée des académies, des sociétés savantes, et rompent enfin le blocus organisé contre la science chrétienne. Que cette opinion s'établisse enfin que, dans une atmosphère de foi sereine et pure, la haute science est à l'aise, se développe sans entraves et le prouve au monde par d'éclatants résultats !

Faisons cela, Messieurs, ou bien nous n'aurons rien fait. Nous dépenserons beaucoup d'argent, beaucoup d'efforts pour nos écoles populaires. Et quand ces enfants, formés avec tant de soins, au prix de tant de sacrifices, sortiront de ces écoles, ils tomberont dans

un milieu social que nous n'aurons pas influencé ; ils y respireront la science athée. On leur dira qu'il faut choisir entre savoir et croire et que les chrétiens ne savent pas. On leur montrera les académies, les laboratoires, les bibliothèques, tous les lieux réservés d'où jaillit la science, d'où elle part pour gouverner le monde ; et on leur demandera quelle place les croyants occupent sur ces sommets. Combien en est-il qui résisteront à cette épreuve ?

Messieurs, il ne faut pas que cet ostracisme dure. On l'avait compris, il y a huit ans. C'est pour répondre à ce besoin pressant qu'on avait revendiqué l'abolition du monopole dans l'ordre de l'enseignement supérieur, et qu'à peine en possession de la liberté reconquise, on s'était hâté de l'exercer par la création des Facultés libres.

Paris ne pouvait manquer d'être un des centres principaux de cette grande entreprise ; et Rouen ne pouvait manquer d'être un des principaux auxiliaires de Paris. Comment oublier, en rappelant les origines de notre œuvre, celui qui fut un de ses premiers fondateurs, un de ses patrons les plus autorisés ? Nous venons dans ce diocèse, dans cette province en deuil, mêler nos regrets aux vôtres, et déposer sur la tombe à peine fermée du vénéré cardinal l'hommage de reconnaissance que lui doit l'Institut catholique de Paris.

Eh bien, Messieurs, ce que la loi nous avait concédé, ce que le zèle de nos évêques avait inauguré, ce que le dévouement de tous les catholiques, le vôtre en parti-

culier, chrétiens de Normandie, nous avait permis de commencer, allons-nous l'abandonner, ou le laisser languir pour faire face à des nécessités nouvelles?

Non, c'est impossible! Car ce serait sacrifier les intérêts mêmes que nous croirions par là servir. Je vous ai montré l'étroite solidarité des deux ordres d'enseignement. Négliger l'un, c'est énerver l'autre. Si je devais faire appel à votre seule générosité, j'hésiterais peut-être à vous proposer une telle accumulation de charges; du moins, je comprendrais que chacun fît son choix et portât ses aumônes là où sont ses préférences. Mais non, il ne s'agit pas seulement d'être généreux, il s'agit d'être avisé. Puisque l'Évangile même recommande à notre imitation l'habileté des enfants du siècle, pourvu qu'elle soit mise au service du bien, faisons habilement les affaires de Dieu. Or, en affaires, j'en appelle aux Normands, quel est l'argent qu'on pleure? Ce n'est pas celui qu'on dépense, c'est celui qui ne rapporte pas. C'est une joie stupide que celle de l'avare qui va cacher son trésor dans la terre. L'homme intelligent se réjouit, quand il fait de son or une semence qu'il confie à un sol bien préparé pour la faire fructifier au centuple.

Il faut que cette joie soit la vôtre, quand vous prodiguez vos largesses à l'œuvre des écoles. Pour cela, Messieurs, préparez bien votre sol ; donnez-lui une culture scientifique; entretenez les foyers de haut savoir chrétien. Ne marchandez à nos écoles supérieures ni l'argent ni les hommes. Ne séparez pas ce que vos

adversaires savent si bien unir, l'instruction populaire et la science.

A la *Ligue de l'enseignement* qui a l'athéisme pour symbole, pour instrument le mensonge et la franc-maçonnerie pour armée, opposons la ligue de l'enseignement chrétien, qui a la foi pour base, la vérité pour but, et pour ressources les efforts et les sacrifices de tous les enfants de Dieu!

HOMÉLIES

PRONONCÉES

A LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

POUR LA RENTRÉE DES COURS

DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 4 NOVEMBRE 1890

MESSIEURS,

Les exigences d'un repos nécessaire nous avaient dispersés ; l'appel impérieux du travail nous rassemble, et c'est au pied de l'autel que notre concentration s'opère. Est-ce bien fait de commencer par la prière une œuvre qui relève avant tout de l'effort personnel?

Cette question eût paru oiseuse à nos pères. Ils estimaient que Dieu n'est jamais de trop dans les affaires des hommes ; que plus nous voulons mettre du nôtre dans une entreprise, plus il convient d'y faire intervenir Celui qui inspire le courage, soutient la constance et couronne le mérite.

Vous partagez cette conviction, Messieurs, mais autour de vous beaucoup la contestent. Dieu n'est plus pour eux un auxiliaire, il est un rival. Il leur semble perdre tout ce qu'ils lui donnent ; ce qu'ils recevraient de lui cesserait, pensent-ils, de leur appartenir. Aussi, pour sauvegarder la propriété de leurs actes, ils prennent soin d'en exclure le Maître suprême. La prière, à leurs yeux, quand elle ne serait pas un cri perdu dans le vide, serait une abdication de l'autonomie humaine.

Dieu est sourd à nos vœux, et s'il les écoutait, ce serait pour nous réduire à un automatisme sans honneur et sans fierté. L'homme n'est pas très grand debout; il déchoit s'il s'agenouille. Sa dignité lui commande de revendiquer pour lui seul l'empire de lui-même et de l'univers.

Voulez-vous, Messieurs, apprécier la valeur de ces orgueilleux conseils? Cherchez d'où ils procèdent; regardez où ils conduisent.

La doctrine qui leur sert de fondement est celle qui déclare Dieu inutile, inexistant, ou inconnaissable; qui le relègue dans l'idéal pour l'exiler de la réalité, qui livre le monde à tous les conflits des forces aveugles et place l'ordre, le progrès, l'harmonie au terme d'une série infinie d'essais inconscients. Si une combinaison plus heureuse que les autres, en formant le cerveau de l'homme, fait apparaître enfin la pensée dans l'univers, c'est à cet être nouveau qu'il faudra décerner, provisoirement du moins, les honneurs divins, car il représente, sous la forme la plus élevée qu'elle ait revêtue jusqu'à ce jour, l'énergie universelle répandue dans les choses. Mais la loi qui régit l'homme est la même qui a fait aboutir à lui l'évolution de la matière. Jusque dans sa vie intellectuelle et morale, l'homme est le jouet de la nécessité. Du même coup, on le divinise et on lui refuse la liberté. Voilà bien, si je ne me trompe, le dernier mot de la philosophie contemporaine.

Si tel est le principe, il est facile d'escompter les conséquences. L'homme ne priera plus, car la nécessité n'a point d'oreilles, comme elle n'a point d'entrailles; il

n'adorera plus, car il n'est rien hors de lui qui ne lui soit inférieur; il agira, mais dans son action même il sera plutôt un produit qu'un facteur. J'entends bien dire qu'il devra diriger par son intelligence le mouvement qui l'entraîne, mais sa pensée elle-même résulte fatalement des antécédents qui l'engendrent, et dès lors je ne vois plus dans le pouvoir dirigeant qu'on lui prête qu'une illusion et qu'un mensonge. Toutes les forces qui le sollicitent ont un égal droit à son obéissance, parce qu'elles sont, au même titre, les manifestations d'une puissance absolue. S'il écoute la voix de l'honneur, les dictées de la conscience, les inspirations de la justice et de la pitié; s'il préfère le labeur au repos, les joies de l'esprit à l'ivresse du plaisir, les conquêtes de la science aux brutalités de la force, il fera bien, car il suivra sa nature; mais les appétits qu'il immole faisaient également partie de sa nature. Et le jour où, las de la lutte, il donnera raison à la partie basse de lui-même, il faudra l'approuver encore, car il aura personnifié, sous une forme nouvelle également légitime, l'indifférente, l'impeccable nécessité.

Ainsi, l'homme a cru se grandir en ne priant plus : il s'est dégradé. Il a cru accroître son pouvoir de tout ce qu'il retirait au domaine du vrai Dieu : il a perdu jusqu'à la notion de son libre arbitre et s'est livré comme un mobile inerte, irresponsable, à toutes les impulsions du dedans, à toutes les attractions du dehors.

Revenons maintenant, mes chers amis, à cette doctrine chrétienne que l'orgueil calomnie. Nous y trouverons toutes les garanties de notre véritable grandeur.

Par delà le sommet des choses, en dehors de leur série changeante, je découvre de loin, dans l'ombre du mystère, l'être parfait qui réalise l'idéal. Seul, il ne dépend de personne, parce qu'il existe par soi; tout dépend de lui, parce que tout existe par lui. C'est librement qu'il a fait toutes choses, parce qu'il était complet sans elles. Fils préféré de sa tendresse, l'homme ne peut lui emprunter son indépendance, mais il reçoit de lui la ressemblance de sa liberté. Parce que l'homme dépend de Dieu, il faut qu'il prie ; parce qu'il ressemble à Dieu, il faut qu'il agisse. Dieu, qui écoute sa prière, lui demande compte de son action. Dieu, qui a fait sa nature complexe, ordonne la gradation de ses facultés; la raison, qui tient de plus près à l'être divin, devra dicter ses lois à la volonté; la volonté gouvernera les appétits.

Ce n'est plus assez pour légitimer un acte d'invoquer l'exigence de la nature, il faut encore montrer que la voix qui se fait obéir est bien celle qui avait droit de commander. Ainsi, de Dieu à l'homme, c'est une échelle de puissances dont les plus hautes régissent celles qui sont au-dessous d'elles. L'obligation de respecter cette hiérarchie marque ma dépendance ; le pouvoir de la violer atteste ma liberté. Pour observer une loi si austère, j'ai besoin de m'opposer sans cesse à moi-même; et, dans l'angoisse de cette lutte intime, je jette vers le ciel le cri de ma détresse et celui de ma confiance: c'est la prière; puis, fortifié par le secours d'en haut, je retourne au combat: c'est l'effort; je suis vainqueur; c'est le mérite; Dieu m'en tient compte: c'est la récompense.

Comparez, Messieurs, les deux doctrines, et dites de quel côté l'homme se sent le plus grand dans son être et le plus maître de son action.

Jusqu'ici, jeunes gens, entre ces deux enseignements opposés, d'autres ont choisi pour vous, Vos parents, tuteurs naturels de vos plus chers intérêts, vous ont confiés à des maîtres chrétiens pour former votre enfance. L'heure est venue d'achever vous-mêmes votre préparation aux grands devoirs que la vie vous réserve. Voilà pourquoi votre liberté a dû concourir au choix des maîtres nouveaux qui vont vous servir de guides dans l'initiation supérieure à laquelle vous aspirez.

J'ai l'honneur aujourd'hui de vous parler en leur nom. Je vous dois donc une franche déclaration des principes qui inspirent leurs leçons et assignent à nos Facultés catholiques leur raison d'être.

Nous voulons vous apprendre à dépendre de Dieu et à ne dépendre que de lui seul.

Dépendre de Dieu, en acceptant sa révélation, en reconnaissant son domaine, en craignant sa justice, en invoquant sa bonté, en exploitant par l'effort de la volonté libre les richesses de sa grâce, c'est le secret de la vie chrétienne, c'est aussi la garantie de la dignité humaine. On vous dira que cette dépendance vous humilie; répondez qu'elle vous honore, car elle n'est pas seulement une sujétion, elle est une alliance. Vous poursuivez, de concert avec Dieu, une œuvre commune: il s'agit de vous déifier. Tout à l'heure, l'orgueil humain prétendait déifier l'homme en le proclamant Dieu; c'est

là une déification puérile et frivole, comparable à ces jeux d'écoliers où l'un se déclare empereur et où les autres l'acclament auguste. Après comme avant, le prétendu César reste un chétif enfant, parce que la parole humaine ne crée pas ce qu'elle exprime. Tout autre est la puissance de la parole divine. En décrétant l'économie surnaturelle, Dieu nous a déclarés dieux : *Ego dixi : Dii estis* [1]. Il faut qu'il justifie sa parole, et c'est à la faire aboutir qu'il dépense les trésors de sagesse, de puissance et d'amour accumulés dans la Rédemption. Mais une œuvre qui nous touche de si près ne s'accomplira pas sans nous. Adoration, prière, recours fréquent aux sources de grâces contenues dans les sacrements, lutte énergique contre les tendances abaissées qui résistent en nous à cette transformation déifique, voilà notre part dans l'alliance. Nous vous inviterons, jeunes gens, à payer fidèlement ce tribut. Notre joie sera de vous voir assidus aux rendez-vous de la prière, empressés aux appels de la charité, ardents aux entreprises du zèle, fiers avant tout de votre nom de chrétiens et formant l'avant-garde enthousiaste, presque téméraire, de l'armée que l'Église catholique oppose aux ennemis de Dieu et de son Christ.

Dépendre de Dieu, mais ne dépendre que de lui seul. Oui, telle sera votre fière devise; car, dans toute autorité légitime, c'est le pouvoir de Dieu qui obtiendra de vous le respect et l'obéissance : *Omnis potestas a Deo.* Mais un pouvoir humain cesse de représenter le pou-

1. Ps. LXXXI.

voir de Dieu quand il commande l'injustice, quand il sollicite à la bassesse, quand il tente les âmes, quand il met ses faveurs au prix d'une action que la conscience réprouve. Vous laisserez alors passer devant vous tous ceux qui affectent de croire que le succès absout l'iniquité ; vous ne leur envierez pas leurs faciles triomphes, et vous en attendrez, vous en préparerez de meilleurs en vous formant par l'étude, en vous aguerrissant par la lutte, pour devenir, aux jours prochains peut-être des grandes déceptions ou des grands périls, la ressource précieuse et le suprême espoir de la patrie.

A l'œuvre donc, mes amis! L'empereur Septime Sévère, sur son lit de mort, donnait ce mot d'ordre aux siens : *Laboremus*. Nous l'adopterons en le complétant : *Laboremus et oremus*, Travaillons et prions. Prions pour que le travail soit fécond ; travaillons pour que notre prière soit sincère, car c'est une dérision de demander à Dieu ce qu'on n'a pas l'intention d'accomplir. L'alliance de la prière et du travail fait entrer Dieu dans l'effort de l'homme ; un jour, elle fera entrer l'homme dans le repos de Dieu.

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 4 NOVEMBRE 1891

MESSIEURS,

Vous avez tous présente à la mémoire cette admirable scène que saint Matthieu a peinte au chapitre XVI[e] de son Évangile et qui a pour épilogue la confession de saint Pierre : « Que dit-on du Fils de l'homme? » demande le Sauveur à ses disciples? — « Diverses choses, répondent-ils. Les uns disent que c'est Jean-Baptiste revenu en ce monde ; les autres que c'est Élie, ou encore Jérémie, ou enfin quelque autre parmi les grands prophètes. »

C'étaient là les opinions bienveillantes qui avaient cours parmi les Juifs de bonne foi, témoins des miracles de Jésus et admirateurs de sa doctrine et de sa sainteté. Le respect retint sans doute sur les lèvres des disciples d'autres appréciations dont nous retrouvons l'écho dans les Évangiles. Jésus avait des envieux et des ennemis. Pour ceux-là, il était un imposteur, un ennemi de la loi, un Samaritain, un démoniaque.

« Mais vous enfin, dit le Maître, qui croyez-vous que je suis? — Pierre alors, pour la première fois personnifiant l'Église et toute l'humanité régénérée, prend

la parole au nom de tous et laisse échapper ce cri, qui sera celui des générations chrétiennes jusqu'à la fin des temps : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Jeunes gens, au début de cette nouvelle année d'études, je viens à mon tour, au nom de mon divin Maître, vous poser les mêmes questions qu'il adressait aux siens :

Savez-vous ce qu'on pense du Sauveur Jésus dans le monde ?

Et vous, que direz-vous de lui à votre tour ?

I

Que pense-t-on aujourd'hui du Sauveur Jésus ?

Comme autrefois, Messieurs, le monde se divise : on traite Notre-Seigneur d'imposteur ; on le salue comme un prophète. Les uns le haïssent et l'outragent, de peur de croire en lui ; les autres rendent hommage à la beauté de sa doctrine, à l'efficacité de sa morale, à la sainteté de sa vie, à la sublimité de sa mort ; mais ils s'arrêtent sur les confins de la foi et n'osent pas confesser sa divinité.

Parlons d'abord des insulteurs de Jésus. On les trouvait, il y a trente ou quarante ans, dans les rangs de ceux qui pensent. De nombreux mécomptes ont fait baisser le ton à ceux-ci. Ainsi l'on se flattait de mettre à découvert le caractère mythique ou légendaire des Évangiles ; on n'a réussi qu'à placer au-dessus de toute contestation l'authenticité et la valeur des témoignages qui nous font connaître le Sauveur. Aussi l'impiété

savante prend-elle aujourd'hui des formes discrètes ; elle procède par réticences et par insinuations. Ce n'est pas que le blasphème déclaré ait déserté notre littérature, seulement il a émigré : les grands lettrés, les hommes dont l'opinion compte, l'ont légué aux marchands de paroles, à ceux qui pour de l'argent impriment tous les matins n'importe quoi, à ceux aussi qui sollicitent le peuple et qui, jaloux de l'exploiter, feignent de le servir et lui promettent l'affranchissement au prix de l'apostasie.

Voici maintenant les admirateurs de Jésus-Christ. Ceux d'autrefois l'appelaient prophète ; ceux d'aujourd'hui l'appellent *grand initiateur*. Rien de plus vrai. L'Évangile est la plus grande des initiations à la vérité, à la justice, à la charité, à la tempérance, à la chasteté, au bonheur. Mais pourquoi cet initiateur, qui est Jésus, dépasse-t-il tous les autres ? Parce qu'il est plus qu'un homme. C'est ce qu'on n'ose pas avouer.

Qu'ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui des régions glacées de l'incrédulité reviennent vers le christianisme, attirés par cette chaleur d'amour et de pitié qui s'en dégage ! Mais ils s'arrêtent sur le bord de la croyance. Et pourquoi ?

Les causes en sont multiples. Il y en a qui sont de tous les temps : le respect humain, la crainte de la raillerie, la résistance des passions, la peur du sacrifice, le préjugé, l'ignorance qu'on entretient par une connivence secrète. Mais il est une cause propre à notre temps : c'est la répugnance à conclure, le dégoût de l'affirmation, l'horreur de l'absolu. Il semble que l'in-

telligence contemporaine, à force de s'étendre sur des objets tous les jours plus nombreux, plus divers, ait forcé son ressort et perdu le pouvoir d'étreindre aucune vérité. Choisir entre le pour et le contre serait, paraît-il, un signe d'étroitesse : un esprit large doit savoir embrasser l'un et l'autre. Pour adorer Jésus-Christ, pour redire la confession de saint Pierre, il ne suffirait pas d'obéir à une émotion du cœur ; c'est la raison, c'est la volonté, c'est l'âme tout entière qu'il faudrait plier au joug de l'Évangile ; c'est toute la doctrine chrétiennne et catholique qu'il faudrait embrasser et tenir pour vraie d'une vérité absolue, obligatoire, exclusive du doute et de l'hésitation. Or pour beaucoup de nos contemporains cela est, paraît-il, un supplice.

D'ailleurs, quand on est sorti de la croyance et qu'on a exploré sans boussole le monde de la pensée, on ne saurait revenir au port sans prendre parti sur une foule de questions : questions de métaphysique, touchant Dieu, l'homme et le monde ; questions d'histoire, touchant la personne du Christ, sa vie, ses œuvres, sa doctrine, sa préexistence dans l'ancienne alliance, sa survivance dans l'Église. Tout cela serait bien long, bien difficile, bien fatigant. Restons-en à l'admiration vague. — Mais vous ne pouvez pas en rester là ! Jésus n'accepte pas de tels hommages. Il est sorti du vague, Lui ! il s'est proclamé Dieu, il l'a prouvé. Si la preuve est fausse, son témoignage est mensonger ; dites alors, vous aussi, qu'il est un imposteur. Mais si la preuve est bonne, le témoignage est vrai : alors Jésus est Dieu, il faut l'adorer. — De grâce, répondent nos

bienveillants philosophes, ne nous serrez pas de si près !

II

Voilà ce que dit le monde touchant Jésus-Christ. *Vos autem, quem me esse dicitis?* Mais vous, mes amis, que dites-vous du Sauveur?

Votre présence ici répond pour vous.

A l'heure où cesse la captivité du collège, où commence l'ère désirée de la liberté; à l'heure où le travail contraint de l'enfance va faire place à l'effort volontaire et conscient qui est propre à la jeunesse; quand il ne s'agit plus de cette préparation lointaine qui devait mettre en vous les ressources générales de la culture humaine, mais d'une initiation plus prochaine et plus précise à la science de la vie, vous choisissez vos maîtres, comme vos parents autrefois les ont choisis pour vous : vous venez librement frapper à la porte de cette maison au-dessus de laquelle vous avez reconnu la Croix du Sauveur.

Ce choix déjà est un acte de foi.

La foi, mes amis ! Elle a été le trésor de votre enfance. Vous n'avez pas, comme tant d'autres, à la chercher péniblement à travers les obscurités du doute, dans les laborieux enfantements de la pensée. Vous l'avez trouvée sur les genoux de vos mères. C'est là que vous avez appris à redire la confession de saint Pierre : « Vous êtes, ô Jésus, le Christ, fils du Dieu vivant. »

Tout d'abord, vous l'avez dite avec vos lèvres sans

la comprendre. C'était l'initiation du premier âge.

Puis vous l'avez redite avec votre cœur, dans cette initiation ineffable, intime, pénétrant jusqu'au fond de vous-mêmes, et qui s'appelle la première Communion.

Le temps est venu, mes amis, de la redire une troisième fois avec votre raison.

Vous entendrez dire autour de vous que c'est impossible.

On vous opposera une fin de non-recevoir qu'on appuiera sur une équivoque.

On ne peut pas, vous dira-t-on, redire avec sa raison la confession de la foi, parce que la raison vit de science et que la science tue la foi.

Allez au fond de cette prétention, et vous trouverez, à la place de la science, mille choses qui n'ont rien de commun avec elle et dont on se sert contre la croyance. C'est une philosophie fausse et vaine, une conception des origines qui les rendrait impossibles, une logique sophistique qui croit supprimer les problèmes en les reculant dans l'infini du passé; c'est surtout une prodigieuse ignorance des conditions de la foi et de ses réelles exigences.

Non, mes amis, n'écoutez pas ces sentinelles sans mandat qui voudraient vous arrêter au seuil de la science et qui vous crient : On ne passe pas ! Laissez-les crier et passez tout de même; je vous le dis pour l'avoir expérimenté, leurs armes ne sont pas chargées. Leurs menaces n'ont que la valeur d'un défi. On vous dit :

Vous ne pouvez être à la fois savants et chrétiens.

Relevez le défi : devenez savants, restez chrétiens.

Devenez savants. — Mais, me direz-vous, cela dépasse nos prétentions. — Eh ! mes amis, c'est de quoi je me plains. Je vous voudrais plus ambitieux, et c'est pour vous entraîner dans ce sens que je me suis servi d'un mot qui est lui-même ambitieux. Je vous ai exhortés à devenir savants, je n'entends pas par là que chacun de vous doive aspirer à reculer les bornes du savoir humain. C'est une vocation qu'on ne se donne point. On ne devient pas à volonté un Newton, un Leibnitz, un Pascal, un Ampère, un Pasteur, un Champollion, un Domat, un d'Aguesseau. En vous disant : devenez savants, j'ai voulu dire : allez au fond de ce que vous apprenez; cherchez à savoir, au lieu de chercher à paraître savoir; soyez plus préoccupés du lendemain de l'examen que du jour qui le précède, plus soucieux de vous approprier les connaissances que de satisfaire aux épreuves; craignez d'être superficiels, ayez horreur de la médiocrité, poursuivez la supériorité.

Mais, diront encore quelques-uns, nous n'avions pas compté là-dessus. Nous pensions que les études supérieures étaient surtout des études facultatives. A les prendre comme vous nous les montrez, elles exigent un effort soutenu, une application de tous les jours, un travail plus intelligent, mais non moins assidu que celui du collège.

Ah! vous pensiez ainsi? Eh bien ! mes amis, il est encore temps de revenir de cette erreur. Les études supérieures sont facultatives en ce sens qu'elles ne

sont plus placées, comme les études classiques, sous le contrôle de la discipline et de la contrainte; elles sont facultatives comme le devoir, c'est-à-dire qu'elles ne s'imposent qu'à la raison et à la conscience.

Elles s'imposent à la raison. Qui veut la fin veut les moyens. C'est la plus raisonnable des maximes. Vous voulez vous faire une place dans la vie. Le moyen convenable dans tous les temps, le moyen nécessaire et unique à notre époque, c'est celui que je vous indiquais tout à l'heure, c'est de conquérir la supériorité. On ne se souviendra du passé — si votre nom rappelle un passé — que pour se montrer plus rigoureux à votre égard. Mais, si vous faites preuve d'une vraie valeur, l'ostracisme tombera; on aura besoin de vous.

Le travail, à l'âge où vous êtes, s'impose également à la conscience : à la conscience de l'homme, qui n'a pas le droit d'enfouir le talent que lui a confié son Créateur, de réduire à l'oisiveté des facultés que Dieu a faites actives, de donner le plaisir pour but à une existence que Dieu a orientée vers le devoir. Le travail s'impose également à la conscience du chrétien, qui n'a pas le droit de livrer sa croyance au mépris en déshonorant dans sa personne inutile, dans sa vie infeconde, la cause sacrée qu'il est censé servir.

Voilà pourquoi, voilà dans quel sens je vous ai dit : Devenez savants.

Mais je vous ai dit aussi : Restez chrétiens.

Ah! j'aurais pu dire également : *Devenez Chrétiens*. Jusqu'ici, on l'a été pour vous. Il s'agit maintenant de l'être pour votre compte.

A l'heure où tombent les barrières qui vous protégeaient, est-ce que votre foi, est-ce que vos vertus vont tomber avec elles?

A Dieu ne plaise! Mais ce qui m'effraie pour vous, ce n'est pas, quoi qu'on en dise, le grand air de la science.

Non pas qu'il n'y ait là aussi une épreuve; mais c'est une épreuve nécessaire et de laquelle vous devez sortir vainqueurs.

Le meilleur moyen de conjurer le péril intellectuel, c'est d'étudier la religion.

Vous le savez, mes amis, nous ne disposons pas ici de la matière des examens. Mais nous répondons de vous devant vos familles et devant Dieu.

Si donc nous vous appelons à entendre quelques enseignements qui ne figurent pas dans les programmes officiels, de grâce ne nous opposez pas l'excuse trop connue : *Je n'ai pas le temps*, ou cette autre : *Cela ne sert de rien pour l'examen.*

On a toujours le temps de faire ce qui est nécessaire, il suffit de sacrifier une partie du superflu. Or, rien n'est plus nécessaire pour vous que d'éclairer votre foi. Et si cela ne sert de rien pour les examens de la Sorbonne, cela sert beaucoup pour l'examen suprême qui s'appelle le jugement de Dieu.

Dès cette année, des Conférences d'apologétique vous seront données dans cette église, puis se continueront sous une forme plus didactique dans une des salles de notre Université. Ne laissez pas aux personnes du dehors, aux hommes mûrs, à vos parents peut-être, le

soin de vous représenter et de vous remplacer au pied d'une chaire qui sera dressée pour vous.

Non, encore une fois, ce que je crains, ce n'est pas le contact de la science. Je crains l'ignorance paresseuse, je crains la mollesse des habitudes, la débilité des volontés, le culte du bien-être, la frivolité de l'esprit, funeste complicité des faiblesses du cœur.

Donc au labeur de l'étude joignez l'effort de tout votre être, bandez tous vos ressorts, soyez virils en toutes choses, c'est la première condition pour être chrétiens.

Soyez tendres aussi, tendres pour Dieu. La piété, mes amis, c'est le grand secret, le ressort caché, mais puissant, de la morale chrétienne. Dieu vous demande beaucoup, il vous donne davantage; mais il faut savoir où puiser ses dons. C'est dans la pratique humble et confiante des sacrements, c'est dans le bain de la pénitence, c'est au banquet eucharistique, c'est aussi dans ses entretiens familiers avec l'Hôte divin de nos tabernacles que l'étudiant chrétien trouve la force de s'élever au-dessus de l'infirmité de son âge et des épreuves de sa condition. Laissez-moi, à cette occasion, vous rappeler une institution due à l'initiative de vos aînés et qu'il vous appartient de maintenir et de faire prospérer : c'est l'adoration du Très Saint Sacrement le premier vendredi de chaque mois. Si vous êtes assidus à ce rendez-vous de la prière et de l'amour, vous serez forts comme Celui qui aura reçu vos hommages et vos confidences et qui vous dit : *Ne craignez pas : j'ai vaincu le monde* [1].

1. JEAN, XVI, 33.

C'est ainsi, mes amis, que vous devez redire la confession de saint Pierre. Jésus à son tour ne vous laissera pas sans réponse. Vous savez celle qu'il a faite à son apôtre : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean; ce n'est pas le monde qui t'a révélé ce que tu viens de proclamer, c'est mon Père qui est dans les cieux. Et moi maintenant je change ton nom : tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »

Eh quoi ! mes amis, y aurait-il quelque chose pour vous dans cette étonnante promesse? Gardez-vous d'en douter! Certes, il n'y a qu'une pierre angulaire qui supporte tout l'édifice de l'Église. Mais l'édifice lui-même est fait d'une multitude de pierres qui reposent sur celle-là et dont chacun contribue à la beauté, à la consistance de l'ensemble. Jeunes gens chrétiens, rendez à Jésus-Christ le bon témoignage, celui de l'esprit par une foi éclairée, celui de la volonté par une vie pure, laborieuse et féconde, celui du cœur par un tendre et fidèle amour. A vous aussi Jésus répondra : Vous êtes bien heureux, car ce n'est pas le monde qui vous a inspiré cette sagesse, c'est mon Père qui est dans les cieux. Continuez ici-bas d'orner et de soutenir mon Église, en attendant que je vous fasse votre place, parmi les splendeurs de la gloire, dans la solidité des biens éternels.

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 4 NOVEMBRE 1892

MESSIEURS,

Chaque année, nous nous réunissons au pied des autels, pour placer sous la protection de Dieu et l'invocation de son Esprit la reprise de nos travaux.

Cette réunion coïncide d'ordinaire avec l'octave de la Toussaint.

L'idée m'est venue, cette fois, d'aller demander à l'esprit de cette grande solennité chrétienne les leçons et les exhortations dont nous avons besoin à l'entrée de la nouvelle carrière de labeur qui s'ouvre devant nous.

La Toussaint, pour la société de jour en jour plus païenne au sein de laquelle nous vivons, ce n'est plus une fête religieuse : c'est la fête des morts, la fête des tombes, la fête des souvenirs et des pleurs. Par conséquent, ce n'est plus une fête, c'est un deuil. Car le passé a disparu pour toujours; si rien de ce que nous avons aimé ne doit revivre, c'est insulter à nos regrets que de donner un nom joyeux au jour qui les réveille et les rend plus poignants, en les laissant aussi stériles.

Mais, pour nous chrétiens, la Toussaint est vraiment

un jour d'allégresse : c'est la fête de nos espérances, la fête de la vie future. C'est dans le sein de Dieu que nous allons chercher nos morts : les meilleurs, les plus dignes, ceux qui sont déjà purifiés ou n'ont pas eu besoin d'expiation, nous les contemplons dans la gloire, dans la béatitude dont ils jouissent; les autres, ceux qui ont connu nos faiblesses et qui n'ont pas encore acquitté toute leur dette envers la justice et la sainteté de Dieu, nous les voyons par la foi aux prises avec les rigueurs miséricordieuses qui les feront bientôt dignes du séjour où rien d'impur ne peut entrer. Et, non contents de les voir dans cet état de transformation douloureuse, nous les y assistons de nos prières, nous leur envoyons, à travers le voile qui nous sépare, l'aumône de nos suffrages et de notre tendresse; nous faisons couler sur les flammes qui les consument la rosée rafraîchissante du sang de Jésus-Christ.

Ainsi la Toussaint est pour nous la fête de l'avenir. Elle nous rappelle ainsi l'un des principaux enseignements de la foi chrétienne, celui que formulait saint Paul quand il disait : « Vous êtes les concitoyens des saints; vous êtes de la maison de Dieu [1]. Vous n'avez pas ici votre demeure définitive; vous la cherchez dans l'avenir [2]. »

Le chrétien, en effet, est l'homme du siècle futur. C'est sa gloire, c'est sa force, c'est sa joie parmi les tristesses de ce monde. Mais c'est aussi le reproche que lui adressent ses ennemis. Citoyens du ciel, nous dit-

1. Eph., II, 19.
2. Hebr., XIII, 14.

it ! gardez ce titre, si vous le voulez; repaissez-de cette chimère. Mais alors ne prétendez plus vous faire une place en ce monde; ne parlez plus de vos droits individuels et sociaux; nous sommes fondés à tout refuser sur la terre à ceux qui se proclament citoyens du ciel.

Eh bien ! non, mes amis, nous n'accepterons pas cet ostracisme. Nous serons à la fois les hommes de la vie future et les hommes de la vie présente.

I

Nous serons d'abord les hommes d'outre-tombe ; pourquoi ? Parce que c'est là qu'est notre fin. Quand Dieu a fait l'homme, il lui a assigné cette destinée sublime qui dépasse les puissances et jusqu'aux aspirations de notre nature. Nés pour le bonheur, nous l'aurions cherché dans la jouissance des biens que l'univers met à notre portée. Capables de déchiffrer l'énigme de ce monde et de deviner Dieu derrière ses œuvres, nous aurions tendu vers la Beauté invisible nos regards impuissants à la découvrir, nos mains incapables de l'étreindre; nous n'aurions contemplé, atteint, possédé le souverain Bien qu'à travers les créatures. Ne voyant, ne soupçonnant rien de possible au delà, ce pâle bonheur n'eût assouvi qu'imparfaitement notre soif de l'infini. Mais, à supposer même qu'il nous eût suffi alors, une chose reste certaine : c'est qu'il n'a pas suffi à l'amour de Celui qui trouve sa joie à se donner.

Tandis que le Créateur répandait à profusion dans la

nature les imitations nécessairement imparfaites de ses perfections infinies, il se réservait au dedans de lui-même un trésor inaccessible, le trésor de sa vie. Cette connaissance que le Père possède de ses excellences ineffables et qui se traduit dans son Verbe, cet amour que la connaissance excite et qui, s'échangeant du Père au Fils, produit le Saint-Esprit; cette béatitude pleine et débordante qui, pareille à un fleuve immense, dérive de la source originelle et y retourne, fermant le cercle où se déroule l'acte immanent de la divinité, voilà ce qui semblait incommunicable, voilà ce que l'économie surnaturelle a communiqué aux favoris de l'éternel Amour. Une adoption nous a saisis et nous a faits enfants de Dieu.

Les enfants ne sont pas des étrangers dans la maison du père; ils ont leur place à sa table, ils sont les convives de son festin. Tel est notre sort. Oui, dès maintenant, parmi les obscurités de cet exil, nous participons déjà à cet étonnant privilège: *Nunc filii Dei sumus.* Mais nous ne voyons pas encore ce que nous sommes: *Sed nondum apparuit quid erimus.* Quand les voiles seront tombés, nous le verrons en contemplant Dieu face à face, et cette vision nous fera semblables à l'objet adorable qu'elle doit nous révéler : *Cum autem apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est* [1].

Voilà le but de notre vie, Messieurs, voilà le terme où aboutit notre voyage. Ici-bas, c'est l'épreuve de la liberté, faite pour rendre notre fidélité méritoire, pour

1. I Joan., III, 2.

associer notre volonté à l'œuvre de notre transfiguration, pour faire que la béatitude promise soit pour nous non seulement l'aumône de la libéralité infinie, mais la couronne décernée par l'éternelle justice : *Reposita est mihi corona justitiæ* [1].

Le vrai chrétien est celui qui ne perd jamais de vue cette destinée suprême, qui la désire non pas comme une sorte de pis-aller et pour se consoler de ne pouvoir s'éterniser aux festins de la terre, mais comme l'objet de son libre choix et de ses généreuses préférences. Pour la conquérir, rien ne lui semble trop dur : ni les obscurités de la foi, ni les angoisses de la volonté dans sa lutte contre le mal, ni le travail, ni la souffrance, ni la mort. Aux prises avec toutes les formes de l'épreuve, il ne crie jamais : c'est trop ! il accepte tout de la main d'un père ; il est prêt à accepter davantage encore, à sceller même de son sang son immortelle espérance. Quel que soit le fardeau qui l'accable, il le compare, comme faisait saint Paul, avec ce poids immense de gloire que Dieu lui réserve, et il le déclare léger : *leve*. Quelle que soit la durée de son épreuve, il la compare avec l'éternité de la récompense, il dit : ce n'est qu'un moment : *momentaneum. Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* [2].

1. II Tim., IV, 8.
2. II Cor., IV, 17.

II

C'est ainsi, Messieurs, que le christianisme fait de nous les citoyens du siècle futur. Mais est-il vrai qu'il nous empêche par là même de nous faire notre place dans la vie présente?

Il ne suffit pas d'opposer à cette insolente prétention de nos ennemis une négation formelle; il faut prendre l'offensive et pousser hardiment jusqu'à l'assertion contraire. Le chrétien est, par rapport à la vie terrestre, dans une condition meilleure que l'impie, parce qu'il comprend mieux le sens de cette vie et qu'il est mieux armé pour en tirer parti.

D'abord, il la comprend mieux, et ce n'est pas merveille : il en connaît l'origine et la fin. Or, la vie est un mouvement, et ce n'est pas connaître la loi d'un mouvement que d'en mesurer seulement la vitesse : il faut pouvoir en déterminer la direction; et la direction se détermine par la fixation du point de départ et du terme.

C'est là ce que, en dehors du christianisme, l'humanité a toujours ignoré et ignorera toujours. Dieu est l'origine, Dieu a fixé le terme; Dieu seul connaît donc l'orientation de notre vie et l'homme, pour l'apprendre, a besoin que Dieu la lui enseigne. Aussi voyez ce qu'ont à nous dire là-dessus les contempteurs de nos croyances : quel vague, quelle incertitude, quelle obscurité dans les solutions qu'ils donnent! Les uns renoncent à résoudre le problème et s'enferment de parti pris dans une ignorance qui affecte des airs de profondeur; ils

s'intitulent eux-mêmes les *agnostiques*, — *ceux qui ne savent pas*. Les autres dogmatisent sur des hypothèses que la raison réprouve et que la science ne confirme pas. Ils disent : Le monde part d'un quasi-néant; il va par une évolution progressive vers un état supérieur dont la formule est indéchiffrable. Quand l'univers y sera parvenu, la conscience et la personnalité de chacun de nous seront éteintes depuis des milliers de siècles. Donc, par rapport à nous, la vie n'a pas de sens, puisqu'on ne sait pas où elle va se perdre; on ne sait, ou du moins on n'affirme qu'une chose, c'est qu'elle se perdra dans l'avenir.

S'il en est ainsi, Messieurs, le pessimisme a raison. Que m'importe un progrès dont je suis le facteur et souvent la victime, mais dont je ne recueillerai jamais les bénéfices? Ce qui me touche, ce que je sens, c'est ma misère et ma souffrance. Si la vie ne me donne que cela, elle est un mal. Passe encore pour quelques privilégiés qui ont eu ici-bas leur part de bonheur. Cependant, pour ceux-là mêmes, le temps de la jouissance est bien court; la maladie est là qui la menace, la vieillesse est là qui la flétrit, la mort approche qui va la submerger dans le grand oubli. Et pour les autres, c'est-à-dire pour la multitude, cette jouissance même fugitive n'aura été qu'un leurre. Oui, la vie est un mal, le vouloir-vivre est une folie et un crime, le suicide est la seule sagesse. Faut-il s'étonner qu'en dehors des rangs chrétiens, l'attentat de l'homme à sa propre vie devienne le dénouement ordinaire, chaque jour plus fréquent, des drames de l'existence?

Le chrétien, lui, sait pourquoi il est en ce monde, pourquoi il souffre, pourquoi il meurt. Il est donc mieux placé pour comprendre sa vie. Il est également mieux pourvu pour en tirer parti.

C'est ici cependant que nos contradicteurs nous attendent. Non, disent-ils, vous ne pouvez pas vous intéresser comme nous à l'existence terrestre : pour vous, elle est trop peu de chose, une épreuve, un passage; elle ne compte pas par elle-même, mais seulement par rapport à l'éternité.

Je pourrais répondre : si la vie est courte pour nous sur la terre, pour vous est-elle plus longue? Et serait-ce donc un avantage de ne rien espérer au delà?

Mais je veux serrer de plus près la difficulté. L'homme qui n'attend rien après la mort mettra plus d'âpreté peut-être à poursuivre le bonheur ici-bas. Ce n'est pas une raison pour qu'il l'atteigne plus sûrement. S'agit-il des satisfactions de l'esprit, l'incroyant s'attachera, je le veux bien, à épeler le livre de la nature; il mettra d'autant plus d'ardeur dans cette poursuite qu'il se flatte d'y surprendre le secret de la richesse, de la santé, du bien-être, soit. Mais cette recherche ne nous est pas interdite. La civilisation matérielle et le christianisme n'ont rien d'incompatible. Le champ de l'observation est ouvert devant le croyant et l'incroyant. Seul le point de vue diffère. L'un, qui nie Dieu, voudra savoir comment le monde s'élabore de lui-même; l'autre, qui croit en Dieu, voudra savoir comment le Créateur dispose et gouverne son ouvrage. Pour l'un, la marche du progrès

tend vers un idéal encore inexistant et qui se crée chaque jour : pour l'autre, l'idéal est achevé, il est réel, il est la loi vivante des choses, leur origine et leur support aussi bien que leur terme. On peut faire de la science dans l'une et l'autre donnée ; la nôtre est plus vraie, la raison l'approuve et le développement scientifique ne saurait en souffrir.

Et puis la vie spéculative n'est pas le tout de l'homme. A côté de l'intelligence, il y a la volonté qui cherche le bien, il y a le cœur qui appelle l'amour. Ah ! c'est ici qu'éclatent nos avantages. Car votre doctrine, à vous qui n'avez pas d'autre patrie que la terre, c'est la doctrine du *chacun pour soi*, de la lutte pour l'*existence*, de l'*écrasement des vaincus*. Je sais bien que vous en répudiez l'application. Vous avez sans cesse à la bouche les mots de solidarité, de fraternité, d'assistance ; vous affectez pour le sort des malheureux une sollicitude que je veux croire sincère. Mais c'est là chez vous un reste de christianisme, un legs de l'Évangile. La civilisation chrétienne continue d'inspirer ceux qui la renient. C'est elle, elle seule, qui a introduit dans le monde le respect du fort pour le faible. L'heureuse inconséquence qui vous empêche d'aller jusqu'au bout de vos principes ne durera pas toujours ; vous vivez des réserves de morale chrétienne que le passé avait accumulées pour vous. En même temps vous propagez des doctrines qui rendent impossible le renouvellement de ce trésor. Encore quelque temps, et il sera dissipé. Alors on verra ce que peut la conception positiviste de la vie humaine pour discipliner l'égoïsme et en faire

sortir autre chose que des conflits homicides et d'effroyables tyrannies.

Jeunes gens qui m'écoutez, vous vous demandez peut-être pourquoi j'ai choisi ce jour pour vous entretenir de ces spéculations, dont le rapport avec la solennité présente vous échappe. J'ai conscience pourtant d'être resté dans mon sujet.

Vous commencez aujourd'hui une année de travail. Vous la commencez sous les auspices de la prière, sous l'inspiration de la foi. Ailleurs, d'autres étudiants de votre âge reprennent aussi le labeur, sans fléchir le genou et sans lever les yeux au ciel. Il s'agit de montrer au monde que c'est vous qui avez raison.

Pour cela, sans doute, emparez-vous de ce qui vous manque, mais surtout gardez ce que vous avez.

Oui, emparez-vous de la science par un travail opiniâtre ; ne soyez pas trop pressés de cueillir les fruits hâtifs qu'elle procure à quelques-uns de ses adeptes. Demandez-lui ce qu'elle donne à ses fidèles et patients serviteurs : la supériorité, l'influence durable et bienfaisante. Les émoluments du savoir viendront plus tard. Si vous allez au fond de ce que vous étudiez, la société pourra tarder un peu à reconnaître vos mérites ; elle les reconnaîtra un jour parce qu'elle aura besoin de vous.

Mais aussi gardez ce que vous avez : gardez la foi, qui éclaire le présent des feux de l'avenir ; gardez l'espérance, qui transfigure la douleur ; surtout gardez l'amour, l'amour qui s'épanche en bienfaits sur les hommes, mais qui prend sa source en Dieu et nous ramène à sa source.

Ainsi, vous serez à la fois les hommes du siècle présent et ceux du siècle futur. A ceux qui vous contesteraient le droit de faire figure en ce monde, d'y faire respecter votre dignité, votre liberté, vos intérêts, vous répondrez ce que saint Paul répondait à ses persécuteurs : *Civis romanus sum.* Traduisons en français : « Je suis citoyen français. » A ceux qui voudront inaugurer contre vous un régime d'exception, vous répondrez avec le même apôtre : *Cæsarem appello.* « J'en appelle aux lois de mon pays. »

Mais à ceux qui voudraient borner là votre horizon, vous répondrez avec Tobie : « Nous sommes les enfants des saints : *Filii sanctorum sumus.* Comme nos pères, nous attendons une vie meilleure, celle que Dieu réserve à ceux qui ne lui marchandent pas leur foi : *Et vitam illam exspectamus his qui fidem suam nunquam mutant ab eo* [1]. »

1. Tob., II, 18.

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 6 NOVEMBRE 1893

MESSIEURS,

MES CHERS AMIS,

De toutes les rencontres où nous nous trouvons ensemble au cours d'une année, la plus douce, n'est-il pas vrai ? est celle qui nous réunit pour consacrer à Dieu les prémices de nos travaux. Je parle ici pour les maîtres et pour les étudiants qui nous reviennent. Ceux qui nous arrivent pour la première fois éprouveront, j'en suis sûr, le même sentiment à la rentrée prochaine.

Oui, il est bon de se revoir après la dispersion des vacances; et il est bon que le premier revoir soit au pied de l'autel, dans cette maison de Dieu qui est la nôtre à tous, comme la maison du père est celle de tous ses enfants.

Salut donc, salut affectueux à ceux qui reviennent; salut cordial aussi, et tout chargé de vœux, à ceux qui arrivent! Ce salut, je l'adresse à tous, et je l'adresse aussi au nom de tous, sûr d'exprimer dans ces paroles fraternelles le sentiment de chacun.

Mais vous attendez de moi autre chose encore que

des souhaits de bienvenue. Vous attendez des exhortations et des conseils, vous du moins, jeunes gens, qui avez encore tant à apprendre de la vie. Ces avis salutaires vous viendront de vos maîtres pendant l'année tout entière; vous les trouverez dans leurs leçons et dans leurs exemples. Aujourd'hui, un privilège, qui m'est cher, me réserve l'honneur de vous les adresser.

Qui êtes-vous, jeunes gens, et que venez-vous faire ici?

Vous êtes des chrétiens commencés et des hommes inachevés.

Vous venez compléter en vous-mêmes et l'homme et le chrétien.

Et moi, je viens vous dire : abordez, poursuivez à la fois les deux tâches : elles se soutiendront l'une l'autre : la religion vous aidera à devenir des hommes; la virilité acquise vous aidera à devenir des chrétiens.

I

Faire un homme! N'est-ce pas le privilège de Dieu? Oui, s'il s'agit de cette création véritable qui donne le commencement de l'être, qui en fournit le fond, la nature, les puissances : Dieu seul fait cela. Mais l'œuvre qu'il commence seul, il ne veut pas seul la finir. L'homme est appelé à s'achever lui-même.

Il est vrai, jusque dans cet achèvement volontaire il reste tributaire de la libéralité divine; non seulement il lui est redevable et de l'existence et des énergies qui

sont en lui, mais pour développer ces énergies, pour les traduire en actes, il lui faut encore le soutien continuel du concours créateur. Qu'as-tu donc que tu n'aies pas reçu? demandait saint Paul à l'orgueilleux; *quid habes quod non accepisti?* Et pourtant, quand je tire de mon fond ce que Dieu y a déposé en germe, je mets quelque chose de moi dans cet effort; et il paraît que ce quelque chose a du prix, puisque, pour l'obtenir de moi, Dieu a prodigué les merveilles de sa sagesse et de son amour, puisqu'il le réclame en plaçant mon refus sous la sanction redoutable de sa justice.

Donc je dois faire ma partie dans l'achèvement de moi-même; si je ne la fais pas, mon être reste imparfait, je suis moins homme. Je dois, par l'usage vigoureux de ma liberté, développer mes énergies naturelles.

Mais un développement quelconque ne saurait suffire : il y a dans mon être une harmonie, il ne faut pas la troubler; il y a dans mes puissances une hiérarchie, il faut la respecter.

Ainsi je trouve en moi des puissances inférieures et des puissances supérieures. En bas, ce sont les appétits sensibles; en haut, c'est la raison, c'est la volonté.

Si je développe par préférence les appétits sensibles, ils acquerront une force prédominante, ils prendront le gouvernement de tout mon être. Celui qui agirait ainsi aurait-il fait un homme? Non, il aurait fait une bête.

Or prenez-y garde : cette puissance inférieure n'a pas besoin d'être aidée pour se développer dans le sens de la jouissance; elle y va d'elle-même. Le rôle de la

raison et de la liberté n'est pas de la comprimer outre mesure et de lui refuser ce qui convient, mais de la régler et de l'ordonner vers l'utile, au détriment souvent de l'agréable. Car il y a deux manières de soigner son corps : l'une pour le plaisir, l'autre pour le service. La seconde est souvent en opposition avec la première, et cependant c'est celle-là qui engendre la santé et la vigueur, l'autre est l'ennemie de la vie, qu'elle épuise en même temps qu'elle la déshonore.

Ainsi la première condition pour devenir un homme, c'est d'apprendre à soumettre la chair à l'esprit.

Il faut ensuite cultiver l'esprit lui-même : nourrir l'intelligence du pain dont elle est avide, la vérité; lui apprendre à la poursuivre, à la discerner, à l'étreindre, à la communiquer; nourrir la volonté de son aliment propre, le bien; lui enseigner l'art de reconnaître le bien véritable, de le préférer aux biens trompeurs, de le saisir, de lui soumettre ses actes.

C'est ainsi que l'on devient homme. Tel est l'apprentissage général de la vie : il y a pour chaque profession dans la société un noviciat particulier; mais je vous parle ici de ce noviciat qui convient à chaque homme parce qu'il l'aide à se faire.

Eh bien, le grand maître de ce noviciat, c'est Jésus-Christ.

C'est ce maître divin qui nous dit avec plus de force, plus d'autorité, plus d'efficacité que les autres : Soumettez la chair à l'esprit.

Il nous le dit par sa loi, il nous le dit par ses exemples, par sa croix. Il ne se contente pas d'intimer le précepte,

il le rend praticable par le secours de sa grâce, il le rend acceptable, que dis-je? aimable par son amour.

C'est encore ce maître qui inspire le culte de la vérité. Le christianisme est l'école de la certitude : la foi fait le chrétien, elle exclut donc le sceptique. Et le chrétien, nourri d'une vérité divine, sait l'apprécier plus que la vie et la défendre jusqu'à la mort.

Enfin Jésus est le grand initiateur du bien : non seulement parce que sa morale est la plus haute et la plus pure, mais encore, mais surtout parce qu'il a un secret pour la rendre efficace.

Il ne laisse pas la volonté de l'homme aux prises avec un devoir abstrait, en face d'un idéal aride qui ne parlerait qu'à sa raison. Il compose au bien moral une figure, et c'est la figure d'un père, d'un ami ; il anime, il vivifie le devoir, il le personnifie, il en fait une affaire d'amour, il intéresse le cœur aux choses de la conscience ; et c'est ainsi qu'il achève l'éducation de la volonté.

La démonstration est complète : plus vous serez chrétiens, plus vous serez hommes.

II

Mais la contre-partie n'est pas moins vraie : plus vous serez hommes, plus vous serez chrétiens.

Il semble, au premier abord, que nous tournions ici dans un cercle vicieux. Si ces deux devoirs s'appuient l'un sur l'autre, ne vont-ils pas s'écrouler tous deux?

Non, mes amis, car il s'agit là d'efforts alternants, dont chacun prépare et facilite le suivant.

Tout progrès dans la vie chrétienne accroîtra en vous la virilité.

Mais aussi tout accroissement de virilité fortifiera en vous la vie chrétienne.

Cette leçon est très importante et très oubliée.

On ne veut pas comprendre que le surnaturel est greffé sur la nature et que la grâce seconde les facultés humaines, les porte plus haut, mais ne les supplée pas.

Que de baptisés à qui, pour être chrétiens, il manque surtout d'être des hommes! Leur religion, leur piété même est toute reçue du dehors, toute faite d'impressions, toute réduite à des pratiques où l'âme ne met rien ou presque rien d'elle-même. Ces chrétiens-là sont la honte du christianisme, ils sont sa faiblesse, la cause de son décri devant les indifférents qui regardent et qui disent : Est-ce là le fruit de la Rédemption d'un Dieu? Ces inutiles, ces pusillanimes prétendent s'abreuver à des sources divines de courage, de pureté et d'amour, et voilà ce qu'ils donnent? C'est donc que leur foi est vaine. Passons.

Jusqu'ici, jeunes gens, vous n'avez reçu qu'une première initiation à la vie chrétienne. Vous ne la connaissez pas encore tout entière, parce que vous ne l'avez pas expérimentée seuls. Votre foi, votre vertu, ont été faites surtout de préservations. Aujourd'hui l'épreuve commence pour vous avec la liberté de la vie d'étudiants.

Certes, notre sollicitude ne vous abandonnera pas

sur cette mer nouvelle où vous lancez votre esquif pour la première fois. Mais cette sollicitude ne se traduira plus par l'appareil rigide d'une discipline coactive; c'est à votre loyauté que nous nous adressons en lui proposant un commerce de confiance réciproque.

Vous allez donc vous exercer au devoir et à la vertu, non pas sans secours, mais sans contrainte : et vous verrez que ce n'est pas toujours facile de rester ce qu'on veut être.

A quel moment de votre vie commencerez-vous cette entreprise? Est-ce seulement au moment de la tentation, à l'heure précise où vous aurez besoin de trouver en vous des énergies accrues et doublées? Mais comment les trouveriez-vous alors si vous ne les aviez pas accumulées d'avance? Est-ce au jour de la déclaration de guerre qu'une nation, menacée sur ses frontières, songe à recruter des soldats, à les exercer, à remplir ses arsenaux, à armer ses forteresses? Non, l'axiome de l'expérience est aussi vrai en morale qu'en politique : Si vous voulez la paix, tenez-vous prêts à la guerre : *Si vis pacem, para bellum.* C'est aux heures tranquilles, dans le silence des passions encore mal éveillées, qu'il faut discipliner vos puissances et assurer l'empire de l'esprit.

Un moyen s'offre à vous pour cela, dont l'emploi est plus facile, plus général, plus habituel que celui de tous les autres : c'est le travail.

Le travail est pour vous le moyen d'arriver; c'est son utilité la mieux comprise, ce n'est pas la plus haute.

Le travail est encore pour lui le devoir d'état, c'est-à-

dire, si vous êtes chrétiens, la forme pratique et continuelle du service de Dieu.

Enfin, le travail est l'école de la volonté. On ne travaille pas comme on s'amuse, par entraînement et sans le vouloir. Il faut renouveler à chaque instant la résolution une fois prise pour réagir contre les ennemis conjurés de l'étude.

Dans ce mâle exercice l'homme moral, l'homme de devoir s'élabore au jour le jour ; il devient vertueux.

Avez-vous réfléchi au sens de ce mot vertu ! Il vient de *vir*.

Il signifiait originairement virilité, courage ; il était prédestiné pour signifier dans le langage chrétien le courage par excellence, la vaillance contre soi-même, l'énergie du bien.

Jeunes gens, soyez travailleurs, vous serez hommes, vous serez chrétiens.

C'est le conseil que mon amitié vous adresse, c'est le vœu qu'elle adresse à Dieu pour vous.

Oh ! sainte Église de Jésus-Christ, haïe, persécutée, bafouée par tant d'ennemis, méconnue par tant d'indifférents, si mal servie, si peu honorée par des enfants lâches et sans vertu, si nous pouvions ici, dans cette maison vénérable, consacrée par la sainteté des moines solitaires et par le sang des prêtres martyrs, élever pour toi, pour ton service, pour ta gloire, une génération nouvelle de chrétiens qui seraient des hommes, hommes vaillants, hommes éclairés, hommes capables de marcher un jour à la tête de leur siècle, et qui te feraient honneur de leur mérite et de leur influence par

la fermeté de leur foi, la pureté de leur vie, la hauteur de leur caractère et la bonté de leur cœur! C'est là notre rêve, ô mère; c'est plus qu'un rêve, c'est une espérance, un désir ardent de notre cœur, un dessein de notre volonté, que dis-je? c'est une œuvre commencée, qui se poursuit depuis dix-huit ans à travers mille entraves, et que nous aimons plus que jamais. Bénis-la donc, ô Épouse du Christ, et reçois le serment que nous te faisons de la servir!

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 5 NOVEMBRE 1894

Non recepistis spiritum servitutis iterum in timore; sed accepistis spiritum adoptionis filiorum. (Rom. VIII, 15.)

« L'esprit que vous avez reçu n'est plus, comme autrefois, l'esprit de crainte qui convient aux esclaves; c'est l'esprit filial, qui répond à l'adoption divine. »

MESSIEURS LES PROFESSEURS,

Nous voici une fois de plus réunis au pied des autels pour inaugurer par la prière une nouvelle série de travaux. Dix-neuf années d'efforts communs, d'intimité et de confiance réciproque nous ont assez étroitement unis pour que je ne sente pas le besoin de vous parler aujourd'hui. Et que pourrais-je vous dire qui ne soit déjà dans vos cœurs, que vous n'ayez déjà traduit dans vos vies? C'est à cette jeunesse que je dois m'adresser: en le faisant, je ne fais que vous servir d'organe. C'est vous qui lui parlez en ce moment par ma bouche comme vous le ferez ensuite chaque jour vous-mêmes avec la triple autorité de votre savoir, de votre dévouement et de vos exemples.

Jeunes gens, l'année qui commence est pour beaucoup d'entre vous l'inauguration de la vie d'étudiant; pour d'autres elle en est la continuation.

Les premiers ont à se mettre en garde contre les surprises d'une brusque émancipation; les seconds ont à surveiller les habitudes qu'une ou deux années d'existence indépendante leur ont fait déjà contracter et qui peut-être ne sont pas toutes également bonnes. Pour les uns et les autres, il s'agit d'une épreuve à subir: l'épreuve de la liberté naissante ou de la liberté élargie.

Je viens donc vous parler de la liberté. Oh! ne craignez pas que je vous en dise du mal. Ce ne serait pas habile de ma part, car je sais que vous l'aimez, que vous en êtes jaloux. Ce ne serait pas sincère non plus; car je l'aime aussi, et je la veux pour vous. Mais il ne suffit pas de l'aimer, il faut la bien connaître, savoir au juste de quoi elle est faite; cela est nécessaire pour la mettre en sûreté. Combien de jeunes gens l'ont perdue et sont devenus esclaves, pour n'avoir pas su la voir où elle est! Ils cherchaient la liberté, ils ont cru l'atteindre en poursuivant la licence et ils ont rencontré la servitude.

La grande erreur de la plupart des hommes est de croire que la liberté réside hors d'eux-mêmes, dans les conditions extérieures qui enveloppent leur vie. Si l'on part de ce faux principe, le collège est une prison, parce que le dehors de l'existence y est encadré dans une règle étroite; en échappant à ce joug, l'étudiant devient libre, parce qu'il dispose à son gré de l'emploi

de ses heures : non pas que la règle soit absente, mais la sanction a presque disparu, ou plutôt elle est devenue moins immédiate et moins visible. La paresse de l'esprit, la mollesse des habitudes, les désordres de la vie, tout cela se paie chèrement, il est vrai, mais le paiement est à longue échéance; et le délai du châtiment se laisse confondre avec l'impunité.

Ce qu'il importe avant tout de reconnaître, c'est donc cette vérité philosophique qui est aussi et surtout un dogme de notre foi : que la liberté a son siège au dedans. De là sans doute elle rayonne au dehors; mais c'est en vain qu'on la chercherait dans ses dérivations extérieures, si la source intérieure en était tarie. L'absence d'entraves matérielles favorise l'expansion de la liberté, elle n'est pas la liberté elle-même. Voyez saint Paul enchaîné à cette colonne que quelques-uns d'entre vous ont pu vénérer à Rome, dans la crypte de *Sainte-Marie in via lata.* Il ne peut pas aller où il veut, mais il peut vouloir, il peut aimer, servir, annoncer Jésus-Christ, lui gagner des âmes. Les fers qui enlacent ses mains et ses pieds n'arrêtent pas sa parole : *Verbum Dei non est alligatum.*

Regardez maintenant ses persécuteurs. Ils vont et viennent à leur gré dans la grande ville. Mais où vont-ils? Ils vont où la passion les pousse, où l'avarice, la volupté, l'intempérance ont marqué leur place, où l'opinion, la mode, la crainte de déplaire à César exigent qu'ils se rendent. Sont-ils libres? non, ce sont des esclaves. Car ce qu'ils font, ils ne l'approuvent pas; car s'ils voulaient cesser de le faire, ils n'en auraient pas la

force ; car s'ils paraissent se mouvoir et se conduire, en réalité, ils sont mus et traînés.

Vous voyez bien que la vraie liberté réside dans une volonté capable de commander aux puissances d'en bas parce qu'elle-même a su reconnaître la loi de la raison et la souveraineté de Dieu.

Est-ce donc que, pour trouver vos âmes plus libres, je souhaite à vos corps des chaînes? Loin de là! Je ne désire pas même que des règlements trop étroits viennent assujettir votre conduite. Cette liberté extérieure de l'étudiant qui faisait l'objet de votre ambition au collège, qui fait maintenant votre joie et votre orgueil, je l'approuve et je la protège. Cela est pour vous l'épreuve nécessaire, quoique périlleuse, parce que vous ne pouvez plus désormais l'éviter bien longtemps et que, dès lors, il est utile de vous exercer à la surmonter. Voilà pourquoi, jusque dans l'intérieur de nos maisons de famille, nous ne voulons placer votre régularité que sous le contrôle de votre conscience. Mais, pour que cette latitude ne dégénère pas en abus, il faut que la liberté du dedans, qui ne fait qu'un avec la soumission à Dieu, régisse et modère la liberté du dehors. Or cela, mes amis, est d'une pratique difficile et austère. C'est là que nos chétives vertus naturelles ont bientôt fait d'expérimenter leur insuffisance et que le besoin se fait sentir d'un secours venu de plus haut que l'homme pour élever sa volonté infirme jusqu'au niveau du devoir.

Écoutez donc le grand apôtre, cet incomparable interprète de la doctrine du Christ, qui vous crie, en son

mâle et sublime langage, la noblesse de vos origines chrétiennes.

L'esprit de l'homme était tombé en esclavage, il subissait la honte d'une domination qui l'avait rendu serf de la chair, il voyait le bien et il choisissait le mal, non par préférence, mais par défaillance. Alors l'esprit de Dieu est venu à son aide : il lui a été donné comme un principe nouveau d'opération, comme un ferment de vie morale. L'esprit d'Adam pécheur était un esprit de servitude; l'esprit du nouvel Adam est un esprit de liberté, car c'est un esprit filial et l'enfant n'est pas l'esclave de son père. S'il obéit, c'est par choix et par amour.

Enfants de Dieu, vous l'êtes de par votre baptême ; vous l'êtes à ce point qu'au sortir des fonts sacrés, avant même de pouvoir comprendre le mystère de votre régénération, déjà vous aviez votre place marquée dans la cité céleste. Vous n'étiez plus des étrangers, mais des membres vivants de la famille de Dieu : *non hospites et advenæ, sed domestici Dei*[1]. Plus tard, au sortir de l'enfance, vous êtes devenus les convives du Père céleste, vous avez été conviés à son festin, et depuis lors vous n'avez plus cessé de vous y asseoir et d'y manger l'aliment régénérateur de la vie divine dans vos âmes. Maintenant que le Christ, par une croissance surnaturelle, est arrivé en vous à l'âge adulte, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi*[2], il vous faut prendre conscience de l'esprit d'adoption qui vous anime et qui

1. Eph. II, 19.
2. Eph. IV, 13.

vous fait crier vers Dieu : Père, Père. *In quo clamamus : Abba Pater.*

Qu'est-ce donc qu'un chrétien? Le savez-vous? Ce n'est pas seulement un homme vertueux; c'est un homme qui sait reconnaître sous la loi abstraite du devoir la vivante figure du souverain bien. Pour lui, suivre sa conscience, c'est contenter un père; lutter contre le mal, c'est combattre les combats de Dieu. Et il sait qu'il n'est pas seul au milieu des hasards de cette guerre où il trouve pour ennemis et Satan et le monde et lui-même; un ami divin est le témoin de ses efforts, l'inspirateur de son courage; un allié puissant soutient sa faiblesse, le relève de ses chutes, le guérit de ses blessures: un juge équitable compte ses mérites et sertit sa couronne. Au plus fort de la mêlée, quand il semble près de succomber à la fatigue ou de tomber sous les coups, ne lui parlez pas de déserter le champ de bataille et de se rendre à l'ennemi, il sait trop bien quelles chaînes l'attendent et sa liberté lui est trop chère. Il mourra s'il le faut, mais il mourra vainqueur; la mort achèvera de l'affranchir, il entrera comme chez lui dans la cité où le Bien règne en maître et fait régner avec lui le bonheur, où il n'y a plus ni larmes, ni deuil, parce qu'il n'y a plus de péché et que le temps de l'épreuve est passé : *neque luctus, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt*[1].

Dans cette fête du ciel dont nous continuons l'octave, l'Église a fait passer devant vos yeux cette vision ra-

1. Apoc. xxi, 4.

dieuse de la patrie d'en haut. Cette patrie, c'est la vôtre et vous êtes d'avance les concitoyens de ceux qui la peuplent : *estis cives sanctorum.* Oui, mes amis, il faut croire fortement que le dernier mot appartiendra à la vertu. Plus vous la verrez maltraitée sur la terre, plus vous devrez vous attacher à sa cause et lui faire un rempart de votre fidélité obstinée. En faisant cela, vous serez vraiment libres, libres comme le nageur qui sait remonter les courants ; courants de l'exemple, courants de la passion, courants du vice ; ceux qui les descendent, ce sont de vrais esclaves.

En commençant, je vous disais qu'il me semblait inutile de parler à vos maîtres ; en finissant, je sens le besoin de vous parler d'eux. Leur présence à votre tête est un bel exemple de la vraie liberté. Ils pouvaient ailleurs, dans les fonctions publiques, dans l'enseignement officiel, trouver les distinctions et les avantages que leur promettait leur mérite. Librement, ils ont choisi nos libres écoles pour les fonder par leurs sacrifices, les soutenir de leur dévouement, les honorer par leurs travaux.

Parmi eux, j'en puis nommer un, parce que, hélas ! il est absent aujourd'hui. M. Claudio Jannet est de ceux à qui notre Institut est le plus redevable par l'éclat que leur renommée grandissante projette sur le corps auquel ils appartiennent. Une maladie cruelle le retient loin de nous en ce jour d'heureuse réunion. Ne pouvant prier avec lui, ce matin, je vous convie à prier pour lui. Demandons à Dieu qu'il nous rende ce maître

aimé, ce savant qui a montré dans l'épreuve qu'il est encore et surtout grand chrétien.

Enfin, mes amis, prions pour nous-mêmes. Que chacun présente à Dieu ses faiblesses pour qu'il les guérisse, sa bonne volonté pour qu'il l'affermisse, ses travaux, son avenir en ce monde pour que la bénédiction d'en haut descende sur toutes ces choses terrestres et en fasse la matière de la félicité céleste! *Amen*.

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 4 NOVEMBRE 1895

Confidite, ego vici mundum.

« Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

(JOAN., XVI, 33.)

MESSIEURS,

MES CHERS AMIS,

Voici une année qui recommence. Le travail doit la remplir : des épreuves, qui ne sont ni sans péril ni sans gloire, doivent la couronner. Au cours de ce long voyage, plus d'un obstacle se dressera sur la route : il y aura des heures de lassitude, de tentation, de défaillance. Voilà pourquoi vous sentez le besoin d'entrer dans la carrière par la porte de la prière. Voilà pourquoi au seuil de cette carrière une parole d'exhortation vous accueille. Si cette parole venait de l'homme, elle serait sans autorité et sans vertu. Chargé de vous l'adresser, je l'emprunte à celui qui est le verbe de vérité et le verbe d'amour. Je viens vous dire en son nom : ayez confiance, *confidite*. Et si la rencontre prochaine de l'ennemi vous inquiète, sachez que pour vous je l'ai vaincu d'avance : *confidite, ego vici mundum*.

Jeunes gens chrétiens, qu'avez-vous à craindre?

Quelles sont vos raisons d'espérer?

A quelles conditions pouvez-vous escompter la victoire?

Ce sont les trois questions que je vous pose et que je veux vous aider à résoudre.

I

Je vous ai appelés *jeunes gens chrétiens*. Ai-je eu tort de vous qualifier ainsi? Non, puisque vous êtes ici. Vous n'y êtes pas venus par hasard. Rien ne vous y forçait; aucun intérêt humain ne vous y attirait. Vous êtes venus y chercher ce que vous n'auriez pas trouvé ailleurs : un milieu favorable à vos croyances. C'est ainsi que vos parents avaient choisi autrefois pour vous un collège chrétien. Quand il s'est agi de l'éducation supérieure, qui prépare de plus près aux luttes de la vie, vos parents ont eu encore des préférences à faire valoir; mais vous aviez aussi votre mot à dire. Vous saviez que les hautes écoles qui vous accueillent aujourd'hui placent leur enseignement sous la garde de la foi. Vous êtes donc des chrétiens d'hier qui entendent rester les chrétiens de demain.

Et c'est à de jeunes hommes ainsi qualifiés que je pose cette première question : Qu'avez-vous à craindre?

Si vous écoutiez les pusillanimes, prophètes de malheur par état puisqu'ils voient péril à tout, vous auriez tout à craindre du fait de votre profession de chrétiens. Selon eux, elle vous classe dans la catégorie des

vaincus. Voyez donc : est-ce que le pouvoir, l'influence, le succès ne sont pas devenus le monopole de ceux qui blasphèment ou dédaignent ce que vous adorez? Quels sont les dieux du jour? La science? Elle s'est alliée à l'impiété. La richesse? Elle réserve ses faveurs aux consciences faciles que ne gêne aucune morale absolue. L'opinion? Ah! voilà bien la grande reine du temps présent; mais, depuis vingt ans, à qui a-t-elle prodigué ses faveurs sinon à ceux qui ont répété le cri de guerre d'un tribun sans croyances et sans scrupules : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi »? Si donc vous voulez votre part des triomphes du savoir, des sourires de la fortune, des bonnes grâces de l'opinion, abjurez votre vieux *Credo*. Si vous vous obstinez à le redire, comme vous l'allez faire tout à l'heure sous les voûtes de ce temple, soit, c'est peut-être un beau défi, mais il faut vous résigner à ne compter plus pour rien, à vivre comme des exilés dans votre patrie.

Voilà ce que vous diront les trembleurs. Et je leur répondrai dans un instant en vous disant ce que vous devez espérer.

Mais auparavant je veux vous dire où est pour vous le péril. Oui, vous avez quelque chose à craindre, mais ce n'est pas ce qu'on vous dit.

Chrétiens, vous devez craindre de ne l'être pas assez, de ne l'être pas toujours. Jusqu'ici vous n'avez connu que de loin les dangers du monde. La vie de collège était faite pour vous de préservations et d'immunités morales. Votre jeune liberté s'exerçait timidement entre des barrières protectrices. Aujourd'hui les bar-

rières tombent et la vraie liberté commence, avec ses épreuves périlleuses où tant d'autres avant vous ont succombé.

Faut-il le regretter? Non, car c'est la condition que Dieu a faite à ceux qu'il veut couronner. *Qui certat in agone non coronatur nisi legitime certaverit* [1]. La palme du vainqueur est le prix d'un loyal combat. Il faut s'exposer pour la conquérir.

Mais, avant de courir les chances du champ de bataille, le lutteur doit s'exercer, assouplir ses membres à la fatigue, apprendre le maniement des armes et les lois de la guerre. Le chrétien doit dompter ses appétits, fortifier sa volonté, s'initier, sous la conduite du Christ, à la discipline du devoir, boire aux sources de la grâce et se faire un tempérament d'athlète dans les mâles exercices de la vertu. Négliger ces précautions nécessaires, aborder la crise de la jeunesse avec une volonté molle, un esprit léger, des sens rebelles, voilà l'imprudence suprême, voilà le vrai péril. Craignez cela, mes amis, et ne craignez pas autre chose. L'homme qui a mis Dieu de son côté par la pratique du sacrifice et l'assiduité de la prière, cet homme-là peut défier l'univers. Il peut reprendre à son compte les fières provocations de l'Apôtre et dire à son tour : « Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? L'adversité? l'angoisse? la faim? la nudité? les menaces? la persécution? le glaive? Mais tout cela, je l'ai vaincu d'avance, en celui qui m'a aimé. Non, je suis certain que ni la mort, ni la

1. II Tim., II 5.

vie, ni les esprits mauvais, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance du siècle, ni la hauteur des cieux, ni la profondeur des abîmes, ni aucune force au monde ne pourra me séparer de l'amour de mon Dieu qui habite en Jésus-Christ mon Seigneur [1]. »

II

Vous savez maintenant ce qu'il faut craindre. Mais qu'avez-vous à espérer? Ah! si vous craignez le vrai mal, le seul mal, le péché, tous les espoirs vous sont permis; que dis-je? tous vous sont commandés, oui tous, et non pas seulement les espoirs immortels qui survivent aux pires défaites, quand on a sauvé la foi et l'honneur.

Eh quoi? même les espoirs de ce monde vous seraient encore accessibles? Et pourquoi pas? Écoutez : on vous trompe, quand on vous dit que la divine religion du Christ a perdu ici-bas son empire. La vérité se trouve dans l'affirmation contraire. Jamais de plus beaux horizons ne se sont ouverts devant elle et les plus éclairés de ses adversaires ne sont pas les derniers à le reconnaître.

Pourquoi? Ah! c'est que d'abord tout ce qu'on a tenté pour la remplacer a trompé l'attente des novateurs. Il y a quelques années encore, ils se croyaient sûrs de régénérer le monde. Aujourd'hui ils ont baissé le ton. Une voix indépendante a parlé de faillite; et

1. Rom., VIII, 35-39.

cette parole est tombée dans le camp des ennemis de Dieu comme un brandon de discorde. On a pris la défense de la science ; on a crié bien haut, on a prouvé qu'elle n'avait trompé personne, qu'elle avait tenu ce qu'elle avait promis. Je le veux bien, je suis de ceux qui le croient et qui s'en réjouissent. Mais si la science n'a trompé personne, beaucoup ont été trompés par ceux qui s'arrogeaient le droit de parler en son nom. Ceux-ci avaient tort, je l'accorde. Quelqu'un pourtant a fait faillite, puisque des promesses ont été faites qui ont abouti à une immense déception. Si ce n'est pas la science, c'est donc l'impiété, c'est cette philosophie orgueilleuse et vide qui met un quasi-néant à l'origine des choses et charge l'inconscience de débrouiller le chaos. C'est la doctrine des effets sans causes, de l'ordre sans ordonnateur, de l'intelligence apparaissant au terme d'une série de phénomènes aveugles; c'est la doctrine qui tire l'altruisme de l'égoïsme et, pour épurer la morale, commence par diviniser l'appétit.

La science est innocente de tout cela, je le veux bien. Mais ceux qui prétendaient remplacer la religion par la science n'ont pas trouvé mieux que cette philosophie barbare; et leur faillite à eux ne peut plus être contestée.

Que dire de la richesse? Il fut un temps, qui n'est pas loin de nous, où on lui attribuait aussi une vertu civilisatrice. Elle devait, en répandant le bien-être, adoucir les mœurs, intéresser le grand nombre à l'ordre public, populariser la prévoyance et le respect des

institutions sociales, tout cela sous la dictée de l'intérêt individuel. On a laissé fonctionner le système, et qu'avons-nous vu? Une corruption grandissante, la haine des classes chaque jour plus excitée; la défiance et le mépris atteignant les plus hautes têtes; le régime de l'argent soulevant d'universelles colères. Bientôt les initiateurs de cette méthode d'éducation populaire ont dû renoncer à défendre leur œuvre; ils l'ont reniée. Personne n'a plus voulu avoir été de l'affaire; et la sagacité des législateurs est aujourd'hui en quête d'expédients pour éloigner le soupçon qui ne respecte plus personne. Il y a encore beaucoup d'hommes cupides; il ne s'en trouve plus pour prétendre que le libre essor de la cupidité soit un moyen de moralisation.

Reste l'opinion. C'est encore une grande force. Longtemps elle a exercé son empire contre la religion du Christ. Aujourd'hui elle y revient. Oh! je ne parle pas ici de l'opinion des politiciens. Ce serait faire trop d'honneur à ceux-là de les classer parmi les chefs intellectuels, parmi les guides de la pensée. Enchaînés aux symboles étroits des partis, ils ne sont pas des inspirateurs, mais des échos. Ils redisent de vieilles formules, de vieux mots d'ordre. Quand on leur parle d'un esprit nouveau, ils prennent peur comme à l'annonce d'une trahison. Leur esprit à eux est très vieux, c'est l'esprit de haine, l'esprit de secte, l'esprit de ceux qui n'en ont pas.

Mais les vrais initiateurs, j'ose l'affirmer, se rapprochent du christianisme. Chez eux, si ce n'est pas encore

la foi véritable, c'est déjà le respect, c'est un désir, une espérance, une prière. Ils sentent que quelque chose d'essentiel manque à l'humanité moderne depuis qu'on l'a isolée de l'Évangile, et ils ne rougissent pas d'en faire l'aveu.

Est-ce bien vrai? me direz-vous. Et ne vous bercez-vous pas de chimères? Non, mes amis. Je vous parle avec conviction, je vous apporte le résultat d'observations multiples. Et si vous voulez des preuves, j'en trouverai dans les faits les plus récents.

La mode est aux centenaires. On vient d'en célébrer trois, presque coup sur coup. Ç'a été d'abord, il y a deux ans, le centenaire de la création de l'École polytechnique. La religion a été associée à cette solennité. C'est un honneur et une joie pour nous de rappeler que l'initiative intelligente, courageuse et discrète tout ensemble, à laquelle cet hommage est dû, est partie d'ici [1]. De nombreuses sympathies y ont répondu. Une messe célébrée par un ancien Polytechnicien, un des nôtres, que nous pleurons, hélas! a réuni en grand nombre les généraux, les ingénieurs, les savants sortis de l'illustre École.

L'année suivante, ce fut le tour de l'École normale supérieure. L'exemple donné par l'École polytechnique fut suivi. Nous sommes fiers de retrouver encore un de nos professeurs [2] parmi les promoteurs de la cérémonie religieuse où l'on vit l'élite de l'Université consacrer par la prière le souvenir d'un siècle de travaux.

1. M. A. de Lapparent.
2. M. l'abbé de Broglie.

Enfin, cette année, hier même, l'Institut de France a fait aussi son jubilé séculaire ; et ceux de vous qui, le 23 octobre, ont essayé de pénétrer dans la nef de Saint-Germain-des-Prés, l'ont trouvée remplie par une foule dont chaque individu représentait une des gloires littéraires, scientifiques, artistiques de la France moderne.

Au grand nombre des croyants s'étaient joints quelques-uns de ces hommes dont l'esprit hésite encore devant les certitudes de la foi. Que venaient donc faire ceux-là dans le temple, sinon confesser que quelque chose leur manque et qu'il est bon de chercher ce supplément du côté du Ciel? Un prêtre, et, pour la troisième fois, c'était encore un de nos maîtres [1], offrait le divin sacrifice. Un évêque leur parlait, et en quels termes? Ah ! il n'éprouvait pas le besoin de voiler sous le vague des formules la doctrine de Jésus-Christ. Il parlait du culte des morts et des affirmations dogmatiques impliquées dans cette religion du souvenir. Il redisait la fin chrétienne de Pasteur et en souhaitait une pareille à tous ses confrères. Croyez-vous qu'un évêque-académicien du XVIII^e^ siècle eût tenu ce langage? Croyez-vous qu'un auditoire pareil à celui-là l'eût souffert au lendemain de la mort de Voltaire? Ah! comparez seulement les deux dates : 1795 et 1895; la conclusion se tire d'elle-même.

Cette conclusion, mes amis, c'est que vous pouvez être l'avant-garde de la société de demain. Les fils des apostats deviendront des néophytes, et ils sentiront

1. Le R. P. Baudrillart.

comme tels, le besoin d'appuyer leur foi encore incertaine sur la solidité de la vôtre. Vous serez les initiateurs de la renaissance chrétienne que le XX^e^ siècle nous prépare. Pour nous, nous aurons travaillé obscurément, dans le deuil et dans les larmes, à cette œuvre joyeuse. Nous aurons marché quarante ans avec Moïse dans le désert, et nous n'aurons salué que de loin la terre promise. Lorsque, sous la conduite de quelque Josué, vous y pénétrerez, vous accorderez un souvenir à nos efforts et vous vous rappellerez le temps où, pour exalter vos jeunes courages, nous faisions luire à vos yeux ces radieuses espérances.

III

Mais ce ne sont encore que des espérances. Pour les changer en réalité, qu'avez-vous à faire?

Vous avez deux choses à acquérir : la vertu et le savoir.

La vertu d'abord, et non pas une vertu médiocre et vulgaire, mais une vertu modelée sur l'idéal dont vous gardez le dépôt. Cette société malade, qui se rapproche de vous, s'attend à trouver en vous ce qui lui manque, ce que l'Évangile annonce à la terre, ce qui doit resplendir dans la vie des disciples du Christ. Si, en vous voyant passer, on ne vous distingue pas à première vue de ceux qui ne partagent pas vos croyances, un grand recul peut se produire; car plus que jamais, en ce siècle pressé, on juge les doctrines sur ceux qui les personnifient.

Or, la vertu est un fruit qui ne mûrit pas en un jour. Quand vient l'heure de la produire, il est trop tard pour l'acquérir. C'est maintenant, c'est pendant ces belles années de votre noviciat d'hommes qu'il faut surprendre et vous approprier les secrets de courage moral, de chasteté, de bonté, de dévouement qui se révèlent au temps de l'épreuve et font apparaître les héros du devoir et de l'honneur.

La vertu donc, mais la science aussi. Ce siècle, qui vous demande la vertu parce qu'elle lui manque, prétend aussi trouver en vous le savoir parce qu'il le possède, parce qu'il y tient, parce qu'il ne veut pas s'en passer.

Vous vous rappelez cette option douloureuse que Taine mourant proposait avec tristesse dans une des dernières pages qu'ait tracées sa main laborieuse. Partagé entre les préjugés de son grand esprit, prisonnier du positivisme, et les généreuses aspirations de son cœur, il disait : « Il faudra choisir. Puisque décidément la morale ne tient pas sans le christianisme, ceux qui mettent la morale au-dessus de tout devront croire les yeux fermés. Et puisque décidément aussi les dogmes chrétiens sont inacceptables à la raison, ceux qui ne pourront pas sacrifier leur raison sacrifieront leur conscience. »

Grâce à Dieu, mes amis, c'est là un faux dilemme, et il dépend de vous de le prouver. Emparez-vous du savoir ; dans vos âmes fécondées par une double culture, unissez étroitement la valeur morale à la valeur scientifique, et c'en sera fait de la désolante alterna-

tive. Mais si vous vous dérobiez au devoir de l'esprit, si vous restiez au-dessous de la tâche intellectuelle à laquelle, dans ces hautes écoles créées par ses soins, l'Église aujourd'hui vous convie, par votre faute le sophisme reprendrait crédit et les espérances qui reposent sur vos têtes s'évanouiraient dans une déception nouvelle et peut-être irrémédiable.

Ah ! je vous en conjure, épargnez-nous cette faillite, plus funeste mille fois que n'eût été celle de la science! Pour vous élever à la hauteur de votre mission, nous ne ménagerons rien ici de ce que le dévouement peut donner; et nous ne craindrons pas de solliciter ailleurs tout ce que le dévouement peut préparer. Sachez-le bien : c'est la conviction profonde où nous sommes qu'à l'œuvre de la haute éducation chrétienne est lié le sort de la civilisation, qui nous donne le courage de nous faire mendiants pour vous. Nous n'ignorons pas combien d'autres intérêts se disputent la générosité des catholiques; et pourtant nous ne craignons pas de tendre la main pour nos grandes écoles, parce que c'est ici que se jouent les destinées de l'avenir, parce que la lutte décisive des temps nouveaux est avant tout une lutte de doctrines; parce que les réserves de vérité, de charité, de justice qui sauvent les peuples se forment dans les hautes régions de la pensée, comme les réserves d'eaux fécondantes se forment sur les montagnes; parce que le plus sûr moyen d'arroser les vallées, c'est de ne pas permettre que les sommets se dessèchent et que les sources se tarissent.

O Jésus, ô notre maître, vous nous avez dit : « Ayez

confiance, j'ai vaincu le monde. » Accordez-nous de vaincre avec vous, non seulement la haine de nos ennemis, mais l'inattention ou l'indifférence de nos amis, afin que par leur concours vivent et grandissent ces institutions nécessaires qui doivent donner au siècle prochain ses initiateurs et ses guides.

Et vous, jeunes gens, comprenant le bien qu'on veut vous faire, le bien qu'on veut faire par vous, mettez-vous courageusement à l'œuvre. Faites du travail de l'esprit et du travail de la volonté votre tâche de tous les jours. Contentez Dieu dans la fidélité de vos efforts. Il saura bien contenter à son tour, dans l'immensité de la récompense, toute l'étendue de vos désirs. *Amen.*

DISCOURS DE RENTRÉE

PRONONCÉS

DANS LES SÉANCES SOLENNELLES DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

DE PARIS

SÉANCE ANNUELLE DU 19 NOVEMBRE 1890

ÉMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Ayant épuisé toutes les formules qu'un rapporteur perpétuel trouve à sa disposition pour s'excuser d'être monotone, je renonce cette fois à réclamer votre indulgence, mais j'y compte plus que jamais.

Une œuvre comme la nôtre ressemble à ces jeunes arbres qu'un propriétaire prévoyant a plantés autour de sa demeure. A l'heure où il les plantait, il savait bien qu'il ne devait pas de longtemps trouver à s'abriter sous leur ombrage. Cependant chaque année, quand il revient à sa maison des champs, sa première visite est pour ses arbustes chéris. La raison lui dit : ils doivent être petits encore; le cœur répond : ils seront déjà grands. Enfin les voici sous ses yeux : la réalité dépasse l'espoir de la raison, elle reste au-dessous des ambitions du cœur. La jeune plante n'est pas devenue, en un an, un grand arbre; elle n'est pas davantage restée stationnaire, et son accroissement

atteste qu'elle n'a pas en vain bu la rosée de la terre et reçu les caresses du soleil.

Le rapport que je vous dois s'inspirera de cette sincérité modeste. En vous disant où nous en sommes, je ne me flatte pas de satisfaire la bienveillante impatience de ceux qui voudraient apprendre sur nous des merveilles ; mais j'espère démentir tous les pronostics fâcheux que tirent volontiers de trop timides amis.

I

Tout d'abord je rassurerai ceux-ci sur le recrutement de nos étudiants. L'année dernière, j'avais la joie de vous signaler enfin, après plusieurs années de déclin, suivies d'une période stationnaire, un soudain et important accroissement du nombre de nos étudiants en droit. Nous avions gagné cinquante inscriptions. Cette année, la marche ascensionnelle continue et tout nous fait espérer qu'elle ne s'arrêtera pas de longtemps. L'accès de la Faculté reste encore ouvert aux jeunes gens que le volontariat militaire va rendre aux études supérieures et à ceux que la session de novembre du baccalauréat ès lettres va mettre à même de les commencer. Mais si nous comparons le registre de cette année à celui de 1889 à pareil jour, nous constaterons une augmentation de quarante inscriptions [1].

Les esprits curieux se demanderont quelle peut être la cause de ce relèvement inattendu. Faut-il l'attribuer

1. Ces prévisions ont été dépassées; l'augmentation de la présente année est de 56 inscriptions, soit un gain de 106 en deux ans.

à une bienveillance plus grande des pouvoirs publics, qui rassure les timides sur les conséquences d'un choix réputé dangereux jusqu'à ce jour? Non, n'est-ce pas? Ou bien nos clients naturels comprendraient-ils enfin ce qu'il y a d'étrange à braver de réels périls pour rester fidèles aux collèges catholiques, et à déserter les Facultés catholiques sous l'empire de craintes imaginaires? Cette explication me plairait beaucoup. En vérité, nous n'avons rien à dissimuler. Nous sommes chrétiens et Français. Nous n'admettons pas qu'un chrétien avoué soit un Français diminué. La liberté de croire et de prier nous appartient; elle est écrite dans la Constitution, dans les lois humaines, dans la loi éternelle : pourquoi voudrait-on nous la vendre encore au prix des avantages légitimes que tout citoyen peut prétendre? A l'heure où l'on nous convie à étouffer des regrets, à refouler des espérances, devrons-nous aussi nous excuser de nos convictions religieuses, ou nous en cacher? Ah! si tous ceux qui sont à nous savaient au contraire les arborer bien haut, leur nombre ferait leur force et l'ostracisme qu'ils redoutent tomberait de lui-même, car on ne met pas hors la loi la grande moitié d'un peuple.

Voilà pourquoi, Messieurs, il nous est permis d'annoncer pour nos grandes écoles catholiques un avenir prospère. On a publié naguère la statistique de l'enseignement secondaire. Il y est constaté que les collèges catholiques ont à peu près autant d'élèves que les lycées et collèges de l'État. Il semble donc qu'il en devrait être de même pour les Facultés. Mais une cause

particulière empêchera longtemps encore qu'il en soit ainsi. A tort ou à raison, la clientèle des collèges catholiques manifeste une préférence marquée pour les écoles militaires. Toutefois, ce prélèvement accompli, il reste un contingent considérable pour le recrutement des Facultés. Si les préoccupations religieuses qui ont dicté aux parents le choix du collège leur inspiraient également celui de la Faculté, ce n'est plus par centaines, c'est par milliers que l'Enseignement supérieur catholique compterait ses étudiants. Or que faut-il pour cela, Messieurs? Une seule chose : c'est que chacun fasse son devoir. On y viendra, j'ose le prédire, et ce jour-là on n'aura plus rien à craindre parce qu'on sera fort; et l'on sera devenu fort parce qu'on aura cessé de craindre.

Si cet heureux résultat venait à se produire bientôt, nous serions fort embarrassés de nos richesses, je veux dire de nos nouvelles recrues. La vénérable maison des Carmes fut construite autrefois par d'austères religieux, qui se proposaient d'être le plus mal possible sur cette terre, pour être mieux logés dans le paradis. Un de nos professeurs a fait naguère dans notre *Bulletin* le récit intéressant des péripéties par lesquelles a passé cette antique demeure jusqu'au jour où la Révolution française en fit une prison d'État, qu'elle inonda du sang des prêtres et des évêques martyrs. A travers ces fortunes diverses, la vieille bâtisse a continué de vieillir; les constructions disparates que des destinations toujours changeantes ont fait surgir tout autour, ne l'ont pas embellie. Aujourd'hui une

partie de ces annexes menace ruine; le reste ne suffit déjà plus aux nécessités de notre œuvre. Quand les jours de prospérité seront venus, il sera trop tard pour élargir nos tentes. C'est maintenant, tandis que nous pouvons encore trouver ici l'indispensable, qu'il convient de parer aux besoins d'un prochain avenir.

Il y a un an, Messieurs, j'ouvrais timidement devant vous ces perspectives; aujourd'hui je me sens plus hardi; le rêve est devenu un projet. Une assemblée extraordinaire des amis de notre Institut s'est réunie le 12 mars dernier sous la présidence de S. Em. le cardinal archevêque de Paris. A la suite des communications qui furent échangées ce jour-là, une souscription spéciale a été ouverte pour la réfection de nos bâtiments universitaires. Une somme de cent mille francs a été assez rapidement réunie. En même temps un plan général fut mis à l'étude, afin d'ordonner vers une fin commune les constructions partielles qui devront être successivement entreprises pour arriver, sans interruption de l'enseignement, à un renouvellement total de l'édifice. Cinq architectes furent conviés à préparer un projet sur un programme précis. Il fut convenu qu'une somme fixe serait allouée à chacun d'eux pour l'indemniser des frais de son travail, et que l'administration de l'Institut catholique garderait toute sa liberté pour le choix du plan et de l'architecte chargé de l'exécuter.

Les cinq projets viennent d'être présentés. La Commission qui doit les juger ne s'est pas encore prononcée. Le plan adopté sera prochainement exposé aux

regards de nos amis et bienfaiteurs. Je ne doute pas qu'en voyant ainsi nos espérances se dégager des brouillards et atterrir sur le sol ferme de la réalité, ceux-ci ne sentent leur générosité s'émouvoir et ne donnent à la souscription un nouvel élan. Aussi bien, il ne s'agit pas pour le moment d'un effort extraordinaire. Sans doute, même en fuyant le luxe et en ne cherchant que l'utile, il faut prévoir pour l'ensemble du projet une dépense considérable; mais actuellement il suffirait presque de doubler la somme déjà recueillie, pour nous mettre à même d'élever, sans rien démolir, une première section de bâtiments. Cela est possible, Messieurs; cela est facile; donc cela se fera; et l'année prochaine à pareil jour, nous pourrons vous montrer déjà la cellule initiale du nouvel organisme que vous voulez créer pour servir la grande cause du haut savoir chrétien.

Puisque nous avons la truelle à la main, il faut bien que je vous dise aussi ce que devient l'hôpital Saint-Joseph, ce fils ou ce frère, ou cet allié de l'Institut catholique. Là, aussi, là surtout, le progrès s'annonce et s'accélère. Le petit hôpital se double aujourd'hui d'un second groupe de bâtiments plus vastes; déjà nous pouvons abriter et soigner cent malades; avant peu nous serons en mesure d'en recevoir près de cent cinquante. Des libéralités considérables ont pourvu successivement à la construction de trois nouveaux pavillons magnifiquement aménagés; le quatrième ne tardera guère à sortir de terre. Nous aurons alors en grand ce que nous avons déjà en petit, un service de

médecine, un service de chirurgie, un service d'enfants, tous les éléments d'un hôpital complet, destiné sans doute à d'importants accroissements, mais prêt à remplir, sans plus de délais, sa double destination charitable et scientifique. C'est la charité qui a ouvert la marche, et c'était justice. Depuis 1885, des milliers de malades ont été soustraits par les soins de nos sœurs et de nos dames aux conséquences de la laïcisation. La science a suivi : un enseignement clinique a commencé il y a quelques semaines et groupe déjà, autour de notre habile chirurgien, des étudiants et même des médecins en exercice, désireux de mettre à profit le nouveau champ d'expérience ouvert sous leurs yeux. En même temps les conférences d'étudiants en médecine, instituées depuis longtemps au Cercle catholique du Luxembourg et ailleurs, voient grossir chaque jour le nombre de leurs membres, qui approche maintenant de trois cents. Avais-je tort, Messieurs, de vous dire que l'avenir nous appartient?

Il convenait, ce me semble, de porter tout d'abord nos regards en avant. N'est-ce pas en effet l'espérance qui est l'âme du courage? Je sais bien que le désespoir a aussi son énergie mâle et invincible. Mais c'est là la ressource passagère des heures mauvaises, c'est le lot sublime et peu envié qui n'appartient qu'à l'élite des héros. Or, si les catholiques ont, pour se consoler aux jours de défaite, les promesses faites au petit nombre, ils ont le droit et le devoir d'ambitionner pour leur cause autre chose encore que la gloire voilée de deuil qui éclaire l'obscurité des catacombes. La même bouche

divine qui a dit : *Ne craignez pas, petite phalange* [1], a dit aussi : *J'ai pitié de la multitude* [2]... *Le Fils de l'homme est venu sauver tous ceux qui périssaient* [3]. Voilà pourquoi nous voulons grandir; et, pour briser les entraves qui nous enserrent, nous avons besoin d'espérance.

Mais après avoir salué l'avenir qui nous attend, j'ai le devoir maintenant de ramener votre attention vers le présent de notre œuvre. Grâce à Dieu, il n'est pas indigne de vous être montré.

Je vous annonçais, il y a un an, comme imminente l'expédition du bref pontifical instituant canoniquement notre Faculté de théologie. C'est aujourd'hui un fait accompli. Dans l'antique Sorbonne, dont on a changé l'esprit avant même d'en renouveler les pierres, la science maîtresse de la vérité n'est plus représentée que par des chaires d'erreur : d'une part, une Faculté protestante où un professeur de dogme pourrait impunément mettre en doute la divinité de Jésus-Christ ou la personnalité de Dieu; de l'autre, une école des sciences religieuses, où des athées notoires font une place au christianisme dans l'inventaire historique des superstitions humaines, voilà ce qui tient lieu des chaires magistrales où des maîtres tels qu'André Duval et Nicolas Cornet réfutaient des adversaires qui s'appelaient Richer et Jansénius, instruisaient des disciples qui s'appelaient Bossuet et Condé. Si l'on veut désormais retrouver à Paris une Faculté de théologie, c'est dans

1. Luc, xii, 32.
2. Marc, viii, 2.
3. Matth., xviii, 11.

nos vieux murs qu'il la faut chercher. On ne l'y cherchera pas en vain. Dans l'immuable règlement de Saint-Sulpice nous n'entendions pas autrefois sans un malin sourire commenter l'article qui concerne la conduite des séminaristes, *lorsqu'ils vont en Sorbonne.* Eh bien, on a eu raison de ne point effacer cet article. Voici qu'il a repris son actualité. Chaque jour et deux fois par jour, on voit de nouveau l'élite des clercs de Saint-Sulpice sortir de l'austère maison : au lieu de prendre à droite pour aller en Sorbonne, la petite troupe prend à gauche pour venir rue de Vaugirard; c'est toute la différence. Je me trompe; il y en a une autre : à l'enseignement essentiel de la Dogmatique, puisée aux sources pures de la Tradition et de la Scolastique, la jeune École ajoute les initiations nouvelles que réclame la défense de la vérité révélée : l'exégèse et la critique, les langues orientales, y compris celles que le génie moderne a su exhumer des sables de la Chaldée ou déchiffrer sur les briques de l'Assyrie et sur les stèles de l'Égypte, l'Histoire de l'Église enrichie des témoignages que l'Archéologie ajoute aux documents de la Tradition, voilà ce qui défraie l'activité commune des maîtres et des élèves. En même temps la philosophie, cette fière servante qui ne s'incline qu'à bon escient devant une vérité supérieure, a trouvé un digne interprète, jaloux d'établir par de patientes recherches l'accord des principes traditionnels de l'École, avec les données les plus certaines de la science contemporaine.

Enfin le Droit canonique et le Droit public de l'Église sont exposés dans leur teneur par le commentaire des

textes anciens rapprochés de la discipline moderne, et s'éclairent en outre par l'histoire des institutions.

Le plus haut privilège attaché à la reconnaissance canonique d'une Faculté est le pouvoir de conférer le doctorat. Jaloux de conserver à ce grade magistral toute sa valeur, nous l'avons mis à un prix fort élevé. Aussi avons-nous été plus fiers que surpris de voir un de nos anciens élèves, devenu maître ici même, briguer le doctorat en théologie devant un jury composé de ses collègues. Après une brillante soutenance de quarante thèses empruntées à toutes les parties de la dogmatique, M. l'abbé Loisy s'est présenté, le 7 mars dernier, devant la Faculté pour soutenir une thèse de critique biblique sur l'*Histoire du canon de l'Ancien Testament.* Nous avons retrouvé dans le candidat les qualités solides et l'esprit pénétrant qui distinguent le professeur. Tout récemment un illustre orientaliste d'Innsbrück, le Dr Bickel, revenant d'Angleterre, nous rapportait l'appréciation flatteuse portée sur le livre de M. l'abbé Loisy par un savant docteur anglican.

Quelques semaines après, deux prêtres, anciens élèves de notre Faculté, venaient, l'un du fond de la Corse où il est curé-doyen, l'autre d'une paroisse du diocèse de Paris où il est vicaire, soutenir deux thèses de droit canonique. M. l'abbé Paoli a présenté l'histoire et la critique du mariage civil; M. l'abbé Périès, l'histoire de la Faculté de Droit à l'Université de Paris. L'un et l'autre ont conquis honorablement le bonnet de docteur.

Je ne parlerai que pour mémoire des grades moins

élevés conférés par la Faculté au cours de l'année écoulée, bien que les épreuves qui y conduisent soient des plus sérieuses, et que la sévérité des juges défende impitoyablement, au prix même de nombreuses éliminations, la dignité du diplôme.

En dépit de cette rigueur, la Faculté, pour être juste, a dû recevoir dix-sept bacheliers ou auditeurs en théologie, trois licenciés ou lecteurs ; dix-neuf bacheliers ou auditeurs en droit canonique ; sept licenciés ou lecteurs.

Mais je dois une mention particulière à une catégorie nouvelle de candidats, qui s'est présentée pour la première fois devant la Faculté pour obtenir le baccalauréat en philosophie scolastique. Institué pour répondre aux vœux de Léon XIII en encourageant dans les séminaires diocésains l'étude de la philosophie selon les principes de saint Thomas, ce grade a été brigué par quinze candidats et accordé à douze d'entre eux. Si la proportion des admis paraît forte, l'indulgence des juges n'y est pour rien. C'est à la valeur de l'enseignement donné par Messieurs de Saint-Sulpice aux élèves du séminaire d'Issy qu'il convient d'attribuer ce résultat.

Pourquoi faut-il qu'au souvenir des triomphes qui ont réjoui notre école des sciences sacrées, j'aie à mêler celui d'une perte irréparable? Le maître éminent, le travailleur acharné, le savant déjà renommé en France et hors de France, qui avait fondé ici l'enseignement des langues orientales et de la critique biblique, M. l'abbé Paulin Martin, a succombé, au mois de janvier dernier, aux attaques combinées de l'épidémie régnante

et d'une maladie organique due aux excès de labeur qu'il s'était imposés jadis. pour joindre les recherches de la science aux travaux du ministère. Il s'est éteint loin de nous, dans une station hivernale des Pyrénées, donnant aux prêtres qui entouraient son lit d'agonie, l'exemple d'une mort sereine, adoucie par les sentiments d'une foi vive, d'une ardente espérance et d'une tendre piété.

Les deux jeunes maîtres qui partageaient avec lui l'enseignement des sciences scripturaires ne seront pas seuls à porter le fardeau qu'il leur a légué. La Compagnie de Saint-Sulpice s'est acquis un nouveau titre à notre gratitude, en accordant à notre Faculté le concours d'un maître dont le nom est aujourd'hui en France et à l'étranger la plus haute expression de la science dans tout le vaste champ des études bibliques. Que M. l'abbé Vigouroux reçoive ici l'hommage public de ceux qui se sentent grandement honorés de le compter au rang de leurs collègues!

Je me suis étendu, Messieurs, sur la Faculté de Théologie. Ne convenait-il pas que je vous montrasse d'un peu plus près cette branche moins connue du public, qui est pourtant, j'ose le dire, la maîtresse branche de l'arbre de la science ?

Je serai très bref sur les autres parties de notre enseignement. La Faculté de Droit s'est présentée elle-même à nous par l'organe de son éloquent doyen. En entendant ce qu'il disait, vous avez appris ce que valent ses collègues; en l'écoutant parler, vous avez compris ce qu'il vaut lui-même et combien il est digne de marcher à leur tête.

Notre École de Hautes Études scientifiques et littéraires a poursuivi le cours de ce labeur patient et modeste qu'elle met au service de nos collèges catholiques en leur formant des maîtres. 23 licenciés ès lettres, 9 licenciés ès sciences, voilà le bilan de l'année écoulée. La qualité des succès s'est ajoutée à la quantité. A la session du mois de novembre 1889, M. l'abbé Musy, du diocèse de Besançon, obtenait la première place ; M. Bayard, dn diocèse d'Arras, en faisait autant il y a quelques jours. En juillet dernier, M. Nau, du diocèse de Paris, qui l'année précédente avait été reçu premier à la licence ès sciences mathématiques, obtenait encore le premier rang de sa section à la licence ès sciences physiques. Le même jour, M. Estanage était reçu premier de sa section à la licence ès sciences mathématiques. Voilà donc le premier rang obtenu par nos élèves, quatre fois en un an, sur de nombreux concurrents.

Malgré la sévérité des examinateurs, qui croît d'année en année avec le nombre des candidats, la proportion des admissions a toujours été plus élevée dans notre école que dans l'ensemble des aspirants aux grades.

Cette supériorité a varié de 10 à 30 p. 100, suivant les sessions, dans l'ordre des lettres. Elle a été bien supérieure dans l'ordre des sciences, car en mathématiques nous avons eu cinq élèves reçus sur cinq candidats ; et en physique quatre sur six, soit en tout neuf sur onze, ou 82 p. 100, tandis que sur l'ensemble la proportion des admis était de 72 sur 170, ou de 40 p. 100.

La préoccupation des examens n'a pas tellement absorbé les maîtres et les élèves qu'ils n'aient su réser-

ver une place importante au culte désintéressé de la science. Je vous signalais l'année dernière l'extension qu'avaient prise dans notre école les études de philologie et de linguistique. L'événement n'a pas déçu les espérances dont je m'étais fait l'interprète. Du sanscrit au chinois, en passant par le grec et le latin, le vieux français, l'hébreu, le syriaque et l'assyrien, nos maîtres ont parcouru toute la gamme des idiomes savants. L'arabe viendra prochainement joindre sa note au concert.

L'histoire a conservé parmi nous le rang que lui assignent et les services qu'elle rend et les préférences que lui accorde le génie de notre époque.

La philosophie a gardé la suprématie que lui dénie une science abaissée, mais que lui reconnaîtra toujours la science chrétienne, gardienne des principes qui fondent la vérité et qui ramènent à l'unité la diversité croissante des connaissances. J'ai signalé les travaux du R. P. Bulliot, qui, pour rester maître en métaphysique, n'a pas craint de se faire élève en physique.

M. l'abbé de Broglie a sacrifié, lui aussi, à la muse philosophique en faisant succéder, dans son cours d'apologétique, à l'histoire des faux cultes, une analyse profonde et pénétrante des principes rationnels et des idées morales sur lesquels repose la notion du vrai Dieu. Cette année, élargissant son auditoire et renouvelant la forme de son enseignement, il abordera non plus dans un de nos amphithéâtres, mais dans la chaire de l'église des Carmes, une étude à la fois philosophique et biblique sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament.

Pour rendre compte de tout ce qui s'est fait ici dans l'ordre des sciences philosophiques, je devrais mentionner en passant les magistrales publications d'un prêtre qui n'appartient pas à notre corps enseignant, mais qui, en étendant sa sollicitude sur le temporel de notre maison, sait trouver des loisirs pour confronter avec les données scientifiques les plus récentes l'œuvre entière d'Aristote et de saint Thomas. Le dernier ouvrage de M. l'abbé Farges, de la Compagnie de Saint-Sulpice sur *Le Cerveau et l'Ame*, obtenait naguère d'un savant physiologiste ce témoignage, que jamais homme, étranger aux recherches des laboratoires et des amphithéâtres, n'avait traité avec autant de compétence et d'exactitude des conditions organiques de la vie intellectuelle.

Et ne sont-ils pas aussi des nôtres, sinon par le titre, du moins par les liens très étroits d'une commune formation et d'un commun labeur, ces deux vaillants philosophes qui n'ont pas craint d'aller planter en pleine Sorbonne le drapeau de l'aristotélisme chrétien? M. Gardair inaugurait, au printemps dernier, un cours libre où il a traité de la constitution de l'être humain d'après les principes de saint Thomas. Durant trois mois l'une des vastes salles de la Nouvelle Sorbonne suffisait à peine à contenir les auditeurs jaloux d'entendre l'exposé, nouveau pour eux, d'une doctrine très ancienne mais très oubliée. M. l'abbé Piat n'a paru qu'un jour à la Sorbonne; déjà il s'y était fait connaître en traversant heureusement les rudes épreuves de l'agrégation de philosophie. Cette fois il venait y cher-

cher les palmes du doctorat et abordait intrépidement le problème de l'origine des idées. De longtemps la vieille salle des thèses n'avait vu si chaude journée. La discussion dura six heures et demie. M. Piat fit la critique des deux solutions innéiste et empiriste et soutint celle que propose saint Thomas, l'activité intellectuelle produisant l'idée en la dégageant du sensible. Le vieil éclectisme, le jeune idéalisme attaquèrent avec furie ce revenant d'un autre âge ; mais ils s'aperçurent bientôt que c'était un revenant très moderne, sachant penser par lui-même et dire, notamment sur le caractère analytique du principe de causalité, des choses vraiment nouvelles qui vengeaient la doctrine ancienne en la complétant.

MM. Gardair et Piat appartiennent, comme M. l'abbé Farges, à la Société de Saint-Thomas-d'Aquin, cette sœur indépendante, mais très aimée, de notre Institut. A ce titre encore, et bien que nous ayons beaucoup reçu d'eux sans rien leur rendre, nous osons dire qu'ils nous appartiennent.

Je ne terminerai pas, Messieurs, cette revue de notre année sans vous présenter un nouveau-né fort intéressant sur lequel j'appelle tous les vœux des fées bienfaisantes qui sont ici. Je veux parler de notre *Bulletin mensuel*. L'heure est aux Bulletins périodiques ; où est l'œuvre qui n'ait pas le sien ? C'est à se demander qui se chargera de lire ces feuilles, puisque tout le monde est occupé à les écrire. Vous l'avouerai-je ? Le sentiment de lassitude que me cause ce débordement de papier noirci m'a rendu longtemps réfractaire à l'idée

d'un bulletin propre à l'Institut catholique de Paris. Lille, Lyon, Toulouse avaient leurs recueils; nous restions en arrière. On m'en faisait un reproche; et moi, tout en m'inclinant sous le reproche, au dedans de moi-même (ô raffinement de l'orgueil!), j'en tirais vanité : je me disais : au moins sous cette forme, nous évitons de persécuter notre prochain. Eh bien, Messieurs, j'avais tort, je vous apporte ici ma confession publique. Lorsque notre nouveau secrétaire général fut entré en fonction, il devint impossible de résister à son ardeur. Assisté d'un autre lui-même qui ne lui cède pas en activité ingénieuse et dévouée, il me demanda seulement la permission de tenter l'entreprise.

Comment résister à MM. Joseph Chobert et Pisani quand ils réclament le droit d'ajouter à leurs travaux pour le bien de l'œuvre commune? Ils commencèrent donc. Le premier numéro parut au mois de janvier dernier. Or je dois l'avouer : ce *Bulletin* n'est pas ennuyeux du tout et il n'a ennuyé personne. De toute part, il nous en arrive d'agréables témoignages; j'en recevais un hier du fond du Canada; j'en reçois tous les jours de Paris et de la province. La difficulté que je croyais insurmontable a été vaincue du premier coup : les personnes auxquelles le *Bulletin* fut envoyé ont rompu la bande et ont lu. Dès lors je ne m'étonne plus qu'elles y aient trouvé de l'intérêt. Dans une série d'articles remarquables, MM. Terrat, Charles Chobert, Cauvière, Boudinhon, Pagis, de Lapparent, ont fait défiler devant leurs yeux toutes les parties de notre

enseignement ; M. l'abbé Pisani leur a raconté avec un charme extrême l'histoire de la maison des Carmes ; plus tard, il leur a rendu compte d'un voyage de vacances entrepris, sous sa conduite, à travers la Bavière, le Tyrol, l'Italie et la Suisse, par un groupe d'étudiants ; M. Ch. Boulay les a entretenus de l'Association amicale des anciens élèves ; sous la signature de M. Dauvillier, une chronique alerte et spirituelle les a mis au courant, mois par mois, de tous les incidents qui marquent la vie de notre œuvre ; M. de Girard leur a fait connaître l'organisation des universités de la Suisse. Je ne parle pas du recteur, qui, après avoir médit du *Bulletin*, est venu emprunter ses colonnes pour y placer une centième édition de ses gronderies à l'adresse des étudiants catholiques transfuges de nos Facultés. Malgré sa résistance d'abord, malgré son intervention ensuite, il doit reconnaître que notre petit recueil a bravement fait son chemin à travers une première année d'existence. Quand il frappera à votre porte, je le recommande à votre bienveillant accueil. Vous me demanderez peut-être si sa visite est onéreuse à recevoir. Cela dépend. Elle coûte cinq francs par an aux abonnés ; elle est gratuite pour les bienfaiteurs. Il va sans dire que c'est aux bienfaiteurs qu'elle coûte le plus cher.

II

De tout ce que vous venez d'entendre, Messeigneurs et Messieurs, une conclusion se dégage : c'est que le

haut enseignement libre a la vie dure et qu'il sait résister aux longs hivers. Vienne un souffle de printemps, vous le verrez fleurir et fructifier au centuple de la semence. Mais viendra-t-elle, cette douce haleine? Vous en doutez peut-être. Pour moi, je n'en doute pas; et je veux vous donner la raison de ma confiance.

Tout d'abord définissons bien l'objet de notre espoir. L'ère heureuse que j'ose prédire à notre œuvre n'est pas celle de la protection, c'est celle de la liberté. — Eh quoi, me dira-t-on : ne l'avez-vous pas déjà, la liberté? — Je pourrais répondre en montrant tout ce qui manque à la charte de l'enseignement supérieur privé pour être libre. Tant que le sort de nos étudiants dépendra d'un examen dont nous n'avons ni composé ni consenti le programme, l'enseignement restera rivé à ce programme; et s'il nous plaît d'y ajouter des enseignements nouveaux, nécessaires à nos yeux, caractéristiques de notre œuvre, l'étudiant pourra toujours nous répondre : ce nécessaire est pour moi superflu; je vous quitte et je vais là où je ne rencontre pas cette exigence.

Mais oublions un instant ce reste de servage. Admettons par hypothèse que la loi de 1875, mutilée par celle de 1880, nous ait donné la vraie liberté. Pouvons-nous dire pour cela qu'elle nous appartienne? Non, car, par un préjugé étrange, on continue de présenter l'exercice de cette liberté légale comme un acte d'hostilité envers le pouvoir. — C'est là, Messieurs, un malheur commun à toutes les écoles libres, de quelque degré qu'elles soient; cependant le mal se fait moins sentir

dans l'ordre de l'enseignement secondaire; il atteint toute sa nocivité dans les écoles primaires et dans les écoles supérieures. Qu'un pauvre curé de campagne, touché du péril moral de la jeunesse confiée à ses soins, fonde une école privée; que pour l'entretenir il ait le mauvais goût de se mettre au pain sec; que, pour comble d'infamie, il réussisse à grouper sous l'emblème de la croix la majorité des enfants de la commune, c'est un homme perdu; on le dénonce au préfet, le préfet au ministre, le ministre à l'évêque : « ce prêtre a témoigné une hostilité violente contre les institutions qui nous régissent. » L'évêque fait son enquête; il trouve que c'est un prêtre exemplaire, unissant la modération au zèle, charitable et respecté; sans doute il a créé une école libre, mais c'est un droit qui appartient à tout Français âgé de vingt-cinq ans, sous les conditions définies par la loi. « Eh quoi! répond le ministre; n'est-ce donc rien que d'avoir fait échec à l'enseignement national, d'avoir pratiqué l'embauchage de la jeunesse au détriment des écoles publiques? » Et le curé se voit privé de son traitement.

L'histoire que je viens de raconter se recommence tous les jours; il n'est personne ici qui n'en ait été témoin; je pourrais, pour ma part, vous citer des noms de personnes et de lieux. Assez souvent, pour colorer l'accusation, on y joint quelque calomnie futile et facile à réfuter; quelquefois, on s'en passe, et le fait d'avoir ouvert avec succès une école libre paraît un motif suffisant.

Passons maintenant aux écoles supérieures. Ici ce

n'est pas aux fondateurs qu'on s'attaque; et savez-vous pourquoi? Parce qu'ils connaissent mieux la loi, parce qu'ils sont résolus à épuiser toutes les juridictions pour se défendre, surtout parce qu'on n'a rien à leur prendre. Je vous assure que si l'on nous confisquait toutes les allocations que nous recevons de l'État, nous n'en serions pas plus pauvres. Mais on a tourné la difficulté; on s'attaque aux élèves : on leur fait entendre que s'ils fréquentent ces Facultés mal notées, ils n'ont plus à compter sur les faveurs officielles. Menace terrible pour des Français. Pensez-y donc! ne pouvoir plus être fonctionnaires! Menace puérile pourtant; car, j'en ai fait cent fois la preuve, le cercle est très étroit des fonctions qu'on peut de la sorte interdire à nos élèves; et les carrières dont il s'agit leur sont fermées d'avance par bien d'autres obstacles. Au contraire, le cercle est immense des professions ouvertes aux jeunes hommes qui n'entendent relever que de leur conscience et de leur mérite pour la préparation de leur avenir.

Mais enfin, Messieurs, redoutable ou non, la menace dont je parle effraie; elle suffit à détourner de nos écoles supérieures une très grande partie, la plus grande partie certainement, de la jeunesse sortie des collèges catholiques. Pourquoi! Ici je cesserai de faire le procès du pouvoir pour faire celui de l'opinion. Le pouvoir, après tout, est bien un peu dans son rôle quand il tire à lui l'influence. On lui a permis de monopoliser l'enseignement; il l'a monopolisé pendant cinquante ans. On lui a arraché par morceaux la

liberté de l'enseignement; il l'a cédé par morceaux. On lui a laissé l'enseignement public; il l'a gardé. Cet enseignement public s'est vu menacé par la concurrence; il l'a renforcé à coups de millions et de milliards prélevés sur les contribuables. Le budget de l'Instruction publique a passé en quinze ans de trente-cinq millions à cent quarante millions. Comment voulez-vous que l'État ne chérisse pas tendrement des écoles qui lui coûtent si cher? Et si la concurrence tend à faire le vide dans ces écoles, n'est-il pas naturel que l'État s'en alarme? Mais nous, Messieurs, qui payons les écoles publiques où l'on combat nos croyances, et qui devons payer encore nos écoles libres où on les défend, nous n'avons pas les mêmes raisons de nous intéresser à un état de choses aussi ruineux qu'il est injuste. Que faire donc? Ce qu'ont fait nos pères : réclamer, revendiquer, non seulement par des paroles, mais par des actes et des sacrifices. Le pouvoir met en jeu toutes les influences dont il dispose : allons-nous jusqu'au bout de celles qui nous appartiennent? Vous me permettrez d'en douter. Quand je vois avec quelle résignation nous avons pris notre parti de tant d'atteintes portées à nos droits les plus sacrés, je me prends à féliciter les ennemis de notre foi d'avoir devant eux des adversaires aussi pacifiques. On dit que nous faisons acte de rébellion en instituant à nos frais et risques une concurrence légale, en usant d'un droit formel que les haines de sectes n'ont pas réussi à effacer de nos codes; et nous laissons s'établir un préjugé aussi monstrueux? Que dis-je? nous l'encoura-

geons par notre timidité. Des parents honnêtes et chrétiens viennent nous confesser tout bas que nos Facultés ont toutes leurs sympathies, mais que l'État les voit de mauvais œil et qu'il ne faut pas mécontenter un si puissant seigneur. Moi, je trouve qu'il y aurait mieux à faire que de le ménager; il faudrait le convertir. Comment? Oh! ce ne sera pas par la persuasion; ce sera pour l'usage énergique et fier des libertés qui nous sont laissées. Que toute la jeunesse catholique vienne à nous franchement, la tête haute, décidée à servir son pays sans rougir de sa foi. Ce jour-là, je vous l'assure, l'État trouvera à son tour qu'il est temps pour lui de se modérer dans la victoire de peur de préparer sa défaite.

On me dira : « Cette attitude est séditieuse. » Qu'on le dise si l'on veut. J'attends qu'on le prouve. Ai-je dit un mot de politique? Ai-je parlé de la forme du gouvernement? Croyez-le bien, si nous avions devant nous une monarchie despotique ou constitutionnelle, élective ou héréditaire, plébiscitaire ou aristocratique, et si un tel pouvoir s'avisait de traiter en ennemis de bons citoyens qui prétendent seulement user des droits que la loi leur confère pour conserver à l'éducation son caractère chrétien, je tiendrais à cette monarchie le même langage sans y changer un mot. Ou plutôt je ne m'adresserais pas à elle, pas plus que je ne m'adresse au gouvernement actuel qui n'a pas besoin de mes conseils : je parlerais au peuple chrétien et je lui dirais : fais-toi rendre justice.

C'est là précisément ce que je viens vous dire aujour-

d'hui. Ne faisons pas tant de calculs; voyons où est le devoir, soyons unanimes à l'embrasser. Du même coup nous mettrons en sûreté nos plus chers intérêts. Ne fût-ce qu'à titre d'essai, pourquoi n'éprouverions-nous pas cette méthode? Est-ce que l'autre nous a si bien réussi? On a cru bien faire de sacrifier la netteté du programme à l'avantage des alliances. L'avantage a été ce que vous savez. Les catholiques, Messieurs, n'ont pas besoin d'alliances; ils sont le grand nombre. Qu'ils s'unissent au grand jour et réclament leurs droits.

Il est impossible qu'on n'en vienne pas là. Si des expériences malheureuses doivent avoir pour effet d'éclairer les timides sur les avantages de la dignité et du courage, il ne faudra pas trop regretter ce qu'elles nous ont coûté.

Jeunes gens, laissez-moi en finissant me tourner vers vous. Si j'espère, si j'annonce le triomphe certain de notre cause, c'est parce que j'ai foi en vous. Libres de tout engagement avec le passé, soyez chrétiens avant tout; dites-le sans ambages; mettez votre conduite d'accord avec vos principes; puis affirmez hardiment votre volonté de servir la France. Cette mère entendra l'appel de ses enfants. Alors qu'elle vous oblige tous de porter l'épée pour la défendre, comment vous interdirait-elle de lui témoigner sous d'autres formes un dévouement sur lequel elle compte jusqu'à vous demander votre sang?

SÉANCE ANNUELLE DU 18 NOVEMBRE 1891

ÉMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Il y a deux jours, quand déjà nous étions tout entiers aux préparatifs de cette solennité universitaire, une douloureuse nouvelle nous est venue de la vieille métropole dont l'Église de Paris est la fille. Le cardinal Bernadou, archevêque de Sens, qui, l'année dernière à pareil jour, présidait encore notre assemblée, a terminé sa carrière ici-bas. Un de ses derniers actes a été le démenti officiel infligé aux méprisables faussaires qui avaient publié sous son nom un document apocryphe, indigne de son grand cœur. Sur le siège de saint Savinien, comme autrefois à Gap, comme dans cette Algérie qui avait eu les prémices de son apostolat, Mgr Bernadou a donné l'exemple des vertus sacerdotales alliées au plus pur patriotisme. Des voix plus autorisées que la mienne rendront hommage à sa mémoire. Mais pouvais-je prendre la parole devant les fondateurs de notre Institut sans rappeler qu'il fut l'un des premiers, l'un des plus dévoués à la cause que nous servons, l'un de

ceux que les difficultés croissantes des temps où nous sommes, ne découragèrent jamais et qui, l'année dernière encore, au sein du conseil des évêques qu'il présidait, déclarait que, en dépit des obstacles à vaincre, une proposition comportant un certain amoindrissement de notre œuvre ne devait même pas être examinée. Un mois après, répondant à son appel paternel, j'avais été porter la parole dans sa noble basilique; en recueillant les effusions de sa bonté, pouvais-je croire, Messieurs, que je le voyais pour la dernière fois?

Un autre deuil, qui vient de frapper l'Église d'Arras, nous est commun avec l'Université catholique de Lille. Avant de monter sur le siège de saint Vaast, Mgr Dennel avait été, sur le siège de Beauvais, l'un de nos patrons les plus aimés, les plus bienfaisants. Comme les vrais apôtres, il est mort à la peine, il a rendu à Dieu le dépôt d'une vie abrégée à son service; sur son lit de mort, il a donné à ses prêtres la grande leçon de l'humilité, de la foi vive, de la confiance filiale, de la parfaite charité. Nos regrets et nos prières s'uniront sur ces deux tombes avec les vœux de notre reconnaissance.

Et maintenant, Messieurs, il faut revenir à ce champ de bataille que ces vaillants ont quitté pour l'éternel repos. Plus que jamais la lutte y est ardente. Elle a pris, dans ces derniers temps, en ce qui nous concerne, une forme assez particulière. Nos ennemis, désespérant de nous détruire, ont annoncé que nous allions périr. Nous avons à leur répondre en fournissant les preuves de notre vitalité.

Vous en avez trouvé une, entre beaucoup d'autres, dans le programme même de cette séance.

Avant 1880, lorsque notre établissement portait encore légalement le nom d'Université libre, les Facultés des lettres et des sciences se faisaient entendre, dans la séance annuelle de rentrée, tout comme la Faculté de droit, par l'organe d'un de leurs membres. Lorsque, à la suite des fameuses *lois Ferry*, notre enseignement scientifique et littéraire perdit la forme de Facultés pour prendre celle d'une école libre de Hautes Études, nous cessâmes de présenter à nos bienfaiteurs et à nos amis un rapport spécial sur cette partie de nos travaux. Le soin d'en rendre compte échut au recteur, qui prit l'habitude d'introduire dans son rapport général le tableau des efforts accomplis et des résultats obtenus dans l'ordre des lettres et des sciences.

Or, Messieurs, qu'est-il arrivé? Sous cette forme plus modeste, l'enseignement dont il s'agit reprit une telle vigueur qu'il a fallu lui rendre dans cette assemblée des interprètes qui lui fussent propres. MM. Pagis et de Lapparent, en s'acquittant brillamment de cette tâche, ont su vous prouver qu'elle était nécessaire. Du même coup, ils ont rendu la mienne inutile; et si je prends la parole aujourd'hui, ce n'est pas pour recommencer après eux l'histoire des travaux de notre année, c'est pour vous montrer dans cette œuvre, qu'on disait si malade, le meilleur indice de la santé, l'accroissement.

I

D'où sont venus, Messieurs, ces bruits sinistres que certains organes bienveillants ou neutres ont propagés à la suite des malveillants? J'ai ici une confession publique à faire et je ne reculerai pas devant ce devoir.

Vous vous souvenez du thème, hélas! trop monotone que, depuis si longtemps, la solennité de ce jour ramène sur mes lèvres. Partisan convaincu, serviteur passionné de la liberté de l'enseignement, je travaille de toutes mes forces à persuader à nos frères dans la foi que cette liberté n'est pas moins digne de leurs sympathies au degré supérieur, là où elle n'existe que depuis quinze ans, qu'elle ne l'est au degré secondaire ou primaire, là où elle a pris droit de cité il y a quarante ans. Je prêche à tout venant que si, dans les régions élevées du savoir, l'usage de cette liberté est à la fois plus difficile et plus coûteux, il est à certains égards plus nécessaire encore et plus fécond; que du moins, sans ce couronnement naturel, l'enseignement libre se voit menacé dans ses résultats définitifs, condamné qu'il est à verser tout son contingent d'élèves dans les cadres supérieurs de l'enseignement officiel; que vouloir un milieu sain pour la formation de l'enfant et livrer au hasard des influences la formation du jeune homme est une contradiction périlleuse et coupable; qu'enfin les temps de lutte où nous vivons exigent que la société chrétienne se donne à elle-même un organisme complet pour résister par la liberté, par l'effort, par le sacrifice, aux

destructions morales dont l'État est l'instigateur ou le complice, et que la science figure parmi les éléments principaux de cet organisme; de telle sorte que les Facultés libres, considérées non plus comme des instruments d'éducation pour la jeunesse, mais comme des ateliers chrétiens de labeur scientifique, doivent encore intéresser au plus haut point tous ceux qui ne prennent pas leur parti de voir toute l'influence, tout le prestige aux mains de l'impiété, et les chrétiens réduits au rôle de quantité négligeable.

Je viens de résumer en ces quelques paroles le plaidoyer ardent que, depuis des années, je ne cesse de rééditer en toute occasion, dans les solennités scolaires, dans les conférences de propagande, dans les journaux, dans les revues, même dans la chaire. Assurément, si j'avais une crainte, c'était de passer les bornes de l'insistance permise à ceux qui poursuivent un but toujours le même.

Or cependant qu'est-il arrivé? Vers la fin de l'été, quand les préoccupations de la rentrée sont devenues prochaines, j'ai de nouveau profité des occasions qui s'offraient pour appeler l'attention sur les intérêts que représente notre œuvre.

Pour la cinquantième fois peut-être, j'ai signalé le contraste étrange qui s'accuse entre la fidélité de la clientèle catholique aux collèges libres et l'indifférence qu'une partie de cette clientèle témoigne à nos Facultés. Notez bien que, comme toujours, j'établissais, preuves en mains, le mal fondé du préjugé qui nous est contraire. Je rappelais les résultats honorables obtenus par

notre enseignement et l'heureux accroissement du nombre de nos élèves. Eh bien, Messieurs, cette fois, la presse hostile ou frivole, celle qui d'ordinaire fait le silence autour de nos efforts, a tout d'un coup honoré d'une attention singulière les petits écrits de circonstance que j'avais jetés dans le public. Elle en a extrait avec un art délicat tout ce qui exprimait un regret, tout ce qui ressemblait à une plainte; elle en a éliminé tout ce qui servait à défendre notre cause, et s'est mise à déclarer en mon nom la faillite des Facultés libres. Jamais, je l'avoue, je n'avais eu l'honneur d'une pareille notoriété dans les colonnes du *Temps* et des *Débats*, de l'*Estafette* et du *Siècle*, de la *Justice* et de l'*Intransigeant*. La presse du Boulevard faisait écho à celle des Loges, la presse de province à celle de Paris; partout j'étais désigné comme l'enfant terrible dont les aveux sont bons à retenir, parce qu'ils annoncent la ruine d'une concurrence qu'un moment l'État avait paru redouter. Toutes ces allégations d'une bonne foi douteuse sont venues se résumer dans une phrase étonnante, prononcée à la tribune de la Chambre des députés par le rapporteur du budget de l'instruction publique, M. Charles Dupuy : « M. d'Hulst, dans un récent mémoire et dans une lettre adressée au journal *Le Temps*, a dit, en effet, qu'il aurait bien de la peine à grouper des éléments viables autour de son Institut. »

Si c'est ainsi qu'on écrit l'histoire à la commission du budget, je propose d'envoyer à ces messieurs des professeurs. Nous en avons d'excellents. Le premier article de leur méthode est de ne pas falsifier les textes. Or,

on peut *solliciter* le mien tant qu'on voudra, on n'y trouvera rien qui, dans le fond ou dans la forme, ressemble à la version de M. Charles Dupuy. Et comment l'y eût-on trouvée, puisque ma lettre au *Temps* était écrite précisément pour protester contre les paroles décourageées qu'on m'avait prêtées dans ce journal? Celui-ci, d'ailleurs, s'est exécuté de fort bonne grâce. Il a reproduit ma lettre et, plaidant les circonstances atténuantes pour son interprétation première, il a dit : « Nous avions vu dans la lettre de M. d'Hulst un cri de détresse. Il paraît que c'était simplement un appel. Nous lui donnons acte de la différence. »

Toute cette controverse était née du rapport même de M. Dupuy. Dans ce document, publié au commencement de l'été, le rapporteur constatait d'abord la situation considérable acquise par l'enseignement libre au degré secondaire, puisqu'il groupe plus de la moitié des élèves (52 % de la population totale des collèges en France). Puis il plaçait en regard, avec un visible dédain, la situation des Facultés libres, qui ne réunissent dans notre pays qu'un millier d'élèves, tandis que les Facultés de l'État en comptent plus de 20.000 (20.785).

J'ai dit ailleurs comment il convient de retoucher cette statistique.

Ainsi d'abord, là où le haut enseignement libre n'a pas pris la forme de Facultés, les exigences légales obligent nos étudiants de prendre aux Facultés de l'État leurs inscriptions probantes. Ils n'en sont pas moins les élèves effectifs des hautes écoles catholiques qui les forment. Les listes officielles s'enrichissent

ainsi d'une partie de notre contingent. C'est le cas pour Paris, où nos candidats aux différentes licences ès lettres et ès sciences, au nombre de 140 environ, comptent à l'actif de la Sorbonne. On en peut dire autant pour Toulouse. Il y a donc lieu d'ajouter au moins 200 élèves à notre total et de retrancher le même nombre à celui de l'État. Celui-ci se grossit encore indûment des étudiants au titre étranger, qui, pour la plupart, ne font que passer et qui, pour une fréquentation de quelques jours, n'en reçoivent pas moins une carte qui les classe pour l'année entière dans les cadres des Facultés officielles. Ces étudiants étrangers figurent dans la dernière statistique pour près de 1.200 (1.170).

Toutefois, ces rectifications faites, il faut reconnaître que, loin de dépasser la moitié de l'effectif total, comme dans l'instruction secondaire, les élèves du haut enseignement libre ne représentent guère que la dix-septième partie de la clientèle des Facultés.

C'est cette infériorité numérique qu'il s'agissait d'expliquer.

Les journaux l'ont fait généralement avec légèreté ou avec malveillance.

Je leur ai répondu que des circonstances politiques bien connues inclinent les parents chrétiens à diriger leurs fils vers les écoles spéciales militaires et que la proportion des jeunes gens passant des collèges libres aux Facultés s'abaisse de ce chef beaucoup au-dessous du chiffre normal. Est-ce la faute des Universités libres si l'intolérance jacobine détourne leur clientèle natu-

relle des carrières civiles auxquelles elles ont mission de préparer leurs élèves?

Mais, en tenant compte de cette cause accidentelle, il reste vrai que bon nombre de bacheliers, décidés à s'orienter vers les Facultés au sortir des collèges catholiques, préfèrent les Facultés officielles. A quelle cause attribuer cette préférence?

Les gens pressés de conclure sans examen n'ont pas hésité à dire : c'est parce que les Facultés libres donnent un enseignement inférieur. Un grand journal qui passa jusqu'ici pour être de nos amis, a même ajouté cet aimable commentaire : « Il ne faut pas faire les hommes meilleurs qu'ils ne sont. Ils règlent volontiers leur langage sur leurs principes, mais ils règlent leurs actes sur leurs intérêts. »

Fallait-il courber la tête sous ce jugement sommaire? Je ne l'ai pas pensé. Et j'ai répliqué que si l'intérêt inspirait les transfuges de l'enseignement libre, c'était un intérêt mal entendu. Pour apprécier la valeur des Facultés libres, il y a un critérium plus sûr que l'option quelquefois peu éclairée des bacheliers et de leurs parents : il y a les résultats des examens. Justement le législateur de 1880 a dépouillé nos professeurs de toute participation au contrôle des études. Ce sont les maîtres officiels qui jugent nos candidats. Je rends hommage à leur impartialité. Ils ne commettent pas d'injustice contre nous. D'accord. Mais on ne supposera pas, je pense, qu'ils en commettent en notre faveur. Leur témoignage n'est donc pas suspect. Or, notre proportion d'élèves admis est tantôt égale, tantôt et très souvent

supérieure du double, et quelquefois du triple, à celle que présente l'ensemble des épreuves subies par l'universalité des candidats.

Si donc une partie des jeunes gens qui sortent des collèges catholiques ne viennent pas occuper dans nos Facultés une place qui était la leur, c'est peut-être parce qu'ils croient l'autre enseignement meilleur, mais en cela ils se trompent, et nous avons bien le droit de le leur dire.

C'est en constatant ces injustifiables désertions que j'ai pu déclarer avec vérité que les Facultés libres n'étaient pas soutenues par l'opinion catholique comme elles méritent de l'être, qu'au lieu de 1.200 étudiants, elles devraient dès aujourd'hui en réunir de 3.000 à 4.000. Dites, si vous le voulez, qu'il y a là une plainte en même temps qu'un appel. Mais un cri de détresse, jamais!

Et comment l'aurais-je poussé, ce cri de détresse, alors que nos effectifs, atteints par le découragement qui avaient suivi les lois Ferry, se relèvent depuis deux ans, alors que notre Faculté de droit, la plus maltraitée par les événements, malgré la haute valeur de ses maîtres, a gagné plus de 120 étudiants dans ces deux dernières années; alors que notre vieille école des Carmes est trop petite pour recevoir les élèves ecclésiastiques qui viennent y solliciter une place, et qu'il a fallu en refuser quinze cette année ; alors que les candidats laïques aux grades scientifiques et littéraires se multiplient d'année en année ? L'année dernière, notre population totale était un peu supérieure à 400 élèves.

Cette année, elle atteindra 450. Ceux qui ne connaissent rien aux questions d'enseignement supérieur peuvent trouver ce résultat insignifiant. Je leur demanderai de me dire combien ils comptent d'étudiants dans les principaux groupes de Facultés officielles en province. J'ai là sous les yeux une statistique qui donne le nombre des élèves, Faculté par Faculté. Malheureusement elle remonte à l'année scolaire 1887-1888. C'est la plus récente que j'aie pu me procurer. Le rapport de M. Dupuy n'indique que la population totale de chaque ordre d'enseignement pour toute la France. Seulement, nous pouvons considérer les chiffres que je vais citer comme très voisins de la réalité actuelle; en effet, le grand accroissement qui s'est accusé dans la population des Facultés remonte à 1880; il avait presque atteint son maximum en 1888. L'augmentation qui a pu se produire dans les trois années suivantes ne modifierait pas sensiblement les termes de la comparaison que je veux instituer.

J'écarte d'abord Paris, parce que la situation exceptionnelle de ses Facultés, notamment des Écoles de droit et de médecine, qui réunissent près de 7.000 élèves, défie toute concurrence.

J'écarte, en province, les Facultés de médecine et les écoles de pharmacie, parce que seule l'Université libre de Lille a su aborder la concurrence sur ce terrain. Je parle surtout de notre Institut de Paris, qui compte une Faculté canonique de théologie, une Faculté libre de droit, une École supérieure de lettres et de sciences. Cet ensemble groupait l'année dernière un total d'en-

viron 420 étudiants, de 390 sans la théologie. Eh bien! recherchons quels étaient, en 1888, les effectifs des écoles similaires en province : droit, lettres et sciences.

Je trouve que seize groupes de Facultés réunissaient une population totale de 4.825 élèves, soit une moyenne de 301 à 302 étudiants par centre académique. Supposez depuis trois ans une augmentation de mille élèves sur l'ensemble, et elle n'a certainement pas atteint ce chiffre, le quotient monte à 360 étudiants. Nous restons donc toujours au-dessus de la moyenne. Nous passons seulement après Toulouse, Lyon, Bordeaux, Lille et Montpellier. Mais Aix avec Marseille, Alger, Besançon, Caen, Clermont, Dijon, Grenoble, Nancy, Poitiers, Rennes, viennent après nous. Pour la Faculté de droit prise isolément, nous restons au second rang, *ex æquo* avec Bordeaux, Lyon et Montpellier, dépassés seulement par Toulouse.

Telle est notre situation en face de ces groupes de Facultés qui tendent de plus en plus à se former en universités provinciales; universités richement dotées par l'État et par les villes, prélevant encore sur nos élèves, et à notre préjudice, le lourd tribut des droits d'examen, et dont plusieurs s'appuient sur d'anciennes et glorieuses traditions locales en matière de haut enseignement.

Ceci, Messieurs, c'est l'éloquence des chiffres; et je serais vraiment tenté de remercier ceux qui, par leurs injustes dédains, m'ont imposé l'agréable obligation de vous la faire entendre, si je n'avais à leur adresser le

grave reproche de m'avoir fait dire le contraire de ce que signifiaient mes paroles.

Laissons donc le rapporteur du budget s'exclamer : « Vous avez demandé à grands cris la liberté en 1875, et c'est précisément la liberté qui vous tue. » Non, Messieurs, la liberté ne nous tue pas. C'est par elle que nous avons pu naître ; c'est par elle que nous grandirons, car nous entendons grandir ; si notre situation présente est honorable, elle ne nous suffit pas. Notre ambition la dépasse, et cette ambition-là ne fait qu'un avec notre foi.

II

C'est là, je le sais, pour nos adversaires un sujet d'étonnement toujours nouveau. Sans quitter le compte rendu officiel de la séance parlementaire du 9 novembre dernier, j'en trouve la preuve dans les incroyables paroles échappées à M. Charles Dupuy. Pour expliquer la prospérité de nos collèges, il n'avait pas craint d'invoquer les procédés de *racolage* qu'emploieraient, à l'en croire, les directeurs de ces établissements ; comme si l'État, lui aussi, lui surtout, n'attirait pas, autant qu'il peut, les bons élèves par les avantages qu'il leur offre, comme s'il ne disposait pas pour cela des bourses payées par les contribuables et dont le total dépasse 3 millions ; comme s'il n'avait pas, pour peser sur tous ses fonctionnaires, un irrésistible moyen de pression qui n'appartient qu'à lui et qui fait de leurs enfants les clients forcés de ces lycées. Mais, après s'être aban-

donné à ces insinuations perfides, savez-vous ce que l'orateur ajoute pour expliquer ce qu'il appelle « l'anémie des Facultés catholiques » ? « C'est, dit-il, que dans l'enseignement supérieur, il ne s'agit plus, comme dans l'enseignement secondaire, de ces recettes et de ces procédés auxquels quelques hommes peuvent être habiles ; il s'agit de la science elle-même, et il y a là un conflit que vous ne pouvez empêcher. »

Quel conflit, Messieurs? M. Dupuy va vous le dire, et il me pardonnera de citer si souvent son récent discours, puisqu'il m'a fait l'honneur de citer les paroles que j'adressais, il y a quinze jours, à nos étudiants, réunis pour la messe du Saint-Esprit : « Récemment M. d'Hulst s'écriait devant ses élèves : Soyez des croyants et des savants. Je ne sais pas comment on peut s'arranger : mais il est certain que lorsqu'on poursuit l'étude de la science, il arrive un moment où la foi se dresse et vous dit : Tu n'iras pas plus loin ! » (*Très bien ! très bien ! à gauche.*)

Voilà donc, Messieurs, la véritable cause qui éloigne de nous la jeunesse ! Nous lui disons de conquérir la science et de garder la foi. Mais M. Dupuy ne sait pas *comment on peut s'arranger pour cela*. Ce doute de M. Dupuy jette les jeunes esprits dans une angoisse effroyable, d'autant plus que ce qui n'était qu'un doute devient immédiatement une certitude : il *est certain* que la foi se dresse sur le passage de la science et l'arrête tout court.

Je voudrais bien prier M. le rapporteur, qui est si fort sur les enquêtes, d'entreprendre celle-ci ; il convoquerait tous les étudiants sortis des collèges catholiques

et actuellement inscrits aux Facultés de l'État, et leur demanderait quels motifs ont dicté leur option. Je le défie d'en trouver un, un seul, que le scrupule scientifique, si poétiquement exprimé par lui à la tribune, ait éloigné de nos Facultés.

Je connais trop bien les vraies causes de cette défection pour être inquiet du résultat de l'enquête, et je suis même assuré que M. Dupuy ne la fera pas. Ces causes, je les ai énumérées cent fois. La liberté de l'enseignement supérieur est venue au moment où l'influence échappait à nos amis pour passer aux adversaires de nos croyances; elle a représenté dès sa naissance le parti des vaincus : elle a paru d'un usage dangereux pour l'avenir des jeunes gens. Sans doute, ceux qui ont cédé à cette crainte ont fait preuve, pour la plupart, d'une grande irréflexion; car si l'attache des Facultés catholiques est à redouter pour les aspirants à certaines carrières, elle n'est ni la seule ni la principale tare de nos clients aux yeux du pouvoir; ôtez-leur ce péché originel, il leur en restera d'autres qui paraîtront indélébiles. Et, d'autre part, le nombre est grand encore des professions libérales et des fonctions, même publiques, qui échappent à l'arbitraire politique et dont l'accès leur reste ouvert. Mais, pour mal fondée qu'elle soit, la préoccupation dont je parle est pour beaucoup dans les hésitations de nos amis. Ajoutez-y ce fait incroyable, mais réel, que nombre d'entre eux ne savent pas au juste ce que c'est que la liberté conquise en 1875, ignorent que nos Facultés délivrent des inscriptions valables, ou se persuadent qu'elles ont perdu

ce privilège en 1880 avec celui du jury mixte. Voilà les vraies causes de ce que M. Dupuy appelle l'anémie des Facultés libres et dont il triomphe avec peu de modestie. Quand il oppose notre « pauvreté » à la « richesse » du haut enseignement public, il oublie que cette richesse est faite de nos contributions, en même temps que notre pauvreté vit de nos aumônes. Mais, s'il ne se croit pas plus obligé d'être généreux que modeste, il nous appartient de relever le défi prodigieux que la libre-pensée jette par sa bouche à notre foi.

Il est certain, dit M. Dupuy, que la foi arrête la science. L'honorable M. Bigot a fait justice de cette prétendue certitude par une simple exclamation : « Comme s'il n'y avait pas des savants chrétiens ! » Et M. le rapporteur, que rien n'embarrasse, de répliquer avec aisance : « Nous en dresserons, si vous le voulez, le catalogue. » (*Rires à gauche.*) Eh ! Messieurs de la gauche, si l'on vous prenait au mot, peut-être ririez-vous moins. Je ne vous citerais pas les grands noms d'autrefois. Pour vous, sans doute, Kepler et Kopernic, Newton et Leibnitz représentent une science arriérée. Je ne remonterais même pas jusqu'à ces hommes qui ont donné à la science, dans ce siècle, l'impulsion et l'orientation qu'elle suit encore, un Ampère, un Cauchy, un Biot; vous répondriez peut-être que la foi restait dans ces grands esprits comme un legs tardif du passé. Je vous inviterais à ouvrir avec moi l'Annuaire de l'Institut de France; non pas que je me flatte de connaître les pensées et les sentiments de tous ceux qui composent ce corps d'élite; mais je noterais au

passage ceux dont les convictions ne font mystère pour personne. A l'Académie française, M. le duc de Broglie, M. le duc d'Audiffret-Pasquier, MM. X. Marmier, Camille Rousset, le comte d'Haussonville sont des chrétiens. J'en oublie sans doute, et pourtant je dois ajouter une dernière révélation : Mgr Perraud, évêque d'Autun, est un fort bon chrétien.

A l'Académie des sciences, MM. Hermite, Jourdan, Boussinesq, de Bussy, Wolff, d'Abbadie, l'amiral de Jonquières, Gaudry, sont des mathématiciens, des astronomes, des naturalistes éminents : ce sont aussi des chrétiens déclarés. J'en vois encore d'autres que je pourrais citer. Quelques-uns sont des fonctionnaires amovibles : j'aurais peur de les compromettre.

A l'Académie des inscriptions, MM. Wallon, Sénart, d'Arbois de Jubainville, de Villefosse, de Boislisle, Viollet, Léon Gautier, de Barthélemy, Le Blant, de Mas-Latrie, le marquis de Vogüé sont des chrétiens; faut-il que j'exclue de ma liste M. l'abbé Duchesne, parce qu'il est des nôtres; ou que j'hésite à y mettre, parmi les correspondants de l'Institut, M. le marquis de Nadaillac, le zélateur éclairé de nos congrès scientifiques ? ou dois-je vous apprendre que l'Académie compte parmi ses meilleures gloires d'avoir pour membre, au titre étranger, le rénovateur de l'archéologie chrétienne, l'immortel Jean-Baptiste de Rossi ?

Je suis moins familier avec les noms qui figurent sur les fastes de l'Académie des sciences morales et politiques. Toutefois, je relève là encore les noms de MM. Aucoc, Georges Picot, Nourrisson, Fr. Bouillier,

Buffet, de Parieu, de Franqueville, Lefèvre-Pontalis, Dareste, Colmet de Santerre, Albert Desjardins.

Voilà ce que me donne un examen sommaire de l'Annuaire de l'Institut. Maintenant, vous ne pensez pas, j'imagine, que toute la science soit enfermée dans les cinq académies : autrement, avec quoi les recruterait-on dans l'avenir? Une revue des hommes de science qui ne portent pas encore l'habit à palmes vertes, donnerait des résultats pareils. Et voilà, Monsieur Dupuy, à quoi l'on s'expose quand on s'engage trop vite à dresser certains catalogues.

J'ai honte vraiment d'insister sur une vérité de fait aussi évidente que celle-ci : il existe un grand nombre de savants chrétiens. Mais c'est qu'elle me paraît beaucoup moins connue qu'elle n'est évidente. Et c'est pour la mettre en lumière que nous avons entrepris, pour la seconde fois cette année, de réunir en congrès les amis de la science qui restent fidèles à la foi. Le succès de cette assemblée a dépassé celui qui avait couronné, il y a trois ans, notre première tentative. Le compte rendu de nos travaux, qui paraîtra prochainement, permettra de juger du progrès accompli. L'élan est donné et ne s'arrêtera plus. En 1894, c'est à Bruxelles que les savants catholiques du monde entier seront invités à tenir leurs fraternelles assises. Nous comptons bien faire le tour de l'Europe ; du moins nos successeurs le feront après nous et promèneront de capitale en capitale cette vivante réponse au défi qu'on nous jette imprudemment. Non, Messieurs de la libre-pensée, ce n'est pas la foi qui se met en travers de la

science, c'est l'incrédulité intolérante et aveugle qui prétend accaparer la science et dire aux croyants : On ne passe pas ! Nous passerons quand même, je vous le jure; nous franchirons ces fragiles barrières et nous poursuivrons sur tous les terrains l'alliance féconde du savoir humain qui déchiffre l'énigme de l'univers, et du témoignage divin, qui nous révèle par delà le domaine de l'expérience le secret de nos origines et celui de nos destinées.

III

J'ai terminé, Messieurs, ce plaidoyer *pro domo nostra*, et je n'éprouve pas le besoin de m'en excuser devant vous. N'est-ce pas rendre service à l'opinion catholique que de la rassurer contre de vaines terreurs, que de l'empêcher de douter d'elle-même et des œuvres qu'elle a mission de défendre? Parmi ces œuvres, le haut enseignement que la foi consacre, que la liberté développe et que la charité nourrit, mérite d'être mis au rang des premières en importance, en nécessité. Voilà le droit. En fait, quelle place occupe le haut enseignement chrétien ? Une place inférieure à celle qui lui appartient, — c'est ce que je me suis permis de dire à nos frères ; — une place honorable pourtant, et qui commande le respect, — c'est ce que j'ai pris la liberté de répondre à ceux qui du dehors affectent de nous mépriser.

Maintenant, Messieurs, il faut oublier ces querelles d'un jour ; il faut nous remettre à l'ouvrage. L'année où nous entrons ouvre devant nous de larges perspec-

tives de labeur. Elle va s'inaugurer par un concours d'agrégation destiné à introduire, à travers de longues et redoutables épreuves, deux jeunes maîtres de plus dans le corps enseignant de notre Faculté de droit. Laissez-moi exprimer ici notre reconnaissance aux hommes éminents qui ont bien voulu, au prix d'un sacrifice considérable de leur temps et de leurs forces, se joindre à nos professeurs pour composer le jury de ce concours. Nous tenons à grand honneur de voir siéger dans nos rangs M. Sénart, président de chambre honoraire à la Cour d'appel de Paris ; M. David, ancien conseiller d'État ; M. Benoît, ancien avocat général à la Cour de cassation ; M. d'Herbelot, ancien avocat général à la cour d'appel de Paris. Commencée sous de tels auspices, la présente année se poursuivra par une émulation de travail entre professeurs et élèves. Elle verra, je l'espère, commencer pour notre vieille maison une ère de renouvellement par la mise en train des constructions dont je vous annonçais, il y a un an, le projet. Vous vous attendiez peut-être à voir déjà nos bâtiments sortir de terre. La circonstance qui nous a fait différer d'une année mérite d'être rapportée. La commission chargée de juger le concours institué entre cinq jeunes architectes avait déjà fixé son choix sur le plan de M. Gaston Ruprich-Robert, fils du savant inspecteur des monuments historiques qui fut jusqu'à sa mort l'architecte de notre Institut. Ce plan tirait le meilleur parti possible du terrain dont nous disposions ; et toutefois nous nous sentions à l'étroit pour développer sur cette surface les nombreux services que comporte une

université complète, doublée d'un internat. La Providence est venue à notre aide, non sans nous jeter dans de grandes perplexités. La belle propriété qui entrait comme une enclave dans la nôtre, l'hôtel d'Hinnisdal avec son jardin, formant l'angle de la rue Cassette et de la rue de Vaugirard, venait d'être mise en vente. Encore quelques jours, et cette bande de 3.000 mètres de terrain, avec le vieil hôtel situé au fond, allait être dépecée par divers acquéreurs, couverte de constructions à six étages qui nous auraient serrés comme dans un étau, ôtant le jour à notre église et rendant impossible à tout jamais un agrandissement nécessaire. Nous étions placés entre deux imprudences : ou jeter 700.000 francs de notre capital de réserve dans cette acquisition, ou perdre une occasion qui ne se présenterait plus jamais et que nous regretterions toujours. Cette dernière imprudence nous a paru la moins pardonnable. En cinq jours de temps, nous avons décidé et réalisé le contrat. Une société civile formée entre nos amis est aujourd'hui propriétaire de ce bel immeuble, que nous continuons provisoirement de louer, mais qui doit fournir un emplacement d'un côté à la grande salle destinée à suppléer avantageusement celle-ci, de l'autre aux bâtiments du séminaire universitaire. C'est une folie, me direz-vous. J'en conviens et je souhaite que cela reste une folie. Car si les prophètes de malheur finissaient par avoir raison de nos espérances, s'il fallait un jour renoncer à tous les beaux rêves que nous formons pour cette œuvre, j'aurais la douleur de réunir nos actionnaires pour leur annoncer qu'à la

place d'un acte généreux, ils ont fait une excellente affaire. Le prix que nous avons payé promet dans l'avenir une plus-value certaine et considérable. Que le Ciel nous préserve d'une spéculation aussi heureuse! Nous sommes les disciples de Celui qui a dit : « Il est meilleur de donner que de recevoir. » Mieux vaut mille fois distribuer aux enfants de Dieu la science dans une demeure agrandie et digne de sa haute destination que de distribuer des dividendes.

Nous commencerons probablement nos constructions par la grande salle. Placée à l'angle des deux rues, elle sera d'un accès facile au public, et, en outre des services qu'elle nous rendra aux jours de nos solennités universitaires, elle nous fournira plus tard, grâce aux dépendances dont elle sera entourée, des locaux précieux pour le remplacement provisoire des bâtiments qu'il faudra démolir. En même temps, elle offrira aux œuvres de bienfaisance et de zèle, si nombreuses dans Paris, aux conférences, aux congrès, aux ventes, aux fêtes scolaires, l'asile depuis longtemps désiré et dont l'absence était une honte pour la charité parisienne. Aussi espérons-nous tirer un certain revenu de la location de cette salle et compenser ainsi, dans une assez large mesure, les sacrifices qu'il faudra faire pour l'élever. Je ne doute pas que les hommes généreux qui, naguère encore, songeaient à fonder une société pour l'acquisition d'un terrain et l'édification d'une salle d'œuvres, ne profitent volontiers des avantages que notre initiative leur assure et que, satisfaits de nous devoir la jouissance du terrain, ils ne nous aident

puissamment à parfaire le capital nécessaire aux constructions. Quel dommage, Messieurs, qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen de faire voyager les maisons par le chemin de fer! Nous pourrions nous procurer en province des bâtiments scolaires à très bon compte. La discussion parlementaire à laquelle j'ai fait aujourd'hui de larges emprunts, nous apprend en effet qu'il y a beaucoup d'écoles normales toutes neuves dont on ne sait plus que faire. 1.531 professeurs se partagent 7.608 élèves pour toute la France ; c'est une moyenne de 5 élèves par professeur. Jugez ce que c'est dans les départements où la moyenne n'est pas atteinte ! Aussi l'on songe à réunir deux départements pour peupler une même école. L'autre va rester disponible et nous en ferions volontiers notre affaire. Mais ce genre de déménagement est réservé aux progrès futurs. Aujourd'hui on en est réduit à bâtir sur place. Vous nous êtes témoins que nous n'y avons pas mis de précipitation. Ailleurs on a dit : Bâtissons d'abord, les élèves viendront ; et ils ne sont pas venus. C'est le contribuable qui a payé. Il est fait pour cela. Ici nous avons été trop timides, ce qui est une forme de l'imprudence. Nous avons dit : Voilà un vieux bâtiment ; il est laid, il est noir, il est étroit, il est dégradé, mais il a le mérite d'exister et celui d'être vénérable : installons-y l'œuvre naissante, on verra plus tard. J'ai toujours pensé qu'il eût mieux valu donner dès le début à nos hautes écoles une demeure digne d'elles. Aujourd'hui, nous ne pouvons différer davantage. Si nous ne quittons pas la vieille maison, elle nous quittera la première. Quant

aux souvenirs qu'elle garde, ce n'est pas nous qui songerions à les profaner. Le percement de la rue de Rennes, qui, en 1867, a emporté la chapelle des martyrs, ne saurait nous être imputé. « Comment l'aurions-nous fait si nous n'étions pas nés? » Nous entourerons d'honneurs les reliques précieuses accumulées dans la crypte de notre église; nous respecterons une chambre, un escalier, un perron, dont l'histoire se rattache à celle des massacres de septembre. Le reste de la maison n'offre aucun intérêt à la piété ni à l'archéologie. La plupart des bâtiments datent de ce siècle; la partie ancienne n'a pour elle qu'une vétusté incommode, coûteuse et sans gloire. L'heure est donc venue de renouveler ce qui périt. En ces jours difficiles, Messieurs, laissez-moi saluer comme un heureux augure la nécessité qui nous contraint de faire un pacte avec l'avenir!

SÉANCE ANNUELLE DU 10 NOVEMBRE 1892

ÉMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

MESDAMES,

A l'instant où je prends la parole, vous savez déjà ce qu'a été pour notre Institut l'année de travail qui vient de finir; vous savez sous quels auspices s'ouvre l'année nouvelle. Les rapporteurs que vous avez entendus ont moissonné dans le champ de nos plus récents souvenirs; il ne reste qu'à y glaner.

Un hommage d'abord à ceux que nous pleurons. La mort a été sévère pour l'Église de France depuis notre dernière assemblée. Notre Institut en particulier a perdu quatre de ses vénérés patrons : Mgr l'archevêque de Bourges, NN. SS. les évêques d'Amiens, de Beauvais et de Quimper. Comment oublierions-nous jamais ce que fut pour nous Mgr Marchal, sa générosité pour notre caisse, sa sollicitude pour nos progrès, l'accueil affectueux qu'il réservait à nos professeurs, l'attention éclairée avec laquelle il suivait leurs travaux, l'honorable mission qu'il leur avait confiée

d'inspecter ses collèges et ses petits séminaires? On peut dire que l'archevêché de Bourges était pour nous une seconde maison paternelle. D'autres rediront la perte cruelle qu'a faite la cause catholique en la personne de ce grand homme d'Église. Que Mgr l'évêque de Sinope, qui partageait à notre égard, qui représente aujourd'hui pour nous la bienveillance de son vénéré frère, nous permette de revendiquer une place de choix parmi ceux qui mêlent leurs larmes aux siennes!

Mgr Jaquenet et Mgr Péronne ont appartenu moins longtemps à l'association de nos fondateurs. Mais leur dévouement s'est toujours traduit et par les offrandes qu'ils ont su recueillir et par leur présence assidue à nos réunions.

Mgr Lamarche tenait à nous par un double lien. Avant d'être, sur le siège de Quimper, un de nos chefs, il avait été, à la tête d'une paroisse de Paris, un des amis, un des soutiens de notre œuvre. Quand je le rencontrais, il y a moins d'un an, aux obsèques de Mgr Freppel, qui m'eût dit que, si peu de temps après, je serais appelé au douloureux honneur de prononcer son éloge funèbre dans la cathédrale de Saint-Corentin? Attaché maintenant au diocèse qui fut le sien, par des liens qu'il avait lui-même noués, je me sens plus obligé d'acquitter la dette de reconnaissance que notre Institut a contractée envers lui.

Il fallait, avant tout, remplir ce pieux devoir envers nos morts. Et maintenant, après avoir prié sur des tombeaux, il faut nous relever et marcher.

Je voudrais aujourd'hui vous entretenir d'un sujet que nous ne traitons pas d'ordinaire dans cette réunion. Le moment me semble venu de rompre le silence que nous avons gardé presque entièrement sur l'une des branches, je devrais dire sur la maîtresse branche, de notre enseignement universitaire : la Faculté de théologie.

Lorsque, pour la première fois en 1875, nous avons mis en œuvre la liberté nouvellement conquise de l'enseignement supérieur, la théologie ne figurait pas dans les cadres de nos leçons. C'est au bout de trois ans seulement, à la rentrée de 1878, que NN. SS. les Évêques ont jeté les fondements de notre enseignement théologique. Il a fallu plusieurs années pour le développer et l'affermir. Il en a fallu davantage encore pour éprouver et perfectionner l'organisation qui lui avait été donnée. Enfin, après de longues négociations durant lesquelles les statuts, règlements et méthodes de notre École des sciences sacrées et les premiers résultats de leur application furent l'objet d'un minutieux examen, un Bref du 10 décembre 1889 vint conférer à cet établissement le titre et les privilèges d'une Faculté canonique de théologie.

Ainsi, un siècle après la destruction des anciennes Universités et l'année même où, dans un orgueilleux centenaire, la France officielle s'applaudissait d'avoir coupé le câble qui la reliait à son glorieux passé, un acte de l'autorité apostolique renouait la chaîne des grandes traditions théologiques de l'École de Paris. Bien différente, hélas ! de l'antique Sorbonne, si l'on

compare les richesses de celle-ci à notre pauvreté, son éclat séculaire à l'obscurité de notre jeunesse; bien différente, heureusement, si l'on oppose aux déviations qui avaient, sur plus d'un point, égaré nos anciens, l'esprit de filiale docilité qui nous anime à l'égard du Saint-Siège, notre jeune Faculté n'en a pas moins le droit de revendiquer l'héritage d'un Pierre Lombard et d'un Albert le Grand, d'un Alexandre de Halès et d'un Thomas d'Aquin, d'un Pierre d'Ailly et d'un Gerson, plus près de nous celui d'un Nicolas Cornet, ce grand homme dont Bossuet s'honorait de s'appeler le disciple.

En effet, où chercher en dehors de nous, où trouver dans ce grand Paris la trace de l'œuvre immortelle qu'ils ont accomplie de leur temps, mais qui reste l'œuvre de tous les temps, je veux dire l'exposition scientifique des vérités révélées et leur coordination avec les données changeantes du savoir humain? En vain le génie puissant et despotique qui entreprit, il y a cent ans, ce que M. Taine appelle la reconstitution de la France, essaya-t-il de refaire à la théologie une place dans cette institution d'État qu'il créa sous le nom d'Université de France. On n'enseigne pas au nom de César ce que Dieu seul a révélé. En vain les gouvernements qui se sont succédé dans ce siècle, la Restauration, la Monarchie de Juillet, le second Empire et même, à une époque où elle n'était pas encore dans son vrai naturel, la troisième République, ont-ils tenté d'obtenir la reconnaissance canonique des Facultés officielles de théologie. La nomination

des professeurs restait la difficulté insurmontable, le Saint-Siège ne pouvant abandonner au pouvoir civil le choix et l'investiture des maîtres de la doctrine sacrée.

Privés de cette consécration, les Facultés établies dans les divers centres universitaires ne pouvaient être chargées de distribuer l'enseignement théologique aux élèves du sanctuaire. Elles demeuraient — et leur rôle était grand encore — des écoles ouvertes où des maîtres éloquents, désignés par les évêques au choix du ministre, présentaient sous une forme oratoire l'apologie de la foi. Obligés de conquérir leur auditoire à force de talent, ces hommes distingués, dont plusieurs sont devenus l'honneur de notre épiscopat, ont tiré le meilleur parti possible d'une institution dont mieux que personne ils comprenaient l'insuffisance. Pendant ce temps-là, les consistoires protestants obtenaient du gouvernement la création de Facultés d'un caractère tout différent et dont la fréquentation, obligatoire pour les aspirants aux fonctions de pasteurs suppléait pour ceux-ci à l'absence de séminaires spéciaux. C'est cette particularité qui les a sauvées de la destruction.

Depuis sept ans, les Facultés catholiques de théologie ont disparu des cadres de l'enseignement public en France. Une simple omission, qui n'avait rien d'involontaire, la suppression d'un crédit au budget, est le moyen dont on s'est servi pour fermer la bouche aux représentants d'un enseignement qui avait eu ses jours de gloire. Aujourd'hui, si vous cherchez la

place de la théologie dans l'Université de France, vous ne la trouverez plus occupée que par l'enseignement calviniste ou luthérien.

Est-il donc superflu de montrer au public chrétien ce qui s'est fait ici, sous l'autorité du Pape et des évêques, pour relever l'enseignement de la science sacrée dans des conditions de liberté et d'efficacité qu'il n'avait pas connues depuis cent ans?

Certes, nous n'avons pas attendu ce jour pour entretenir les catholiques de ce grand intérêt. Notre Faculté de théologie tient tous les ans sa séance solennelle, à la fin du mois de juin, en présence d'un auditoire principalement ecclésiastique. On rend compte, dans un rapport analogue à celui que la Faculté de droit vient de vous présenter, et des travaux de l'année, et des concours, et des examens de grades. Toutefois, il est bon que nos amis et nos bienfaiteurs apprennent à réunir dans leur pensée bienveillante les deux branches de notre enseignement, la branche sacrée et la branche profane. Je vous demande donc la permission de vous dire deux mots de la première.

Notre Faculté comprend trois ordres distincts d'enseignement: la théologie proprement dite, le droit canonique et la philosophie.

La théologie est représentée par deux cours de dogme, embrassant en quatre ans la dogmatique tout entière; par deux cours d'Écriture sainte, comprenant l'introduction générale à la science biblique et la critique des textes; par de nombreux cours de langues

orientales, ces auxiliaires nécessaires de l'exégèse, hébreu, syriaque, assyrien, arabe; enfin, par deux cours d'histoire ecclésiastique.

L'enseignement du droit canonique a reçu chez nous une organisation plus complète que partout ailleurs: le texte des Décrétales y est expliqué en deux ans par deux professeurs qui rattachent à l'interprétation du vieux droit l'exposition de toutes les modifications qu'il a subies jusqu'à nos jours. Deux autres cours spéciaux initient nos élèves à la connaissance du droit public ecclésiastique et de l'histoire de la législation canonique. Enfin, le droit civil n'est pas oublié: deux professeurs laïques de notre Faculté de droit se partagent l'exposition sommaire des principes du droit romain et du Code civil français, et celle de l'organisation administrative de la France et de la législation des cultes.

La philosophie scolastique est la base solide de la théologie. Notre ambition est de lui donner dans notre Faculté des développements analogues à ceux qu'elle reçoit en ce moment à Louvain, sous la puissante impulsion de Léon XIII. Pour le moment, un seul professeur donne aux sectateurs de cette muse austère un double enseignement, l'un synthétique, embrassant dans un cadre défini toutes les parties de la philosophie, l'autre analytique, approfondissant successivement l'une des questions que soulève l'étude rationnelle et traditionnelle des lois de la pensée.

Maîtresse d'elle-même, sous le contrôle du conseil des évêques et sous l'autorité du Pape, la Faculté examine ses sujets, et, dans les deux sections de théologie

et de droit canon, délivre les trois grades de baccalauréat, de licence et de doctorat, en les déguisant, par respect pour les interdictions législatives, sous les noms correspondants d'*auditorat*, de *lectorat* et de *maîtrise*. Dans la section de philosophie, la Faculté ne fait encore que des bacheliers ou *auditeurs*.

Les conditions requises pour l'obtention de ces grades sont assez rigoureuses. Nous exigeons la fréquentation des cours, persuadés qu'une Faculté qui n'est qu'un bureau d'examens voit baisser inévitablement le niveau des grades et devient, comme on l'a dit plaisamment, un bureau de bienfaisance. L'auditorat en théologie et en droit canon répond à l'enseignement complet des grands séminaires et en est le couronnement pour les élèves les plus capables. Le lectorat suppose deux années d'assiduité aux cours de la Faculté et sa valeur correspond à celle du doctorat des universités romaines. La maîtrise suppose un travail libre et personnel; le candidat en fournit la preuve par une double soutenance, dont l'une porte sur l'ensemble de la théologie ou du droit ecclésiastique, la seconde sur une thèse imprimée dont l'objet est spécial.

Ainsi, pour devenir auditeur ou bachelier, il suffit d'avoir fait d'une manière distinguée les études qui se font dans les séminaires. Pour devenir licencié ou lecteur, il faut avoir fréquenté pendant deux ans les cours de la Faculté et avoir satisfait à de difficiles épreuves. Pour devenir maître ou docteur, il faut avoir travaillé seul, au moins pendant deux ans après la licence, et fournir la double preuve d'une science étendue et

d'une maturité garantie par des recherches originales.

Malgré la sévérité, ou peut-être à cause de la sévérité dont notre Faculté fait preuve, ses grades sont très recherchés. On s'en convaincra en apprenant que depuis l'année 1879 elle a délivré 320 diplômes d'auditeurs en théologie, 61 de lecteurs et 2 de maîtres; 176 diplômes d'auditeurs en droit canonique, 78 de lecteurs et 2 de maîtres; 42 diplômes d'auditeurs en philosophie; en tout, 681 diplômes.

Et maintenant pourquoi suis-je entré avec vous dans ces détails? Est-ce pour vous renseigner sur des choses qui se passent en dehors de vous, qui méritent sans doute votre estime, mais qui après tout — je parle ici à la partie laïque de cet auditoire — ne vous concernent pas? Non, Messieurs, c'est tout au contraire parce que ces choses vous regardent, parce qu'il y va de l'intérêt de la foi, et que la foi est le trésor de tous les chrétiens. Quand nous plaidons ici la cause de ce que j'appelais tout à l'heure notre enseignement profane, vous nous écoutez avec faveur, parce que vous comprenez que la science est aujourd'hui le grand moyen d'influence, et qu'il ne faut pas en laisser le monopole à nos ennemis; parce que vous savez qu'entre leurs mains elle devient une arme offensive contre nos croyances, tandis qu'elle peut devenir entre les nôtres une arme défensive. Certes, ce sont là des vérités que je ne contesterai pas; je les ai assez souvent, assez obstinément, assez importunément proclamées. Mais croyez-vous que l'utilité de l'effort scientifique cesse à la frontière qui sépare la science profane de la science sacrée?

Loin de là: cette utilité grandit, elle éclate avec plus d'évidence quand on pénètre sur le domaine qui appartient à la doctrine révélée.

Car de plus en plus, Messieurs, ce domaine longtemps fermé s'ouvre aux investigations des ennemis de notre foi. Ils ne nous demandent pas notre permission pour y entrer. Ils y font irruption: avec quelle audace, avec quel mépris de nos traditions, avec quel furieux désir de prendre en défaut nos croyances, vous le savez; et la mort d'un des hommes qui ont servi avec le plus de talent et de passion les desseins de l'impiété vient tout récemment de le rappeler à toutes les mémoires. Direz-vous maintenant que les controverses bibliques n'intéressent que les professeurs des séminaires? Mais, chrétiens, c'est vous qui êtes en cause; ce sont vos convictions les plus chères, ce sont vos immortelles espérances, celles dont saint Paul a dit que, si elles sont vaines, nous sommes les plus misérables des hommes. Et lorsqu'il s'agit de les défendre sur le terrain même où elles sont attaquées, où elles subissent le plus redoutable assaut qui les ait secouées depuis dix-huit cents ans, où elles voient se liguer contre elles toutes les forces d'une science rajeunie aux sources nouvelles que notre siècle a fait jaillir de partout, des stèles de l'Égypte, des briques de la Chaldée, c'est alors que vous diriez: ces recherches ne nous regardent pas: il nous est indifférent que nos prêtres, eux aussi, renouvellent leur savoir et mettent l'armement de la défense au niveau des ressources prodigieuses dont disposent les assaillants? Mais non, Messieurs, ce ne sont pas là vos

sentiments; et l'insouciance qu'on témoigne pour cet intérêt vital ne peut avoir d'autre cause que l'ignorance où l'on est et de l'imminence du péril et des moyens de le conjurer.

Ces moyens sont précisément ceux que nos jeunes Facultés de théologie mettent à la portée des ecclésiastiques. L'enseignement des séminaires reste sans doute la base de tout; absolument comme l'enseignement de nos collèges fournit à ceux qui devront un jour exceller dans les différentes branches du savoir les premiers éléments de leur culture. Mais, au-dessus de cette formation élémentaire, nécessaire à tous les prêtres pour le digne exercice de leur ministère, il fallait pourvoir à une formation du second degré. Certes, nous ne prétendons pas faire autant de savants que de licenciés, ou même de docteurs: mais nous prétendons faire des prêtres éclairés, d'une instruction qui dépasse le niveau commun; et parmi ceux-là nous espérons préparer pour l'avenir quelques hommes qui marqueront dans la science, qui prendront position dans les grandes luttes doctrinales du siècle; des hommes tels enfin que les Renan de l'avenir, en les rencontrant sur leur chemin, trouvent à qui parler. Nous savons bien que la parole de Dieu ne sera jamais confondue; mais nous savons aussi qu'en ceci, comme en toutes choses, Dieu, qui pourrait se défendre tout seul, appelle ses serviteurs à l'honneur de venger sa cause et de la faire triompher par les armes mêmes que les impies auront tournées contre elle. Nous savons cela, et vous le savez comme nous; et voilà pourquoi j'étais sûr de vous attacher

davantage à notre œuvre de haut enseignement en vous montrant ce soir la place qu'y occupe l'exposition érudite des principes de la science sacrée.

Un jour viendra, et peut-être n'est-il pas éloigné, où cette institution salutaire se doublera d'une autre création, destinée à faire rayonner sur la société laïque la lumière dont notre Faculté de théologie représente le foyer. A côté de cette école fermée, où pénètrent seuls les élèves du sanctuaire, on verrait alors s'établir une école ouverte, où les hommes du monde, qui sait? les femmes elles-mêmes peut-être — leur foi n'a guère moins besoin d'être éclairée — trouveraient l'initiation qui leur manque aujourd'hui et qui les mettrait à même de réagir spontanément contre les influences délétères que les fausses doctrines, émanées des officines de faux savoir, exercent sur leur intelligence par le livre, par le roman, par le théâtre, par le journal. Le corps professoral de nos Facultés suffirait presque seul à cette tâche, et, ce jour-là, je n'aurais plus à démontrer l'importance des services que le haut enseignement libre rend à la société chrétienne. Cette thèse, sur laquelle il est si difficile aujourd'hui d'attirer et de retenir l'attention publique, trouverait alors autant d'avocats ardents que le nouvel enseignement aurait recruté de disciples.

Ces perspectives étaient récemment ouvertes devant l'auditoire ordinaire de nos grandes séances de théologie par notre éminent confrère M. l'abbé Duchesne. En attendant qu'une si belle espérance soit descendue dans la région des faits, l'un des nôtres s'est chargé de

lui donner un commencement de réalité par le cours d'apologétique chrétienne qu'il a inauguré, il y a douze ans, et qu'il poursuit avec ce dévouement modeste qui rehausse l'éclat de son mérite. Jaloux d'atteindre un public plus nombreux, M. l'abbé de Broglie a inauguré depuis deux ans, dans l'église des Carmes, une série de conférences hebdomadaires qui se sont succédé durant deux mois. La première série a déjà paru en volume sous ce titre : *l'Idée de Dieu dans l'Ancien Testament.* Pendant l'année qui vient de finir, l'orateur a complété l'exposition de son sujet en racontant les luttes du prophétisme en Israël pour la défense du monothéisme. Il a traité aussi du culte des Israélites, de leur religion privée, puis il a recherché dans quelle mesure la loi mosaïque avait initié le peuple de Dieu à la connaissance de la rétribution future.

Reprenant ensuite ses leçons dans l'enceinte accoutumée, M. de Broglie a donné sous une forme rajeunie la démonstration fondamentale, celle de la divinité de Jésus-Christ. Il a d'abord montré la place que le Christ occupe dans l'histoire de l'humanité et dans la prophétie hébraïque. Puis il a discuté l'authenticité des Évangiles, en s'appuyant principalement sur les preuves que notre savant collègue, M. l'abbé Loisy, a su présenter sous une forme si persuasive dans son *Histoire du Canon du Nouveau Testament.* Enfin il a recherché comment la divinité du Sauveur se prouve par les paroles mêmes et par le témoignage des Apôtres.

Cette année, à partir du 11 décembre, il va inaugurer une nouvelle série de conférences dans l'église des

Carmes : il y traitera la question, aujourd'hui si difficile, des prophéties messianiques et de la valeur qu'elles gardent en présence de la critique moderne.

Au mois de janvier, il reprendra son cours et donnera un résumé synthétique des fondements intellectuels de la foi.

En commençant ce discours, je vous ai prévenus, Messieurs, qu'il n'y fallait pas chercher l'unité de composition, car je ne suis qu'un glaneur. Je vous ai parlé de la Faculté de théologie parce qu'elle n'avait pas trouvé avant moi d'interprète. Maintenant, je vais ramasser rapidement les quelques faits encore inédits qui ont signalé notre année.

Il en est un qui m'est personnel, et sur lequel par conséquent je ferais le silence s'il n'avait eu pour cause un événement douloureux qui a mis l'Église de France en deuil, et pour effet un événement heureux, plein de promesses pour notre Institut.

La mort de M^gr^ Freppel a creusé autant de vides que ce grand évêque occupait de places. Le diocèse d'Angers pleure un père, l'Université catholique de l'Ouest son fondateur et son chef, la science chrétienne un de ses maîtres les mieux armés pour les luttes de la doctrine, le Parlement un de ses principaux orateurs, la cause de la religion un de ses plus éloquents défenseurs.

On peut s'asseoir sur le même banc où s'asseyait un tel homme, on ne le remplace pas. Un appel inattendu m'a invité à recueillir une partie de son lourd héritage;

des conseils autorisés m'ont interdit de m'y soustraire. Je ne me serais pas résolu pourtant à m'aventurer dans cette carrière, si nouvelle pour moi, s'il m'eût fallu pour cela me séparer d'une œuvre qui garde et gardera toujours le meilleur de mon cœur. Mais je ne pouvais songer à cumuler tant de charges, sans l'espoir d'une assistance fraternelle qui rassurerait ma conscience sur l'accomplissement de tous mes devoirs. Vous l'avez compris le premier, Éminence; vous avez jeté les yeux sur un prêtre encore jeune et déjà mûr, investi à trente ans de la confiance de votre sage prédécesseur dans la direction du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; homme de foi et de zèle, versé dans la connaissance des sciences naturelles et familier avec les études bibliques, appelé déjà depuis plusieurs années à siéger parmi les examinateurs diocésains des jeunes prêtres; enfin et surtout ami dévoué de la jeunesse et n'ayant plus rien à apprendre des secrets qui ouvrent le chemin des cœurs. L'assemblée de vos vénérés collègues a ratifié votre choix: M. l'abbé Paguelle de Follenay a été confirmé aujourd'hui dans son titre de vice-recteur; son précieux concours ajoutêra beaucoup plus à la prospérité de notre œuvre que la dispersion de mes forces ne pourra lui ôter. En envoyant à cet autre moi-même le salut fraternel d'une amitié déjà reconnaissante, je me sens pénétré de gratitude pour ceux qui m'ont donné un tel appui.

L'Institut catholique a déjà ressenti les effets de son activité bienfaisante. C'est en cédant à ses instances, c'est en comptant sur sa sollicitude que nous nous

sommes décidés à combler enfin une lacune qu'on nous reprochait depuis longtemps et à ouvrir une maison de famille pour les étudiants laïques. On a tout dit depuis longtemps sur les dangers et les tristesses qui attendent dans ce grand Paris le nouvel étudiant, collégien d'hier, frais débarqué de sa province et qui ne trouve ici que l'asile banal d'un hôtel. Le cercle du Luxembourg, la réunion de la rue de Sèvres, la conférence de Notre-Dame des Écoles, tant d'autres associations de persévérance, de charité, de zèle, ont été créées pour atténuer ce péril et remédier à cet isolement. Mais les familles s'inquiètent encore et réclament pour leurs fils un foyer.

Concilier ces justes exigences avec les conditions de la vie d'étudiant, avec ce besoin de liberté qui parle si haut au cœur de la jeunesse, ce n'est pas chose facile, et, malgré les exemples qui nous étaient donnés à Lille et à Angers, les hommes les plus à même d'apprécier ce qui convient à Paris, comme le regretté P. Hubin par exemple, n'osaient pas nous conseiller de le tenter. Toutefois, depuis plusieurs années, ma conviction était faite, je croyais l'entreprise opportune; seulement je disais, comme le paralytique sur le bord de la piscine de Siloé : *Hominem non habeo.* Il faut un homme qui fasse de cette œuvre son œuvre. Cet homme, je ne l'avais pas. Nous l'avons maintenant. Aussi l'œuvre est faite.

L'homme pourtant ne suffit pas : il faut une maison. J'ai raconté précédemment comment nous avons été entraînés à faire l'acquisition du bel immeuble de la

rue Cassette, l'hôtel d'Hinnisdal et son jardin. Dans nos projets, l'hôtel était destiné à disparaître pour faire place aux bâtiments du nouveau séminaire, quand on exécuterait ce plan de reconstruction totale dont je vous ai déjà entretenus. En attendant, on devait tirer parti du vieil hôtel par des locations. Mais il est arrivé que les locataires nous ont quittés à la fin du bail; or, l'état de l'immeuble appelait des réparations très coûteuses, si l'on voulait trouver de nouveaux amateurs. Si nous avions eu de l'argent, nous aurions démoli et bâti tout de suite. Hélas! les temps sont durs. Les 110.000 francs recueillis jusqu'ici pour la reconstruction de l'Université ne nous mèneraient pas loin ; notre conseil d'administration a jugé plus sage de tenir en réserve les fonds souscrits et de donner à une partie de cette réserve un emploi provisoire, en faisant les réparations nécessaires à la mise en valeur de l'hôtel. Mais, en même temps, les dépendances ont été aménagées par notre architecte en vue d'une maison de famille, et le parti qu'il en a tiré a dépassé nos espérances. Nous avons aujourd'hui vingt-deux chambres d'étudiants, gaies et confortables, s'éclairant sur le jardin des Carmes ou sur celui de la rue Cassette, un salon, une salle à manger où des externes peuvent aussi venir prendre pension. M. le vice-recteur habite, dans la maison, un appartement indépendant. Déjà la ruche est pleine, et chaque jour il faut refuser de nouveaux postulants. Peut-être serons-nous obligés de dilater nos tentes, je veux dire d'ouvrir, l'année prochaine, une ou deux maisons semblables. Quant aux construc-

tions scolaires, nous n'y renonçons pas, et quand viendra l'heure propice, nous pourrons commencer par l'extrémité opposée. Les fonds souscrits retrouveront alors leur destination primitive. L'œuvre modeste, mais féconde, du présent n'entravera pas l'œuvre plus grandiose de l'avenir.

Ce n'est pas seulement la maison de famille qui bat son plein, ce sont aussi nos amphithéâtres de cours. La rentrée est bonne, très bonne. La Faculté de droit maintient son accroissement. L'École des Hautes Études scientifiques et littéraires accélère le sien. Non seulement sa clientèle ecclésiastique lui est fidèle, non seulement le séminaire des Carmes est au grand complet, mais les externes affluent. Les étudiants laïques montrent un empressement inaccoutumé à briguer le grade de licencié ès lettres ou ès sciences. Faut-il faire un jugement téméraire et supposer que la loi militaire est pour quelque chose dans ce redoublement de zèle? Quand cela serait, il n'y aurait pas à en rougir. Les jeunes gens dont il s'agit ont fait ou feront tous une année de service; les études supérieures qu'ils poursuivent les dispensent, sans doute, de deux années supplémentaires, pourvu toutefois qu'ils parviennent au grade avant vingt-cinq ans. Mais quoi ! seront-ils moins bons soldats, moins bons officiers de la territoriale à l'heure du danger, parce qu'ils auront donné à un travail intelligent et fécond deux des trois années que réclamait la caserne ? Loin de là. En cultivant leur esprit, en soumettant leur volonté à la discipline du labeur, ils préparent à la patrie des défenseurs plus

utiles en temps de guerre, des serviteurs plus éclairés en temps de paix.

Réjouissons-nous donc sans scrupules de voir se dessiner dans les rangs de la jeunesse ce mouvement vers les études supérieures. Réjouissons-nous de voir se grossir notre phalange à l'heure où le découragement envahit tant d'âmes. Réjouissons-nous d'avoir à enregistrer, outre nos 31 étudiants en théologie — ceux-là sont encore trop peu nombreux — 145 étudiants de lettres ou de sciences environ, 250 étudiants en droit, en tout plus de 420 jeunes gens fréquentant nos cours, sans compter ceux qui nous appartiennent encore comme étant en *cours d'inscriptions*, bien que leurs études soient interrompues pour diverses causes. L'inspection académique les compte comme nôtres ; les Facultés de l'État s'attribuent dans leur statistique les éléments similaires qui leur appartiennent. En adoptant cette manière de compter, que nos habitudes scrupuleuses nous avaient empêchés d'employer jusqu'ici, nous arrivons à un total de 500 étudiants inscrits. Et encore je ne parle pas de ceux qui, à d'autres titres, subissent l'influence intellectuelle et morale de notre œuvre; plus de 200 étudiants en médecine qui suivent, non loin d'ici, des conférences préparatoires aux concours des hôpitaux et surtout ceux d'entre eux qui, soit comme internes, soit comme stagiaires libres, suivent les cliniques instituées dans notre hôpital Saint-Joseph. Si l'on réunissait ces divers groupes, si l'on y ajoutait les auditeurs bénévoles qu'attirent dans nos amphithéâtres la réputation de nos professeurs, on compterait plus de

800 jeunes gens ou hommes faits qui trouvent ici une direction intellectuelle à la fois scientifique et chrétienne. Je dédie ces chiffres à ceux qui affectent encore d'ignorer que notre œuvre existe ou qui aiment mieux la supposer morte que de l'aider à vivre.

J'ai fini, Messeigneurs et Messieurs. Les préoccupations de l'heure présente me fourniront l'épilogue de ce discours. A l'heure même où je vous parle, dans une enceinte beaucoup moins pacifique que celle-ci, se joue le sort d'un cabinet, ce qui est bien peu de chose, mais aussi se discutent les conditions de la sécurité sociale, ce qui est beaucoup. Je ne sais pas ce qu'on aura fait aujourd'hui au Palais-Bourbon, mais je puis aisément me l'imaginer. Le gouvernement sera venu dire qu'en présence des attentats des anarchistes, la législation actuelle ne lui suffit pas et qu'il lui faut de nouvelles armes. Peut-être a-t-il raison. On lui aura répondu que, dans des circonstances récentes, il a laissé le désordre s'étaler impunément pendant trois mois et les pires excitations se produire au grand jour, sans user des moyens légaux dont il disposait. Ceux qui diront cela n'auront pas tort. D'autres rappelleront que, si la liberté de la presse est devenue la liberté de l'injure et même de la provocation au crime, ceux qui s'en plaignent aujourd'hui ont contribué, il y a dix ans, à la confection de cette loi de désarmement social. Ce sera encore parfaitement vrai. D'autres enfin diront que des dispositions de rigueur enclavées dans une loi de liberté sont une arme dangereuse dans la main du pouvoir, parce qu'elle est à deux

tranchants. Forgée en un jour de panique pour frapper les dynamiteurs, elle peut servir demain pour disperser ces anarchistes mille fois plus menaçants, paraît-il, qui s'appellent Jésuites ou Dominicains, Frères ignorantins ou Sœurs hospitalières. Ah! pour le coup, ceux qui tiendront ce langage seront tout à fait dans le vrai!

Pour me résumer, le gouvernement a raison de demander ce qu'il demande; on ne fera pas mal de le lui accorder, on fera aussi bien de le lui refuser. Voilà où nous en sommes. Comment en est-on arrivé là? C'est par l'abandon des principes qui éclairent la morale sociale aussi bien que la morale individuelle.

Une seule chose unit nos adversaires : c'est la haine de Dieu, de son Christ et de son Église. Tant qu'il s'agit de frapper l'ennemi commun, ils sont d'accord; quand il faut remplacer ce qu'on a détruit, rendre à la paix sociale les garanties qu'elle ne trouve plus dans les consciences dévastées, l'embarras commence; et vous voyez aujourd'hui quelle confusion, quel effarement il engendre!

Il est donc bien vrai, Messieurs, si ce n'est pas Dieu qui bâtit la maison, les maçons travaillent en vain à la construire; si ce n'est pas Dieu qui garde la cité, la police veille en vain pour la défendre. Tirons de là une conclusion qui nous ramène à notre sujet. Ce christianisme qu'on veut exterminer, garde seul les promesses et les conditions de la régénération sociale. Il tient en réserve deux grandes forces sans

lesquelles on ne fera rien d'efficace ni de bienfaisant : la vérité et la charité.

La charité s'adresse à vos cœurs; elle vous demande le concours de votre dévouement. A vous de la personnifier dans vos vies, de la faire éclater dans vos œuvres, de forcer vos adversaires à la reconnaître, à s'avouer vaincus par ses bienfaits.

Mais la vérité ne veut pas être oubliée. Elle s'adresse à vos intelligences : elle veut par elles atteindre les esprits réfractaires qui l'ont méconnue. Pour cela elle a besoin de trouver en vous des représentants dignes d'elle. La science humaine laborieusement acquise est la condition de votre influence dans l'ordre de la pensée. Si vous ne devenez les émules heureux de ceux qui cultivent le savoir, vous ne serez jamais les apôtres écoutés de cette doctrine plus haute et plus nécessaire qui seule gouverne la vie des hommes et celle des peuples parce qu'elle vient de Dieu et qu'elle y conduit.

Par conséquent, une institution qui vit de la charité, mais qui sert la vérité par la science, intéresse au plus haut degré la civilisation chrétienne. C'est ce qu'il fallait démontrer, comme disent les géomètres.

SÉANCE ANNUELLE DU 15 NOVEMBRE 1893

ÉMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Depuis que notre École des Lettres et des Sciences, un moment amoindrie par l'orage de 1880, a su tirer de l'épreuve même une nouvelle vigueur, depuis que, dans cette solennité universitaire, il a fallu de nouveau donner la parole à des rapporteurs spéciaux, pour rendre compte de chaque ordre d'enseignement, il semble que la tâche du rapporteur général soit singulièrement allégée, et qu'il ne lui reste plus qu'à développer — ou mieux à abréger — devant vous, quelques lieux communs sur l'utilité du haut enseignement chrétien, sur le rôle de la science, ses rapports avec la foi.

Je m'attendais à cela et d'avance, je le redoutais ; car enfin ces considérations générales ne sont pas inépuisables, et, depuis quatorze ans que je fais ce rapport, j'ai bien peur de les avoir épuisées.

Eh bien, j'avais tort. Je n'aurai pas besoin de vous parler, comme Simonide, de Castor et de Pollux pour

pallier l'insuffisance de mon héros. Après les monographies que vous venez d'applaudir, il y a encore bien des choses à vous raconter sur l'œuvre dont vous êtes les patrons ou les amis. Après les moissonneurs le glaneur peut passer, et il verra grossir sa gerbe au delà de son attente.

En abordant la revue de notre année, parlons d'abord des pertes que nous avons faites. La jalousie est défendue ; donc nous ne devons pas envier à l'Université catholique de Lyon ce qu'elle nous a pris, ou plutôt ce qu'on lui a donné ; mais il nous est permis de regretter ce que nous avons perdu. Mgr Coullié, devenu coadjuteur de Mgr Dupanloup au lendemain de la création de notre Université, avait partagé dès la première heure l'affection dont le grand évêque d'Orléans entourait une œuvre doublement sienne, puisque, avant d'être un de ses fondateurs, il avait tant contribué au vote de la loi qui l'a rendue possible. Sur le siège où il ne tarda pas à lui succéder, Mgr Coullié se souvint qu'il était fils de l'Église de Paris ; par son dévouement éclairé, affectueux, persévérant, il fut un des plus fermes soutiens de cet Institut. Le siège primatial des Gaules nous l'enlève après quinze ans ; nous félicitons nos frères de Lyon, appelés désormais à recueillir le bienfait de son patronage. Ils nous permettront, à leur tour, d'envoyer au Père qui nous a quittés un hommage de regrets et de reconnaissance.

Mgr Hautin appartint moins longtemps au collège de nos évêques fondateurs ; mais, avant de continuer sur le siège d'Évreux la sollicitude de Mgr Grolleau, de

douce et sainte mémoire, il avait été à Orléans le coopérateur de Mgr Coullié ; plus anciennement encore, nous le trouvons tout près d'ici, à la tête de ce petit séminaire de Saint-Nicolas, illustré par la direction de Mgr Dupanloup, et dont lui-même, en quittant Paris, laissa la conduite à celui qui est aujourd'hui notre vice-recteur. Durant son court passage à Évreux, il avait donné plus d'un témoignage efficace de l'intérêt qu'il prenait à nos progrès. A lui aussi nous adressons, sur le siège de Chambéry, où l'obéissance l'a fait monter, les vœux de la gratitude et d'un respectueux attachement.

Hélas ! nous avons fait d'autres pertes plus douloureuses, parce qu'à la séparation elles ajoutent un deuil. Le cardinal Foulon, avant d'occuper le siège de saint Irénée, avait été à Nancy d'abord, puis à Besançon, l'un de nos fondateurs. Mgr Ducellier lui avait succédé dans la capitale de la Franche-Comté. La mort nous les a ravis l'un et l'autre, et notre piété filiale les associe dans de communs regrets. Puisse du moins le souvenir de leurs vertus, de leurs existences entièrement données à l'Église et aux âmes, nous entraîner à leur suite sur le chemin du dévouement !

Au nécrologe de l'année écoulée, nous trouvons encore le nom d'un de nos professeurs honoraires, qui fut, au début de notre œuvre, le vice-doyen de la Faculté des lettres, M. Antonin Rondelet. Ancien professeur à la Faculté de Clermont, philosophe, économiste, moraliste, orateur disert, écrivain fécond et élégant, fondateur et longtemps président du Salon des

œuvres au Cercle du Luxembourg, il s'est éteint à Versailles après de longues souffrances chrétiennement supportées. A lui aussi notre prière et notre souvenir reconnaissant.

Tous ces morts nous ont précédés au lieu du repos; ils nous laissent, pour un temps dont Dieu seul a la mesure, sur le champ du labeur et de la lutte. C'est par la fidélité au devoir que nous chercherons à les imiter. Je rendrai donc encore hommage à leur mémoire en vous parlant de nos efforts et en vous disant nos espérances.

La Faculté de théologie, dont je vous ai entretenus longuement l'année dernière, ne figure pas d'ordinaire dans le compte qui vous est rendu à pareil jour de nos travaux. Elle a sa grande séance à part, séance de sortie et non pas de rentrée, car l'usage l'a fixée au dernier vendredi du mois de juin. Là, un rapport semblable à celui que M. Jamet vient de vous faire entendre au nom de la Faculté de droit, présente aux amis de la science sacrée le tableau des cours professés pendant l'année, les résultats des concours et des examens; les noms des lauréats et des gradués sont proclamés, car nous conférons les grades au nom du Saint-Siège : et dans cet ordre d'enseignement, le plus élevé de tous, nous ne sommes pas réduits à soumettre à des juges étrangers le mérite de nos élèves.

Cette année, la cérémonie, présidée par le R. P. Matignon, dont la parole autorisée a relevé notre solennité, empruntait à une circonstance, désormais périodique, un intérêt particulier. Pour la seconde fois la

Faculté décernait le prix Hugues, prix biennal de 2.000 francs, destiné à encourager la production d'écrits apologétiques. Cette utile fondation est due à l'initiative d'une généreuse bienfaitrice, désireuse de venir en aide aux âmes de bonne volonté que tourmente le doute né du conflit apparent entre la science et la foi. Les lecteurs de notre *Bulletin* — et j'espère que ceux qui m'écoutent sont tous de ce nombre — connaissent déjà le rapport que j'ai eu l'honneur de présenter sur ce concours. Il s'agissait d'étudier et de résoudre les difficultés qu'on prétend tirer des progrès de l'astronomie et de la nouvelle conception de l'univers, contre les dogmes de la rédemption et de la vie future. Dix-huit mémoires ont été déposés. Le prix a été chaudement disputé : trois concurrents surtout ont rendu le choix difficile aux juges. Enfin le nom du vainqueur a été tiré en pleine séance de l'enveloppe cachetée qui l'enfermait, et le R. P. Ortolan, jeune religieux des Oblats de Marie-Immaculée, professeur de théologie au grand séminaire d'Ajaccio, a été proclamé, aux applaudissements de l'assistance.

Au mois de mars, la Faculté de théologie avait célébré, selon son usage, la fête de son patron saint Thomas d'Aquin, par une solennité à la fois religieuse et scientifique. Mgr Locatelli, auditeur de la nonciature, avait présidé tour à tour l'argumentation théologique, la lecture d'une dissertation érudite sur l'histoire du texte des Septante, et le salut du Saint-Sacrement.

Je dois encore mentionner, à l'honneur de la Faculté de théologie, l'importante publication d'un *Traité de*

l'Ordination, travail entièrement nouveau, dû à la plume savante et sûre de Mgr Gasparri. Le premier volume, paru il y a quelques mois, fait déjà autorité dans les écoles et dans les chancelleries épiscopales; le second volume est sous presse et ne peut qu'ajouter à la réputation de son auteur, réputation déjà établie par la publication de son grand ouvrage sur le Mariage.

Son collègue et émule, M. l'abbé Boudinhon, poursuit une œuvre non moins méritoire en continuant de diriger la rédaction d'une revue canonique, le *Canoniste contemporain*, dont le savant Mgr Granclande lui a légué la charge, et qui offre, chaque mois, aux adeptes de la science juridique ecclésiastique les informations les plus sûres dans le double domaine de la doctrine et de la pratique.

Enfin, l'un de nos premiers docteurs, M. l'abbé Périès, a fait honneur à la Faculté par ses travaux. A sa thèse doctorale sur l'*Histoire de la Faculté de Droit dans l'ancienne Université de Paris*, il ajoutait naguère un Code de procédure canonique sur les causes matrimoniales. Ces publications ont attiré sur lui l'attention des fondateurs de l'Université catholique de Washington, qui viennent de l'appeler à occuper la chaire de Droit canonique dans la Faculté de théologie.

C'est ainsi, Messieurs, que notre jeune Faculté des sciences sacrées s'efforce de mériter la confiance dont l'a honorée le Saint-Siège, en lui conférant l'institution canonique. C'est ainsi qu'elle s'applique à relever et à rajeunir les traditions de l'antique Sorbonne, de la vraie, non pas de celle qui fait luire aujourd'hui dans

le sombre quartier latin la blancheur un peu criarde de ses nouvelles murailles ; non pas même seulement de cette Sorbonne plus vénérable dont Richelieu jeta les fondements ; mais surtout de la première, de celle qui ne connut jamais les altérations de la doctrine, de celle dont un Pape, que j'ai plus d'une raison d'honorer et d'aimer, a dit un jour qu'il ne savait pas un lieu du monde où la vérité catholique fût mieux connue : « *Se nescire ubi melius usquam cognitio catholicæ veritatis haberetur.* » Ces paroles du B. Urbain V furent citées un jour de l'année 1387, en pleine assemblée de la Faculté de théologie, par un docteur nommé Raoul Glachard. Il rappela qu'un docteur franciscain, Denis Foullechat, ayant été condamné par la Faculté de Paris, pour avoir soutenu des propositions erronées, en avait appelé au Saint-Siège. Mais Urbain V le renvoya au jugement de l'École de Paris et l'obligea de s'y soumettre, « la lumière de la vérité n'étant nulle part plus éclatante ». Et le bon Glachard ajoute : « C'est donc une renommée justement acquise que celle qui fait reposer dans cette illustre Faculté la vérité catholique comme dans son siège propre, duquel elle n'a jamais pu être arrachée [1]. »

Je dois la communication de ces remarquables paroles à l'obligeance du R. P. Denifle, des Frères Prêcheurs, le savant archiviste du Vatican, devenu, avec la collaboration de M. Chatelain et avec le concours du

1. « Parta est illa percelebris fama quæ in hac alma facultate tanquam in sede sua catholicam veritatem reponit nec ab ea unquam avelli potuisse commendat. » (*Chartular. univers. Parisiens.*, III, n° 1557.)

gouvernement français, l'éditeur du cartulaire de l'Université de Paris.

N'est-ce pas pour nous exhorter davantage encore à faire revivre ces traditions glorieuses, que la bienfaisante sollicitude d'un ami [1] nous a fait don de la chaire, vénérable débris de la Sorbonne démolie, qui sert aujourd'hui de bureau à la présidence de cette assemblée? Les souvenirs qu'elle nous rappelle remontent bien plus haut que sa propre origine. Elle fut élevée dans ce siècle, sur l'emplacement où se dressèrent autrefois les chaires des grands docteurs; elle nous apporte l'écho éloigné de leurs voix puissantes et l'écho plus prochain des leçons de maîtres que nous avons connus et aimés, un Bautain, un Dupanloup, un Lavigerie, un Gratry, un Freppel, et d'autres aussi que notre affectueux respect peut encore, grâce à Dieu, saluer parmi les vivants, le cardinal Meignan, le cardinal Bourret, Mgr Perraud.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, si je retiens aussi longtemps votre attention sur la Faculté de théologie. Je croyais vous en avoir tout dit l'année dernière; mais vous voyez bien que je vous en dis cette fois encore des choses nouvelles. Et puis le sujet est si important! La religion est plus que jamais la question du jour, puisque c'est autour d'elle que tournent toutes les querelles de ce temps. Tout le monde en parle, amis et ennemis, hélas! et personne ne la connaît bien, ni les ennemis qui la travestissent, ni les amis qui trop sou-

1. M. Saubot-Damborgès, ancien préfet, ami et compatriote du cardinal Lavigerie.

vent n'ont sur ce grand objet que les notions les plus vagues et les moins exactes. De là cette facilité des gens du monde, fussent-ils chrétiens pratiquants, à s'approprier le langage et les idées des incroyants, pourvu qu'on les leur présente avec quelque modération dans le ton, avec quelque séduction dans la forme. J'ai cru devoir, dans une occasion récente, signaler le péril de ce pseudo-christianisme, parce que le mal est grand [1].

Or le remède à l'ignorance, à la légèreté des laïques en matière de religion, est dans la science du clergé. Et le moyen de rendre au clergé la science est dans le développement des Facultés de théologie. Il ne s'agit pas de supplanter les séminaires, mais de les couronner. Si quelqu'un estimait ce couronnement inutile, ou s'il pensait qu'on peut procurer ce résultat en dehors des Facultés de théologie, je le renverrais à l'expérience de l'Église espagnole et à l'autorité du Pape. Vous avez tous lu, Messieurs, mais vous n'avez peut-être pas tous assez remarqué la récente Encyclique du Saint-Père aux évêques d'Espagne [2]. Il s'agit de fonder à Rome un collège pour recevoir les clercs espagnols qui viendront fréquenter les cours des universités romaines.

Léon XIII, après avoir rappelé la gloire des Universités espagnoles, notamment des écoles théologiques de Salamanque et d'Alcala, déplore la décadence des

1. V. dans le *Correspondant* du 10 novembre 1893 l'article intitulé : *Les idées d'un néo chrétien sur la réforme religieuse.*
2. *Encyclique du* 25 *octobre* 1893.

études sacrées en Espagne et il ajoute : « Les universités catholiques et leurs collèges ayant ainsi disparu, on vit tomber les séminaires eux-mêmes, la science qui découlait si abondamment des grands établissements d'instruction venant peu à peu à se tarir. » Le Saint-Père continue en rappelant les efforts faits dans ce siècle par l'épiscopat espagnol pour rendre au clergé, dans les séminaires diocésains, l'équivalent de ce que la ruine des Facultés lui avait fait perdre ; mais il constate l'insuccès de cette tentative, non seulement à cause de l'insuffisance des ressources, mais parce que — je cite textuellement — « la disparition des anciennes universités avait amené la pénurie de professeurs capables ». On ne saurait définir avec plus de précision et d'autorité le rôle des Facultés de théologie : elles sont dans la société chrétienne des foyers de science sacrée, elles sont faites pour former les maîtres qui prendront à leur tour la direction de la pensée catholique dans le monde.

Donc elles intéressent tous les fidèles, comme elles ont droit à toutes les sollicitudes de l'épiscopat. Nous n'avons rien négligé ici pour fortifier l'enseignement de notre Faculté ; mais le nombre des étudiants ecclésiastiques aurait besoin d'être augmenté. Nous touchons là du doigt l'un des effets de la loi militaire : elle nuit à nos écoles supérieures de théologie, non seulement parce qu'elle entrave le recrutement général du clergé, mais surtout parce qu'elle enlève aux jeunes clercs une année tout entière sur le temps qu'ils peuvent donner aux études sacrées. Et cependant,

fallût-il retarder d'autant l'entrée de quelques-uns d'entre eux dans le ministère ou dans l'enseignement, ce serait un sacrifice fécond que celui qui rendrait à l'Église et à la société des prêtres mieux armés pour les luttes de la doctrine.

L'apologétique chrétienne fournit comme une transition entre la science théologique et la science profane : c'est la science des rapports entre l'une et l'autre. M. l'abbé Broglie a continué, cette année, de distribuer cet enseignement sous deux formes, d'abord, du haut de la chaire sacrée dans une série de conférences prêchées à l'église Saint-Joseph des Carmes, puis, ici même, dans son cours.

Dans ses conférences, il a abordé le sujet, devenu si épineux aujourd'hui, des prophéties messianiques. Il semble que l'apologiste se trouve placé entre deux écueils : s'il maintient l'interprétation traditionnelle de certaines prophéties célèbres, les maîtres de la critique lui reprocheront de donner aux textes un sens artificiel inventé après coup, et dont les contemporains ne pouvaient avoir l'idée ; s'il sacrifie cette interprétation, les théologiens l'accuseront avec plus de raison de trahir la doctrine. M. de Broglie n'admet pas cette alternative. Il se plaint de la trop grande facilité avec laquelle certains apologistes abandonnent le sens messianique des prophéties ; il montre qu'il faut le maintenir et qu'on n'est pas obligé pour cela de nier le sens moins élevé et moins profond que pouvaient attacher à ces textes ceux qui entendirent la parole des prophètes. En résumé, la prophétie reste bien, quoi qu'on en dise, une prédiction

miraculeuse de l'avenir : seulement ceux qui peuvent le reconnaître, ce sont les contemporains de l'événement.

Nous retrouvons ici la méthode du savant apologiste, qui n'ignore rien des objections de la science séparée, mais qui n'a pas pour toutes ses sentences le culte un peu naïf que lui rendent quelques savants catholiques.

Dans son cours, le professeur d'apologétique a exposé, sous une forme abrégée, les *fondements intellectuels de la foi.*

Je n'hésite pas à signaler dans cette remarquable synthèse un effort vraiment personnel et nouveau dans le domaine de la démonstration évangélique.

M. de Broglie a commencé par distinguer trois méthodes d'apologétique. La première est celle qui convient à un milieu où la foi est dominante : on part des affirmations de l'Église, contenues dans le catéchisme ; on les considère comme des présomptions qui trouvent leur confirmation dans les caractères de divinité que l'Église présente. Cette méthode suffit à rendre raisonnable la foi des simples.

La seconde convient à une société où les esprits sont divisés : elle consiste à établir, par les procédés de la critique profane, l'authenticité et la valeur historique des documents évangéliques et à construire ensuite sur cette base. Elle s'adresse aux esprits dont les besoins scientifiques sont très éveillés. Elle donne lieu à plus d'une difficulté et n'est accessible qu'aux intelligences d'élite.

Une troisième méthode part du christianisme considéré dans son ensemble comme fait historique, moral et

social, connu plus ou moins de tout le monde. Elle établit d'abord la transcendance de la religion chrétienne par rapport à toutes les autres doctrines ; puis, poussant plus loin, elle démontre la divinité et, chemin faisant, résout les objections qui portent, tantôt sur le contenu de la révélation, tantôt sur la valeur de ses preuves.

C'est cette troisième méthode que le professeur a lui-même appliquée dans toute la suite de ses leçons. On retrouve, dans le développement qu'il lui a donné, les qualités de sagacité et de sincérité qui s'allient si heureusement dans son esprit à un ferme bon sens, ennemi des préjugés, et justement défiant à l'égard de l'engouement scientifique, si commun de nos jours.

Il nous reste à souhaiter que, dans une vie toute livrée aux labeurs volontaires et désintéressés de la science mise au service de la foi, l'auteur trouve, parmi tant d'autres tâches, le temps de donner à cet enseignement si profondément original, la forme d'un livre, auquel d'avance il est permis de promettre le succès.

J'oserai presque présenter le cours de littérature chinoise, professé par M. Paul Antonini, comme une annexe de l'enseignement apologétique. Le professeur lui imprime ce caractère par sa façon d'interpréter et de commenter la langue, la philosophie et les institutions de cette nation étrange, dont l'esprit est si terre à terre, et qui garde néanmoins des traditions si élevées. Je convie ceux qui voudront s'en convaincre à assister samedi prochain à la réouverture du cours [1] : ils y

1. Le samedi, à 4 h. 1/2.

entendront l'exposé de l'antique doctrine chinoise sur la faute et le repentir, le pardon et le châtiment. On sait avec quel dédain les modernes historiens des religions écartent la vieille donnée d'une tradition religieuse unique et primitive. Nous sommes convaincu que, même au point de vue scientifique, ce dédain est injuste, et que l'étude des anciens documents chinois peut beaucoup servir à le démontrer.

J'ai fini de glaner dans le champ de l'enseignement. Il me reste à passer rapidement en revue ceux des événements de notre année qui intéressent la marche générale de l'œuvre, et qui, pour cette raison, n'ont pas trouvé place dans les rapports spéciaux.

La maison de famille, inaugurée l'année dernière, a été pleine toute l'année ; elle était de nouveau remplie dès avant la rentrée; il a fallu déjà y ajouter une annexe; et, malgré cela, plus d'un postulant s'est vu fermer la porte, faute de place. L'expérience a donc justifié cette utile création, qui reste placée sous la tutelle de M. le vice-recteur, secondé et suppléé au besoin par un sous-directeur ecclésiastique.

L'influence de la maison de famille s'est fait sentir au dehors ; sans nuire aux autres groupements qui réunissent les étudiants catholiques de diverses provenances, soit au Cercle du Luxembourg, soit à la Conférence Olivaint, soit à celle de Notre-Dame des Écoles, elle a donné au personnel propre de l'Institut catholique plus de cohésion, en formant le noyau autour duquel la nébuleuse des étudiants externes venait se condenser et se résoudre.

Un des signes révélateurs de cette concentration a été l'institution du *punch mensuel* des étudiants. Aujourd'hui, Messieurs, l'humble salle qui nous rassemble, — en attendant mieux, — s'est parée, pour nous recevoir, d'une décoration sévère. Si vous veniez passer en ce même lieu la soirée du premier jeudi de décembre ou, en général, d'un premier jeudi du mois, vous vous trouveriez en face des conceptions les plus fantaisistes en fait d'ornementation. Le crayon des caricaturistes rivalise avec la plume des chroniqueurs improvisés ; le musée de zoologie fournit quelques échantillons de ses types simiens les plus grotesques ; on voit un chimpanzé, la pipe entre les dents, et tenant à la main une banderole où des paroles lui sont prêtées qui viennent plus directement du boulevard que du pays des cocotiers. La musique est de la partie, tantôt grave, plus souvent joyeuse, accompagnée de chant, de déclamation. L'actualité politique n'est pas bannie : ce qu'on a chanté le Panama, l'hiver dernier, ne se pourrait dire. Enfin le punch, les rafraîchissements circulent à travers la fumée des cigarettes et achèvent de donner à cette réunion de la jeunesse son caractère de libre et innocente gaieté. Les anciens élèves se joignent aux nouveaux pour leur apprendre l'esprit de corps ; les professeurs eux-mêmes ne dédaignent pas de sourire à la joie des étudiants et d'apporter l'honneur et l'encouragement de leur présence.

Deux pèlerinages ont marqué dans les souvenirs de l'année écoulée. Avant tout, parlons du pèlerinage de Rome. A l'occasion du jubilé pontifical, M. le vice-

recteur et moi, nous avons eu la joie de conduire, pendant les vacances de Pâques, une députation d'étudiants jusqu'aux pieds du Saint-Père. Notre *Bulletin*, par la plume élégante d'un des jeunes pèlerins, a rendu compte en détail des douces émotions de l'audience, de la bonté paternelle du Souverain Pontife, prenant la main de chacun dans la sienne et l'interrogeant sur ses études et sur son avenir. Le même chroniqueur a raconté la découverte de l'Italie et de Rome par cette bande d'intrépides pionniers. Je n'y reviendrai que pour redire, au nom de tous, la reconnaissance de l'Institut catholique envers le père commun que nous sentons être particulièrement le nôtre.

Le 28 mai, un bataillon beaucoup plus nombreux se rendait à l'appel de Mgr l'évêque de Chartres, jaloux de relever la splendeur des antiques pèlerinages au sanctuaire de la Vierge Chartraine. Mêlés à beaucoup d'autres groupes de jeunes gens catholiques, les nôtres ont été discernés par la bienveillante attention du premier pasteur, et ont emporté de cette journée de prière et de joie chrétienne les plus doux souvenirs et les plus heureuses impressions.

Les amis de l'Institut catholique ne sauraient être indifférents aux progrès d'une œuvre sœur, qui intéresse autant la science chrétienne que la charité ; je veux parler de l'hôpital Saint-Joseph. Sans être achevé, ce bel établissement présente aujourd'hui un ensemble imposant de constructions et de service admirablement coordonnés et répondant aux dernières exigences de l'hygiène scientifique. 200 malades y sont actuellement

traités; en outre, les bâtiments affectés aux services généraux sont complètement terminés en vue d'une population double; en sorte que désormais toutes les constructions nouvelles serviront à augmenter le nombre des lits. Des cours cliniques se font déjà dans les salles de chirurgie et de spécialités. Des laboratoires se préparent pour les recherches histologiques et bactériologiques. Un concours est ouvert chaque année pour l'admission des internes. Il y a donc là un embryon d'école de médecine, et de vastes perspectives s'ouvrent derrière ces débuts.

Ne cherchez pas, je vous prie, de lien logique entre mes paroles. Je suis un trop vieux rapporteur pour ne pas juger à sa valeur l'artifice transparent que les jeunes stylistes emploient pour coudre ensemble les morceaux détachés qu'ils doivent présenter au public. Quand j'étais écolier de rhétorique, je m'escrimais aux transitions; aujourd'hui, j'en ai reconnu la vanité; et si j'ai des choses disparates à dire, je les dis tout uniment l'une après l'autre.

Donc la reconnaissance m'interdit de passer sous silence une œuvre accessoire qui s'est greffée, l'hiver dernier, sur le tronc principal. Il s'agissait de subvenir aux frais du culte dans l'église Saint-Joseph des Carmes dont notre Université a la garde. C'est un grand honneur pour nous de veiller sur l'ossuaire sacré des martyrs de 1792; c'est un avantage considérable d'avoir à notre disposition, pour nos réunions religieuses, une église assez vaste et convenablement disposée. Mais c'est une grande charge que de l'entretenir et de faire

face aux dépenses qu'entraînent la célébration des offices publics et la célébration quotidienne d'une soixantaine de messes (car tel est le nombre de prêtres, tant étudiants que professeurs, qui y célèbrent chaque jour). La sacristie des Carmes a son budget à elle, qui ne doit point peser sur celui de l'Institut; mais ce budget était en déficit et l'insuffisance des ressources ordinaires menaçait d'élargir le gouffre. C'est alors que sont intervenues celles qui sont les messagères et les ouvrières nées de la charité. Les dames du quartier se sont intéressées à notre pauvreté; elles ont associé leurs bonnes volontés pour trouver de l'argent, fournir des étoffes, confectionner elles-mêmes ou réparer les ornements et les linges sacrés. Chaque mois, une messe célébrée par M. le supérieur du séminaire réunit nos bienfaitrices, et d'ordinaire une allocution de piété leur offre le pain de la parole en échange de leurs aumônes.

Les efforts de ces dames ont été si fructueux qu'en quelques mois une dette de 4.000 francs a été payée et de nombreux objets en nature fournis à notre sacristie. N'est-il pas juste qu'elles reçoivent dans cette solennité le témoignage de notre gratitude?

Remonter une sacristie, c'est bien; mais refaire une maison, ce serait mieux, quand celle qu'on habite est aussi laide, aussi noire, aussi insuffisante que la nôtre. Nous avons ouvert à cette fin une souscription, il y a trois ans, elle a produit 107.000 francs. Le devis total ne dépassera pas 3 millions. Vous voyez que nous y sommes presque : il n'y a plus que 2 millions 900.000 francs à trouver : une bagatelle; mais les temps sont si

durs que cette bagatelle ne se rencontre pas sur les grands chemins.

Nous avions donc pris le sage et douloureux parti d'attendre, lorsque l'excès de notre misère est venu à notre aide. Le sol s'est effondré sous un de nos bâtiments ; il a fallu le démolir. La chose faite, une autre masure restait sans appui, dans un isolement aussi disgracieux que déplorable. Pour la relier à ce qui subsiste et retrouver ainsi des salles qui nous sont absolument nécessaires, il eût fallu encore jeter de l'argent dans le gouffre des travaux provisoires. Notre conscience s'est révoltée à la pensée d'un tel gaspillage et nous avons résolu d'attaquer plutôt par une extrémité l'exécution du plan général, sauf à n'en effectuer qu'une fraction infinitésimale, la trentième partie de l'ensemble. Et voilà pourquoi, dans quelques semaines, les terrassiers mettront la pioche dans le terrain qui borde la rue d'Assas ; voilà pourquoi, au printemps prochain, les maçons commenceront d'élever un bâtiment de dix-huit mètres de façade, que nous espérons bien vous montrer achevé dans un an à pareil jour. Nous emploierons là les fonds de la souscription ; nous espérons trouver en chemin les 25.000 francs qu'il faudra y ajouter. Notre espérance va même plus loin ; nous croyons que cette preuve de confiance dans l'avenir excitera le zèle de nos amis et nous permettra de continuer peu à peu l'œuvre de restauration enfin commencée.

Mais s'il faut de l'argent une fois trouvé pour bâtir, il en faut, qui est toujours à renouveler, pour vivre. C'est pour cela que, sans cesser de compter sur l'appui de

nos vénérés patrons et fondateurs, nous leur avons offert de les aider de notre concours dans les efforts qu'ils font pour nous procurer des ressources. Trois sortes de comités sont en voie de formation : à Paris des comités de paroisse, en province des comités diocésains, à Paris encore un comité central de patronage.

Les comités paroissiaux de Paris fonctionnent depuis un an ; ils ont donné déjà des résultats importants, puisqu'ils ont relevé de 30.000 francs, cette année, la recette de la capitale. Et ils sont loin d'avoir dit leur dernier mot.

En province, l'organisation est à peine ébauchée; nous travaillerons activement à la compléter avec l'agrément et sous le patronage de NN. SS. les évêques, en désignant d'après leurs conseils, dans les principales villes de leurs diocèses, des correspondants diocésains chargés de prendre autour d'eux les intérêts de notre recrutement et ceux de nos finances. Nous échangerons avec ces correspondants et avec les comités qu'ils auront pu constituer, de continuelles relations, recevant d'eux l'indication des meilleurs moyens de propagande locale et leur en fournissant les éléments. De ce côté de grands progrès sont possibles, de grands progrès se feront, et, avec l'aide de Dieu, nos ressources atteintes par la concurrence des œuvres, redeviendront, sans nuire à personne, proportionnées à nos besoins.

Enfin, le cardinal Richard, archevêque de Paris, a résolu d'intéresser au développement matériel et moral de notre œuvre l'élite de la société parisienne, représentée dans un comité central dont les membres sont

choisis dans les diverses catégories d'autorités sociales. Il y a quelques semaines seulement que ce comité est formé. Nous en attendons les plus heureux résultats.

Tout cela, Messieurs, ne sent pas la mort; tout cela accuse chez nous une forte volonté de vivre, et vous savez que tel est le secret de ne pas mourir. Aussi bien, j'ai d'autres gages encore à vous donner de notre vitalité. Le plus sensible n'est-il pas cette belle rentrée qui nous ramène aux meilleurs jours de notre jeune passé; qui, dans la seule Faculté de droit, accuse déjà une plus-value de 30 inscriptions et nous promet, quand les dernières recrues auront rallié le drapeau, un effectif de 240 à 250 étudiants; qui, dans l'ordre scientifique et littéraire, nous montre les laïques, non plus réduits comme autrefois, au rôle d'accessoire négligeable, mais au contraire dépassant en nombre les élèves ecclésiastiques, et formant avec eux un bataillon de 120 candidats à la licence, bataillon destiné à grossir encore jusqu'à 130 et au delà? Avec le groupe, hélas! trop restreint des théologiens, c'est un total de 400 étudiants que nous pouvons montrer à nos amis et à nos ennemis.

Dans l'enseignement de l'État, si l'on met à part, comme il convient, Paris, Toulouse, Lyon et Bordeaux, il n'est pas une seule de ces *Universités* de province, dont on veut, paraît-il, ressusciter l'autonomie en leur donnant un nom, qui puisse se flatter de dépasser ce nombre ; il n'en est guère qui l'atteigne. Gardera-t-on, malgré cela, même dans les rangs de nos amis, l'étonnante habitude de dire que les Facultés libres n'existent pas? Si elles n'existent pas, l'Université de Nancy,

celle de Poitiers, celle de Montpellier, celle de Lille (je parle de l'Université officielle), celle de Dijon, celle de Clermont, celle de Besançon existent encore moins. Si nos Facultés ne méritent pas, comme on ose le prétendre, les sacrifices qu'elles demandent à la charité catholique, les Universités que je viens de nommer méritent beaucoup moins les sacrifices beaucoup plus lourds qu'elles imposent aux contribuables par l'appel contraignant de l'impôt. Or cependant les ministres et les députés de la majorité sont très fiers de ce qu'ils font pour l'enseignement supérieur avec l'argent des autres; d'où vient que nous ne savons pas nous glorifier de ce que nous faisons pour un enseignement meilleur avec notre propre argent? D'où vient même que, par l'effet d'une timidité qui ressemble à une défection, nous sommes parfois tout près d'en rougir? Je vous le dis en vérité, une attitude plus fière nous conviendrait mieux.

J'ai donc le droit, Messieurs, de clore ce trop long rapport sur une parole d'espérance. La théorie à la mode est, vous le savez, la théorie de l'évolution. Pour les modernes naturalistes, c'est le besoin qui crée les organes en vue de la fonction. Ainsi voulez-vous savoir pourquoi les girafes ont le cou si long? C'est parce que, dans les temps préhistoriques, une grande sécheresse, bien plus longue et plus fatale que celle de 1893, a sévi ou a dû sévir sur le monde végétal. Les girafes, dans ce temps-là, avaient ou devaient avoir le cou comme tout le monde; mais quand elles eurent rongé le feuillage et l'écorce des arbres aussi haut qu'elles pouvaient atteindre, elles ont allongé leurs

vertèbres pour atteindre plus haut encore, et l'hérédité s'est chargée de transmettre cette disposition bizarre à leurs descendants.

Je ne voudrais point me porter garant de cette théorie dans tous ses détails. Ils sont vraiment trop précis. Toutefois, il ne faut pas se hâter de la condamner dans son principe. L'étude attentive des organismes vivants tend à prouver tous les jours plus clairement que la structure des êtres s'adapte au milieu dans lequel ils ont à vivre. Tel organe s'atrophie, tel autre se développe dans une même espèce, suivant que les conditions ambiantes en rendent l'exercice ou superflu ou nécessaire. Ce qui est absurde, ce n'est pas de constater cette loi de sagesse et d'harmonie qui préside à la marche de la nature, c'est de nier l'intelligence prévoyante et protectrice qui sert de support à la loi, et de charger le hasard aveugle de débrouiller le chaos.

Pour nous, Messieurs, qui croyons à la Providence, nous avons le droit, plus que les autres, de nous confier à l'évolution. Nous dirons volontiers : va pour cet axiome que le besoin de vivre appelle et procure les moyens de ne pas mourir, *pourvu que Dieu s'en mêle.* Or notre œuvre a besoin de vivre ; la société chrétienne a besoin qu'elle vive ; et comme Dieu s'en mêle, parce qu'il y va de son service et de sa gloire, notre œuvre vivra, elle grandira, elle allongera son cou, elle portera plus haut sa tête, elle atteindra aux sources qui doivent lui assurer la durée, la force, la prospérité.

SÉANCE ANNUELLE DU 28 NOVEMBRE 1894

MESDAMES,

MESSIEURS,

La belle couronne de prélats, qui, chaque année, ajoute tant de lustre à notre solennité universitaire, s'enrichit aujourd'hui d'un joyau d'Orient.

Laissez-moi saluer en votre nom Sa Béatitude Mgr Yousseff, Patriarche de tous les Grecs-unis soumis à la domination ottomane.

Il arrive de Rome où naguère, aux côtés de son Éminence le Cardinal Langénieux et sous la présidence du Saint-Père, il prenait part à de solennelles délibérations dont l'objet immédiat touchait aux intérêts des Églises unies, mais dont la portée dans l'avenir pourra être beaucoup plus haute. Une grande espérance a traversé la chrétienté : celle de voir luire le jour où l'Orient tout entier, berceau de notre foi, reconnaîtra avec nous l'unique Pasteur. Dès aujourd'hui nous avons reconnu dans cette généreuse tentative la grande âme de Léon XIII.

ÉMINENCES,

MESSEIGNEURS,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Chacun des discours ou des rapports que vous venez d'entendre avait son objet propre. Mgr l'évêque de Coutances vous a parlé de nos espérances; MM. Beurlier et Cauvière vous ont rendu compte de nos travaux. Que reste-t-il à celui qui, pour la quatorzième fois, est chargé de faire devant vous la revue générale de notre œuvre, sinon de glaner ce que les moissonneurs ont pu laisser derrière eux? Ne cherchez donc pas, je vous en prie, l'ordre et l'unité dans mes paroles et surtout résignez-vous d'avance à n'y pas rencontrer la nouveauté.

Quand on se retrouve après une dispersion de quelque durée, il est naturel de se compter. Ne manque-t-il personne au rendez-vous que nous nous donnions, il y a un an, en nous séparant? Hélas! il faudrait ignorer la vie humaine pour croire que, dans une assemblée nombreuse, douze mois ont pu passer sans faire aucun vide. Et cette fois encore, mon premier devoir est de saluer la mémoire des amis disparus.

Le cardinal Thomas, avant de monter sur le siège de Rouen, avait été, à la Rochelle, un de nos premiers fondateurs. Retenu, l'année dernière, loin de notre assemblée par ses devoirs d'évêque, il nous avait donné, après cette réunion, plus d'un témoignage de l'intérêt

qu'il portait à notre œuvre. Nous nous apprêtions à l'entendre et à l'admirer, en l'église de la Madeleine où il devait prononcer le panégyrique de Jeanne d'Arc. Une indisposition, qu'on croyait légère, l'arrêta. Un autre lut en chaire le discours qu'il avait préparé. Et peu de jours après, Dieu le rappelait à lui.

N'est-ce pas aussi parmi les principaux patrons de notre Institut qu'il faut classer le prêtre éminent que pleure encore, avec la paroisse de la Madeleine, le diocèse de Paris tout entier? M. l'abbé Le Rebours avait, dès l'origine, recueilli parmi ses paroissiens le capital de cent mille francs qui représente la fondation d'une chaire. Le sentiment de la reconnaissance s'ajoute à celui d'une affection pleine de respect pour aviver les regrets que nous a laissés sa mort, si pleine de simplicité et de grandeur chrétienne et sacerdotale.

D'autres deuils encore ont été pour nous pleins de larmes: la digne veuve de Frédéric Ozanam, bienfaitrice de notre Faculté de théologie, est allée rejoindre, après quarante ans de séparation, le compagnon de sa vie qui fut aussi le modèle du savant, du professeur chrétien, mais dont le nom surtout restera éternellement attaché aux origines de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. M. Silvy, l'historien érudit de l'enseignement dans l'ancienne France, l'ami éclairé, le guide bienveillant de nos premiers pas dans la voie inexplorée qu'ouvrait devant nous l'abolition du monopole universitaire, a terminé dans une obscurité voulue une carrière pleine de labeur, de dignité et de modestie. M. Michel Cornudet, digne fils de cet admirable chré-

tien dont le cardinal Guibert, bon juge en fait de grandeur morale, déclarait n'approcher jamais qu'avec vénération, a été terrassé en pleine maturité par un mal subit et ravi tout ensemble à cette famille dont il était l'âme, à ces œuvres dont il était le conseil et l'appui. Le collège de Vaugirard et l'Institut catholique de Paris ressentiront longtemps le malheur de sa perte.

Mais le deuil des deuils restera pour nous celui que nous menions ensemble, il y a trois jours, lorsque tous, maîtres et élèves, nous marchions, muets de douleur, derrière le cercueil de M. Claudio Jannet. L'un de nous redira ailleurs avec plus de compétence ce que fut chez lui l'œuvre du savant, quels dons de la nature l'avaient préparé à sa tâche, quel effort il a fourni durant trente ans pour s'en acquitter dignement, quelles furent l'étendue de son érudition, l'immensité de son labeur, la sûreté de son jugement; quelle autorité il avait acquise dans les hautes questions qui passionnent et trop souvent divisent, non seulement les adversaires naturels, mais ceux-là mêmes dont une foi commune fait des frères.

On vantera justement ses beaux écrits sur la franc-maçonnerie, sur les États-Unis contemporains, sur le socialisme d'État, sur la spéculation et la finance, ses lumineuses chroniques sur le mouvement économique; on nous fera désirer la publication posthume de ce grand ouvrage, de cette *Histoire du régime du travail*, dont notre Université avait eu les prémices dans un enseignement public de cinq années et dont sa main défaillante s'efforçait de tracer les dernières pages, quand déjà il voyait la tombe ouverte devant lui.

Aujourd'hui, tout entiers à notre douleur, nous ne pouvons nous souvenir que de l'ami incomparable ravi à notre affection, que de l'époux, que du père dont une veuve et des enfants désolés accompagnent en ce moment les restes sur cette vieille terre de Provence qu'il a tant aimée ; surtout nous voulons graver au fond de nos cœurs les exemples qu'il nous a laissés dans l'accueil plein d'héroïque douceur qu'il a fait à cette messagère de Dieu qui s'appelle la mort. Durant six mois, Claudio Jannet l'a regardée en face ; et quand elle s'est approchée, il a jeté son âme au-devant d'elle dans un cri filial d'espérance et d'amour. Que notre fin à tous ressemble à celle de ce juste et que notre dernière heure soit l'imitation de la sienne ! *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia* [1] !

Mais la meilleure façon d'honorer nos morts, n'est-ce pas de nous montrer dignes d'eux en marchant sur leurs traces ? Tel est, j'ose le dire au nom de tous, notre commune résolution au début de cette année de travail. Vous nous y aiderez, vous qui êtes nos amis. L'œuvre du haut enseignement est difficile entre toutes. Si l'on mesurait son importance au nombre de ceux qu'elle intéresse directement, je comprendrais qu'on marquât sa place bien au-dessous même de l'enseignement primaire qui a pour cliente la multitude, au-dessous même de l'enseignement classique qui a pour tributaires la classe élevée et la classe moyenne tout entières. Mais c'est là une façon bien imparfaite d'apprécier la tâche

1. Num., XXIII, 10.

ardue qui incombe aux maîtres des écoles supérieures. Leur mission ne va à rien moins qu'à développer et à diriger les forces latentes qui meuvent les sociétés et décident du sort d'une civilisation. Pour jouer ce rôle, la science et le dévouement ne suffisent pas ; de grandes ressources sont nécessaires.

Ceux qui ne voient rien de mieux à faire que d'ajouter cette sollicitude à toutes celles dont on a chargé l'État moderne, cet émule malheureux de la Providence, ne sont pas embarrassés pour réunir les voies et moyens. Quelques chiffres très gros inscrits dans la loi de finances mettent à leur disposition l'argent de tout le monde. Et l'on voit les chaires s'élever, les bibliothèques se garnir, les laboratoires étaler leurs instruments de travail. L'émulation des chercheurs a pour stimulants les encouragements prodigués à quelques-uns aux frais de tous. Mais ce caractère d'intérêt public devient pour le haut enseignement officiel une cause de faiblesse morale. Sous prétexte que la richesse commune ne doit pas servir des croyances particulières, on en fait la servante de la négation, mal déguisée sous le masque de la neutralité. De peur de gêner les impies, on opprime les croyants. Pour être bien sûr que l'école ne sera pas une succursale de l'Église, on en fait le vestibule de la Loge. Une science vide de philosophie, une philosophie vide de Dieu, voilà le milieu délétère où devront respirer les âmes de vingt ans.

Nos pères ont vu ce péril, et ils ont tremblé pour l'avenir du pays. Désespérant de convertir le monopole, ils ont juré de le détruire et de planter à côté de l'État

enseignant, dépourvu de principes, l'arbre vigoureux de la liberté. Ils sont morts à la peine et nous sommes entrés dans leurs travaux. Nous flattions-nous, par hasard, de pouvoir exploiter sans effort le domaine dont l'acquisition leur avait coûté si cher? Ce rêve pusillanime nous rendrait indignes d'eux. Non, cela ne doit pas, cela ne peut pas être pour les chrétiens une surprise que de voir la haute éducation intellectuelle s'offrir à leur généreuse ambition comme une âpre et laborieuse conquête. Il s'agit de reconstituer par le sacrifice les moyens d'action que la puissance publique demande à la contrainte. C'est bien encore l'impôt qui alimentera notre budget, mais l'impôt volontaire que la foi sait ajouter à l'impôt forcé. Tous les chrétiens comprennent cette nécessité, quand il faut créer et entretenir les écoles populaires. Il leur reste un progrès à faire pour la reconnaître en matière d'enseignement supérieur.

A cet égard, Messieurs, nous avons beaucoup à apprendre de nos voisins. Certes, nous envions à nos frères de Belgique les succès croissants et soutenus de la cause catholique dans leur pays. Ils ont su défendre la liberté, conquérir le pouvoir, s'en servir, non pour opprimer les vaincus, mais pour affranchir les consciences : tout cela est beau à voir. Mais comment y sont-ils parvenus? C'est en usant largement du droit que la Constitution leur assurait de fonder des écoles. Et l'on n'a pas commis en Belgique la faute que beaucoup de Français commettent depuis vingt ans. On n'a pas dit : faisons des écoles primaires, cela suffit. On n'a

pas dit : faisons des collèges, pourvu qu'ils équilibrent leurs budgets. On n'a pas dit enfin : à quoi sert une université qui coûte des centaines de mille francs pour produire quelques médecins, quelques ingénieurs, quelques professeurs et quelques avocats? On a tout mené de front. Et quand le parti appelé libéral — par antiphrase — a réussi à bannir la religion des écoles publiques, sans doute, par un héroïque effort, on a ouvert dans chaque commune aux enfants du peuple une école libre et chrétienne; mais on ne s'est pas borné là. On a créé des collèges catholiques, on en a mesuré le nombre, non pas aux ressources qu'ils procuraient, mais aux besoins des familles croyantes; et là où les pensions ne couvraient pas les frais, on y a pourvu par des subventions. Et tant d'efforts n'ont pas épuisé le courage des Belges.

L'Université de Louvain était là, reste vénérable du passé, grande par ses traditions et sa renommée, mais pauvre désormais, et recrutant avec peine quelques centaines d'étudiants. On l'a soutenue, dotée, fortifiée de toutes manières, parce qu'on savait bien que de là partiraient les hommes qui prendraient en main la direction scientifique de leur temps et relèveraient le parti catholique du discrédit intellectuel et moral où il était tombé. Aujourd'hui l'Université de Louvain compte 2.000 élèves ; les hommes qu'elle a formés sont devenus les autorités sociales de leur pays. Médecins, avocats, juges, propriétaires, industriels, législateurs, administrateurs, membres des assemblées provinciales, ils font rayonner autour d'eux l'influence

qu'ils ont acquise par leur savoir et le mettent au service du bien.

On les voit, aux jours de crise constitutionnelle, pressentir et servir les vœux du grand nombre. L'âme frémissante d'une démocratie consciente de sa force les trouve moins réfractaires au progrès que ces libéraux attardés dans les vieilles négations et les vieilles haines. Si l'extension du suffrage devient inévitable, c'est à leur clairvoyante initiative que la nation sera redevable des mesures préservatrices qui protègent contre la tyrannie du nombre les droits de la famille et les intérêts de la société. Et quand un premier essai de l'électorat nouveau jette tout à coup, dans les assemblées législatives, un redoutable contingent de socialistes, les places occupées par ces hôtes inquiétants ne sont pas conquises sur les catholiques : ceux-ci, au contraire, forment à eux seuls une majorité décisive, dont l'empire s'assoit sur les ruines du libéralisme; ils sont seuls en face des modernes barbares, assez forts pour les contenir, assez généreux pour les désarmer.

Messieurs, je n'ignore pas que pareille victoire est pour les catholiques de France bien plus difficile à remporter. Mais ce que je sais également, c'est qu'il faut la remporter ou périr. Travaillons-y de loin comme ont fait les Belges. Préparons-la par l'école à tous les degrés, mais aussi, mais surtout par l'école supérieure. Le salut social est à ce prix.

Si quelque chose, Messieurs, peut vous encourager dans l'effort qu'il vous reste à faire, c'est de voir de

quels fruits ont été payés vos sacrifices passés. Je répondrai donc à votre attente en vous parlant avec modestie, mais avec vérité, des résultats dont nous sommes redevables à nos bienfaiteurs non moins qu'au bon vouloir de nos étudiants et au dévouement de nos maîtres.

Les Facultés catholiques travaillent sous les yeux de trois catégories de témoins : les amis bienfaisants : — vous en êtes; les ennemis — ils sont dans les rangs des adversaires de vos croyances; enfin les amis malfaisants.

Or ces deux dernières classes de personnes ont cela de commun qu'elles nous jugent sans nous connaître et sans nous regarder. Les ennemis s'en vont rééditant à notre occasion les vieux clichés sur l'incompatibilité de la science et de la foi : « Ces gens-là, disent-ils, veulent faire de la science, mais leur foi les en rend incapables; donc ils n'en font pas. »

Les amis que j'appelle malfaisants ne partent pas du même *a priori*, mais ils ne se montrent pas plus soucieux d'appuyer sur des faits leurs appréciations dédaigneuses.

Les universités catholiques, disent-ils, ah! ce serait une bien belle chose; mais ce n'est pas viable. Voyez, voilà dix-neuf ans qu'elles existent, et elles continuent de végéter. Elles n'ont pas d'élèves; elles n'ont pas de succès; de plus, elles ne mènent à rien. Les sacrifices qu'on fait pour elles sont donc stériles.

Pour répondre à ces sentences sommaires, laissons la parole aux faits.

Elles n'ont pas d'élèves? Eh bien, voici nos états de personnel certifiés par l'inspecteur d'Académie qui parafe nos registres. Pour l'année dernière, la Faculté de droit — c'est celle dont on proclame le plus haut l'inutilité — a compté 343 étudiants. Ajoutez-y 135 aspirants à la licence ès lettres, 36 à la licence ès sciences, 21 élèves de la Faculté de théologie, vous avez un total de 535 étudiants.

Quant à l'année nouvelle, voici comment elle s'annonce : Faculté de théologie, 30 étudiants; Faculté de droit, 381 étudiants dont 119 nouveaux, 125 élèves de lettres, 32 de sciences, 18 de cours divers; total, 586. Les recrues que nous attendons encore nous feront certainement atteindre le chiffre de 600.

Or savez-vous, Messieurs, combien l'Université de France compte de groupes de Facultés atteignant ou dépassant ce chiffre? 2 ou 3 à peine, en dehors du groupe de Paris qui en compte 10.000. Or, je n'ai pas entendu dire que les Facultés que l'État entretient à nos frais — et à grands frais — à Rennes, à Caen, à Nancy, à Clermont, à Poitiers, à Lille et ailleurs, soient des écoles mortes et qui méritent le dédain. Pourquoi le mériterions-nous, avec une population égale ou supérieure, alors que nous avons à remonter, pour arriver là, tant de courants contraires? Pourquoi? Parce qu'on néglige de s'informer de ce que nous sommes et des progrès accomplis. Que des ennemis usent d'un tel procédé, c'est injuste, mais explicable. Que dire, quand ce sont des amis?

Les Universités catholiques n'ont pas de succès? Mais

ici encore je demanderai : qu'en savez-vous? Vous venez d'entendre les rapports spéciaux sur le droit et les lettres. Laissez-moi vous présenter en un tableau d'ensemble les résultats des examens pour l'année écoulée.

La Faculté de théologie a fait 20 bacheliers en théologie et en droit canon, 24 en philosophie scolastique, 2 licenciés en théologie et 4 en droit canon.

La Faculté de droit a fait recevoir devant le jury de l'État 52 bacheliers, 45 licenciés, 2 docteurs, 7 capacitaires. Et comme chacun de ces grades s'obtient après plusieurs épreuves échelonnées, voici le tableau des examens : 169 étudiants ont subi dans l'année 331 épreuves dont 249 ont été couronnées de succès. La proportion des admissions est de 74 %.

L'École des lettres a fait recevoir 45 licenciés, 2 agrégés et 1 docteur.

L'École des sciences a fait recevoir 8 licenciés, 3 en mathématiques, dont 1 classé premier, et 5 en physique.

Pour l'École des lettres en particulier, le résultat est tel que pas une Faculté en France, à part celle de Paris, ne peut en présenter un pareil. Pour toutes les autres Facultés ou Écoles, qu'il s'agisse des nombres absolus ou de la proportion des succès sur l'ensemble des épreuves subies, les résultats heureux sont égaux ou supérieurs chez nous à la moyenne de ceux que présentent les autres groupes des Facultés sans exception.

Voilà les faits, Messieurs. Et à ceux qui me reprocheraient de les faire valoir avec trop de satisfaction, je

répondrai avec saint Paul : c'est vous qui m'y avez forcé. *Factus sum insipiens : vos me coegistis.*

Reste le troisième reproche : les Facultés catholiques ne mènent à rien. Traduisez : dans l'état actuel des choses, elles ne sont pas la meilleure voie à suivre pour devenir substitut ou sous-préfet. En dehors de ces deux paradis terrestres, elles mènent à tout, ou du moins elles préparent à tout. La Faculté de médecine de Lille et, à Paris, nos deux florissantes conférences d'étudiants en médecine ne suffisent pas à fournir de jeunes médecins les contrées qui nous supplient de leur en envoyer. Nos Facultés de lettres et de sciences recrutent le personnel enseignant de nos collèges et de nos petits séminaires et procurent à un nombre toujours croissant de jeunes gens l'avantage de remplacer deux ans de caserne par deux années d'études fécondes; notre Faculté de droit conduit ses licenciés et ses docteurs au seuil du barreau, elle les arme pour les concours du Conseil d'État, de la Cour des comptes, de l'Inspection des finances, du Commissariat de la marine; elles les met en état de gérer leurs affaires, celles de leur commune, de leur département ou de l'État dans les divers conseils où nous les voyons entrer tour à tour.

Voilà ce que font nos Facultés pour leurs élèves. Mais, de grâce, que font donc de plus les Facultés officielles? Avez-vous entendu dire que les diplômes conquis hors de cette enceinte assurassent par eux-mêmes une carrière toute faite à ceux qui ont suivi les leçons d'autres maîtres? Certes, ce n'est pas moi qui mécon-

naîtrai l'âpreté chaque jour plus grande de la lutte pour l'existence, au sein d'une société qui semble organisée pour la multiplication des déclassés. Mais à qui la faute? Est-ce nous qui, par les bourses des lycées, attirons sans cesse aux études classiques ceux que leur naissance semblait destiner aux travaux manuels? Va-t-on nous rendre responsables de cette hypertrophie de lettrés et de demi-savants qui menace de devenir la maladie constitutionnelle de notre pays?

Rien ne serait plus injuste; car, à part le clergé, qui, en élevant les enfants du peuple aux honneurs du sacerdoce, reste fidèle à sa tradition séculaire, à part le corps médical qui, aujourd'hui comme autrefois, ouvre ses rangs aux humbles et vigoureux travailleurs pour les porter aux sommets du savoir et de l'influence sociale, le reste de notre clientèle studieuse appartient par ses origines à la classe élevée ou à la classe moyenne. Nous n'avons pas les ressources dont l'État dispose, nous ne partageons pas les illusions dont notre démocratie se grise à l'heure présente, pour acheminer la nation française vers la chimère dangereuse de l'instruction intégrale. Si donc il y a pléthore de candidats pour les emplois publics, pour toutes les professions libérales, nous ne sommes pour rien dans ce malaise. Nos enfants en souffrent comme les autres. Ils n'en souffriraient pas moins, s'ils n'étaient pas nos élèves. Ils rencontreraient les mêmes difficultés matérielles, ils n'auraient pas, pour les surmonter, les ressources morales que leur assure une culture intellectuelle pénétrée des influences de la foi. En sorte que, à le bien prendre, on fait grief

à nos Facultés d'un mal dont elles ne sont pas cause et auquel, mieux que d'autres, elles peuvent apporter quelque adoucissement.

Il y a quinze ans, Messieurs, que je vous dis ces choses. Je vous promets de cesser de les redire le jour où de faux amis cesseront de nous adresser des reproches injustes pour se dispenser de seconder nos efforts.

MM. Beurlier et Cauvière vous ont fait voir une autre face de notre œuvre : c'est l'activité scientifique de nos maîtres. Ce n'est pas là le moindre service rendu par nos Universités à la société chrétienne. Certes elles sont avant tout des foyers de haute éducation pour la jeunesse ; mais elles sont aussi des foyers de savoir. Si vous les considérez du premier point de vue, tout en elles est subordonné à l'intérêt des élèves. Et c'est dans l'accroissement constaté du nombre des étudiants que nous sommes heureux de vous montrer nos progrès. Mais, si vous envisagez nos Facultés sous le second aspect, alors on peut dire que les élèves sont l'accessoire : la fin principale doit être cherchée du côté de la production scientifique ; et cette production elle-même a deux facteurs : le groupement des maîtres et la réunion des instruments de travail. S'il n'y avait pas d'étudiants à préparer aux grades, les hommes distingués qui les instruisent seraient demeurés dans leur isolement, ou bien ils auraient été fortifier de leurs concours les établissements publics. On ne verrait pas se former dans les régions supérieures de la pensée catholique ces noyaux lumineux destinés à répandre les clartés du savoir sur le peuple des croyants. Mais

ces maîtres eux-mêmes, pour s'acquitter de cette haute fonction sociale, pour en faire honneur à la vérité chrétienne, ils ont besoin d'avoir sous la main les outils du labeur et de la recherche, les livres, les collections, les appareils, les laboratoires. Ici encore, les élèves ont été l'occasion, le motif déterminant qui a provoqué les sacrifices : c'est la science pure, la science désintéressée et sereine qui en recueille le profit. Vous voyez quelle étroite solidarité unit toutes les parties de ce grand ouvrage ; et j'ose espérer qu'ayant une fois compris et admiré cette harmonie, vous irez disant partout à ceux qui trouvent que les Universités catholiques coûtent trop cher : elles coûtent bien peu, car elles sont nécessaires et ce qui est nécessaire n'est jamais trop payé.

Je compléterai donc le tableau qui vous a été présenté de notre activité scientifique, en servant d'interprète aux Facultés ou écoles qui n'ont pas eu aujourd'hui de rapporteur. La Faculté de théologie se glorifie avec raison des belles publications de M^gr^ Gasparri, dont le Traité de l'ordination, faisant suite à son beau Traité du mariage, a conquis, dès son apparition, une place d'honneur dans la littérature théologique et canonique de ce temps ; elle est fière des travaux érudits que M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut, mène de front avec un double enseignement. Dans un genre bien différent, elle peut s'honorer du remarquable opuscule publié par le R. P. Terrien, de la Compagnie de Jésus, sur une des questions les plus abstruses de la dogmatique scolastique : la nature de l'union hyposta-

tique dans l'Incarnation. A l'occasion de la découverte qu'il a faite d'un manuscrit inédit de Godefroy des Fontaines, contemporain et adversaire du Docteur angélique, le savant Jésuite pousse jusqu'aux limites extrêmes de l'analyse métaphysique l'étude de l'unité de personne dans la dualité de natures. C'est de l'algèbre théologique, dira-t-on. Soit! Mais pourquoi les mathématiciens auraient-ils seuls le privilège de s'élever assez haut pour n'être compris que des initiés? Enfin notre Faculté salue avec orgueil la mise au jour, longtemps attendue, du premier volume de cette Patrologie syriaque qui vient enfin couronner la persévérance obstinée de M. l'abbé Graffin. Tout dans cette entreprise colossale est son ouvrage, tout jusqu'à la perfection typographique due au choix des caractères qu'il a lui-même fait graver et fondre tout exprès, pour reproduire en une longue série de tomes la collection entière des 30.000 pages de manuscrits syriaques enfouis depuis tant d'années au British Museum. La savante collaboration de dom Parisot, de l'Ordre de Saint-Benoît, et le concours précieux de la maison Didot qui a prêté, avec ses presses, l'outillage merveilleux qui est son patrimoine héréditaire, ne sauraient enlever à notre jeune et docte confrère le mérite d'une si honorable initiative.

M. l'abbé de Broglie, dont le haut enseignement intéresse toutes nos Facultés et écoles, vient d'ajouter un nouveau volume, plein d'actualité, à la série déjà longue de ses belles études apologétiques. Dans ce livre qui complète son précédent écrit sur le *Présent et*

l'avenir du Catholicisme, il constate l'existence et analyse les causes d'une réaction de la pensée contemporaine contre le *Positivisme;* en même temps, il montre l'échec inévitable de ce mouvement, s'il ne conduit pas ses auteurs jusqu'à la vérité intégrale qui est la vérité chrétienne.

Notre école des sciences continue à se signaler par les travaux de ses maîtres, parmi lesquels je devrai nommer une fois de plus M. de Lapparent et M. Branly. Le savoir du premier, servi par le talent littéraire que vous avez si souvent applaudi, que vous regrettez de ne point applaudir encore aujourd'hui, déborde sur toutes les frontières de la pensée, sans jamais perdre de sa profondeur et de sa sûreté. Les patientes investigations du second sur les rapports de l'électricité avec les phénomènes lumineux, ne cessent de fournir à l'Académie des sciences de nouveaux apports d'observations destinées à se condenser un jour en une vaste synthèse.

On vous a dit les récompenses académiques qui sont venues couronner les productions de quelques-uns de nos professeurs. Qu'il me soit permis d'ajouter à cette liste une médaille décernée par l'Académie des inscriptions à l'un de nos anciens élèves, M. l'abbé Clerval, du clergé de Chartres, pour la savante et luxueuse publication d'un manuscrit chartrain du XI^e^ siècle.

Enfin, Messieurs, pour favoriser le rayonnement scientifique de notre Université au dehors, nous nous proposons, cette année, d'ouvrir la belle salle que son Éminence vient de bénir, au public ami des lettres et

du savoir, en y instituant une série de conférences où quelques-uns de nos professeurs et de nos amis viendront verser de leur trop-plein. Ces conférences commenceront dans la seconde quinzaine de janvier. On y entendra M. Alix, M. Beurlier, M. de Lapparent, M. l'abbé de Broglie et d'autres encore dont les noms vous sont connus ou se feront connaître. On apprendra ainsi de plus en plus le chemin de notre Institut. On s'apercevra qu'il s'y fait, au service de l'Église et de la France, de bonne et utile besogne. On souhaitera de voir se dilater nos tentes. Qu'à cela ne tienne, Messieurs.

L'élégante construction que vous venez d'inaugurer ne représente que la vingt-cinquième partie du plan d'ensemble dont M. Ruprich-Robert est l'auteur. Digne héritier de l'artiste éminent qui fut son père, il a conçu l'œuvre entière : l'exécution dépend de vous. Ce qui est fait n'est presque rien à côté de ce qui reste à faire; mais en soi, c'est beaucoup, car c'est le passage du néant à l'être; le reste n'est plus qu'une affaire de croissance. On dit bien que les pierres ne croissent pas. Mais cela n'est pas vrai toujours. La bénédiction de Dieu est une semence de vie : elle est descendue sur nos murailles; elle n'y demeurera pas stérile : le germe qu'elle y a déposé n'attend pour se développer que le soleil de la foi et la pluie fécondante de la charité. Ni l'un ni l'autre ne manqueront à cet ouvrage. Un jour viendra où l'Université catholique de Paris sera forcée, par ses succès mêmes, de secouer le vêtement de sa pauvreté et d'étendre sur ses nombreux enfants un

plus riche manteau. Si l'on peut alors réunir dans une même enceinte ceux qui d'avance avaient eu foi dans son avenir et ceux qui avaient douté d'elle, je vous demande à tous de quel côté, ce jour-là, vous voudrez être. C'est maintenant qu'il faut faire votre choix.

SÉANCE ANNUELLE DU 27 NOVEMBRE 1895

ÉMINENCE,

MESSEIGNEURS,

MESDAMES,

MESSIEURS,

La Faculté de Droit et l'Ecole des Lettres ont le privilège de trouver ici des interprètes qui se renouvellent chaque année.

La Faculté de Théologie jouit de la même prérogative, mais elle l'exerce dans une solennité distincte qui se célèbre à la fin de l'année scolaire. L'École des Sciences s'est fait écouter à maintes reprises et vous voudriez tous l'entendre encore, car elle parle un langage fait de charme, d'élégance et de clarté. Mais cette personne dont la voix est si douce — c'est de l'École qu'il s'agit — est en même temps d'humeur austère. Elle ne veut prendre la parole que pour annoncer des choses nouvelles ; et comme elle n'en a pas tous les ans à produire, elle ne parle pas tous les ans. Il serait pourtant injuste de la passer sous silence, car elle fait de bonne et utile besogne. Lorsqu'elle se tait, mon rôle est de lui rendre témoignage, de ramasser aussi

les miettes échappées aux rapporteurs spéciaux, de fournir une expression à la vie de l'œuvre tout entière et de montrer ses relations avec les faits et les idées de l'heure présente. Il y a quinze ans que cette tâche m'incombe. Il fut un temps où je m'excusais des redites auxquelles elle me condamne. Mais je me suis aperçu que mes excuses, à leur tour, devenaient des redites. J'ai pris le parti d'y renoncer et de m'exécuter sans phrases.

Puisqu'il s'agit d'une revue d'année, avant tout il faut compter nos morts. Hélas! après douze mois, le nécrologe n'est jamais vide. L'année dernière à pareil jour, nous pleurions sur la tombe de Claudio Jannet ; le deuil qu'il a laissé dans nos cœurs vient de nous réunir encore, il y a peu de jours, avec sa digne veuve et ses enfants, dans notre église Saint-Joseph des Carmes ; et nous sentions tous, en priant pour l'absent, que nos regrets n'avaient pas vieilli. Mais depuis un an, nous avons eu à pleurer de nouvelles pertes. Un de nos évêques manque au rendez-vous. Successeur de Mgr Regnault sur le siège de Chartres, héritier de l'amour et du dévouement de Mgr Dupanloup pour notre œuvre, Mgr Lagrange tenait par ce double lien à nos premiers fondateurs, dont il continuait pour nous la sollicitude éclairée et bienfaisante. Il voulait que chacun de nous considérât l'évêché de Chartres comme sa maison. Il appelait nos professeurs à contrôler l'enseignement de ses collèges ; il nous confiait le soin de former pour ceux-ci des maîtres. Atteint depuis longtemps d'une affection cardiaque, il en a supporté avec sérénité les

cruelles angoisses, il a donné aux témoins de sa lente agonie d'admirables exemples de patience, de soumission à Dieu et de confiance. Le 23 juin, il s'éteignait dans une syncope. Notre Université a été largement représentée à ses obsèques. Son souvenir vivra parmi ceux de nos bienfaiteurs les plus délicats et de nos amis les plus fidèles.

La mort nous réservait de plus foudroyantes surprises. Le 11 mai, au sortir de notre église où, dans un ministère caché, il se prodiguait aux humbles, M. l'abbé de Broglie tombait victime d'un lâche et stupide attentat. J'ai dit ailleurs ce que l'Église de France, la science sacrée, la jeunesse chrétienne ont perdu en la personne de ce prêtre admirable, de cet apologiste érudit, de ce penseur original. Une fois de plus je veux redire ici, au nom de tous mes confrères, la douleur qui nous est commune dans ce grand deuil de l'Université catholique qu'il a honorée par ses travaux, qu'il a soutenue de son dévouement désintéressé, qu'il a édifiée de ses vertus.

La jeunesse elle-même n'est pas à l'abri des coups de la mort. L'année qui vient de se clore nous a enlevé aussi quatre de nos étudiants, que l'affection et l'estime de leurs camarades avaient discernés et que leurs regrets ont accompagnés dans la tombe : Alfred Levé, Daniel Violot, Charles Viaud et Maurice de Manneville.

Un événement qui n'a, grâce à Dieu, rien de tragique, a fait encore dans nos rangs un vide profondément ressenti par tous : M. l'abbé Duchesne, membre

de l'Institut, avait été l'un de nos premiers maîtres. Il avait apporté à notre naissante école de théologie l'éclat de sa précoce renommée; il avait fondé ici l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Lorsque le ministre de l'instruction publique, ratifiant la proposition de l'école des hautes études de la Sorbonne, l'appela à la direction de l'École française d'archéologie à Rome, nous nous sommes sentis partagés entre le regret d'une telle perte et l'honneur qu'un tel choix faisait rejaillir sur notre corps enseignant. C'est au printemps dernier que M. l'abbé Duchesne est allé prendre possession de son poste. Je l'y suivis de près et j'eus la joie de recueillir sur les lèvres de l'éminent cardinal Parocchi, bon juge en matière de science sacrée, un témoignage que je veux rapporter textuellement. « Je suis heureux, me dit Son Éminence, de voir M. Duchesne à Rome. Notre grand *de Rossi* n'avait laissé ici que des disciples, Il fallait que sa place dans l'archéologie chrétienne fût occupée par un maître : elle le sera maintenant. » Je traduirai le sentiment de tous ceux qui furent ici les confrères de M. Duchesne en remerciant NN. SS. les Évêques d'avoir, aujourd'hui même, consacré et perpétué par l'honorariat le lien qui le rattachait à notre œuvre.

La succession de M. l'abbé de Broglie dans la chaire d'apologétique a été dévolue au R. P. Largent, de l'Oratoire, précédemment professeur de Patrologie, puis d'Histoire ecclésiastique, à la Faculté de Théologie. Nul mieux que ce maître érudit et disert, héritier des plus pures traditions théologiques, nourri de la

moelle littéraire du XVII[e] siècle français, et familier avec toutes les formes de la pensée contemporaine, ne pouvait assurer, pour le bien de notre jeunesse studieuse et de tous les croyants avides de s'instruire, la continuation d'un enseignement que son regretté prédécesseur avait porté si haut. Mais le vide qu'il comblait d'un côté se reformait ailleurs. Nous avions à le remplacer, en même temps que M. Duchesne dans sa chaire d'Histoire ecclésiastique. Chacun de ces deux professeurs donnait deux leçons par semaine. Il y aura bien encore quatre leçons, mais elles seront données par quatre professeurs explorant quatre provinces distinctes de l'Histoire de l'Église. M. l'abbé Beurlier, initié depuis longtemps à la connaissance de l'antiquité chrétienne, enseignera l'histoire des premiers siècles de notre ère en Orient et en Occident. Le R. P. Baudrillart, de l'Oratoire, portera sur la période moderne, celle qui date de la Renaissance, les lumières de son vaste savoir historique. Tous deux mèneront de front cet enseignement avec celui dont profitent nos aspirants à la licence ès lettres. La période du moyen âge est réservée à M. l'abbé Clerval, archiviste-adjoint de la ville de Chartres et supérieur de l'École des Clercs de Notre-Dame. Ancien élève de nos Facultés de Théologie et de Lettres, il a conquis, cette année même, avec honneur, le diplôme de docteur ès lettres à la Sorbonne, par une thèse fort remarquée sur l'histoire des écoles chartraines au moyen âge.

Sans quitter les œuvres qui l'attachent au vénérable sanctuaire dédié à la *Virgo paritura*, il trouvera, il a

trouvé déjà — car son cours est ouvert, — dans son amour de la science et dans son attachement à notre Université le secret de mener de front les deux tâches. Autrefois, dans l'Europe chrétienne, les cités savantes se prêtaient ainsi des maîtres illustres. On franchissait même de plus grandes distances que celle qui sépare Chartres de Paris. Mais on n'avait pas encore découvert le moyen d'enseigner dans deux villes en même temps. Vous voyez bien que la vapeur sert à quelque chose. Parfois même, dans son empressement à nous amener des hôtes venus de Chartres, la locomotive dépasse le but et descend par la fenêtre dans la rue qui conduit ici. C'est un beau zèle, mais il devra lui suffire d'avoir montré une fois ce qu'elle peut faire, et nous la tenons quitte de la récidive.

Le quatrième cours d'Histoire ecclésiastique est spécial aux étudiants en droit canonique. Connaître les lois de l'Église et les principes de sa discipline, c'est le premier devoir du canoniste ; mais quand il l'a rempli, il lui reste quelque chose à faire : c'est d'apprendre comment la diversité des rites, les résistances de l'hérésie ou du schisme, les vicissitudes de la propagation de l'Évangile, les influences ethniques et politiques font varier dans la pratique l'aspect de ce tableau que le commentateur des Décrétales serait tenté de peindre plus symétrique qu'il ne l'est en réalité. Histoire contemporaine de l'Église, répartition des diverses communions chrétiennes sur le globe, leur organisation, leur prosélytisme, leurs rapports avec les États, voilà d'importantes questions sur lesquelles les ouvrages

classiques de droit canonique et les manuels historiques ne contiennent que des données incomplètes, superficielles et trop souvent inexactes. Initier les jeunes clercs à ces connaissances actuelles et vivantes, n'est-ce pas les préparer, d'une façon neuve et éminemment utile, à servir l'Église qui voit tout vieillir autour d'elle et qui se rajeunit toujours ? Mais il faut au maître qui entreprend cette tâche, une préparation lointaine, dont les voyages, l'esprit d'observation, la connaissance des langues et des littératures étrangères, enfin et surtout une solide instruction géographique, composent les éléments. Nous avons trouvé toutes ces conditions réunies chez M. l'abbé Pisani, docteur ès lettres, professeur de géographie à l'École des Lettres. C'est à lui que nous avons demandé d'inaugurer, en faveur de nos jeunes canonistes, un enseignement qui mérite, de tous points, d'être appelé nouveau. Les savantes études qu'il a publiées récemment sur les *Églises orientales*, sur le *Catholicisme en Arménie*, sur la *Question arménienne*, ne permettent pas de douter de la compétence qu'il apporte dans cette difficile et intéressante création.

Je ne quitterai pas le domaine de la théologie sans avoir dit un mot des modifications récemment introduites par le Saint-Siège dans les statuts de cette école à la demande de ses fondateurs. Il n'a jamais été question, comme on l'a dit, d'abaisser la valeur des grades. Notre doctorat subsiste avec ses anciennes et rigoureuses exigences, mais il subsiste comme grade éminent, offert surtout à l'ambition des futurs professeurs de Facultés. Au-dessous de ce doctorat supérieur, qui

sera comme une combinaison des deux éléments que représentent, dans les Facultés de l'État, le doctorat et l'agrégation, il y aura un doctorat ordinaire, correspondant, par la durée du stage et par la difficulté des épreuves, à celui que délivrent les Universités romaines. La licence demeure intacte au-dessous. Enfin, et c'est ici la principale innovation, le baccalauréat peut être délivré par la Faculté sur le vu d'un certificat d'examen passé dans l'intérieur des séminaires. Ce privilège, réservé aux diocèses fondateurs de notre Université, aura pour effet de resserrer le lien qui unit la Faculté de Théologie aux séminaires qui en dépendent et surtout par les programmes qu'elle rédige et par le contrôle qu'elle exerce, de faire rayonner, sur l'enseignement secondaire des sciences sacrées, l'influence de l'enseignement supérieur.

Les professeurs attachés à cette Faculté ne sont pas les derniers à prouver par leurs travaux personnels que l'activité scientifique est compatible avec le labeur de l'enseignement. Mgr Gasparri poursuit ses belles études sur la discipline canonique des sacrements. A ses grands traités, déjà classiques, du Mariage et de l'Ordre, il va bientôt ajouter celui de l'Eucharistie. M. l'abbé Boudinhon, son collègue, continue, en dirigeant un périodique estimé, le *Canoniste contemporain*, d'aborder, avec une érudition sûre, toutes les questions qui préoccupent l'opinion ; je citerai entre autres celle des *ordinations anglicanes*. Le R. P. Auriault fait revivre en français, dans les pages de notre *Bulletin*, la tradition théologique des plus beaux temps de l'École.

M. l'abbé Graffin met la dernière main aux savants index qui vont bientôt compléter les deux premiers volumes de sa *Patrologie syriaque*. M. le baron de Vaux se signale par de savantes publications de littérature arabe. M. l'abbé Fillion continue son édition et son commentaire de la Bible. M. l'abbé Vigouroux ajoute, à la liste déjà glorieuse de ses travaux, la direction d'une grande œuvre collective, le *Dictionnaire de la Bible*. Les revues spéciales ou générales font apparaître fréquemment la signature de nos autres professeurs.

Pour la troisième fois cette année, la Faculté a eu à décerner le prix biennal de 2.000 francs fondé par une généreuse bienfaitrice pour encourager les écrits apologétiques. Le prix *Hugues*, c'est ainsi qu'il est désigné, a été partagé en deux parties inégales. Un premier prix de 1.500 francs a été obtenu par M. l'abbé Gombault, curé de Montlivaut, diocèse de Blois. Un second prix de 500 francs a été accordé à M. l'abbé Gallard, curé de Béguey, diocèse de Bordeaux. Une transaction passée entre la fondatrice et l'administration de l'Institut catholique assure, autant qu'on peut assurer quelque chose en ce monde si peu sûr, la perpétuité de cette utile fondation. Le prochain concours sera jugé en 1897. Il aura pour objet : *le Miracle devant la conscience*.

Je me suis étendu sur ce qui concerne la Faculté de Théologie parce que c'est un des traits caractéristiques de notre temps que l'intérêt, j'allais dire la curiosité chaque jour plus éveillée de l'esprit contemporain sur un ordre de questions longtemps dédaigné du public et relégué dans le monde fermé des séminaires. Si ce

n'est pas toujours avec bienveillance, du moins ce n'est plus avec dédain qu'on parle des choses théologiques. On s'en était détourné pour s'occuper d'autre chose; mais voici que d'une part les nouveaux problèmes scientifiques, de l'autre la forme nouvelle des vieux et éternels problèmes moraux, ramènent partout l'inévitable contact avec la *grande révélation* chrétienne. Puisque tout le monde cherche un Messie de la pensée, l'heure de parler n'est-elle pas venue pour ceux qui l'ont trouvé? *Invenimus Messiam* [1].

Mais puisque j'ai été trop long, il faut maintenant que je me hâte, au risque d'être injuste.

Notre école des sciences a obtenu, cette année, les plus honorables succès. Malgré la difficulté grandissante des épreuves, elle a fait recevoir six licenciés ès sciences mathématiques et huit licenciés ès sciences physiques. Ses professeurs ne sont pas restés plus étrangers que leurs collègues des autres Facultés au mouvement scientifique. Le compte rendu qui vient de paraître des travaux du congrès international, tenu à Bruxelles l'année dernière, contient de remarquables travaux de M. de Lapparent sur *l'âge des formes topographiques*, de M. l'abbé Nau sur un traité d'astronomie, écrit en syriaque au XIII^e^ siècle. M. Branly vient de donner à nos collèges catholiques un grand traité de physique où les meilleurs juges admirent ce qu'il a su y condenser de savoir et d'expérience pédagogique.

La vie intellectuelle de notre Université a commencé,

1. JOAN., I, 41.

cette année, de rayonner au dehors par les Conférences inaugurées dans la grande salle de nos nouveaux bâtiments. Beaucoup de ceux qui m'écoutent ont suivi avec intérêt cette tentative qu'un premier succès nous engage à reprendre et à développer. Les auditeurs de M. de Lapparent, de M. l'abbé Klein, de M. l'abbé Beurlier, de M. le comte de Luçay, de M. Louchet, de M. Terrat, de M. Alix, du R. P. Gardet, se retrouveront, nous n'en doutons pas, et en plus nombreuse compagnie encore, pour suivre la nouvelle série de ces entretiens qui répondent aux besoins et aux préoccupations du moment présent. Le tableau en sera prochainement publié et les Conférences commenceront vers la mi-janvier. Celles de l'année dernière ont paru, pour la plupart, dans notre *Bulletin* qui s'est trouvé grossi de ce riche tribut, jusqu'à affecter les proportions d'une revue. Mais si le tribut était riche, l'administration du *Bulletin* ne l'est pas ; et nous craignons que nos forces financières ne nous permettent pas de soutenir ce développement donné au modeste organe de notre propagande universitaire. A elle seule, cependant, la savante chronique mensuelle où le directeur de ce *Bulletin*, M. l'abbé Lejay, enferme tant et de si précieuses informations sur le mouvement scientifique et pédagogique du monde entier, suffira à distinguer notre recueil et à lui attirer d'honorables sympathies.

Mon récit est achevé, il faut conclure. Si vous m'avez suivi dans cette promenade incohérente à travers notre année de travail, si vous avez rapproché les petits croquis que j'ai ébauchés en chemin, des tableaux d'en-

dans les Magasins du Bon Marché
Tout achat qui laisse quelque regret
En cas de réclamation

semble présentés par les autres rapporteurs, j'ose espérer, Messieurs, que l'idée mère de notre œuvre a commencé à se dégager dans votre esprit. Nous qui faisons ici tant de menues choses, voulons-nous faire, avec l'aide de Dieu, une chose grande et unique ? Oui, certes, c'est notre ambition. Mais quelle est cette chose ?

Est-ce de sauver quelques centaines de jeunes gens en abritant dans un milieu sain les années de leur jeunesse studieuse, avant qu'ils se dispersent dans ce vaste monde où nul ne sait plus ce qu'il faut penser ni ce qu'il faut faire ?

Est-ce de former un corps de maîtres chrétiens pour distribuer dans nos collèges, dans nos grands et petits séminaires un enseignement à la fois scientifique et orthodoxe ?

Est-ce de grouper ensemble des hommes de foi, amis du grand savoir, pour mettre entre leurs mains des instruments de travail, pour créer entre eux un courant d'émulation, les échauffer les uns par les autres, faire profiter l'acquis de tous à l'effort de chacun ?

Oui, Messieurs, nous voulons tout cela. Et tout cela n'est pas indigne, je pense, de la sympathie généreuse des croyants.

Mais nous voulons encore quelque chose qui est derrière tout cela, qui est la raison d'être, la fin ultérieure, et, si j'ose le dire, l'âme de tout cela. Nous voulons jeter dans le monde qui pense un ferment chrétien.

Qu'est-ce qu'un ferment, Messieurs ? Demandez-le à la science. Il y a quarante ans, elle n'en savait rien. Elle

y voyait une action chimique d'espèce assez mystérieuse, car elle échappait aux lois connues de la combinaison des substances. Un homme s'est levé, qui avait reçu du Ciel une de ces illuminations dont parle Bossuet et par où s'éclaire le génie lui-même. Louis Pasteur a découvert dans ce ferment une fonction de la vie. Un organisme invisible à l'œil nu élabore la matière inerte : en y cherchant son aliment, en y rejetant ce qui lui est inutile, il la décompose et la transforme. Ainsi dévoilé, le mystère de la fermentation devient une source de lumière. L'hypothèse de la génération spontanée est abattue pour toujours. La nature des maladies contagieuses se révèle et le remède apparaît. Les végétaux qui nourrissent l'homme, les animaux qui le servent, l'homme lui-même, cette victime désignée à tant d'ennemis, pourront être préservés des fléaux destructeurs.

Voilà ce que dit la Science, renouvelée par le génie d'un Pasteur. Mais elle n'est pas la seule à nous parler des ferments. L'Évangile nous en parle aussi. L'œuvre de Dieu sur la terre, ce que le Christ a coutume d'appeler le Royaume du Ciel, est comparé à cette faible quantité de levain que la ménagère enferme dans la pâte et qui fait lever toute la masse [1]. Ce ferment, c'est une vie : vie cachée au regard de la chair, vie enfermée dans de chétifs symboles, vie puissante, néanmoins, et rénovatrice, qui transforme la nature de l'homme, en sépare les éléments, s'en assimile les parties saines pour les élever au partage d'une activité supérieure et rejette

1. Matth., xiii, 33.

au dehors ce qui, dans l'humanité déchue, appartient à l'héritage du péché.

Ils n'ont pas compris cela, ceux qui dans l'Évangile ne veulent voir qu'une des phases de l'évolution humaine. Si la nature seule avait produit cet ouvrage, elle n'en serait point ébranlée et modifiée dans ses profondeurs. Non, le Christianisme n'est pas la vie de l'homme, il est dans l'homme la vie de Dieu. Et je ne vois pas d'autre image pour rendre sensible, comme le fait celle du ferment, l'action régénératrice qui est celle du Rédempteur.

Mais cette action, où la trouver ? Dans le passé ? Oui, sans doute, puisqu'elle a commencé avec la venue du Christ. Mais dans le présent aussi, car elle n'a pas pris fin avec son séjour visible sur la terre. C'est le propre de la vie de n'interrompre jamais ses opérations. La vie est un échange incessant ; un courant qui s'épanche et revient sur lui-même ; qu'il s'arrête un instant, c'est la mort. Un jour viendra où le parfait repos et l'activité suprême se concilieront dans la plénitude immobile de la vivante éternité. Ici-bas, c'est chimère de compter sur l'effort d'hier pour autoriser ou excuser l'inaction d'aujourd'hui. En vain le Christ aurait renouvelé, il y a dix-neuf siècles, la face de la terre, si, quand vient notre tour, nous la laissions vieillir.

Le ferment divin a deux noms : il s'appelle grâce et vérité : *gratia et veritas per Jesum Christum facta est* [1]. La vérité est le ferment de l'intelligence ; la grâce est celui

1. JOAN., I, 17.

de volonté et du cœur. A toutes les heures de l'histoire, l'un et l'autre levain ont été incorporés à la masse humaine, et c'est pour cela que le monde n'a pas péri victime de sa propre ignorance et de sa propre corruption. C'est pour cela qu'il y a toujours eu des docteurs et des saints, qui ont laissé sur leur passage des traces lumineuses. Le siècle où nous vivons a les mêmes besoins : à nous, Messieurs, de lui préparer les mêmes remèdes.

Mais comment les appliquer? Ici encore la théorie des ferments va nous instruire. Les inoculations qui régénèrent ne se font pas en masse, mais en détail. Il faut constituer des foyers de vie surnaturelle d'où la contagion du bien se répande. Quelques-uns d'entre nous ont pu rêver, à certaines heures, d'une conquête collective par l'influence du pouvoir. Dieu ne l'a pas permis. Ce n'est pas là le procédé rédempteur. Et, de fait, supposons que, il y a vingt ans, tous les ressorts de l'autorité eussent passé pour longtemps aux mains d'hommes partageant nos croyances : qu'auraient-ils pu faire? Ils auraient disposé du corps de la nation : l'esprit leur eût échappé. Or, c'est l'esprit qu'il faut atteindre ; et pour atteindre l'esprit, il n'est pas nécessaire d'avoir à son service les ressources de la puissance publique : les apôtres ne les ont pas eues. Il ne nuit pas d'être persécutés ; les apôtres ont subi des persécutions que nous ne connaîtrons jamais. Ce qui est nécessaire, ce qui suffit, c'est de communiquer à des âmes choisies un principe de vie divine et de faire de ces âmes transformées des agents propagateurs de la vérité et de la grâce.

Il faut au monde des foyers de sainteté ; et c'est pour cela qu'aucune forme de l'oppression, fût-elle fiscale, n'aura raison de l'état monastique qui organise et perpétue dans l'Église la pratique des conseils évangéliques. Il faut au monde des foyers de vérité : et c'est pour cela que les Universités catholiques ont pris naissance à l'heure même où les ennemis de Dieu devenaient tout-puissants dans ce pays. Ah ! je sais bien que cette coïncidence a découragé un grand nombre de ceux qui semblaient être les patrons ou les clients naturels de ces bienfaisantes institutions. Celles-ci appartenaient au parti vaincu. On a désespéré d'avance. On a prophétisé leur mort au risque de les tuer ; elles n'en sont pas mortes, grâce à Dieu, mais leur croissance en a été ralentie. Aujourd'hui elles vivent ; adversaires déclarés ou amis pusillanimes, il faut que tous en prennent leur parti. Quant aux amis véritables, ils ne se contenteront pas de laisser vivre nos écoles supérieures : ils voudront qu'elles deviennent grandes et fortes, qu'elles fassent honneur à la vérité qui les inspire, qu'elles propagent la foi avec la science, qu'elles triomphent du dédain, imposent le respect, désarment la calomnie et que, pénétrant, par droit de conquête, dans les grands milieux intellectuels de la nation, elles y fassent entrer avec elles l'élément régénérateur qui emprunte sa vertu à la parole de Dieu.

Telle est, Messeigneurs et Messieurs, l'espérance qui nous anime. Elle a présidé à ces créations difficiles, entreprises avec courage en des jours mauvais ; elle a déterminé les sacrifices généreux qui nous ont aidés à

traverser plus d'une épreuve ; elle a soutenu nos fondateurs, inspirés nos bienfaiteurs, fortifié le dévouement de nos maîtres, nourri la confiance de nos disciples. Elle nous a conduits jusqu'aux résultats honorables que nous plaçons aujourd'hui sous vos yeux. Elle ne nous abandonnera pas en chemin. Une statistique officielle constate que, sur 27.000 clients de l'enseignement supérieur en France, l'enseignement libre et chrétien n'en peut encore revendiquer que 1.500. C'est trop peu, j'en conviens. Mais je remarque d'abord que, sur ces 1.500, plus de 600 appartiennent à notre œuvre. Et j'ajoute : ces 1.500 étudiants catholiques, oh ! sans doute ils disparaissent dans la masse; mais attendez : c'est le ferment évangélique : une fois introduit dans cette masse, il la soulève et la transforme !

TABLE DES MATIÈRES

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école libre Notre-Dame-des-Aydes, à Blois, le 25 juillet 1883. — L'enseignement libre et chrétien.. ... 3

Discours prononcé à la distribution des prix du petit séminaire d'Orléans, le 28 juillet 1884. — Foi et liberté..... 20

Discours prononcé à la distribution des prix du collège de Juilly, le 1er août 1885..... 39

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Saint-Bernard, à Troyes, le 28 juillet 1886..... 62

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Saint-Étienne, à Meaux, le 30 juillet 1891..... 73

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école libre de l'Immaculée-Conception, le 1er août 1893. — Le lendemain du collège..... 91

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Saint-Charles, à Saint-Brieuc, le 28 juillet 1896. — « Ne t'attends qu'à toi seul »..... 104

Discours prononcé à la Société générale des étudiants catholiques, au palais des Académies de Bruxelles, le 29 mai 1895..... 120

Conférence au collège de Notre-Dame de la Paix, à Namur, le 18 mai 1896. — La philosophie au XIXe siècle..... 141

Discours prononcé au Congrès des catholiques du

Nord, à Lille, le 14 novembre 1883. — Le rôle scientifique des Facultés catholiques..... 159
Discours prononcé au Congrès des catholiques de Normandie, à Rouen, le 23 novembre 1883. — L'empoisonnement de la science..... 174

HOMÉLIES PRONONCÉES A LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

POUR LA RENTRÉE DES COURS DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Messe du Saint-Esprit, 4 novembre 1890..... 193
Messe du Saint-Esprit, 4 novembre 1891..... 200
Messe du Saint-Esprit, 4 novembre 1892..... 211
Messe du Saint-Esprit, 6 novembre 1893..... 222
Messe du Saint-Esprit, 5 novembre 1894..... 231
Messe du Saint-Esprit, 4 novembre 1895..... 239

DISCOURS DE RENTRÉE PRONONCÉS DANS LES SÉANCES SOLENNELLES

DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Séance annuelle du 19 novembre 1890..... 255
Séance annuelle du 18 novembre 1891..... 278
Séance annuelle du 10 novembre 1892..... 303
Séance annuelle du 15 novembre 1893..... 325
Séance annuelle du 28 novembre 1894..... 348
Séance annuelle du 27 novembre 1895. Le Fermant.. 368

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.